
Digitized by



Digitized by Google

Digitized by Google

20. 50. E. 11

THÉATRE COMPLET

DE

ALEXANDRE DUMAS

I

Poissy. — Typ. et stér. de A. Bouret.

Digitized by Google

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

SIXIÈME SÉRIE

LOUISE BERNARD

LE LAIRD DE DUMBIKY. — UNE FILLE DU RÉGENT

LA REINE MARGOT





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864

Tous droits réservés

LOUISE BERNARD

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Porte-Saint-Martin. — 18 novembre 1843.

DISTRIBUTION

ANTOINE BERNARD	MM.	RAUCOURT.
HENRI DE VERNEUIL		EUGÈNE GRAILLY.
LE MARQUIS DE LANCY		PERRIN.
LEBEL, valet de chambre du Roi		BRÉMONT.
L'EXEMPT		LYONNET.
UN VALET		PONTONNIER.
HERMINIE D'HACQUEVILLE	Mlle	GRAVE.
LA BARONNE D'HACQUEVILLE	Mme	SAINT-FIRMIN.
BERTHE, femme de chambre	Mlle	HELOÏSE.

— Le premier acte, au château d'Hacqueville; les deuxième et quatrième actes, dans la maison du Garde; les troisième et cinquième actes, au château de Marly, sous le règne de Louis XV. —

ACTE PREMIER

Un salon du temps.

SCÈNE PREMIÈRE

HERMINIE, BERTHE, puis HENRI.

HERMINIE, en costume de chasse; elle est devant une glace et achève de poser un petit chapeau sur sa tête.

Un peu plus incliné sur le côté... La!... très-bien ainsi!... Que dis-tu de ce costume de chasse, Berthe?

BERTHE.

Je dis qu'il est d'un goût adorable, et qu'il va à ravir à mademoiselle.

HERMINIE.

Vraiment!... Et crois-tu que Henri sera de ton avis?...

BERTHE.

Informez-vous-en à lui-même... Tenez, le voilà...

HENRI, passant sa tête entre les battants de la porte.

Peut-on entrer?...

HERMINIE.

Sans doute.

BERTHE.

M. le chevalier arrive à merveille... Voici mademoiselle Herminie qui désirait savoir...

HERMINIE.

Mais silence donc!... Que dites-vous là, mademoiselle!...

HENRI.

Savoir quoi?... Voyons, Berthe!

BERTHE.

Si vous la trouvez jolie sous ce costume de chasse.

HENRI.

Charmante! D'ailleurs, vous connaissez mon opinion à votre égard, ma chère cousine; il n'y a vraiment que vous pour savoir vous habiller, pour choisir les couleurs qui vont à votre visage, les nuances qui accompagnent votre teint. Vous avez ce qui ne s'acquiert pas... c'est-à-dire le sentiment de la suprême élégance : aussi, si, ce dont Dieu me garde! nous vivions jamais à la cour, je vous prédis que vous y feriez mourir tous les hommes d'amour et toutes les femmes de jalousie.

HERMINIE.

Flatteur!...

HENRI.

Non, sur ma parole, chère cousine; je ne dis que ce que je pense... Vous savez bien, d'ailleurs, l'effet que vous y avez produit quand vous y avez été présentee, il y a deux ans... Le bruit m'en est revenu... au détroit de Magellan, où j'étais à cette époque-là.

HERMINIE.

J'étais en grand deuil.

HENRI.

Eh bien, qu'est-ce que cela prouve?... Que le noir vous va à merveille, voilà tout...

HERMINIE.

Allons, trêve de flatteries... ou, lorsque vous me direz que vous m'aimez, je croirai encore que vous me faites un compliment... Berthe, voyez si madame la baronne est prête, et faites-lui dire que nous attendons ses ordres.

(Berthe sort.)

SCÈNE II

HERMINIE, HENRI.

HENRI, suivant des yeux Berthe, qui s'éloigne, et saisissant la main de sa cousine.

Chère Herminie! voilà, pour aujourd'hui, le seul moment de liberté que nous aurons pour parler de notre amour... Cette maudite chasse...

HERMINIE.

Qui sait!... et si je vous ménageais une surprise?

HENRI.

Une surprise?...

HERMINIE.

Oh! un enfantillage que vous ne comprendrez peut-être pas...

HENRI.

Vous doutez bien de mon esprit, ce me semble...

HERMINIE.

Ce n'est pas une question d'esprit, c'est une affaire de cœur.

HENRI.

Alors, vous n'en êtes que plus injuste à mon égard... Voyons, dites...

HERMINIE.

Vous connaissez cette petite maison de garde qui est à cinq minutes de la porte du parc?...

HENRI.

Et que j'ai toujours vue fermée?...

HERMINIE.

C'est cela même.

HENRI.

Eh bien ?

HERMINIE.

Eh bien, je veux vous y conduire, Henri. Cette maison, c'est celle qu'habitait ma nourrice... c'est celle où j'ai été élevée, avec une petite sœur de lait qui est morte... Rien n'a été changé dans cette maison... Comprenez-vous, Henri!... Chaque meuble est encore aujourd'hui à la même place où il était à cette époque-là... Seulement, la pauvre nourrice est morte il y a huit ans, et le bon nourricier est mort il y en a cinq.

HENRI.

Et il ne reste personne aujourd'hui de toute cette honnête famille?

HERMINIE.

Si fait; il doit rester un fils qui se nommait Antoine, si je ne me trompe, et que je revois comme dans un rêve; j'avais trois ans quand il a quitté le pays : depuis ce temps, il court le monde, faisant ce que ces gens-là appellent, je crois, leur tour de France... Nous ne l'avons pas revu depuis quinze ans... oui, car voilà quinze ans bientôt qu'il est parti... En attendant, nous lui conservons la maison où il est né...

HENRI.

Oh! ma tante est si bonne!... et vous, chère Herminie, vous la secondez si bien dans sa bonté!

HERMINIE.

Mais non, ce n'est pas de la bonté, cela; c'est presque de la reconnaissance... Ces gens-là sont à notre service de père en fils, depuis des siècles, de sorte qu'à force de se trouver en contact avec nous, ils ont fini par être un peu de la famille. Le père Guillaume, par exemple... eh bien, il se mêlait des affaires de la maison, donnait son avis quand on le lui demandait... quelquefois même quand on ne le lui demandait pas ; et je me rappelle avoir entendu dire souvent à mon père que cet avis n'était pas toujours le plus mauvais...

HENRI.

Et votre nourrice?

HERMINIE.

Oh! ma nourrice, c'est autre chose : elle en était arrivée à gronder ma mère...

HENRI.

Et vous croyez que votre voyageur reviendra un jour à sa petite maison vide?

HERMINIE.

Aussi sûrement que l'hirondelle revient à son nid. Oh! je sais que, vous autres marins, vous ne comprenez pas cela : vous n'avez ni famille ni patrie; votre famille, c'est votre équipage; votre patrie, c'est votre vaisseau... Comme les oiseaux de passage, vous ne faites que toucher terre... vous vous reposez un instant, les ailes ouvertes... puis vous repartez et l'espace vous engloutit!... Savez-vous que c'est vraiment une bien grande duperie, à nous autres malheureuses femmes, condamnées à la retraite et à l'immobilité, que d'aimer un homme que la première brise emporte, que le premier souffle enlève, qui va on ne sait où... où Dieu le mène!... qui revient on ne sait quand... lorsque le hasard le permet!... et cela, sans compter les combats et les naufrages!... Oh! Henri, Henri!... tenez, je pense quelquefois à tout cela, quand je suis seule... la nuit, lorsque l'éclair brille à travers mes vitres, lorsque la pluie bat ma fenêtre, lorsque le vent s'engouffre et gémit dans les corridors... et alors... alors je me gronde bien fort d'avoir été assez folle pour aimer un marin...

HENRI.

Oh! il n'en sera pas ainsi pour nous, chère Herminie, et je vous jure...

HERMINIE.

Ah! oui, jurez, je vous le conseille... avec cela que vous vous appartenez bien à vous-même pour faire des serments! Vous venez de vous unir à une femme que vous aimiez et qui vous aime...Vous êtes marié depuis un mois, depuis huit jours, depuis une heure;... un caprice passe par la tête d'un homme que vous ne connaissez pas... qui demeure à deux cents lieues de vous, et qu'on appelle le ministre de la marine;... un courrier part, un coup de canon se fait entendre... Il faut tout quitter... Où allez-vous?... Vous n'en savez rien; le capitaine ouvrira ses dépêches en mer... Combien de temps serez-vous absent?... Le temps de faire le tour du monde... Si bien que la pauvre abandonnée, qui vous voit disparaître au moment où elle s'y attend le moins, ne sait même plus de quel côté de l'horizon elle doit se tourner pour vous en-

voyer le reste de la phrase qu'elle n'a pas eu le temps de vous dire... et la moitié du baiser qu'elle n'a pas eu le temps de vous rendre.

HENRI.

Hélas! oui... je suis forcé de l'avouer, ma chère Herminie, il y a beaucoup de choses vraies dans ce que vous me dites là... et peut-être avez-vous eu tort d'aimer un marin... Mais, du moment que vous l'aimez...

HERMINIE.

Oh! mon Dieu, oui... notre histoire, à nous, c'est la lutte éternelle du cœur avec la raison... Malheureusement, le cœur l'emporte toujours, soyez tranquille... et c'est justement par un caprice du cœur, dont vous vous moquerez peut-être, monsieur le philosophe, que je veux vous conduire aujourd'hui dans cette petite maison où j'ai été élevée... et que je veux que vous aimiez... parce que je l'aime...

HENRI.

Oh! oui, oui, nous irons... et je vous jure que je serai bien heureux de la voir...

SCÈNE III

LES MÊMES, LA BARONNE D'HACQUEVILLE.

LA BARONNE.

Ah! j'étais bien sûre de vous trouver ensemble...

HENRI, lui baisant la main.

Et où vouliez-vous donc que je fusse, ma bonne tante, sinon près d'Herminie?...

HERMINIE.

Bonjour, ma mère...

LA BARONNE, l'embrassant au front.

Bonjour, mon enfant.

HENRI.

D'ailleurs, je voulais vous guetter au sortir de votre chambre pour savoir si vous aviez reçu une réponse...

LA BARONNE.

Non, rien encore...

HENRI.

Mon Dieu, comme cette autorisation du roi se fait atten-

dre!... Nous ne sommes cependant qu'à quelques lieues de Versailles...

LA BARONNE.

Eh bien, mon neveu, un roi est-il obligé de répondre à un de ses sujets courrier par courrier, comme un marchand? D'ailleurs, Sa Majesté n'est-elle pas depuis quelque temps à Fontainebleau?...

HENRI.

Allons, c'est trois ou quatre jours encore d'anxiété...

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela pour un homme qui a attendu jusqu'aujourd'hui?...

HERMINIE.

Puis que pouvons-nous craindre?... quel motif voulez-vous qu'ait Sa Majesté de refuser son agrément à notre mariage?

HENRI.

Je suis marin, chère Herminie, vous le disiez tout à l'heure, et plus il y a longtemps que le ciel est beau, plus je crains une tempête... Tenez, à votre place, ma chère tante, puisque cette union entrait dans vos convenances, j'aurais commencé par marier ensemble mon neveu et ma fille... puis, ensuite... j'aurais demandé l'agrément du roi.

LA BARONNE.

Allons donc, monsieur! est-ce que la chose était possible? Quand Sa Majesté, il y a cinq ans de cela, après avoir eu la bonté de nous remarquer dans la galerie, le matin, et de causer cinq minutes, le soir, avec nous, au jeu de la reine, a pris la peine de me dire en propres termes : « N'oubliez point, baronne, que le père de cette belle enfant était mestre de camp de nos armées, qu'il est mort à notre service, et que, par conséquent, c'est à nous qu'il appartient de pourvoir sa fille! »

HENRI.

Sans doute, ma tante... oui, le roi vous a dit cela, il y a cinq ans... comme il vous aurait dit autre chose... et, à cette heure, il ne se souvient certes plus de ce qu'il vous a dit.

LA BARONNE.

Détrompez-vous, chevalier : le roi est l'homme qui a le plus de mémoire de son royaume!... et, vous le savez bien, Henri... quand il chasse dans la forêt de Saint-Germain, il est rare qu'il ne daigne pas pousser jusqu'à notre château ;



Digitized by Google

et, chaque fois, Sa Majesté a eu la bonté de me rappeler ses royales paroles... Après cela, vous voulez que je dispose de la main d'Herminie sans l'agrément du roi?... Mais vous n'y pensez pas, chevalier!... ce serait un crime de haute trahison.

HENRI.

Pardon, ma tante, j'ai tort!... mais mettez-vous à ma place, et comprenez mon inquiétude... Ma frégate peut, d'un moment à l'autre, recevoir l'ordre de remettre à la voile!... Mes craintes vont plus loin encore : si le roi allait avoir sur ma cousine d'autres projets que les vôtres... et allait refuser son consentement... Eh bien, madame la baronne, que feriez-vous?...

LA BARONNE.

Ce que je ferais, monsieur... vous le demandez ?... J'obéirai au roi!...

HENRI.

Et vous nous sépareriez l'un de l'autre, nous qui nous aimons depuis que nous nous connaissons... vous feriez le malheur de vos deux enfants... pour obéir à un caprice de Sa Majesté!

HERMINIE.

Oh! ma mère!

LA BARONNE.

Mademoiselle, il y a des familles pour lesquelles le passé porte obligation de l'avenir. Ouvrez l'histoire, et vous verrez qu'en 1426, un Robert d'Hacqueville offrit au roi Charles VII ses six enfants mâles montés sur six chevaux de bataille et suivis de six écuyers armés en guerre pour aller combattre les Anglais;... qu'en 1535, Sigismond d'Hacqueville vendit ses domaines, son argenterie et jusqu'aux joyaux de sa femme pour payer à Charles-Quint la rançon de François Ier ;... qu'en 1638, Hermance d'Hacqueville, s'empressant d'obéir aux ordres du roi Louis XIII, quitta son époux, Adalbert de Crussac, qui était protestant, et qui la rendait parfaitement heureuse, pour épouser Berthold d'Entraigues, qui, au bout de dix-huit mois, la fit mourir de chagrin;... enfin, qu'en 1712...

HERMINIE.

Je sais, ma mère... je sais tout cela.

LA BARONNE.

Eh bien, si vous savez tout cela, mademoiselle, vous devez comprendre qu'après une fidélité de quatre siècles, les d'Hacqueville ne commenceront pas à déroger aujourd'hui.

HENRI.

Vous le voyez, Herminie !...

HERMINIE.

Oui, mais le roi ne refusera pas. Quel motif voulez-vous que le roi ait de refuser ?

UN VALET, entrant.

La voiture de madame la baronne est prête.

HERMINIE.

Et nos chevaux ?

LE VALET.

Sont sellés.

LA BARONNE.

En effet, il va être dix heures, et nous avons à peine le temps d'arriver au rendez-vous. Comme l'invitation vient de notre part, il ne faut pas nous faire attendre.

HENRI.

Ma tante, voulez-vous prendre mon bras?

LA BARONNE, en passant devant la fenêtre.

Tiens! qu'est-ce que cette voiture ?

HENRI.

Où donc ?

LA BARONNE.

Tenez... là-bas... sur la route...

HERMINIE.

En effet; une chaise de poste ! Attendiez-vous quelqu'un, ma mère?

LA BARONNE.

Non... personne.

HENRI.

Cette chaise s'arrête cependant au château. O Herminie ! Herminie !

HERMINIE.

Eh bien ?

HENRI.

Tout événement inattendu me paraît une catastrophe menaçante.

LE VALET, reparaissant.

M. le marquis de Lancy, envoyé par Sa Majesté, sollicite la faveur de présenter ses hommages respectueux à madame la baronne.

HENRI.

Le marquis de Lancy !

LA BARONNE.

Vous le connaissez ?

HENRI.

Beaucoup.

LA BARONNE.

Faites entrer.

(Le Valet s'éloigne.)

HERMINIE.

Qu'est-ce que ce marquis de Lancy ?

HENRI.

Je vous l'ai dit : un de mes amis, fort élégant, fort spirituel, fort noble... et, je crois, fort ruiné... mais, du reste, admirablement en cour.

LA BARONNE.

En tout cas, qu'il soit le bienvenu, puisqu'il vient de la part du roi.

LE VALET, annonçant.

M. le marquis de Lancy.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MARQUIS DE LANCY.

LE MARQUIS, s'arrêtant à la porte.

Mon cher chevalier, quoique je représente à cette heure Sa Majesté Très-Chrétienne, à tout seigneur tout honneur. Faites-moi donc la grâce, je vous prie, de me présenter à madame la baronne d'Hacqueville.

HENRI.

Volontiers, mon cher marquis. (Prenant la main du Marquis et le conduisant à la Baronne.) Ma tante, M. le marquis de Lancy...

LE MARQUIS.

Madame la baronne, croyez que je suis heureux et fier qu'un message du roi me mette à même de vous offrir l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

HENRI, même jeu.

Ma belle cousine!

LE MARQUIS.

Mademoiselle, je sais, par mon ami de Verneuil, quels engagements vous lient depuis longtemps à lui. Aussi, vous le voyez, je n'ai voulu m'approcher de vous que sous son patronage.

HERMINIE, saluant.

Monsieur le marquis !...

LA BARONNE.

Et vous arrivez de Fontainebleau, monsieur?

LE MARQUIS.

Directement, madame, et sans m'arrêter... excepté pourtant dans les ornières... Vos chemins de traverse sont d'un affreux!...

LA BARONNE.

Et qu'y a-t-il de nouveau à la cour?...

LE MARQUIS.

Oh! des choses inouïes, extraordinaires, miraculeuses!...

LA BARONNE, inquiète.

Mais le roi se porte bien?

LE MARQUIS.

Aussi bien que peut se porter un roi amoureux depuis plus de trois mois, ma foi, sans être payé de retour...

LA BARONNE.

Oh! mon Dieu!... et qu'elle est l'ingrate?...

LE MARQUIS.

Madame de la Tournelle, qui refuse d'être duchesse de Châteauroux... et qui, depuis trois mois, fait une résistance... scandaleuse!...

LA BARONNE.

Vraiment?... Ce n'est point une tradition de famille cependant!...

LE MARQUIS.

Que voulez-vous! c'est au point que le duc de Richelieu, lui-même, en a la tête à l'envers... et qu'après avoir essayé de tous les moyens de distraire le roi, il a fini par n'en pas trouver de plus ingénieux que de lui conseiller de s'adresser ailleurs.

LA BARONNE.

Ah ! que voilà bien un conseil comme les donne M. de Richelieu !

HENRI.

Mon cher marquis, toutes ces nouvelles sont des plus intéressantes... Mais vous oubliez qu'il en est une...

LE MARQUIS.

Qui vous touche plus directement, n'est-ce pas ?

HENRI.

Je l'avoue...

LE MARQUIS.

Et je comprends votre désir. (Tirant une lettre de sa poche.) Madame, voici la réponse à la lettre que vous avez écrite à Sa Majesté.

LA BARONNE.

La hâte que j'ai de connaître les ordres du roi est mon excuse... et vous permettez ?...

LE MARQUIS.

Comment !... (A Henri.) Mon cher chevalier, reçois tous mes compliments... Ta fiancée est charmante !... d'ailleurs, c'est l'avis du roi. (A Herminie.) Mademoiselle, croyez que c'est un grand bonheur pour moi que d'avoir été choisi pour messager d'une nouvelle que vous attendiez sans doute avec impatience...

LA BARONNE, après avoir lu.

Oh ! mon Dieu !...

HENRI.

Quoi donc ?

HERMINIE.

Qu'y a-t-il ?

HENRI.

Cette lettre contient-elle un refus ?

HERMINIE.

Le roi s'opposerait-il... ?

LA BARONNE.

Monsieur le marquis, il faut que j'aie avec vous un entretien particulier.

LE MARQUIS.

A vos ordres, madame...

LA BARONNE.

Laissez-nous seuls, mes enfants.

HENRI, *vivement.*

Mais un mot au moins.

HERMINIE, *de même.*

Oh ! de grâce, ma mère !...

LA BARONNE.

Vous saurez tout dans un instant... Du reste, mon cher Henri, vous n'ignorez pas combien je vous suis attachée... Quelque chose qui puisse arriver, j'aime à croire que votre amitié pour moi n'en restera pas moins inaltérable... Vous, ma fille, n'oubliez jamais ce que notre famille doit de respect et d'obéissance aux volontés du roi... Henri, faites dire à nos amis que l'on attaque toujours, et que nous rejoindrons la chasse... Vous, Herminie, rentrez dans votre appartement... Je vous ferai appeler quand je serai de retour dans le mien.

(Henri et Herminie sortent chacun d'un côté, en s'interrogeant tous deux du regard.)

SCÈNE V

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous voilà seuls, madame la baronne, j'écoute.

LA BARONNE.

Le roi ne vous a rien dit de particulier en vous chargeant de ce message, monsieur?

LE MARQUIS.

Rien autre chose qu'un souhait d'heureux voyage...

LA BARONNE.

Et vous ignorez ce que contient la dépêche que vous venez de me remettre ?

LE MARQUIS.

Complétement!... seulement, j'ai dû penser qu'elle était relative au mariage de mademoiselle d'Hacqueville...

LA BARONNE.

Oui... c'est, en effet, de son mariage qu'il est question.

LE MARQUIS.

Le roi n'aurait-il point répondu selon vos souhaits, madame?

LA BARONNE.

Pas précisément... Mais, mon intention ayant toujours été de subordonner mes désirs, sur ce point, à ceux de Sa Majesté, cette lettre, quelque ordre qu'elle contienne, ne peut que m'être agréable... Vous êtes en grande faveur, monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Mes ennemis le disent... il faut bien que cela soit !

LA BARONNE.

Le roi me l'écrit !

LE MARQUIS.

Sa Majesté est trop bonne...

LA BARONNE.

Il ajoute que cette faveur repose sur votre grand mérite.

LE MARQUIS.

Dites sur sa grande indulgence, madame.

LA BARONNE.

Il ajoute encore que vous portez un beau nom.

LE MARQUIS.

Mes ancêtres l'ont fait ce qu'il est... Ce n'est donc pas à moi de m'en vanter.

LA BARONNE.

Mais que votre fortune est fort dérangée...

LE MARQUIS.

Ah ! ceci, c'est autre chose, et mes ancêtres n'y sont pour rien... C'est de ma façon !...

LA BARONNE.

Au reste, Sa Majesté annonce qu'elle se charge de payer vos dettes.

LE MARQUIS.

Vraiment? Ce sera d'autant plus galant de sa part que la chose lui arrivera pour la quatrième fois... et que je craignais, sur ma parole, qu'elle ne commençât à se lasser.

LA BARONNE.

Il paraît que non, comme vous voyez...

LE MARQUIS.

Le roi est un grand roi ! voilà tout ce que je puis dire... Mais, sans indiscrétion, madame, est-ce que je pourrais vous demander comment, dans une lettre relative au mariage de mademoiselle d'Hacqueville, il se fait qu'il soit si fort question de votre serviteur ?

LA BARONNE.

Comment! à mes questions, vous ne devinez pas?

LE MARQUIS.

Non, je vous jure...

LA BARONNE, lui tendant la lettre.

Lisez alors.

LE MARQUIS, lisant.

« Ma chère baronne... » (S'arrêtant.) Vous parliez de ma faveur, madame; c'est moi qui vous demanderai de me protéger...

LA BARONNE.

Continuez, monsieur.

LE MARQUIS, lisant.

« Je vous ai dit que, mademoiselle d'Hacqueville étant la la fille d'un mestre de camp de nos armées, mort à notre service, c'était à nous de la pourvoir... Nous avons donc, en vertu de l'engagement pris de notre part, songé à son établissement, et nous avons trouvé que le parti le plus convenable pour elle était notre fidèle serviteur le marquis Maximilien de Lancy, que, dans plusieurs missions importantes, nous avons déjà honoré de notre confiance... Il porte un nom qui peut dignement s'allier au vôtre. Et, quant à sa fortune, qui pourrait ne pas vous paraître suffisante, comme c'est à notre service qu'elle s'est dérangée, ce sera notre affaire que de la rétablir. Si mon protégé vous paraît mériter le sacrifice de vos premiers projets, partez immédiatement pour Marly, où je désire que le mariage se fasse, afin que je puisse signer au contrat et présenter moi-même mon cadeau de noce à la belle fiancée.

» Votre affectionné,

» Louis.

» Je vous invite à descendre directement à Marly, où un pavillon sera préparé pour vous recevoir. »

LA BARONNE.

Eh bien, monsieur, que dites-vous de cette lettre?

LE MARQUIS.

Je dis, madame la baronne, que je suis confondu, tant j'étais loin de m'attendre à ce que les faibles services que j'ai eu le bonheur de rendre à Sa Majesté eussent mérité une si grande récompense.

LA BARONNE.

Ainsi, vous êtes disposé à obéir aux ordres du roi?

• LE MARQUIS.

Avec reconnaissance, madame... Mais tout le monde ici n'aura pas le même respect que moi pour les désirs de Sa Majesté...

LA BARONNE.

Je vous entends, monsieur, et cela me regarde. Mademoiselle d'Hacqueville a été élevée dans la stricte observation de ses devoirs ; elle sait ce qu'elle doit de respect à la volonté de sa mère et de soumission aux ordres du roi. Ne craignez donc rien de ce côté.

LE MARQUIS.

Cependant, madame la baronne, si ce mariage devait par trop contraindre les sentiments de mademoiselle d'Hacqueville...

LA BARONNE.

J'apprécie cette délicatesse, monsieur; mais nous sommes avant tout, je crois, fidèles sujets de Sa Majesté... et, quand Sa Majesté a manifesté un désir, c'est à nous de nous y soumettre.

LE MARQUIS.

Quant à moi, madame la baronne, vous comprenez que l'obéissance me sera facile.

LA BARONNE.

Nous avions invité pour aujourd'hui nos voisins de campagne à une chasse à courre... Nous sommes déjà d'une heure en retard, et les convenances veulent que nous y paraissions, mademoiselle d'Hacqueville et moi... Quant à vous, monsieur le marquis, vous devez être beaucoup trop fatigué...

LE MARQUIS.

Moi?... Point du tout, je vous jure... Le roi m'a habitué à cela; depuis qu'il m'a fait l'honneur de me choisir pour son courrier extraordinaire, je n'ai pas cessé d'être en route vers un des quatre coins du monde; mon équipage en est une preuve. Je descendais de cheval, lorsque Sa Majesté me jeta en voiture sans me donner le temps de me reconnaître. Je suis donc à vos ordres, madame la baronne... et cela, quand vous voudrez.

LA BARONNE.

Nous ferons une simple apparition; puis nous revien-

drons au château... En attendant, regardez-vous ici comme chez vous, et, si vous avez besoin de quelque chose que ce soit, appelez.

LE MARQUIS.

Mille grâces, madame!

(La Baronne sort.)

SCÈNE VI

LE MARQUIS, seul.

Eh bien, le diable m'emporte si je me doutais, quand je suis monté en voiture, que mon ambassade aurait pour dénoûment un mariage... le mien!... Mais, pour n'être pas prévu, le dénoûment n'en est pas moins agréable : une jolie femme!... un beau nom!... mes dettes payées... Mais c'est très-acceptable, tout cela! Seulement, parole d'honneur, je suis désolé pour ce pauvre chevalier!... Et moi qui lui faisais des compliments sur sa fiancée... moi qui me suis fait présenter à elle par lui... Ah! véritablement, c'est trop fort... Mais aussi qui diable aurait pu s'imaginer...? Ah! le voici; je me doutais bien que je ne tarderais pas à le voir.

SCÈNE VII

HENRI, LE MARQUIS.

HENRI.

Je vous cherchais, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Et vous me trouvez désespéré, chevalier, sur l'honneur!...

HENRI.

Trêve de politesses ou plutôt de railleries... Venons au fait, monsieur... D'un mot, la baronne vient de tout me dire... Connaissez-vous le contenu de la lettre dont vous étiez porteur?

LE MARQUIS.

Je l'ignorais, foi de gentilhomme.

HENRI.

C'est bien!... il m'en eût coûté de renoncer à vous estimer.

LE MARQUIS.

N'êtes-vous donc venu ici, mon cher chevalier, que pour me renouveler les assurances de votre estime?

HENRI.

Je suis venu pour vous demander quelles étaient vos intentions.

LE MARQUIS.

Mes intentions?... Mais elles sont celles d'un fidèle serviteur de Sa Majesté.

HENRI.

Ainsi...?

LE MARQUIS.

J'obéirai au roi...

HENRI.

Et vous croyez que je le souffrirai?

LE MARQUIS.

Et par quel moyen comptez-vous vous y opposer?

HENRI.

J'espérais que vous le devineriez sans que je vous fisse l'injure de vous le dire!

LE MARQUIS.

Un duel? Allons donc, mon cher chevalier!... c'est bien ridicule, bien usé... et cela ne mène à rien!

HENRI.

Savez-vous, monsieur, qu'il faut être aussi sûr de sa réputation que vous l'êtes, pour oser répondre à un rival ce que vous me répondez là?

LE MARQUIS.

Eh! pardieu! chevalier, vous le savez bien... ma réputation, elle est faite sous ce rapport... Je me suis battu douze fois... Pour quels motifs?... Le diable m'emporte si je me souviens d'un seul... J'ai donné sept coups d'épée, j'en ai reçu cinq... et j'ai été trois fois à la Bastille; la première fois, pour huit jours; la seconde fois, pour six semaines; la troisième fois, pour quatre mois. Pour peu qu'on soit mathématicien, on voit que la progression est effrayante! Or, mon cher chevalier, pendant ces quatre derniers mois de reclusion, je me suis juré cent fois à moi-même de ne plus me battre que pour des choses graves et qui en vaillent la peine... Voyons, franchement, croyez-vous que l'occasion soit venue de manquer à mon serment?

Digitized by Google

HENRI.

Ainsi, monsieur, vous ne regardez pas comme une chose grave d'enlever à un ami la femme qu'il aime?

LE MARQUIS.

D'abord, mon cher chevalier, où avez-vous vu que j'enlève quoi que ce soit au monde?... Le roi me charge d'une lettre... Je crois qu'elle renferme une nouvelle qui peut vous être agréable... Je pars ventre à terre, je cours sur les routes les plus barbares et les moins civilisées, j'arrive moulu... brisé... rompu! La lettre renferme, quoi? L'ordre de me marier... Ah çà! mais... est-ce que vous croyez que c'est bien amusant, de se marier comme cela tout à coup... avec une femme qui en aime un autre, et surtout quand cet autre est un joli garçon... qui a mille chances pour une de prendre sa revanche?... Allons donc, chevalier, allons donc!... attendez six mois seulement, et vous verrez que, dans six mois, c'est moi peut-être qui serai assez sot, à mon tour, pour vous prier de vous couper la gorge avec moi.

HENRI.

Eh bien, alors, pourquoi acceptez-vous?

LE MARQUIS.

Et le moyen de refuser quand le roi ordonne? Et puis, mon cher chevalier, moi, je suis galant homme avant tout; je me dois à mes créanciers. Vous ne connaissez pas ces espèces-là, vous... mais ça n'attend que dans l'espoir de mon mariage futur; et, si cela venait à apprendre que j'ai trouvé une occasion de payer mes dettes, et que je l'ai laissée échapper, cela ferait des cris qu'il n'y aurait plus moyen de s'entendre.

HENRI, avec ironie.

Ainsi c'est par spéculation... par calcul...?

LE MARQUIS.

Mais non, mon cher; ce n'est rien de tout cela... C'est parce que je me trouve dans une de ces positions où l'on n'est pas maître de sa volonté... Je n'ai pas dirigé les événements de ce côté-là... les événements m'entraînent... je me laisse faire... et voilà tout.

LE VALET, entrant.

Madame la baronne fait demander à M. le marquis s'il est prêt à l'accompagner.

LE MARQUIS.

Parfaitement!

LE VALET.

Madame la baronne attendra M. le marquis au bas du perron.

LE MARQUIS.

Comment donc!... dites-lui que je vais au-devant d'elle pour lui offrir mon bras. Et tenez, mon cher chevalier, c'est comme cette partie de chasse... est-ce que vous croyez que cela m'amuse, après avoir été pendant quatre heures cahoté à rendre l'âme, d'aller courre le daim pendant cinq ou six heures?... Eh bien, non; cela m'ennuie à la mort... J'y vais cependant, et pourquoi?... Parce que, comme je le disais tout à l'heure à la baronne, le roi m'a habitué à cela... Je suis une chose que l'on met à cheval ou en voiture, qui part, qui passe, qui arrive et qui repart, le tout au galop... Bref, je suis comme le Juif errant, j'ai éternellement aux oreilles une voix qui me crie: « Marche! marche!... » et je marche. Ainsi donc, au revoir, mon cher chevalier!

(Il sort.)

SCÈNE VIII

HENRI, puis HERMINIE.

HENRI.

Bien, bien, marquis!... c'est une lutte entre nous; nous la soutiendrons!...

HERMINIE, entr'ouvrant la porte.

Êtes-vous seul, Henri?

HENRI.

C'est vous, Herminie! Savez-vous ce qui se passe?

HERMINIE.

Je sais tout.

HENRI.

Qu'avez-vous décidé?

HERMINIE.

Rien encore.

HENRI.

M'aimez-vous toujours?

HERMINIE.

Vous le demandez, Henri!

HENRI.

Alors il faut que je vous voie!..

HERMINIE.

Où cela?

HENRI.

Dans cette petite maison où vous vouliez me conduire.

HERMINIE.

En voici la clef...

(Elle la lui donne.)

HENRI.

A quelle heure y viendrez-vous?

HERMINIE.

Je ne puis vous le dire; je tâcherai de m'échapper...

HENRI.

Je vais vous y attendre.

HERMINIE.

Ma mère et le marquis! Partez, partez vite!

HENRI.

Je compte sur vous, Herminie.

(Il rentre par la porte de côté.)

SCÈNE IX

LA BARONNE, passant au fond, et donnant le bras au MARQUIS; HERMINIE, sur le devant.

LA BARONNE.

Venez-vous, Herminie?

HERMINIE.

Me voilà, ma mère...

(Elle s'éloigne par la porte du fond.)



ACTE DEUXIÈME

La maison du Garde.

—

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, seul.

Pourra-t-elle s'échapper?... Il y a longtemps que j'attends... Déjà, deux ou trois fois, j'ai entendu la chasse se rapprocher et s'éloigner... Mais sans doute il ne la quitte pas des yeux... il veille déjà sur elle comme si elle était sa femme!... Sa femme!... Ah!... je ne me trompe pas... Le galop d'un cheval... Il s'approche... il s'arrête...

SCÈNE II

HENRI, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, ouvrant la porte.

Ah! dis donc, l'ami! y a-t-il quelqu'un à la maison?...

HENRI, à part.

Le marquis!... Se douterait-il?...

LE MARQUIS.

Tiens! c'est vous, chevalier... Enchanté de vous rencontrer!... Vous me direz où je suis, et je n'en serai pas fâché... (S'asseyant.) Ah! mon cher! quelles jambes ils ont, vos daims d'Hacqueville!... Parlez-moi des daims de Rambouillet... ça se fait battre dans trois ou quatre lieues carrées... ce sont des bêtes de bonne maison... Mais les vôtres!... elles prennent des partis d'enfer!... et je me suis égaré... je ne connais pas le pays.

HENRI.

En suivant cette avenue, vous serez bientôt au château... Vous n'en êtes qu'à cinq cents pas...

LE MARQUIS.

Oh! un instant, mon cher... que diable!... je trouve une occasion de me reposer, et je me repose... Quel démon que

votre cousine, mon cher Henri!... c'est une véritable amazone, sur ma parole... Au beau milieu de la chasse, je la vois piquer une pointe... Je crois que son cheval se dérobe ou l'emporte... je mets le mien à sa poursuite... Ah bien, oui!... au bout de cinq minutes, disparue dans les branches... Alors, je regarde autour de moi: plus de chasse... Je veux m'orienter: des forêts sans fin, qui datent du troisième jour de la création... Je marche, je marche... je marche, selon ma destinée... Enfin, j'avise cette petite maison... Cela me rappelle que je suis éreinté... et que... pardon du détail... il est peu poétique... et que je meurs de faim... vu que, ce matin, au château, quand la baronne m'a dit de me regarder comme chez moi, j'ai eu la sottise de me maniérer... ce qui fait que, parole d'honneur, je n'en puis plus... Dites donc, chevalier, vous vouliez me tuer ce matin; très-bien... cela se fait entre gentilshommes... mais vous ne voudriez pas me laisser mourir d'inanition... ce serait par trop barbare... Est-ce qu'il n'y a pas ici, comme dans toutes les maisons de garde que j'ai vues, un pâté de gibier et quelques bouteilles de vin de Bordeaux... hein?...

HENRI.

Je suis désespéré, monsieur; mais cette maison n'est point habitée.

LE MARQUIS.

Cette maison n'est point habitée? Eh bien, mais qu'y faites-vous donc, alors? Vous y venez pour jouir du paysage?... Le fait est qu'il est délicieux!... des allées à perte de vue... un horizon charmant...

HENRI, à part.

Je suis au supplice!...

LE MARQUIS.

Une perspective!... mais comment donc!... une perspective des plus animées... Une chasseresse qui se dirige au galop de ce côté... Mademoiselle d'Hacqueville! Ah! mon cher chevalier... pardon... cent fois pardon! je suis un sot... j'oubliais que, lorsque le cheval d'une jolie femme s'emporte, l'intelligent animal a toujours quelque motif pour cela...

HENRI.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu! c'est trop juste... Je suis tombé au milieu

de vous comme une bombe... vous n'avez pas eu le temps de vous dire le plus petit mot d'adieu... Vous en empêcher, ce serait tyrannique! ce serait cruel!... et il va vous paraître singulier que je quitte, en ce moment, cette masure... Eh bien, pas du tout... c'est de la raison... D'abord, je ne veux pas me faire abhorrer de ma future... Sa vertu... ses principes... je n'ai rien à craindre... et puis, ce rendez-vous d'adieu... c'est dans l'ordre... ça doit être, et j'aime mieux que vous l'ayez avant le mariage qu'après... c'est plus moral... et moins dangereux... Allons, marquis, marche! marche encore!... Il est écrit là-haut que je ne me reposerai pas aujourd'hui... Au revoir, mon cher chevalier...

(Il sort par la porte du fond; Henri le suit jusqu'au dehors. Une porte latérale s'ouvre, Herminie paraît.)

SCÈNE III

HENRI, HERMINIE.

HERMINIE, entrant avec timidité.

J'ai vu un cheval attaché à la porte... Henri ne serait-il pas seul?...

HENRI, rentrant.

Oh! venez, venez, Herminie... j'ai bien besoin de vous voir...

HERMINIE.

Aussi, suis-je venue, Henri, au risque d'être vue, au risque...

HENRI.

Ainsi donc, maintenant, vous regardez comme coupable une entrevue avec moi? ainsi, c'est un sacrifice que vous croyez me faire? ainsi, un mot de votre mère a tout rompu entre nous... même les liens de famille, qui permettent qu'entre parents...?

HERMINIE.

Mon Dieu, Henri, tout ce qui nous arrive est si imprévu, si étrange, si inattendu, que je suis encore tout étourdie du coup qui nous atteint... Il me semble que je rêve... et, je vous l'avoue, je ne vois clair ni dans ce que je fais ni dans ce que je dois faire.

HENRI.

Ce que vous faites, c'est ce que votre cœur vous conseille... ce que vous devez faire, c'est ce que je vais vous dire... Ne vous effrayez pas, Herminie.

HERMINIE.

Vous allez donc me proposer quelque chose d'impossible que vous me prévenez d'avance ?

HENRI.

Non; car, faites-y attention, Herminie, notre position, à nous, est tout exceptionnelle... Notre mariage était approuvé par votre mère... Quelle cause vient le rompre? Une cause étrangère... un caprice du roi, qui veut récompenser un de ses favoris, reconstruire une fortune qui tombe, relever un nom qui s'éteint ! Eh bien, supposez, Herminie, que cet ordre du roi, au lieu d'arriver la veille de notre mariage, fût arrivé le lendemain... nous n'en étions pas moins unis à tout jamais... nous n'en étions pas moins heureux pour toujours... Votre mère, si absolu que fût son dévouement au prince, votre mère était bien forcée de demeurer impuissante devant une impossibilité... Eh bien, Herminie, il faut, sans que votre mère ait rien à se reprocher, il faut que vous soyez ma femme...

HERMINIE.

Mais comment cela?... Expliquez-vous... Il me semble, Henri, que ce n'est pas possible !

HENRI.

Rien de plus facile, Herminie, et un mariage secret...

HERMINIE.

Un mariage secret?... Oh! mon Dieu, que me proposez-vous là ?

HENRI.

Ce qui devait être... ce qui devait s'accomplir à la face du monde... ce qui devait faire notre bonheur à tous deux... Écoutez, Herminie, nous sommes dans une circonstance suprême... Il s'agit d'être éternellement heureux, ou malheureux pour toujours ! Croyez-vous que vous puissiez aimer le marquis?... croyez-vous que vous puissiez être heureuse avec lui ?

HERMINIE.

Oh ! jamais, jamais ! vous savez bien, Henri, que c'est vous

que j'aime... vous savez bien que tout mon bonheur à venir reposait sur vous !

HENRI.

Eh bien, alors...?

HERMINIE.

Eh bien, que voulez-vous, Henri ! il y a là une voix intérieure, une voix qui parle plus haut que mon amour, et qui me dit... que... je ferais mal...

HENRI.

Je vous en supplie, au nom du ciel, au nom de notre amour... si vous ne voulez pas que je fasse quelque folie, Herminie, consentez, consentez!...

HERMINIE.

Écoutez, à votre tour, Henri... Laissez-moi essayer de fléchir ma mère... Vous savez comme elle m'aime... vous savez que j'ai toujours obtenu d'elle tout ce que j'ai voulu.

HENRI.

Oui, mais vous savez aussi jusqu'à quel fanatisme elle porte son dévouement et son obéissance au roi... vous savez que, pour elle, tout désir émané de Versailles devient un ordre absolu.

HERMINIE.

Je la prierai, je la supplierai... A peine si j'ai eu le temps de la voir.

HENRI.

Mais, en attendant, vous allez demain à Marly!

HERMINIE.

Aussi est-ce aujourd'hui, est-ce en rentrant au château, est-ce tout à l'heure que je la verrai...

HENRI.

Et si elle refuse... si elle refuse, voyons !...

HERMINIE.

Oh ! n'exigez rien de moi, ne demandez rien de moi en cet instant... Je prendrai conseil des circonstances, de l'inspiration du moment. Laissez faire à mon amour pour vous, Henri !... laissez faire à mon cœur... il n'est que trop votre complice... Et maintenant, partez, laissez-moi seule... Ma mère m'a vue m'éloigner... ma mère peut se douter que nous sommes ici... ma mère peut venir...

HENRI.

Oui, oui... D'ailleurs, nous nous reverrons au château...

Peut-être ne pourrons-nous pas nous parler; mais, si votre mère est inflexible, si vous comprenez que votre refus, c'est le désespoir de toute ma vie... eh bien, en sortant de table, laissez tomber votre bouquet... Alors je saurai que vous consentez à tout... j'irai tout préparer... et demain... demain, nous serons chez ma mère, qui vous aime, vous le savez, comme si vous étiez sa fille...

HERMINIE.

Oui, oui... Adieu... Non, non, par cette porte...

(Elle indique une porte latérale.)

HENRI.

Adieu !

(Il sort par le côté.)

SCÈNE IV

HERMINIE, seule.

Oui, je parlerai à ma mère... oui, je lui dirai que ce mariage, c'est mon malheur éternel, et, si elle me refuse... ô mon Dieu! que deviendrai-je?... Et pas une sœur, pas une amie à qui demander un conseil!... Oh! ma mère m'écoutera!... j'ai de l'espoir encore...

SCÈNE V

HERMINIE, ANTOINE, avec un bâton au bout duquel pend son bagage.

ANTOINE, entrant sans voir Herminie.

Enfin, m'y voilà !... c'est ici !

HERMINIE, le regardant.

Quel est cet homme?

ANTOINE, de même.

C'est bien cela!... rien n'a été changé... tout est encore à la même place.

HERMINIE.

Que voulez-vous?... que demandez-vous, mon ami?

ANTOINE.

Pardon, mademoiselle; je ne vous voyais pas... Ce que je veux?... ce que je demande?... Je conçois... vous devez être

étonnée de me voir entrer ainsi tout droit, sans frapper... C'est une vieille habitude... Ah ! si vous saviez...

HERMINIE.

Cette émotion...

ANTOINE.

Est bien naturelle, mademoiselle... Mais il faudrait n'avoir pas de cœur, n'avoir pas d'âme, pour revoir sans émotion la maison où l'on est né !... la chambre... où le père et la mère sont morts !...

HERMINIE.

Oh ! mon Dieu ! est-ce que vous seriez...?

ANTOINE.

Oh ! mademoiselle, vous ne pouvez pas savoir qui je suis...

HERMINIE.

Peut-être... D'ailleurs, en rappelant mes souvenirs, il me semble que je vous reconnais... Vous êtes Antoine Bernard.

ANTOINE.

Vous avez dit mon nom !... vous savez mon nom !... Oui, Antoine Bernard... Mais, dites-moi, mademoiselle, comment savez-vous mon nom ? est-ce que vous êtes de ce pays ? est-ce que vous seriez par hasard... ?

HERMINIE.

Herminie d'Haequeville.

ANTOINE.

Herminie !... vous êtes Herm... ? Oh ! pardon... c'est qu'autrefois je vous appelais comme cela, Herminie tout court... Dame, j'avais douze ans de plus que vous... il faut m'excuser... et puis vous étiez la sœur de lait de ma petite Louise.

HERMINIE, lui tendant la main.

Mon bon Antoine, te voilà donc de retour !...

ANTOINE.

Oh ! vous me donnez la main ! oh ! vous me tutoyez... Merci !... Tenez... oh ! que c'est drôle... voilà que je pleure de joie !... Vous m'avez reconnu !... Eh bien, je n'en aurais pas fait autant, moi, parole d'honneur... Comme vous êtes grandie !... Il est vrai que vous n'aviez que trois ans quand j'ai quitté le pays... Comme vous êtes embellie !... Laissez-moi vous regarder à mon aise... comme cela... Et quand je pense que je vous faisais danser dans mes bras... vous, de ce côté-ci, ma pauvre petite sœur de l'autre... On ne peut vrai-

ment pas se figurer comme ça... quand il y a longtemps... Dieu! que vous étiez méchante! dans vos petites colères, vous m'arrachiez des poignées de cheveux... et, quand je voulais me fâcher, ma mère me criait : « Veux-tu bien te laisser faire, Antoine!... c'est la fille d'une baronne! »

HERMINIE.

Je te demande bien pardon, mon pauvre ami...

ANTOINE.

Oh! je ne vous en veux pas, mademoiselle... Les cheveux ont repoussé, comme vous voyez... Et vraiment, vous ne m'aviez pas oublié tout à fait?

HERMINIE.

Tu le vois bien, puisque je t'ai reconnu aux premiers mots que tu as dits.

ANTOINE.

C'est vrai.

HERMINIE.

Et puis j'ai souvent entendu parler de toi.

ANTOINE.

Tant pis!... tant pis!... attendu qu'il n'y a pas grand bien à en dire, de moi...

HERMINIE.

Et pourquoi cela ?

ANTOINE.

Oh! parce que je suis un vaurien... un vagabond... un coureur!... J'aurais dû rester ici, près de mes parents... pour les aimer, pour les soigner... pour leur épargner de la peine et du travail dans leurs vieux jours... Ah bien, oui!... le besoin de voir du pays, la démangeaison de se mettre en route... la rage de courir le monde... On est jeune, on a comme la fièvre, on ne peut pas rester en place, on désire, quoi?... On n'en sait rien... Ça vous prend comme un accès!... Une occasion se présente... un camarade passe et vous emmène... On part, on quitte tout... on veut être libre... on l'est... et l'on croit que l'on a tout gagné, parce qu'on n'a plus la vieille mère qui moralise, et le vieux père qui gronde... On oublie le pays... on oublie ceux qu'on y a laissés... on oublie tout le monde... Puis, un beau matin, en sortant d'une bombance où l'on a bien ri, bien chanté, bien fait les fous, on reçoit une lettre avec un cachet noir... Elle vient du curé... elle annonce... elle annonce que les vieux

parents sont partis!... qu'on ne les reverra plus... que c'est fini pour toujours!... Alors on se repent, alors on s'en veut, alors on se dit des injures; mais c'est trop tard... On n'était pas là pour leur serrer la main au dernier moment, on n'était pas là pour leur fermer les yeux, on n'était pas là pour les suivre jusqu'à leur tombe et mettre une pauvre croix de bois dessus... Et, quand on revient au pays, plus de famille, plus d'amis, plus personne... On ne sait pas même où aller pleurer.

HERMINIE.

Antoine!...

ANTOINE.

C'est bien fait, coureur! c'est bien fait, vagabond!

HERMINIE.

Mon ami!...

ANTOINE.

Voyez-vous, ça ne serait pas arrivé si je n'avais pas perdu ma petite sœur Louise!... elle m'aurait attaché à la maison, cette enfant... ou bien, si j'étais parti tout de même, *à la* mort de la mère Gertrude et du père Guillaume, quand j'aurais su qu'elle restait toute seule, la pauvre petite, je serais revenu!... Ah! oui!... et elle n'aurait manqué de rien... car je suis bon ouvrier, au fond, mademoiselle... allez, quand je m'y mets, j'en abats, du travail... Dame, c'est le tout de m'y mettre... Mais pardon... je vous parle là d'un tas de choses qui ne vous regardent pas et que vous êtes bien bonne d'écouter, ma foi...

HERMINIE.

Non, je t'entends parler de tes parents avec plaisir... Je les aimais beaucoup... et, si cela peut te consoler, mon, ami, je puis t'assurer qu'ils n'ont manqué de rien...

ANTOINE.

Oh! je m'en rapporte bien à vous, mademoiselle Herminie, et à madame la baronne d'Hacqueville... Et sa santé est toujours bonne?

HERMINIE.

Excellente!

ANTOINE.

Tant mieux! tant mieux!... Demain, avec sa permission, je mettrai mes habits du dimanche, et j'irai lui faire une visite...

HERMINIE.

Demain, Antoine?... demain?... Il faudra venir de bien bonne heure, alors.

ANTOINE.

Tiens ! moi qui croyais qu'elle ne se levait qu'à midi...

HERMINIE.

C'est que, demain, nous allons à Marly...

ANTOINE.

Près de Versailles.... où il y a une machine... Je connais ça... j'y suis resté six mois... chez le père Robert... oh! un fameux menuisier, allez... qui avait la pratique du château... Eh bien, mademoiselle Herminie, moi, je n'ai pas de chance, que vous vous en alliez comme cela quand j'arrive... Mais vous ne vous en allez pas pour longtemps, j'espère?... ce n'est qu'une promenade?

HERMINIE.

Non... je resterai dorénavant à Versailles... On veut me marier !

ANTOINE.

Oh! de quel air triste vous me dites cela, mademoiselle... Oh! je comprends tout : quelqu'un que vous n'aimez pas... tandis que peut-être... dame, je n'ose pas dire... tandis que, peut-être, vous en aimez un autre.

HERMINIE.

Hélas!...

ANTOINE.

Et il n'y a pas eu moyen d'empêcher cela? on n'a pas pu faire entendre raison à la baronne? Elle vous aime pourtant bien, la baronne.

HERMINIE.

C'est le roi qui a voulu...

ANTOINE.

C'est le roi?... Eh bien, je vous demande un peu de quoi il se mêle, le roi! Ah bien... si j'étais à votre place!... Oh! pardon, mademoiselle... ah! bon! c'est joli, ce que je fais là!... je m'aperçois que je vous donne des conseils... un paysan... un ouvrier... à vous!

HERMINIE.

O mon ami, mon bon Antoine... dis... dis ce que tu voulais dire...Tu sais que le baron demandait quelquefois des conseils

au vieux père Guillaume... et que ma mère écoutait souvent ce que lui disait la tienne.

ANTOINE.

C'est, ma foi, vrai, je m'en souviens... Mais ils étaient vieux... ils avaient de l'expérience... le père Guillaume était un esprit juste... ma mère était une sainte femme... tandis que moi... moi...

HERMINIE.

Toi, tu as un bon cœur!... toi, tu me plains!... toi, tu m'aimes!

ANTOINE.

Oh! si je vous aime, mademoiselle d'Hacqueville!

HERMINIE.

Eh bien, tu me disais donc?...

ANTOINE.

Eh bien, je vous disais qu'on ne vient qu'une fois au monde... et qu'il faut se faire la vie heureuse... Est-il *gentil*, ce jeune homme? est-il riche comme vous? est-il noble comme vous?... vous aime-t-il comme vous méritez d'être aimée?

HERMINIE.

Il m'aime autant que je l'aime moi-même.

ANTOINE.

Eh bien, à votre place, moi, je ferais d'abord tout ce que je pourrais pour changer la détermination de ma mère... je la prierais, je la supplierais, et, si, malgré mes prières, mes supplications, mes larmes, elle refusait... eh bien, il n'est pas difficile de trouver un prêtre, deux témoins... et une chapelle. La maman crie d'abord... puis elle pleure, puis elle sanglote... puis elle pardonne... Les mamans, ça pardonne toujours... c'est venu au monde pour ça.

HERMINIE, à part.

Et lui aussi, il me conseille... (Haut, en voyant entrer la Baronne.) Ma mère!...

ANTOINE, à part.

Comment! la baronne? Si je l'aurais reconnue, par exemple!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! vous voilà, Herminie? Je vous cherchais... J'ai vu votre cheval s'emporter, et j'étais inquiète.

HERMINIE.

Vous le voyez, ma mère, il ne m'est arrivé aucun accident... Mon cheval s'est calmé à quelques pas de cette maison... j'y suis entrée pour me remettre... Un instant après, ce garçon est arrivé... et, depuis lors, je causais avec lui...

LA BARONNE.

Avec ce garçon?

ANTOINE, saluant.

Bonjour, madame la baronne.

HERMINIE.

C'est Antoine Bernard, ma mère...

LA BARONNE.

Mais c'est vrai... oui, c'est bien lui... Approche donc!... J'aurais dû le reconnaître à son air de famille.

ANTOINE.

Oh! moi, j'ai vu tout de suite que c'était madame la baronne... Vous n'êtes pas changée du tout, quoi!... la même que le jour où je suis parti.... la même absolument. (A part.) Je dis ça pour lui faire plaisir; mais elle a drôlement mûri, la baronne.

LA BARONNE.

Et te voilà de retour?

ANTOINE.

Oh! mon Dieu, oui, il y a une heure.

LA BARONNE.

Pour longtemps?

ANTOINE.

Pour toujours, madame la baronne... Assez de voyages comme ça... Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, comme on dit... et il est temps que je m'établisse.

LA BARONNE.

Tu étais menuisier, je crois...

ANTOINE.

Je le suis encore... et, pour mon état, je ne crains personne, je puis le dire... Mais, avec tout cela, je ne suis pas ambitieux, moi!... Votre pratique, celle de deux ou trois châteaux des environs, c'est tout ce qu'il me faut... Qu'est-ce que je demande?... Juste le nécessaire et un peu de superflu, pas davantage... Je vas chercher une petite boutique.

LA BARONNE.

Pour quoi faire?

ANTOINE.

Je vous le dis, pour m'établir.

LA BARONNE.

Eh bien, mais... n'as-tu pas cette maison?

ANTOINE.

Comment, cette maison?

LA BARONNE.

Sans doute, cette maison... c'est celle qu'habitaient ton père et ta mère... et, comme nous comptions toujours que tu reviendrais un jour ou l'autre... eh bien, nous te l'avons gardée, mon garçon.

ANTOINE.

Comment, madame la baronne, bien vrai?... ça n'est pas pour vous amuser comme ça un peu?... ça n'est pas pour vous moquer du pauvre Antoine?

LA BARONNE.

Non, mon ami... non... sois tranquille.

ANTOINE.

Oh! la la... est-ce possible? quel bonheur! qu'ai-je donc fait pour mériter cela?... Quoi! je pourrai rester ici... toujours!... entouré de mes souvenirs de jeunesse?... Madame la baronne, mon dévouement, mon bras, ma scie, mon cœur, mon rabot... tout ça, c'est à vous, à votre service, la nuit comme le jour... le dimanche comme le lundi...

LA BARONNE, souriant.

Bien, mon garçon, bien! je te crois.

ANTOINE.

Ah! mon Dieu, que je suis donc heureux! Seulement, j'ai peur que ça ne soit un rêve, un conte de fée... j'ai peur de me réveiller.

LA BARONNE.

Pour te faire croire à la réalité, nous te laissons chez toi, dans ta maison.

ANTOINE.

Ma maison!

LA BARONNE, à Herminie.

On nous attend au château, ma voiture est à la porte... partons, Herminie.

HERMINIE.

Oui, ma mère, et, pendant la route, je vous supplierai de m'écouter; car j'ai une prière à vous adresser.

LA BARONNE.

J'écouterai tout ce que vous avez à me dire, pourvu que vos désirs soient conformes aux ordres du roi. (A Bernard.) Adieu, mon ami.

ANTOINE.

Adieu, madame la baronne; merci, madame la baronne, cent fois merci!

(Elles sortent par le fond, il les reconduit.)

SCÈNE VII

ANTOINE, seul, poussant la porte du fond.

Enfin, les voilà parties, et je reste seul avec mes souvenirs d'enfance... Personne là pour m'empêcher de rire ou de pleurer si j'en ai envie... (Regardant autour de lui.) Voilà donc la chambre où je suis venu au monde, voilà mon berceau... Dire que j'ai tenu là dedans!... est-ce drôle! (Le repoussant.) Il a servi aussi à ma petite sœur Louise... Pauvre enfant!... Elle aurait aujourd'hui l'âge de mademoiselle d'Hacqueville... et moi, j'aurais une sœur, une amie!... je ne serais pas tout seul comme cela dans le monde... Tiens! voilà le rouet de la vieille mère... Combien de fois elle a posé son pied là-dessus!... Voilà la quenouille... M'en a-t-elle donné des coups sur les doigts, de cette quenouille-là... quand j'emmêlais son fil! Bonne femme, va!... Le fauteuil du père, où il se mettait à dormir quand il avait fait sa tournée dans les bois de madame la baronne... C'est qu'on doit être joliment bien là dedans! (Il va pour s'asseoir.) Eh bien, Antoine, que je te voie! Faut respecter cela! tu n'es pas digne de t'asseoir là-dessus. (Il aperçoit un

martinet pendu au mur.) Ah! je te reconnais, toi!... tu m'as appris à lire... J'avais la tête dure, mais tu y as mis de l'obstination ; c'est toi qui m'as fait connaître mes lettres... Tiens! à propos de lettres, ça me rappelle que M. le curé vient de m'en donner une. (La tirant de sa poche et la regardant.) « Elle vient du père Guillaume, » m'a-t-il dit. D'ailleurs, je reconnais son écriture... Comme c'est cacheté! que peut-il y avoir là dedans?... Son testament!... Son testament, pour quoi faire?... Il n'avait rien à me laisser, pauvre cher homme!... Ah! si fait... une dette à payer peut-être... Eh bien, sois tranquille, papa Guillaume, on la payera, ta dette... Voyons. (Lisant.) « Mon cher enfant, ce n'est qu'à un homme et à un homme d'honneur que nous pouvions confier le secret que ta mère et moi emportons avec nous en mourant. Aussi disons-nous à M. le curé de brûler cette lettre si tu ne revenais pas dans le pays, ou si tu y revenais avec un mauvais renom... » (S'arrêtant.) Hein?... Qu'est-ce que cela signifie? (Lisant.) « Pendant que tu étais en apprentissage, ta sœur et la fille de madame la baronne d'Hacqueville, qui étaient du même âge et que ta mère nourrissait ensemble, tombèrent toutes deux malades, et cela si dangereusement, que le médecin nous prévint que nous ferions bien d'écrire à madame la baronne, qui, pour quelque temps, habitait alors une de ses terres dans le fond de la Bretagne. Nous fîmes ce que disait le médecin; puis nous attendîmes la volonté de Dieu. Enfin, un soir, malgré tous nos soins, l'une des deux pauvres petites créatures expira... Personne ne connaissait encore cet événement, arrivé depuis une heure à peine, lorsqu'une femme entra, égarée, presque folle; et, s'élançant vers l'enfant qui vivait encore, elle s'écria : « C'est le mien, n'est-ce pas? c'est le mien! » Et, prenant notre enfant dans ses bras, elle la couvrit de larmes et de baisers... En ce moment, nous n'eûmes pas la force de la désabuser... nous lui laissâmes croire tout ce qu'elle voulut. C'était notre bienfaitrice... et, en lui disant tout de suite la vérité, nous lui brisions le cœur. Elle emporta notre fille au château... Le soir, la sienne fut conduite à son dernier asile sous le nom de Louise Bernard!... » (S'interrompant.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je lis là!... Louise, ma sœur... tout à l'heure, là... je l'ai vue, je lui ai parlé... (Lisant.) « Tous les jours, nous voulions révéler à la baronne la fatale vérité, et, tous les jours, nous reculions devant la crainte de la rendre malheureuse. Main-

tenant que ta mère est morte, et que, moi, je vais mourir, le secret que je te confie reste entre le ciel et toi! Fais-en l'usage qu'il conviendra à un honnête homme d'en faire. Si haut placée que soit notre fille, le malheur peut l'atteindre, la baronne peut mourir, une fortune peut se perdre. N'oublie jamais que mademoiselle d'Hacqueville est ta sœur. » Oh! sois tranquille, père, sois tranquille! je veillerai sur elle, je serai son appui, son soutien... je te le jure!... Et, si jamais je la voyais près de commettre quelque faute... Ah! mon Dieu! elle m'a parlé d'un amour contrarié, et, moi, je l'ai encouragée, je lui ai conseillé de n'écouter que son cœur... Ah! mon Dieu! elle va fuir peut-être!... Si je courais au château? si je prévenais la baronne?... Antoine, qu'est-ce que tu dis là? Ce serait une lâcheté! Cependant je ne dois pas laisser Louise exposée... je ne peux pas souffrir que ma sœur... Tu ne peux pas?... tu ne dois pas?... Et comment feras-tu, toi, pauvre paysan? toi, misérable ouvrier? toi, qu'on fera mettre à la porte, par des valets, si tu oses élever la voix?... O mon Dieu! que faire? que devenir?... Si je pouvais la voir un instant seulement, je la prendrais dans mes bras, je la serrerais sur mon cœur... je l'embrasserais... et alors... L'embrasser... et à quel titre?... Jamais! jamais!... Ah! il y a de quoi devenir fou!... Il me semble qu'on marche, il me semble que j'entends du bruit... Mais oui... je ne me trompe pas... on s'approche de cette porte... on essaye de l'ouvrir...

SCÈNE VIII

ANTOINE, HERMINIE.

HERMINIE, du dehors.

Antoine!... Antoine!...

ANTOINE.

C'est elle! c'est sa voix!

HERMINIE.

Antoine!... ouvre-moi!...

ANTOINE.

Oui, oui... (Il ouvre.) Entrez!...

HERMINIE entre. Elle est enveloppée d'une mante.

Regarde si je n'ai pas été suivie.

ANTOINE.

Suivie!... et par qui?...

HERMINIE.

Regarde!

ANTOINE.

Personne.

HERMINIE.

Ah! je respire!...

ANTOINE.

Qu'y a-t-il donc?... Dites, mademoiselle!...

HERMINIE.

Il y a... il y a, mon ami... que je suis bien malheureuse!

ANTOINE.

Malheureuse, vous?... (A part.) Allons, il paraît que je suis revenu à temps.

HERMINIE.

Oh! oui, bien malheureuse.

ANTOINE.

Eh bien, voyons, contez-moi cela...

HERMINIE.

Oh! je t'ai déjà dit la cause... Ma mère veut absolument que j'épouse le marquis.

ANTOINE.

Un vieux, un laid, un ruiné, peut-être?

HERMINIE.

Mais non, Antoine... Il est jeune, il est bien; et, s'il n'est pas riche, il a la faveur du roi, qui remplace la fortune.

ANTOINE.

Eh bien, alors, mademoiselle?...

HERMINIE.

Eh bien, j'en aime un autre... j'aime mon cousin Henri de Verneuil... Je l'aime... tu sais bien... je te l'ai dit... tu m'as même répondu en me donnant le conseil de voir ma mère.

ANTOINE.

Et vous l'avez vue?

HERMINIE.

Oui, je l'ai vue, priée, suppliée... je me suis jetée à ses genoux... Ma mère, qui m'aime tant, comprends-tu?... eh bien, elle a été inflexible... Alors, je me suis décidée...

ANTOINE, avec crainte.

A quoi?

HERMINIE.

Eh bien, je me suis décidée à m'abandonner à la loyauté de mon cousin... et dans un instant...

ANTOINE.

Eh bien?

HERMINIE.

Il va être ici.

ANTOINE.

Ici?... Pardon, mademoiselle... pardon, excuse, si j'ose vous parler ainsi... mais c'est par intérêt... mais c'est qu'il me semble que vous faites mal en agissant ainsi.

HERMINIE.

Mais, Antoine... mais je suis le conseil que tu m'as donné toi-même.

ANTOINE.

Eh! oui, je le sais bien.

HERMINIE.

Ne m'as-tu pas dit ici...?

ANTOINE.

Oui, oui, je l'ai dit... Mais j'ai eu tort.. cent fois tort!... Et, depuis que vous êtes partie,... eh bien, j'ai réfléchi que c'était impossible.

HERMINIE.

Comment, impossible?...

ANTOINE.

Oui, impossible... Les enfants, voyez-vous, ça doit obéir aux parents!... nos pères et nos mères savent mieux que nous ce qui nous convient. D'ailleurs, s'ils nous forcent, ils en ont la responsabilité devant Dieu!

HERMINIE.

Mais le malheur!... en attendant, le malheur est pour nous!...

ANTOINE.

Et croyez-vous que vous serez bien heureuse quand vous aurez désobéi à votre mère; quand vous vous serez sauvée, la nuit, du château; quand vous saurez que la baronne pleure, gémit, et vous maudit peut-être?...

HERMINIE.

Mais, tu me l'as dit, les mères pardonnent toujours!

ANTOINE.

Oui; mais il y en a qui ne pardonnent pas, qui meurent sans pardonner... Et si votre mère était de celles-là?

HERMINIE.

D'où te vient ce changement? d'où te viennent ces réflexions?...

ANTOINE.

D'où elles me viennent, mademoiselle? En regardant le berceau de ma petite sœur, j'ai pensé à Louise et puis à vous... Je me suis demandé si j'aurais donné à Louise le conseil que je venais de donner à mademoiselle Herminie... et je me suis répondu : « Non, Antoine, non; toi, son frère, non, tu ne lui aurais pas donné ce conseil-là!... au contraire, tu lui aurais dit: « Louise, ma sœur, ma pauvre enfant, songe qu'il vaut » mieux être malheureuse sans avoir rien à se reprocher » qu'heureuse avec un remords au fond du cœur... D'ailleurs, » on n'est pas heureuse avec un remords... » Puis je lui aurais dit: « Louise, ma chère Louise, vois-tu, au nom de notre » père qui est mort... au nom de notre mère, au nom de tout » ce que tu as de sacré... ne fais pas une pareille chose!... » Encore Louise... Louise... elle avait un frère, un frère qui aurait pu la défendre, la soutenir, la venger, si on la trompait... dans les bras de qui elle pouvait venir pleurer sa faute et chercher une consolation à sa douleur; mais vous, mademoiselle, songez-y, vous êtes seule, vous n'avez personne à qui conter vos chagrins, car vous ne voudriez pas d'un pauvre diable comme moi pour consolateur... Ainsi vous!... vous!... vous seriez perdue tout à fait... entièrement perdue!...

HERMINIE.

Oh! oui... oui... je sais... Crois-tu que je ne me sois pas dit et redit tout cela?... Mais lui... lui à qui j'ai promis... lui qui m'attend... lui qui va venir...

ANTOINE, consterné.

Il va venir?...

HERMINIE.

Oui... Ce matin, je lui ai donné rendez-vous ici... et, ce soir, comme il me l'avait dit, j'ai laissé tomber le bouquet...

ANTOINE.

Il va venir ! vous enlever, vous, à mes yeux ?... et vous croyez que je le souffrirai ?

(Il va fermer la porte et en prend la clef.)

HERMINIE.

Antoine, je conçois que, vis-à-vis de Louise, dont vous me parliez tout à l'heure, vous ayez le droit d'agir ainsi... mais... mais, vis-à-vis de moi...

ANTOINE.

Aussi, vis-à-vis de vous, je ne fais que prier, qu'implorer... Tenez, la voilà, la clef de cette porte... Mais, voyez, mademoiselle, voyez, je suis à genoux devant vous, pour vous supplier de ne pas l'ouvrir... Oh ! si je pouvais vous dire tout ce que j'ai dans le cœur... oh ! je suis bien sûr que vous n'insisteriez plus... Eh ! tenez, vous-même, vous-même, en ce moment, écoutez ce que vous dit votre conscience; écoutez la voix de votre mère, qui crie du fond du désespoir où vous allez la jeter... Et dites... dites si ces deux voix ne vous répètent pas les mêmes paroles que vous dit en ce moment le pauvre Antoine Bernard ?

HERMINIE.

Bernard... mon ami !... O mon Dieu ! mon Dieu ! que faire?...

ANTOINE.

Le devoir... le devoir d'abord, mademoiselle... Puis, après, viendra le bonheur, ou le malheur, peu importe; car vous aurez fait ce que vous aurez dû.

HERMINIE.

Mais que veux-tu que je lui dise ?

ANTOINE.

Rien... Il ne faut pas le voir... il faut revenir au château... il faut ne pas quitter votre mère... il faut vous remettre sous la protection de Dieu... et laisser tout conduire à sa sagesse !

HERMINIE.

Antoine, c'est mon malheur éternel.

ANTOINE, voulant l'entraîner.

Qu'il retombe sur moi, alors !... Mais venez, venez !...

(On frappe au fond, au dehors.)

HERMINIE.

On frappe !... c'est lui !

ANTOINE.

Partons !... partons !...

HENRI, du dehors.

Herminie !... Herminie !...

HERMINIE.

Henri !... Henri !... pardonne-moi !...

ANTOINE, l'entraînant par la petite porte de côté.

Sauvée, père ! sauvée !...

ACTE TROISIÈME

Un petit salon à pans coupés. Une porte au fond, deux portes latérales dans les angles. Une cheminée à droite du spectateur. A gauche, en face de la cheminée, une porte secrète perdue dans la boiserie.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, LEBEL.

LEBEL.

Ainsi, madame la baronne est satisfaite ?

LA BARONNE.

Je serais par trop difficile s'il en était autrement, monsieur Lebel ; nous n'avons qu'à exprimer un désir pour qu'il soit accompli.

LEBEL.

C'était l'ordre de Sa Majesté, madame la baronne, et chacun s'est empressé d'obéir.

LA BARONNE.

Oui, oui, nous sommes dans le pays des miracles... Mais, si habiles que soient vos farfadets, vos sylphes et vos lutins, je doute que l'appartement que vous me destinez soit prêt pour ce soir.

LEBEL.

Je venais pour dire à madame la baronne qu'elle pouvait en prendre possession quand elle voudrait... ce pavillon-ci,

comme elle le sait, étant exclusivement destiné aux nouveaux époux.

LA BARONNE.

Ah! par exemple, monsieur Lebel, voilà qui tient de la magie!... Un appartement commencé ce matin et fini ce soir!

LEBEL.

Notre souverain est tellement aimé, qu'il y a un mot avec lequel on soulève des montagnes: « Le roi le veut!... » Et, d'ailleurs, je sais quelle influence a ce mot sur madame la baronne elle-même, puisque, pour suivre les désirs du roi, elle a rompu un mariage arrêté...

LA BARONNE.

Oui... mon pauvre Henri... Avec ma sévérité apparente, j'en ai bien réellement souffert au fond du cœur... Mais nous sommes des serviteurs trop dévoués à nos souverains pour ne pas tout sacrifier à notre devoir.

LEBEL.

Et le roi vous en est bien reconnaissant, madame. Aussi, voyez comme il a voulu entourer ce mariage de tous les honneurs qui émanent de sa personne... Les témoins sont choisis par lui, le notaire est le sien, le chapelain est celui de Versailles... Et lui-même revient de Fontainebleau et arrive ce soir à Marly, pour que madame la marquise de Laney lui soit présentée par son époux et par sa mère... Ah! voici M. le marquis...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MARQUIS, suivi de QUELQUES FEMMES portant des cartons.

LE MARQUIS.

C'est vous, monsieur Lebel... Votre serviteur... Madame la baronne, voulez-vous donner vos ordres pour qu'on dépose ceci dans certaine chambre où je n'ai pas encore le privilége de mettre le pied?... J'espère que tout cela sera du goût de mademoiselle d'Hacqueville. C'est ma sœur, la duchesse de Cerney, qui a choisi cela elle-même chez ses faiseuses... Ah! à propos, madame la baronne, est-ce que vous savez où est votre neveu, M. Henri de Verneuil?

LA BARONNE.

Mais sans doute sur la route de Brest pour rejoindre son bord... Sa permission est près d'expirer, je crois... Il faut qu'il se hâte... Mais pourquoi cette question?

LE MARQUIS.

C'est que je viens de voir mon oncle, le ministre de la marine, et je l'ai entendu donner des ordres qui nécessitent le prompt retour à bord des officiers de *la Calypso*... Mais puisque le chevalier est parti... (A Lebel, pendant que la Baronne fait entrer les Femmes dans la chambre à coucher d'Herminie.) Eh bien, monsieur Lebel, qu'y a-t-il de nouveau? Madame de la Tournelle se laisse-t-elle attendrir enfin? Oh! j'ai entendu chanter aujourd'hui par les rues de mauvaises chansons de M. de Maurepas sur elle... J'avoue que, si j'étais roi, je ne garderais pas vingt-quatre heures un ministre qui fait de si méchants vers... Mais qui donc ai-je vu dans le salon?

LEBEL.

Je pense que ce sont vos témoins, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Nos témoins?... (A la Baronne, qui revient en scène.) Comment, madame la baronne! ces messieurs sont déjà arrivés? Et quels sont-ils?

LA BARONNE.

M. de Meuse, le duc de Lauraguais, M. de Chavigny et M. Duverney.

LE MARQUIS.

Oh! oh! il me semble qu'on nous encanaille un peu... Il y a de la finance dans tout cela... Mais n'importe... puisqu'ils viennent de la part de Sa Majesté, ils sont les bienvenus, et je vais leur présenter mes hommages.

(Le Marquis entre au salon.)

LEBEL.

Madame la baronne n'a aucun ordre à me donner?

LA BARONNE.

Ce serait moi qui bien plutôt aurais à vous demander ceux de Sa Majesté...

LEBEL.

Je ne puis que vous répéter ce que j'ai déjà dit : Sa Majesté désire que le contrat soit signé ce soir à sept heures, que le

mariage soit célébré à huit, et que marquise lui soit présentée à neuf.

LA BARONNE.

Cela sera fait, monsieur Lebel.

LEBEL.

Alors, les désirs de Sa Majesté seront comblés.

(Lebel s'incline respectueusement et sort.)

SCÈNE III

LA BARONNE, UN VALET, puis ANTOINE.

LA BARONNE.

Ce que le marquis vient de me dire... ce prochain départ de la frégate... tout cela m'inquiète!... Hier, en quittant le château, Henri m'a effrayée en prenant congé de nous... Pourvu qu'il ne nous fasse pas quelque folie!

UN VALET.

Il y a là un ouvrier qui insiste pour entrer, disant que madame la baronne l'a fait demander...

LA BARONNE.

Un ouvrier?... quel ouvrier?

LE VALET.

Un menuisier.

LA BARONNE.

Je n'ai fait demander personne... Comment s'appelle-t-il?...

ANTOINE, au dehors.

Antoine... (Haussant la voix.) Madame la baronne, c'est moi... c'est Antoine.

LA BARONNE.

Comment! Antoine Bernard?...

ANTOINE, une scie sous un bras, un rabot sous l'autre. Au fond.

Lui-même, madame la baronne.

LA BARONNE.

C'est bien, c'est bien... Laissez entrer.

(Le Valet se retire.)

SCÈNE IV

LA BARONNE, ANTOINE.

ANTOINE.

Je vous demande bien pardon, madame la baronne, d'avoir dit que vous me faisiez demander... Mais, avec ces gaillards-là, il faut mentir un petit peu, ou, sans cela, on n'arrive à rien... Heureusement, je n'ai pas eu trop de peine, Dieu merci, et ça, grâce à ces outils que j'ai sous le bras... ce qui a donné un petit air de vérité à mon mensonge.

LA BARONNE.

Comment! te voilà à Marly, mon garçon?

ANTOINE.

Oh! mon Dieu, oui... Voyez un peu ce que c'est que le hasard : hier, après votre départ du château, je me disposais comme ça à acheter un établi, du bois, et à trouver des pratiques, quand je rencontre un camarade qui me propose de lui donner un coup de main pour une besogne pressée... et ça, juste à Marly! V'là que tout à l'heure je me souviens que vous y êtes aussi, à Marly... qu'on va marier mademoiselle Herminie, la fille de mes bienfaiteurs; alors j'ai pensé que la prière d'un pauvre paysan montait au ciel comme la prière d'un gentilhomme, et ça m'a donné la hardiesse devenir vous dire : Madame la baronne, voulez-vous permettre à Antoine d'assister, dans un petit coin de l'église, à la cérémonie nuptiale, et de prier pour le bonheur de la fille de ses maîtres?

LA BARONNE.

Merci pour tes bons sentiments, mon ami. A l'église, tu peux y venir: c'est la maison du bon Dieu, elle est ouverte au pauvre comme au riche. Mais, ici, tu comprends, c'est la maison du roi!

ANTOINE.

C'est juste!... une veste, c'est assez pour le bon Dieu... Mais, pour le roi, il faut un habit!... Alors, je m'en vas, madame la baronne, je m'en vas... je prierai de loin... Rien qu'un petit mot encore... Est-ce ici que vous logez les nouveaux époux?

LA BARONNE.

Oui, mon ami. (Montrant le côté.) Voici la chambre de ma fille... Moi, j'habiterai là, au bout de l'avenue... au chalet... C'est là que tu me trouveras si tu as besoin de moi... (En sortant.) Adieu, Bernard, et crois bien que j'apprécie ton attachement à tes anciens maîtres.

SCÈNE V

ANTOINE, puis LEBEL.

ANTOINE.

Oui, oui, les anciens maîtres, on les aime, on les vénère; mais, aujourd'hui, ce n'est pas pour eux qu'on est venu!... c'est pour ma sœur Louise! Louise dans un château comme celui-ci!... quel luxe!... quelle richesse!... Des factionnaires partout, des domestiques superbes!... et tout ça, au service de ma sœur... oui, ma sœur... vous avez beau faire, c'est de mon sang! Dieu! suis-je content!... Content? Non, faut pas l'être!... Louise doit s'affliger; car il paraît qu'elle aimait beaucoup son cousin... Je n'ai vu ma sœur qu'un instant, hier matin, elle ne m'a dit que deux mots; mais ces deux mots-là m'ont diablement serré le cœur : « Tu as fait le malheur de ma vie, Bernard, mais je te pardonne. » Pauvre petite Louise!... mais je ne me repens pas... je sens là que j'ai fait ce que je devais faire...

(Pendant ces derniers mots, Lebel a paru au fond.)

LEBEL, à part, en examinant Antoine.

Quel est cet homme?

ANTOINE, à part.

Comme il me regarde!... C'est ma veste qui fait son effet, et, comme dit la baronne, on va me mettre à la porte!

LEBEL, à part.

Mais ne serait-ce pas l'ouvrier...? (S'approchant.) Dis-moi, tu es menuisier?

ANTOINE, hésitant.

Un peu... oui, monsieur.

LEBEL.

Et pourquoi es-tu ici?... M. Martin a dû cependant te dire où je viendrais te trouver...

ANTOINE.

M. Martin?...

LEBEL, impatienté.

Oui, M. Martin, ton maître...

ANTOINE, à part.

Voilà un moyen de rester ici!

LEBEL.

Réponds!

ANTOINE.

Comment donc, s'il me l'a dit! il me l'a dit deux fois, le pauvre cher homme!

LEBEL.

Venir justement dans ce pavillon!... (A lui-même.) Ceux qui l'habitent aujourd'hui n'auraient eu qu'à questionner cet homme... tout était dérangé!... (A Antoine.) Enfin, pourquoi te trouvé-je ici?

ANTOINE.

Dame!... c'est la première fois que je viens, et vous concevez... vos grands corridors, vos galeries, vos appartements, je me suis perdu dans tout ça... moi qui n'ai qu'une mansarde et l'escalier pour antichambre...

LEBEL.

C'est bien, c'est bien! Tu vas me suivre!

ANTOINE.

Parfaitement.

LEBEL.

Tu sais de quoi il est question?

ANTOINE.

Puisque je suis menuisier, il ne peut être question que de... (Il fait le mouvement d'un homme qui scie) et de...

(Il fait le mouvement d'un homme qui rabote.)

LEBEL, avec mystère.

Deux heures de travail... vingt-cinq louis payés d'avance... les voici... et dix ans de Bastille si tu souffles jamais un mot de ce que tu auras vu... Allons, suis-moi.

ANTOINE.

Dites donc, dites donc! dix ans de quoi avez-vous dit?...

LEBEL.

Tu en sais trop maintenant pour reculer... On vient... Suis-moi, te dis-je!

ANTOINE, à part.

Au fait, en se taisant, rien à craindre... (Haut.) Je vous suis, monsieur...

SCÈNE VI

HERMINIE, puis HENRI.

HERMINIE, *sortant de sa chambre.*

Le jour baisse, déjà!... Dans dix minutes, le contrat; dans une heure, le mariage... On croit que le moment terrible n'arrivera jamais... on compte sur quelque événement inattendu, impossible... Puis les heures se passent... puis les minutes, puis les secondes... puis, au terme fixé, la fatalité vient qui vous prend par la main... et il faut obéir!

HENRI, *qui est entré sur les derniers mots.*

Oui, si l'on manque de courage.

HERMINIE.

Quoi!... vous, ici?... Je tremble!... Henri, après notre dernière et triste entrevue, après avoir obtenu mon pardon de n'être pas restée dans la maison du garde à vous attendre, Henri, vous m'aviez promis de rejoindre votre vaisseau!

HENRI.

Eh bien, je vous avais trompée... ou plutôt je m'étais trompé moi-même. Herminie, il est encore temps... personne ne se doute que je suis ici... jetez un voile sur votre tête et suivez-moi.

HERMINIE.

Impossible! impossible!...

HENRI.

Prenez garde, Herminie!... moi aussi, j'ai juré que ce mariage ne se ferait pas.

HERMINIE.

Et comment l'empêcheriez-vous, mon Dieu?

HENRI.

Je n'en sais rien... Mais, eussiez-vous signé au contrat, eussiez-vous le pied sur les marches de l'église, fussiez-vous à genoux devant l'autel, ce mariage ne se fera pas!

HERMINIE.

Henri, de grâce, écoutez-moi! M. de Lancy...

HENRI.

Herminie, un mot encore...

HERMINIE.

S'il nous voyait ensemble...

HENRI.

Eh! que m'importe!

HERMINIE.

Mais il m'importe, à moi, Henri; dans une heure, je serai sa femme, et il est de mon devoir de respecter le nom que je porterai dans une heure... Adieu, Henri.

HENRI.

Comment, adieu?

HERMINIE.

Adieu, Henri... et pour toujours!

(Elle sort.)

SCÈNE VII

HENRI, LE MARQUIS, entrant.

LE MARQUIS.

Comment! chevalier, à Marly?... Au fait, je devais m'y attendre... N'importe! enchanté de vous rencontrer, car je vous demandais à tout le monde.

HENRI.

Serais-je assez heureux pour que vous acceptassiez à Marly la proposition que je vous ai faite au château d'Hacqueville?

LE MARQUIS.

Il s'agit bien de cela, mon cher!... Je vous dirai une chose qui doit vous intéresser... à ce que je pense du moins... C'est que tout à l'heure, en allant présenter mes très-humbles hommages à mon oncle, le ministre de la marine, je l'ai entendu dire à son secrétaire d'expédier par courrier extraordinaire l'ordre à *la Calypso* de partir à l'instant même pour Gibraltar. N'êtes-vous pas lieutenant en premier à bord de *la Calypso?*

HENRI.

Oui, monsieur... et je vous remercie de l'avis; mais vous comprenez que, venant de vous, il m'est quelque peu suspect.

LE MARQUIS.

Venant de moi? Et quel intérêt ai-je, je vous prie, à vous éloigner?

HENRI.

La présence d'un rival gêne toujours...

LE MARQUIS.

Dites qu'elle afflige, mon cher chevalier, quand ce rival est un homme d'honneur comme vous, quand ce rival est victime d'une fatalité à laquelle on ne peut rien soi-même, et quand on fait le malheur de ce rival, non pas de son propre mouvement, mais en obéissant à une puissance supérieure... Alors, vous serez dans la vérité... Mais vous vous en éloignez, et très-fort même, quand vous me croyez capable de tels subterfuges!

HENRI.

Oui, vous avez raison, marquis... je vous connais... je sais que vous êtes homme d'honneur, et... et je donnerais dix ans de ma vie pour qu'il en fût autrement.

LE MARQUIS.

Eh bien, écoutez-moi donc... Vous êtes venu avec quelque permission, n'est-ce pas?

HENRI.

Un congé... qui expire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Eh bien, chevalier, je vous répète ce que je vous ai dit... je vous le répète sérieusement... après-demain, *la Calypso* lève l'ancre; sautez dans une chaise de poste, de l'or plein les poches, crevez tous les chevaux... à peine encore aurez-vous le temps d'arriver.

HENRI.

Que m'importe!

LE MARQUIS.

Faites-y attention, chevalier!... ce n'est pas à moi de vous apprendre la sévérité du conseil de l'amirauté... Vous n'ignorez pas qu'après le dernier coup de canon, signal du départ, tout officier qui n'est pas à bord est considéré comme déserteur... Voyons, chevalier, épargnez-nous un grand malheur!

HENRI.

Le malheur sera le bienvenu... je le cherche!

LE MARQUIS.

Chevalier...

HENRI.

Assez, monsieur le marquis!... assez!... Vous savez qu'il y a guerre déclarée entre nous... Je ne me regarde pas encore

comme battu, et, tant que vous ne serez pas le mari d'Herminie, ne vous regardez pas comme vainqueur!

(Il salue et sort.)

LE MARQUIS.

Mais, chevalier, c'est de l'entêtement, c'est de la folie... Eh bien, morbleu! je le sauverai malgré lui : je le fais enlever!

(Il court après Henri. Aussitôt, un panneau de la boiserie s'ouvre; Antoine passe au travers, une lanterne éteinte à la main, et vient rouler au milieu de la chambre. Le panneau se referme. Obscurité complète.)

SCÈNE VIII

ANTOINE, seul, assis par terre.

Pardon, excuse, si j'entre sans me faire annoncer... Personne?... Tant mieux!... Eh bien, en voilà une sévère!... si je sais où je suis, par exemple!... Le monsieur que j'ai suivi tout à l'heure me conduit... où?... Chez le roi!... non pas dans son antichambre, non pas dans son salon... mais dans sa chambre à coucher, sa vraie chambre à coucher. Puis, arrivé là, mon conducteur allume une lanterne, me fait entrer dans l'alcôve, lève une tapisserie, presse un bouton, pousse une petite porte, passe le premier, me dit de le suivre, referme la porte derrière lui, et nous voilà dans un couloir, où on ne voyait ni ciel ni terre. Nous faisons cinquante pas, et nous trouvons quatre marches... dont deux parfaitement détériorées... Le monsieur me montre le dégât, et je dis : « C'est bon! je comprends... Ce sont deux marches à refaire, n'est-ce pas? — Pas autre chose, mon ami... Voilà des planches, des clous, un marteau... Combien de temps te faut-il pour finir cette besogne? — Dame, en travaillant bien, il me faut une heure! — Eh bien, mets-toi à l'ouvrage, et, dans une heure, on viendra te chercher... Adieu... » Et il s'en va par où il était venu... C'est bien! je me mets à la besogne, tout en me disant à part moi : « A quoi diable peut servir un couloir qui donne dans l'alcôve du roi?... C'est pas pour aller chez la reine: entre gens mariés, il n'y a pas besoin de tant de façons... Allons, Bernard, mon ami, que je me disais toujours, fais de ton mieux, et que le roi ne se casse pas le cou... » Et je rabotais, je rabotais royalement! si bien que je donne un grand coup de rabot dans la lanterne, que je la culbute, et

qu'en la culbutant, je l'éteins... Bon! me voilà sans lumière... plus moyen de travailler... Alors, je me lève, je prends ma lanterne, je vas en trébuchant devant moi, me doutant bien que le corridor conduit quelque part... Je trouve une porte, je cherche, je tâtonne, je mets la main sur un bouton, je pousse de toutes mes forces, et vlan! je passe au travers... et me voilà... où?... (Riant.) Je n'en sais rien... Non... Mais si!... où devait aller le roi... J'arrive en courrier pour préparer les logements... Ne vous dérangez pas... C'est égal, il faut me sauver bien vite... attendu que ces quelques mots que l'on m'a dits sur la Bastille ne me flattent pas le moins du monde. (Regardant la cheminée.) Tiens! tiens!... voilà du feu... J'ai ma lanterne, un bout de papier dans ma poche... C'est l'affaire! (Il rallume sa lanterne, le théâtre s'éclaire.) Ah! c'est donc ici que le roi compte entrer incognito!... (Riant et se frottant les mains.) Allons, allons, je comprends. (Regardant autour de lui et examinant.) Qu'est-ce que je vois? Il me semble que je connais cet appartement... Oui, oui... c'est celui où je suis venu tantôt... c'est le boudoir... c'est le boudoir qui donne dans la chambre à coucher de mademoiselle Herminie d'Hacqueville... ou plutôt de Louise Bernard, de ma sœur.. Qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu?... J'ai donc bien fait de venir, moi!... j'ai donc bien fait de les suivre!... mon père avait donc eu raison de me recommander de veiller sur sa fille!... Sois tranquille, père!... j'ai obéi, et je suis là!... La voici!... oh! c'est le ciel qui l'envoie! oui, le ciel!

SCÈNE IX

ANTOINE, HERMINIE.

Herminie s'avance tristement, sans voir Antoine.

ANTOINE, à part.

Mais comment la protéger?... Si je dis un mot, la Bastille!... Et, une fois là... qui veillerait sur elle?

HERMINIE, l'apercevant.

Antoine!

ANTOINE.

Oui, mamselle!... c'est moi qui viens vous voir encore! et qui me promettais tant de plaisir!... Eh bien, non!... toute ma joie, disparue... Vous avez l'air si malheureux!

HERMINIE.

Ah! Bernard, qu'as-tu fait?

ANTOINE.

Oui, oui, je sens maintenant que j'ai eu tort... Et pourtant, dame, j'avais agi pour le mieux... J'avais cru, moi, que la cour, les honneurs, les diamants, les beaux tapis, les robes de bal, les appartements dorés, tout cela vous soulagerait le cœur.

HERMINIE.

Oh! comme tu t'es trompé, mon pauvre ami! Vois-tu, une robe de toile, une cabane comme celle que t'a laissée ton père... et la liberté... la liberté d'aimer qui je voudrais... voilà le bonheur!

ANTOINE.

Mille pardons, mamselle... mais je vous ai parlé comme j'aurais parlé à ma sœur... Ce que je vous ai dit, c'est ce que j'aurais dit à Louise Bernard...

HERMINIE.

Oh! que ne suis-je cette pauvre Louise dont tu parles! Au moins, si je n'épousais pas l'homme que j'aime, on ne me forcerait point à me marier à celui que je n'aime pas... car j'aurais quelqu'un qui me comprendrait, qui aurait pitié de moi, n'est-ce pas?

ANTOINE, vivement.

Comment!... vrai... vous aimeriez mieux être une pauvre et simple fille que la riche, que la noble mademoiselle Herminie d'Hacqueville? et vous ne vous en repentiriez pas? et vous vous habitueriez à la médiocrité, à la gêne peut-être?

HERMINIE.

A tout, Antoine, à tout pour être libre de mon cœur. Mais un tel miracle est impossible.

ANTOINE.

Rien n'est impossible à Dieu, mamselle.

HERMINIE.

Que dis-tu, Antoine?

ANTOINE.

Je dis... On vient... On ne doit pas me voir ici; mais espérez, mamselle, je suis là.

(Il se retire un peu à l'écart.)

SCÈNE X

LA BARONNE, LE MARQUIS, puis QUATRE SEIGNEURS.

LA BARONNE.

Mais venez donc, marquis! Songeons vite à signer le contrat. Le roi vient d'entrer dans ses petits appartements de Marly... Je me suis trouvée dans la galerie, sur son passage... Il m'a reconnue, puis s'est approché de moi en me disant: « Le mariage est conclu, j'espère, madame la baronne? — Oui, sire, ai-je répondu; » car, à la manière dont Sa Majesté m'a questionnée, j'ai jugé qu'elle se serait irritée.

LE MARQUIS.

Et vous avez très-bien fait... Il faut toujours dire comme le roi dit.

LA BARONNE.

Alors, il a gracieusement tiré ce papier de sa poche, et me l'a remis en ajoutant : « De ma part, au marquis de Lancy. »

LE MARQUIS, prenant la lettre.

De la part du roi!... Que diable cela peut-il être?

LA BARONNE.

Quelque nouvelle faveur, sans doute; quelque titre, quelque décoration.

LE MARQUIS.

Non... une nouvelle ambassade...

LA BARONNE.

Importante?

LE MARQUIS.

Très-importante.... et très-pressée, à ce qu'il paraît.

HERMINIE.

Oh! mon Dieu!

LA BARONNE, voyant entrer les quatre Témoins.

Allons, Herminie, revenez à vous. Voici MM. les témoins qui viennent nous chercher.

LE MARQUIS, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire? L'ordre de partir pour le Danemark ce soir même. Est-ce que par hasard Sa Majesté...? Diable! diable!... mais doucement, doucement, sire!

Digitized by Google

LA BARONNE.

Allons, marquis, la main à votre fiancée.

HERMINIE.

Ah! je me sens mourir.

(Herminie fait un effort pour se lever et retombe.)

ANTOINE, s'avançant.

Mais vous voyez bien qu'elle est évanouie, la pauvre enfant!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que ce pauvre garçon, madame la baronne?

LA BARONNE.

Ah! un ancien serviteur de la famille... Ne faites pas attention. (A Antoine.) Ton zèle t'aveugle, mon garçon... Va!... va!... cela ne te regarde pas.

ANTOINE.

Comment, cela ne me regarde pas? (Herminie veut se lever.) Non... non... restez encore...

LA BARONNE, au Valet.

Faites sortir cet homme. Allons, mademoiselle, le roi le veut!

HERMINIE.

Tu le vois, ils le veulent, ils le veulent!

ANTOINE.

Ils le veulent!... Eh bien, moi, je ne le veux pas...

LA BARONNE.

Mais cet homme est fou!

ANTOINE.

Ah! c'est comme cela!... Avec de la noblesse, des châteaux, des équipages, de belles robes et de beaux diamants, on peut mourir de désespoir... Je ne le croyais pas... Mais je le vois maintenant. Eh bien, on renoncera à tout cela, aujourd'hui, à l'instant même... On n'aura plus d'équipages, on n'aura plus de laquais, on ne sera plus marquise; mais on sera libre, on sera heureuse! on ne s'appellera plus mademoiselle Herminie d'Hacqueville... c'est vrai, c'est un beau nom qu'on perd... Mais on s'appellera Louise Bernard... et c'est un nom honnête qu'on retrouve.

HERMINIE.

Que dis-tu, Bernard?

ANTOINE.

La vérité! je dis, je dis que vous êtes ma sœur!

LE MARQUIS.

Sa sœur?

ANTOINE, donnant une lettre à la Baronne.

Lisez, madame, lisez. (A Louise.) Si c'était pour ton bonheur, je te dirais : Obéis, ma petite Louise, obéis; car la baronne, vois-tu, elle t'a aimée dix-huit ans comme son enfant... La baronne, c'est ta seconde mère... Mais ce qu'on t'ordonne là, c'est ton malheur, ton désespoir et ta honte.

LE MARQUIS.

Misérable!

ANTOINE.

J'ai dit sa honte, é'est le mot, et je ne le reprendrai pas... Vous ne savez pas ce que je sais, moi, vous ne pouvez pas comprendre... Oui, je le repète, c'est pour son malheur, son désespoir et sa honte! (A Louise.) Sois tranquille, Louise, sois tranquille, mon enfant, une vie bien simple, bien douce, et la liberté de donner ton cœur à un brave garçon, voilà ce que je te promets.

LA BARONNE, atterrée.

Qu'ai-je lu, mon Dieu!

LE MARQUIS.

Mais, madame, est-ce que, par hasard, cet homme...?

LA BARONNE.

Oui, monsieur le marquis, seul, maintenant, il a des droits sur mademoiselle!

(Elle remet la lettre à Antoine; en ce moment, les Témoins se retirent silencieusement.)

LE MARQUIS, à part.

C'est un coup du ciel!... Écrivons à Sa Majesté que, ne me mariant pas, mon ambassade devient inutile!

ANTOINE, à Herminie.

Et maintenant, à la garde de Dieu!

HERMINIE, à la Baronne, en lui prenant la main, qu'elle embrasse.

Madame, permettez qu'une dernière fois...

ANTOINE.

Viens, Louise! viens, ma sœur!

(La Baronne tombe anéantie sur un fauteuil. Antoine entraîne sa sœur; arrivée au fond, Herminie se retourne pour voir encore la Baronne. Le Marquis salue la Baronne.)

ACTE QUATRIÈME

La cabane du Garde.

—

SCÈNE PREMIÈRE

ANTOINE, seul.

Allons, Antoine, mon garçon, te voilà de retour à la maison du père, te voilà menuisier à ton compte; il faut travailler ferme, il faut travailler pour deux. Eh bien, oui, je me dis ça toute la journée, et je n'en fais rien. Quand elle n'y est pas, je pense à elle; quand elle y est, je la regarde, et puis le temps se passe, et le rabot se croise les bras. (Il écoute.) Il me semblait pourtant l'avoir entendue remuer dans sa chambre : il est huit heures du matin; au surplus, quand elle se lèverait un peu tard, il n'y aurait là rien d'étonnant : à minuit, elle ne dormait pas encore. J'en suis bien sûr, je me suis levé trois fois pour écouter. Qui pouvait donc la faire veiller ainsi? Ah! dame, j'ai entendu dire que, dans les grandes maisons, on faisait les visites à minuit, et qu'on se couchait à deux heures du matin. C'est peut-être ça. On ne perd pas en un jour des habitudes de dix-huit ans. Après ça, moi, je puis me coucher tard aussi. Je dormirai un peu moins, voilà tout. Ah! je ne m'étais pas trompé, elle était levée. J'entends ses petits pas.

SCÈNE II

LOUISE, ANTOINE.

LOUISE.

Bonjour, frère.

ANTOINE.

Bonjour, mademoiselle.

LOUISE.

Comment, mademoiselle? qu'est-ce que cela signifie?

ANTOINE.

Cela signifie qu'il est aussi difficile de s'habituer, à ce qu'il paraît, au bonheur qu'à la peine; cela signifie que je ne puis pas me convaincre moi-même que vous êtes ma sœur. Cela signifie que je crois toujours que vous allez vous fâcher, si je vous appelle Louise.

LOUISE.

Mon bon Antoine !

ANTOINE.

Oh ! oui, votre bon Antoine, et qui vous aime, vous pouvez vous en vanter, ce qui ne l'empêche pas, de temps en temps, de se dire à lui-même qu'il pourrait bien avoir fait une sottise en disant qu'il était votre frère.

LOUISE.

Oh! mon ami, non, non, croyez-moi, tout est pour le mieux.

ANTOINE.

S'il n'y avait pas eu ce corridor, non, je n'aurais rien dit, voyez-vous : mais ce satané corridor...

LOUISE.

Voilà déjà deux ou trois fois que vous me parlez de ce corridor... Voyons, que voulez-vous dire ?

ANTOINE.

Chut ! vous avez raison, je n'en ai que trop parlé; gare la Bastille! parlons d'autre chose, parlons de vous, mademoiselle.

LOUISE.

Encore mademoiselle !

ANTOINE.

Je n'ose pas, c'est plus fort que moi, et c'est votre faute, aussi.

LOUISE.

A moi ? ma faute?

ANTOINE.

Oui, vous ne me tutoyez plus... Et, quand vous étiez une grande dame, vous me tutoyiez. Tenez, je le vois bien, vous aurez autant de mal à me dire *tu*... que moi à cesser de vous dire *vous;* mais passons à autre chose. Disons-nous *vous*, disons-nous *tu*... disons-nous comme nous pourrons, ça viendra avec le temps.

LOUISE.

Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, Antoine?

ANTOINE.

Ce que j'ai ? J'ai que je vous trouve jolie comme un amour sous ce nouveau costume. Et cependant ce n'est rien, mon Dieu, une robe toute simple, cinq ou six aunes de laine, pas autre chose. Ah ! et puis plus de poudre, c'est vrai. Eh bien, tenez, c'est cela qui vous va si bien. Est-il possible, quand le bon Dieu vous a donné des cheveux pareils, des cheveux fins comme des fils de la Vierge ! est-il possible de les couvrir d'une espèce de farine blanche ! Allons donc, à la bonne heure, voilà des cheveux, de véritables cheveux... Eh bien où allez-vous donc?

LOUISE.

A l'église, à la messe.

ANTOINE.

C'est juste, il faut prier le bon Dieu, beaucoup pour vous, et un peu pour moi. Adieu...

LOUISE.

Adieu, Bernard!

ANTOINE.

Adieu, ma...

LOUISE.

Eh bien ?

ANTOINE.

Eh bien, ma foi, adieu, ma sœur.

LOUISE.

Et puis...

ANTOINE.

Et puis quoi ?

LOUISE.

Vous voyez bien que j'attends.

ANTOINE.

Vous attendez que, moi, je... ? Écoutez, c'est vous qui le voulez.

LOUISE.

Embrasse-moi donc, Bernard.

ANTOINE.

Ah ! ma foi... (Il l'embrasse.) Va, ma petite Louise, va, et reviens bien vite.

LOUISE.

Sois tranquille.

(Elle sort.)

SCÈNE III

ANTOINE, *seul*.

Eh bien, je la tutoie, ça va... Moi qui croyais que ça n'irait jamais. Et puis, il faut le dire, la pauvre enfant, elle fait tout ce qu'elle peut pour que je ne m'aperçoive pas de sa peine; malheureusement, il y a les yeux rouges qu'on ne peut pas cacher; les larmes, c'est comme le feu, ça brûle, et elle a pleuré, j'en suis sûr... Mon Dieu si je pouvais savoir la véritable cause de ces larmes. Oh! mais, j'y pense, comment ai-je fait cela? Antoine mon ami, comment n'as-tu pas réfléchi qu'en ramenant ta sœur ici, Louise Bernard serait trop près de mademoiselle Herminie d'Hacqueville? Imbécile que je suis! Je veux qu'elle oublie ce qu'elle a été, et je la ramène devant le château où s'est écoulée sa jeunesse! je veux lui sauver les humiliations, et je montre la pauvre paysanne à ceux qui ont connu la noble baronne! Oh! cela ne se peut pas; non, ce serait la résignation en personne, qu'elle ne s'habituerait pas. Eh bien, mais, s'il n'y a que cela, on trouvera une autre maison dans un autre village; on quittera... Ah! mon Dieu! c'est pourtant bien triste et bien terrible, de quitter tout cela, de perdre de vue les objets que j'avais eu tant de bonheur à retrouver... de fermer la porte sur le trésor de ses souvenirs, et de se dire : « Le voilà perdu, enfoui pour jamais; il n'y faut plus penser. » Oh! mais qui m'empêche de garder la clef, d'y revenir quelquefois seul, sans lui rien dire, sans qu'elle sache où je vais? Elle va à l'église... elle... Eh bien, moi, je viendrai ici; elle a le bon Dieu, à qui elle va demander du courage; j'aurai, moi, mon père, à qui je viendrai demander la force. Allons, c'est dit; sans lui rien apprendre, demain je me mets en quête, je cherche et... Eh bien, mais qu'est-ce que c'est donc? et que venez-vous faire ici, vous?

SCÈNE IV

ANTOINE, HENRI.

HENRI.

Mon ami, mon ami, cache-moi, je suis poursuivi

ANTOINE.

Vous cacher, vous ? D'abord, qui êtes-vous?

HENRI.

Un honnête homme, je le jure.

ANTOINE.

Un instant, je ne crois pas comme ça les gens sur parole : d'abord, les honnêtes gens ne se cachent pas.

HENRI.

Oh ! sois tranquille, tu peux me donner asile, à moi; vois, je suis militaire.

ANTOINE.

Militaire ? Ah ! c'est autre chose... Cependant...

HENRI.

Je suis officier de marine, lieutenant de frégate ; je n'ai pas rejoint mon bâtiment, malgré l'ordre que j'avais reçu, et tu vois...

ANTOINE.

Poursuivi?

HENRI.

Ils ont perdu ma trace ; alors, je me suis souvenu de cette cabane, que je connaissais, et j'ai espéré... Mon ami, tu ne voudrais pas me livrer, n'est-ce pas ?

ANTOINE.

Vous livrer?... Allons donc! pour qui me prenez-vous? Vous êtes bien ce que vous dites, n'est-ce pas, un déserteur?

HENRI.

Sur l'honneur, je te le jure.

ANTOINE.

C'est bon. En ce cas, soyez tranquille : déserter, c'est mal ; mais, au bout du compte, il y a souvent un motif qui excuse la désertion.

HENRI.

Oh ! si jamais faute de ce genre mérite d'être excusée, mon ami, c'est la mienne. Imagine-toi...

ANTOINE.

Eh bien, mais est-ce que vous pensez que, quand une fois je vous ai dit : « Je vous crois, » est-ce que vous pensez que je ne vous crois pas ? Les honnêtes gens ne sont pas confiants à demi, monsieur l'officier ; vous dites que vous êtes honnête homme ; moi aussi, je le suis ; c'est bon, voilà comme nous arrangerons cela, voyez-vous : vous resterez caché ici jusqu'au soir, une journée est bientôt passée, et, quand la nuit sera venue, on quittera ce bel uniforme, on mettra une veste, une casquette, on prendra sous le bras une scie, un rabot, une varlope, un instrument quelconque ; j'ai encore mon livret ; eh bien, grâce à lui et à ce costume, vous irez au bout du monde sans être inquiété.

HENRI.

Merci, mon ami, merci.

ANTOINE.

Il n'y a pas de quoi. Entrez là dedans, restez-y tranquille ; si on approche de la chambre, cachez-vous dans la grande armoire, l'armoire aux habits, et tenez-vous là sans bouger ; pendant ce temps-là, je leur ferai prendre une fausse piste ; je suis fils de garde-chasse, rapportez-vous-en à moi. Alerte, les voilà !

(Henri sort. Antoine se met à table et feint de déjeuner.)

SCÈNE V

UN EXEMPT, DES SOLDATS, ANTOINE.

L'EXEMPT.

Eh ! l'ami ! est-ce que tu es sourd, par hasard ?

ANTOINE.

Non ; mais c'est que, quand je mange, ça m'occupe. Pardon de ne pas avoir été vous recevoir à la porte ; car vous venez de la part du roi, ce me semble. Messieurs, que voulez-vous ? et en quoi puis-je être agréable à Sa Majesté ?

L'EXEMPT.

Ah ! tu es jovial, à ce qu'il paraît ?

ANTOINE.

Oui, quand je n'ai aucun motif d'être triste ; c'est mon caractère comme cela.

L'EXEMPT.

Et est-ce aussi ton caractère de répondre franchement aux questions qu'on te fait?

ANTOINE.

Dame, c'est selon! si les réponses peuvent me compromettre...

L'EXEMPT.

Oui, elles peuvent te compromettre, si tu ne dis pas la vérité.

ANTOINE.

Alors, interrogez, j'écoute.

L'EXEMPT, aux Soldats.

Que deux d'entre vous se détachent et veillent aux environs. (A Antoine.) Nous avons perdu de vue, à cent pas de ta maison, un homme qui doit être ici.

ANTOINE.

Un homme! quel homme?

L'EXEMPT.

Un officier.

ANTOINE.

Un officier... ici? Ah çà! mais il y serait donc entré en se rendant invisible?

L'EXEMPT.

Fais-y attention, mon ami, ne plaisante pas avec les gens du roi; si tu y étais pris, ce serait pour toi une mauvaise affaire.

ANTOINE.

Ah! mais attendez donc, attendez donc!... je me rappelle.

L'EXEMPT.

Que te rappelles-tu?

ANTOINE.

Un homme enveloppé d'un manteau, n'est-ce pas?

L'EXEMPT.

D'un manteau bleu.

ANTOINE.

C'est cela, avec un uniforme dessous.

L'EXEMPT.

Eh bien, cet homme, tu l'as donc vu?

ANTOINE.

Comment, si je l'ai vu? Comme je vous vois! Ah çà! mais j'ai donc perdu la tête; il n'y a pas plus de dix minutes, un

homme tout pareil au signalement de votre déserteur a ouvert la porte; il était très-pâle.

L'EXEMPT.

Dame, quand on joue sa vie.

ANTOINE.

Oui... Eh bien, il a ouvert cette porte, et, d'une voix très-altérée, il m'a dit : « Mon ami, le chemin de Chatou? — Le chemin de Chatou? que je lui ai répondu. Il n'y a pas à se tromper : prenez la haie du Saut-du-Cerf, et toujours tout droit. » Alors, il a pris la haie du Saut-du-Cerf, et, comme il y a dix minutes de cela, s'il court toujours, il doit être loin maintenant.

L'EXEMPT.

Mon cher ami, je suis fâché de te démentir.

ANTOINE.

Comment?

L'EXEMPT.

Mais il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu as dit là.

ANTOINE.

Moi, j'ai menti?

L'EXEMPT.

Tu as vu l'homme, oui; il était enveloppé d'un manteau, oui; il avait un uniforme sous ce manteau, oui encore... Mais cet homme n'a pas pris la route de Chatou, vu que j'étais sur cette route.

ANTOINE.

Dame, la route de Chatou ou une autre; je sais qu'il m'a demandé celle-là, que je la lui ai indiquée, voilà tout; mais je ne peux pas répondre qu'il avait précisément affaire à Chatou.

L'EXEMPT.

Non; mais, moi, je répondrai que cet homme est ici.

ANTOINE.

Eh bien, vous vous trompez joliment, par exemple!

L'EXEMPT.

C'est ce que nous allons voir. (A un Soldat.) Visitez de ce côté.

ANTOINE.

Ah! pardieu! vous pouvez visiter tant que vous voudrez. C'est une sortie, c'est un hangar; si vous êtes des amateurs

de varlopes et de rabots, il y en a un assez joli petit assortiment.

L'EXEMPT.

C'est bien, c'est bien ; nous verrons si cette assurance sera de longue durée.

LE SOLDAT, *reparaissant.*

Personne.

L'EXEMPT.

A cette chambre.

ANTOINE, *à part.*

Le malheureux! il est perdu! Mais il n'y aura pas de ma faute, au moins. J'aurai fait ce que je pouvais pour le sauver.

LE SOLDAT.

Cette porte est fermée.

ANTOINE.

Fermée!

L'EXEMPT.

Où est la clef de cette porte?

ANTOINE.

La clef de...?

L'EXEMPT.

Eh! oui, la clef de cette porte; dépêchons.

ANTOINE.

Attendez donc!... la clef... la clef... moi, je n'en sais rien, où elle est.

L'EXEMPT.

Il faut pourtant qu'elle se trouve.

ANTOINE.

Ah! je me rappelle maintenant; cette chambre est celle de ma sœur; c'est la chambre de Louise.

L'EXEMPT.

Eh bien, où est ta sœur?

ANTOINE.

Elle est à la messe; et, en sortant, elle aura emporté sa clef, voilà tout; oui, elle l'a emportée, c'est sûr. Puisque ma sœur a emporté sa clef, vous voyez bien, messieurs, que personne ne peut être dans sa chambre.

L'EXEMPT.

Enfoncez cette porte.

ANTOINE.

Enfoncer la porte de ma sœur?...

L'EXEMPT.

Deux coups de crosse, et ce sera fait.

ANTOINE.

Ah çà ! mais un instant; vous êtes chez moi, à la fin, et je ne souffrirai pas...

L'EXEMPT.

De la rébellion!... Enfoncez cette porte, vous dis-je!

SCÈNE VI

Les Mêmes, HENRI, en ouvrier.

HENRI.

Et pour quoi donc faire enfoncer cette porte?

ANTOINE, à part.

Que signifie?... Ah ! je comprends... (Haut.) Tiens, tiens, tu étais donc là, mon bonhomme?

HENRI.

Eh! oui, maître, j'étais là... je raccommodais. Vous savez bien que vous m'avez dit tout à l'heure qu'il manquait deux planches à l'armoire de votre sœur. Eh bien, j'ai voulu qu'à son retour de la messe, elle trouvât la besogne faite, et je me suis enfermé pour être plus à mon aise. Maintenant, elle peut revenir, c'est fini.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce que ce garçon?

HENRI.

Ce que je suis? Pardieu! ça n'est pas difficile à voir... Je suis garçon menuisier, je m'appelle Henri.

L'EXEMPT.

Ce n'est pas à vous que je parle. .

HENRI.

Et à qui donc parlez-vous?

L'EXEMPT.

A votre maître.

ANTOINE.

A moi? c'est à moi que vous demandez ce qu'il est? Eh bien, c'est... c'est mon apprenti, mon apprenti Henri, l'amoureux de ma sœur...

HENRI.

Absent depuis trois mois, et arrivé de ce matin seulement.

L'EXEMPT, à Henri.

Je vous dis que c'est à lui de parler... Vous répondrez quand on vous interrogera.

ANTOINE.

L'amoureux de ma sœur, qui revient pour l'épouser. Ce cher Henri!

L'EXEMPT.

Demeure là. Et a-t-il revu ta sœur depuis son arrivée?

ANTOINE.

Non, pas encore. Ah bien, vous m'y faites penser, j'allais faire une jolie boulette... J'allais la laisser rentrer comme cela sans être prévenue; ça lui aurait fait une drôle d'impression; pauvre sœur, qui ne s'attend pas à le revoir!... Son cher Henri!

L'EXEMPT.

Reste! Tu dis donc que ta sœur aime ce garçon?

ANTOINE.

C'est-à-dire, voyez-vous, qu'elle en est folle.

L'EXEMPT.

Bien. Et tu dis encore qu'elle ne l'a pas vu depuis son retour?

ANTOINE.

Non-seulement elle ne l'a pas vu, mais elle ne se doute pas même qu'il est arrivé; il est tombé ici comme une bombe.

L'EXEMPT.

A merveille! Où est ta sœur?

ANTOINE.

Mon Dieu, comme je vous l'ai dit, à l'église, où elle est allée prier pour son retour probablement. Eh bien, vous le voyez, les bonnes prières sont entendues; elle priait pour son retour, il est arrivé.

L'EXEMPT.

Ta sœur se nomme?

ANTOINE.

Louise Bernard.

L'EXEMPT, aux Soldats.

Louise Bernard! vous entendez, vous autres! Qu'un de vous aille chercher cette jeune fille, et l'amène.

ANTOINE.

L'aller chercher? Elle viendra bien toute seule. Et pour quoi faire l'aller chercher?

L'EXEMPT.

Pour voir l'effet que produira sur elle le retour de celui qu'elle aime tant.

ANTOINE.

L'effet? Dame, ce n'est pas difficile à deviner.

L'EXEMPT, à un Soldat.

Allez chercher Louise Bernard... (A Antoine.) Regarde! Dis-moi... est-ce ta sœur?

ANTOINE.

C'est elle-même... Louise, une bonne nouvelle.

L'EXEMPT.

Reste, et tais-toi. (Aux Soldats.) Entrez sous ce hangar; et, toi, pas un mot, pas un geste; je suis là et j'observe.

(Il sort.)

SCÈNE VII

HENRI, ANTOINE, LOUISE, puis L'EXEMPT.

LOUISE, entrant.

Frère, me voilà.

HENRI, à part.

Herminie! que signifie ce déguisement?

LOUISE.

J'ai été bien longtemps absente, n'est-ce pas? mais, quand vous saurez... Ah! mon Dieu! que vois-je! Henri, M. Henri!

ANTOINE, à part.

Eh bien, quoi? qu'est-ce? Je n'y suis plus du tout.

HENRI.

Chut! de la prudence! Pour ces soldats, je ne suis qu'un ouvrier. (A l'Exempt, qui reparaît suivi des Soldats.) Eh bien, messieurs, êtes-vous satisfaits, et doutez-vous encore que je sois ce que je vous ai dit?

ANTOINE.

Oui... doutez-vous encore qu'il soit ce qu'il a dit?

L'EXEMPT.

Non, mon brave homme. Pardon de vous avoir traité un peu durement, d'avoir agi chez vous un peu sans façon; vous conviendrez que les apparences...

ANTOINE.

Oui; mais voilà ce qui vous prouve qu'il ne faut pas toujours croire les apparences.

L'EXEMPT.

Allons, voyons ailleurs. Mademoiselle, excusez, je vous prie...

LOUISE.

Monsieur...

L'EXEMPT.

Et tu disais donc, mon ami, que le fugitif s'était dirigé du côté de Chatou?

ANTOINE.

Ah! vous me croyez maintenant!

L'EXEMPT.

Dame, puisque cet homme est véritablement l'amoureux de ta sœur.

ANTOINE.

Eh bien, comme vous êtes bon garçon, je vais vous indiquer le chemin qu'a pris l'autre; tenez, par ici.

L'EXEMPT, aux Soldats.

Venez, vous autres.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

LOUISE, HENRI, ANTOINE.

ANTOINE.

Je vous suis, messieurs; le temps de prendre mon chapeau... Moi qui m'en allais sans mon chapeau..! (Revenant en scène.) Qu'est-ce que cela veut dire? Je mentais, je mentais, et v'là que vous me faites dire la vérité.

LOUISE.

Mais non, le hasard seul a tout fait; c'est lui, mon cousin Henri de Verneuil.

ANTOINE.

Le cousin! le préféré! maintenant, je puis sans crainte... Laissez-moi faire; je vais les égarer, et je reviens partager votre bonheur.

(Il sort vivement.)

SCÈNE IX

HENRI, LOUISE.

LOUISE.

Que s'est-il passé?... ces soldats, que venaient-ils faire?

HENRI.

Plus tard, plus tard, vous le saurez. Mais, vous-même, Herminie, comment se fait-il que je vous retrouve sous le nom de Louise Bernard, avec ce costume, dans la chaumière de ce paysan ?

LOUISE.

Henri, il est arrivé bien des événements depuis que je ne vous ai vu; cette chaumière, c'est la nôtre; cet habit, c'est celui qui me convient; ce nom de Louise Bernard est mon vrai nom.

HENRI.

Comment? Je ne vous comprends pas.

LOUISE.

Je ne suis pas la fille de madame d'Hacqueville.

HENRI.

Vous n'êtes pas la fille de la baronne?

LOUISE.

Non... Au moment où j'allais épouser le marquis, où l'on me traînait de force vers la table où était le contrat, ce brave garçon que vous avez vu, ce bon Antoine, avec lequel j'ai été élevée, est venu me réclamer pour sa sœur, a montré une lettre à la baronne, et tout a été dit.

HENRI.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! mais c'est à me rendre fou de bonheur, ce que vous me dites! Et moi qui ignorais tout cela! moi qui vous attendais à la chapelle! moi qui étais décidé à tout! moi qui voulais vous enlever à cet homme, fût-ce de force! On est venu, j'ai entendu dire que le mariage était remis, on a éteint les cierges, on a fermé les portes de l'église; j'ai couru au château : tout était sombre, morne, silencieux, j'ai bien vu qu'on m'avait dit vrai. Ainsi, ainsi vous êtes libre, Louise, maîtresse de votre cœur, maîtresse de votre main? rien n'empêche plus que vous ne soyez à moi, à moi pour toujours, devant Dieu et devant les hommes, dans ce monde et dans l'autre? Ah! comprenez-vous mon bonheur? Dites, dites !...

LOUISE.

Monsieur Henri...

HENRI.

Monsieur Henri! Que signifie, Herminie? qu'ai-je donc fait? et pourquoi me repoussez-vous?

LOUISE.

Parce qu'il n'y a plus d'Herminie, monsieur le chevalier.

HENRI.

Mon Dieu!

LOUISE.

Parce qu'il n'y a plus que la pauvre Louise, la fille du garde-chasse Bernard, la sœur du menuisier Antoine.

HENRI.

Et que me fait le nom que vous portez? Croyez-vous que ce fût votre fortune, votre nom, votre naissance, que j'aimais en vous? Non, non, ce que j'aimais, c'était vous-même. Dieu vous a dépouillée de tout en un jour, en une heure; béni soit Dieu qui vous reprend à un autre et qui vous rend à moi, à moi, tout entière, libre de votre amour, comme de votre personne! Louise, nous allons donc être heureux!

LOUISE.

Je vous remercie, Henri, et je vous reconnais là. Oui... vous êtes le bon, le noble chevalier Henri de Verneuil; vous êtes tel que je vous ai revu, tel que je comptais vous revoir; mais, maintenant que vous avez fait ce que vous deviez, maintenant, Henri, permettez que je sois aussi généreuse que vous; maintenant, c'est à moi de faire ce que je dois.

HENRI.

Louise, je ne vous comprends pas.

LOUISE.

Oh! si, vous me comprenez, car tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste, tout ce qui est grand doit être compris par vous. Henri, vous savez très-bien que Louise Bernard ne peut être la femme du chevalier de Verneuil.

HENRI.

Louise Bernard ne peut plus être ma femme! mais comment? mais pourquoi cela?

LOUISE.

Parce que toutes choses sont changées, parce que l'égalité rompue entre nous a tout rompu, parce que vous êtes toujours un grand seigneur, et que je ne suis plus qu'une pauvre fille.

Vous êtes noble, Henri, et vous devez compte de vos actions à toute la noblesse de France (Antoine reparaît et se tient au fond); vous devez compte de vos actions à vos aïeux et à vos descendants. Non, Henri, je ne serai pas à vous: mais au moins je ne serai à personne; car, vous le comprenez bien, celle qui est aujourd'hui Louise Bernard ne doit pas épouser un grand seigneur; mais celle qui fut autrefois Herminie d'Hacqueville ne peut pas non plus devenir la femme d'un ouvrier.

ANTOINE, s'avançant.

Eh bien, mais alors Louise Bernard doit donc mourir fille ou se faire religieuse? mais alors Antoine Bernard est donc un mauvais frère? Antoine Bernard a donc commis une mauvaise action? Ah! je me doutais bien de tout cela; oui, oui, vous avez voulu inutilement me le cacher, j'avais vu la trace de vos larmes, et je me disais à part moi : « Antoine, Antoine, tu as eu tort de faire ce que tu as fait. » Ah! pardonne-moi, pardonne-moi, mon père, car je l'avais fait pour le bien.

HENRI.

Antoine, Antoine, mon ami, mon frère, joins tes prières aux miennes; obtiens d'elle qu'elle consente à devenir ma femme.

ANTOINE.

Et tout cela parce qu'elle est ma sœur, tout cela parce qu'elle est Louise Bernard au lieu d'être mademoiselle Herminie d'Hacqueville. Eh bien, nous verrons, nous verrons, monsieur Henri; ne perdez pas courage; Dieu inspire les bons cœurs, Dieu m'inspirera. Monsieur Henri, ne sortez pas d'ici; attendez-moi. Et vous, mademoiselle, ne vous pressez pas de me prendre en haine. Si j'échoue, eh bien, alors, il sera temps. (A part.) Chez la baronne. (Haut.) Restez, monsieur Henri, restez!

SCÈNE X

LOUISE, HENRI, puis L'EXEMPT.

HENRI.

Eh bien, vous le voyez, lui aussi vous donne tort, lui aussi ne comprend pas que vous puissiez résister à mes prières, à mes supplications. Louise, je suis un homme, et cependant, voyez,

je pleure comme un enfant. O Louise! au nom du ciel, je vous en supplie, pitié, pitié de moi!

LOUISE.

Mais, mon ami, c'est pour vous épargner de plus grands chagrins, c'est pour vous sauver de plus grandes douleurs.

HENRI.

Eh bien, puisque vous êtes inflexible, sachez donc ce que je voulais vous cacher; apprenez ce que vous ne deviez pas connaître: ce n'est plus le chevalier Henri de Verneuil qui vous prie, ce n'est plus un grand seigneur qui vous implore, c'est un proscrit, c'est un fugitif qui est devant vous.

LOUISE.

Vous, proscrit! vous, fugitif! que voulez-vous dire?

HENRI.

Je vous dis que cet amour dont vous doutez m'a fait commettre une de ces fautes terribles, que nos lois militaires ne pardonnent pas. Vous me demandiez tout à l'heure pourquoi ce déguisement et que venaient faire ici ces soldats: Louise, ces soldats me cherchaient.

LOUISE.

Vous me faites frémir!

HENRI.

Louise, ma frégate est partie, et me voilà.

LOUISE.

Grand Dieu! vous, vous, déserteur!

HENRI.

Eh bien, vous le voyez, il ne s'agit plus de suivre ma carrière, elle est perdue; il ne s'agit plus d'aller à la cour, mon nom y est flétri; il s'agit de fuir, de quitter la France, d'aller vivre à l'étranger dans l'obscurité de l'exil.

LOUISE.

Que dites-vous? Oh! et moi, moi qui vous abandonnais, Henri, mon ami, mon frère, mon époux.

HENRI.

Louise, ma Louise, je t'ai donc retrouvée?

LOUISE.

Oui, je suis prête à vous suivre.

HENRI.

Eh bien, profitons de ces habits, de ce livret, fuyons; j'écrirai à ton frère de venir nous rejoindre; fuyons, fuyons, il n'y a pas un instant à perdre.

LOUISE.

Non, non, pas un instant; viens, viens...

L'EXEMPT, qui depuis quelques instants écoutait au fond.

Monsieur Henri de Verneuil, au nom du roi, vous êtes mon prisonnier.

HENRI.

Il est trop tard.

LOUISE.

O mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous!

ACTE CINQUIÈME

Chez la Baronne.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, BERTHE.

LA BARONNE.

Eh bien, Berthe, a-t-on de ses nouvelles?

BERTHE.

Oui, madame, on a enfin découvert où elle est.

LA BARONNE.

Et où est-elle?

BERTHE.

Avec son frère Antoine dans la maison du garde, que madame la baronne à donnée à ce garçon.

LA BARONNE.

C'est bien; je veux la voir encore une fois avant de retourner chez moi; une fois là, tout sera fini. Dites qu'on mette les chevaux à la voiture.

BERTHE.

Madame la baronne ferait peut-être mieux...

LA BARONNE.

Vous m'avez entendue. Allez! (Berthe rencontre à la porte un Do-

mestique, échange avec lui quelques mots et revient.) Madame la baronne...

LA BARONNE.

Eh bien?

BERTHE.

Son frère est là qui sollicite l'honneur d'être introduit près de vous.

LA BARONNE.

Qui? Antoine?

BERTHE.

Lui-même.

LA BARONNE.

Oh! qu'il entre, qu'il entre!

BERTHE, à Antoine.

Venez, monsieur.

LA BARONNE.

Laissez-nous.

(Berthe sort.)

SCÈNE II

ANTOINE, LA BARONNE.

ANTOINE, de la porte.

Oui, c'est moi; votre serviteur, madame la baronne.

LA BARONNE.

Approche, mon ami, approche.

ANTOINE.

Ah! madame, avec quelle bonté vous me recevez!

LA BARONNE.

Et pourquoi te recevrais-je mal?

ANTOINE.

Dame, il m'avait semble que vous deviez m'en vouloir.

LA BARONNE.

Pourquoi cela? Tu as usé d'un droit naturel en réclamant Herminie. Dieu m'a frappée par ta main, voilà tout. J'étais trop heureuse femme, j'étais trop orgueilleuse mère, j'ai cru que rien ne pourrait détruire un bonheur de dix-huit années, je me trompais. Seulement, dis-moi, si je n'avais pas voulu forcer la volonté d'Herminie, si je n'avais pas voulu exiger d'elle qu'elle épousât le marquis, si j'avais consenti à son mariage avec Henri de Verneuil, me l'aurais-tu laissée?

ANTOINE.

Ah! toujours, toujours, madame la baronne, Dieu m'en est témoin.

LA BARONNE.

Et jamais elle n'aurait su qu'elle n'était pas ma fille, jamais elle n'aurait su que tu es son frère?

ANTOINE.

Jamais, madame la baronne, jamais; je me serais contenté de la voir de temps en temps, de toucher sa robe quand elle aurait passé près de moi, d'écouter sa voix quand elle eût bien voulu me parler; et mon bonheur eût été de la voir heureuse. Oh! mon Dieu! c'était tout ce qu'il me fallait.

LA BARONNE.

Alors, tu vaux mieux que moi, Antoine, et Dieu a eu raison de me punir.

ANTOINE.

Ainsi vous la regrettez beaucoup, cette chère enfant, madame la baronne?

LA BARONNE.

Il demande à une mère si elle regrette sa fille! car c'était ma fille, vois-tu, l'enfant de mon cœur. Oh! c'est depuis que tu me l'as reprise que je sais combien elle était nécessaire à ma vie; mais, Antoine, une erreur de dix-huit années, c'est presque une réalité. Oh ! je ne me consolerai jamais.

ANTOINE.

Eh bien, écoutez, madame la baronne.

LA BARONNE.

Quoi ? Parle.

ANTOINE.

Si je vous la rendais?

LA BARONNE.

Toi me rendre mon Herminie, me rendre mon enfant? C'est impossible !

ANTOINE.

Écoutez: je suis homme, je suis habitué au mal, je sais ce que c'est que la douleur, et puis j'en avais pris mon parti déjà. Voyons, l'aimeriez-vous toujours?

LA BARONNE.

Oh ! tu me le demandes! Plus qu'auparavant peut-être.

ANTOINE.

Oublieriez-vous tout ce qui s'est passé?

LA BARONNE.

Oui, excepté pour te bénir éternellement.

ANTOINE.

La marieriez-vous à M. Henri de Verneuil, qu'elle aime, et qui est un brave et loyal garçon?

LA BARONNE.

Elle serait entièrement libre de son choix, je te le jure.

ANTOINE.

Eh bien, il est encore possible d'arranger tout cela.

LA BARONNE.

Comment, mon Dieu?

ANTOINE.

On va vous le dire; mais silence, on vient.

UN VALET, annonçant.

M. le marquis de Lancy.

SCÈNE III

Les Mêmes, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant.

Pardon, madame la baronne, si j'entre ainsi sans attendre votre permission; mais c'est pour affaire de la plus haute importance.

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu, marquis, vous m'effrayez! Qu'est-il donc arrivé?

LE MARQUIS.

Vous aviez cru, n'est-ce pas, que votre neveu le chevalier de Verneuil avait rejoint son bord?

LA BARONNE.

Sans doute; depuis quelques jours, je ne l'ai pas vu.

LE MARQUIS.

Eh bien, baronne, il n'en est rien; il est resté je ne sais où, autour d'ici probablement; et cependant il avait reçu l'ordre de rejoindre.

LA BARONNE.

Oh! le malheureux! il faut le trouver, il faut lui dire à quoi il s'expose.

LE MARQUIS.

Il est trop tard; la frégate a levé l'ancre, le ministre de la

marine vient de me communiquer des dépêches de Brest, dépêches relatives au chevalier, et qui sont déjà arrivées depuis hier au soir.

LA BARONNE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien, les dépêches contiennent des nouvelles affreuses.

LA BARONNE.

Oh! mon Dieu! et quelles sont donc ces nouvelles?

LE MARQUIS.

Je puis parler devant cet homme?

LA BARONNE.

Oui; vous le savez, c'est le frère de Louise.

LE MARQUIS.

Vous connaissez, madame, la rigueur de nos lois militaires, surtout pour les marins?

LA BARONNE.

Je n'ignore pas que ces lois sont terribles.

LE MARQUIS.

Eh bien, on l'a inutilement appelé à son bord; son capitaine a pris sur lui de retarder le départ d'un jour; enfin, il lui a fallu faire son rapport au commissaire maritime; le commissaire maritime a assemblé le conseil, et le conseil...

LA BARONNE.

Et le conseil?

LE MARQUIS.

Le conseil l'a condamné à la peine de mort.

LA BARONNE.

Grand Dieu!

ANTOINE.

A la peine de mort! pauvre sœur!

LE MARQUIS.

Vous comprenez, à la nouvelle de cet événement, je suis accouru vers vous; un instant, j'ai hésité si je vous dirais tout; mais j'ai pensé que, comme il n'y avait plus maintenant d'autre recours à espérer que la grâce du roi, il fallait, pour que vous fissiez les démarches nécessaires, que vous fussiez prévenue; car il faut le sauver, comprenez-vous bien, madame? Je suis le neveu du ministre: M. Henri de Verneuil, après avoir été mon ami, a été mon rival, et, grand Dieu, j'ai

honte d'y penser, mais on pourrait croire que j'ai voulu me venger de lui.

LA BARONNE.

Mais que faire?

LE MARQUIS.

Arriver au roi, et cela le plus tôt possible... Les jugements militaires sont sans appel, et s'exécutent avec une rapidité effrayante.

LA BARONNE.

Arriver au roi, dites-vous? Mais rien ne vous est plus facile, à vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Eh bien, voilà ce qui vous trompe; au contraire, je suis en pleine disgrâce; une lettre que j'ai écrite... Ce serait trop long à vous dire. J'ai tout raconté à mon oncle. J'ai tant supplié, qu'il est venu; il a voulu pénétrer chez le roi; mais le roi était enfermé dans son appartement, et personne n'a pu lui parler.

LA BARONNE.

Oh! mon Dieu! par quel moyen...?

LE MARQUIS.

Écoutez; vous étiez très-liée avec la mère de mademoiselle de la Tournelle.

LA BARONNE.

Oui, c'était mon amie intime.

LE MARQUIS.

Le roi n'a rien à refuser à sa fille; il va la faire duchesse. Elle demeure à Versailles. Montez en voiture à l'instant même; moi, je cours chez le duc de Richelieu, qui a ses entrées chez le roi à toute heure et à tout instant; il faudrait un cas qu'on ne peut prévoir pour que la porte lui fût fermée.

LA BARONNE.

J'y cours. Mais si, pendant ce temps, on arrête le malheureux Henri?

ANTOINE.

On ne l'arrêtera pas, madame la baronne, car il est en lieu de sûreté.

LA BARONNE.

Et où cela?

ANTOINE.

Chez moi.

LA BARONNE.

Tu lui as donné l'hospitalité ?

ANTOINE.

Je crois bien, et de tout mon cœur.

LA BARONNE.

Brave garçon ! Eh bien, mon ami, cours, veille sur lui ; qu'il redouble de précautions, et toi, redouble de surveillance.

ANTOINE.

Oh ! soyez tranquille, je ne le quitterai pas plus que mon ombre. Mais vous, de votre côté, vous tiendrez tout ce que vous avez promis, n'est-ce pas ?

LA BARONNE.

Tout, tout, sois tranquille.

ANTOINE.

J'y cours. (Il sort vivement. Revenant.) Ah ! dites donc, madame la baronne : pour que je puisse rentrer, si j'avais besoin de vous revoir, donnez des ordres, hein ?

LA BARONNE.

Oui, oui ; mais va.

ANTOINE.

Dans cinq minutes, j'y suis.

(Il sort vivement.)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA BARONNE.

LE MARQUIS.

Allons, madame la baronne, ne perdons pas de temps : vous, chez madame de la Tournelle ; moi, chez M. de Richelieu.

LA BARONNE.

Oui, oui. (Sonnant.) Berthe, jetez dans ma voiture une coiffe, un manteau, quelque chose pour mettre sur mes épaules. (Lebel entrant par la porte de côté.) Ah ! monsieur Lebel ! Si par lui nous pouvions arriver au roi !

LE MARQUIS.

Par M. Lebel ? Tentez, mais j'en doute.

SCÈNE V

LES MÊMES, LEBEL.

LEBEL.

Madame la baronne m'a fait dire qu'elle quittait aujourd'hui ce pavillon, et qu'elle retournait au château d'Hacqueville.

LA BARONNE.

Oui, monsieur Lebel; mais, auparavant, j'aurais voulu présenter à Sa Majesté mes très-humbles hommages.

LEBEL.

Et quand cela ?

LA BARONNE.

Oh! le plus tôt possible; aujourd'hui, si ce n'était pas une indiscrétion, monsieur Lebel; vous me rendriez même un immense service, je ne vous le cache pas, si vous pouviez me faire voir le roi à l'instant même.

LEBEL.

Impossible, madame, de toute impossibilité! le roi s'est enfermé dans son cabinet de travail, et, d'après son ordre exprès, la porte en a été fermée à tout le monde.

LE MARQUIS.

Vous le voyez.

LA BARONNE.

Si j'insistais?

LE MARQUIS.

Inutile.

LA BARONNE.

Ainsi donc, il ne nous reste d'autre espoir...

LE MARQUIS.

Que M. de Richelieu et madame de la Tournelle.

LA BARONNE.

Alors, pas une minute de retard; partons, partons.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Ah! j'arrive à temps! Madame la baronne...

LA BARONNE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'a-t-elle, la pauvre enfant ? Louise, ma fille ! Elle va se trouver mal.

LOUISE.

Non, non, soyez tranquille ; c'est la terreur, c'est la fatigue. Je suis venue toujours courant. Ils l'ont arrêté, madame, ils l'ont arrêté.

LA BARONNE.

Qui ? mon neveu ?

LE MARQUIS.

Le chevalier?

LOUISE.

Sous mes yeux, ils l'ont emmené, madame la baronne ; il n'y a que vous qui puissiez le sauver ; il faut voir le roi, il faut demander sa grâce au roi.

LA BARONNE.

Oui ; mais l'on ne peut pénétrer jusqu'au roi en ce moment, et nous courons, M. le marquis et moi... Reste ici, toi, mon enfant; dans un quart d'heure, dans dix minutes, nous sommes de retour.

LOUISE.

Mais, en attendant, on l'emmène.

LE MARQUIS.

Écoutez; mon oncle est encore en bas : j'obtiendrai une heure de sursis, soyez tranquille.

LOUISE.

Oh ! mon Dieu ! allez, madame, ne perdez pas une seconde ; et vous, monsieur le marquis, c'est à votre loyauté que je le remets ; songez que Henri de Verneuil...

LE MARQUIS.

J'ai songé à tout, et ce qu'un homme peut faire, je le ferai. Venez, baronne, venez.

SCÈNE VII

LOUISE, LEBEL, dans un coin.

LOUISE.

Une heure, une heure, et puis ils l'emmèneront ! Et dire que moi, moi qui donnerais ma vie pour lui, dire que je suis là, inutile, impuissante, ne pouvant rien, rien !

LEBEL, *s'avançant.*

Vous vous trompez, mademoiselle, car personne ne peut plus que vous.

LOUISE.

Plus que moi! et que puis-je donc, monsieur Lebel? Si cela est ainsi, si je puis quelque chose, parlez, je vous écoute.

LEBEL.

Vous pouvez obtenir la grâce du chevalier.

LOUISE.

Et comment cela, mon Dieu?

LEBEL.

Mais en la demandant vous-même à Sa Majesté. Le roi le plus galant de l'Europe ne refusera point ce que lui demandera la plus jolie bouche de son royaume.

LOUISE.

Je ne vous comprends pas, monsieur Lebel.

LEBEL.

Je dis que le sort du chevalier est entre vos mains. Seule, oui, vous seule, vous pouvez faire commuer sa peine!... seule, vous pouvez l'arracher à la mort!...

LOUISE.

La mort!

LEBEL.

Comment! vous ignoriez...?

LOUISE.

La mort!... Oh! guidez-moi alors, dites-moi ce qu'il faut faire.

LEBEL.

Il faut, dans un instant, quand j'aurai prévenu, quand j'aurai pris les ordres, il faut, mademoiselle, me suivre chez Sa Majesté.

LOUISE.

Oh! avec bien de la joie, mon Dieu!

LEBEL.

Vous y consentez?

LOUISE.

Si j'y consens! vous le demandez! Pour sauver Henri, je n'ai besoin, dites-vous, que de me jeter aux genoux du roi, et vous demandez si j'y consens! Oh! à l'instant même.

L'EXEMPT, *paraissant au fond.*

Madame la baronne d'Hacqueville.

LEBEL.

Elle est absente, monsieur ; mais pourquoi ?...

L'EXEMPT.

M. de Verneuil a obtenu de lui faire ses derniers adieux.

LOUISE.

Henri, Henri, il est là ?... Oh ! je veux le voir, je veux lui parler !...

LEBEL, à l'Exempt.

Vous le pouvez, monsieur.

(L'Exempt sort.)

LEBEL, à Louise.

Vous, mademoiselle, attendez-moi ici... Bientôt je serai de retour.

(Il sort, et rencontre au fond le Chevalier, suivi de l'Exempt.)

SCÈNE VIII

LOUISE, HENRI, L'EXEMPT.

L'EXEMPT.

Chevalier, j'ai votre parole que vous ne chercherez pas à fuir?

HENRI.

Foi de gentilhomme, monsieur.

L'EXEMPT.

Vous êtes libre.

HENRI.

Louise, Louise, vous ici !

LOUISE.

Oui, Henri, oui, moi ; aussitôt votre arrestation, je suis accourue près de la baronne d'Hacqueville.

HENRI.

Oh ! merci, merci, mon Dieu, qui me gardez ce bonheur !

LOUISE.

Henri !

HENRI.

Viens, Louise, viens... Eh bien, ma bonne Louise, vous savez qu'on m'a signifié mon jugement?

LOUISE.

Votre jugement?

Digitized by Google

HENRI.

Oui.

LOUISE.

Eh bien?

HENRI.

Eh bien, comme je m'y attendais, je suis condamné à l'exil

LOUISE.

A l'exil! Est-ce la vérité, Henri?

HENRI.

Oui, sans doute, c'est la vérité; pourquoi vous tromperais-je?

LOUISE.

Mais alors cet homme mentait donc?

HENRI.

Quel homme?

LOUISE.

Celui qui sort d'ici

HENRI.

Le valet de chambre du roi?

LOUISE.

Oui.

HENRI.

Que vous avait-il dit?

LOUISE.

Oh! mon Dieu! pardonnez-lui! Il m'avait dit que vous étiez condamné à mort.

HENRI.

Il aura été trompé par un faux bruit. Non, non, Louise, je vous le répète, l'exil seulement.

LOUISE.

Un exil bien long?

HENRI.

Éternel; voilà pourquoi j'étais si heureux de vous retrouver ici; j'avais cru que je ne pourrais pas vous dire adieu.

LOUISE.

Me dire adieu! et pourquoi me dire adieu?

HENRI.

Dans un instant, je pars.

LOUISE.

Eh bien, avez-vous donc oublié ce qui est convenu?

HENRI.

Convenu ?

LOUISE.

Oui, je pars avec vous, je vous accompagne.

HENRI.

Je l'avais espéré comme toi, un instant, Louise; mais je me suis informé, c'est impossible.

LOUISE.

Comment, impossible ?

HENRI.

Oui, il est défendu à qui que ce soit de me suivre.

LOUISE.

Il est défendu à une femme de suivre son mari ! Et où est la loi qui défend cela ?

HENRI.

Mais je te dis, Louise...

LOUISE.

Et moi, je te dis que tu me trompes, Henri.

HENRI.

O mon Dieu ! mon Dieu !

LOUISE.

Je te dis, moi, que ce que cet homme m'avait annoncé est vrai, je te dis que tu es condamné non pas à l'exil, mais à la mort.

HENRI.

Grand Dieu !

LOUISE.

Oh ! n'essaye pas de nier, Henri; ce n'est pas toi qui refuserais de m'avoir pour compagne de ton exil, quand toi-même me demandais de te suivre, il n'y a pas deux heures.

HENRI.

O mon Dieu ! mon Dieu !

LOUISE.

Tu es condamné, n'est-ce pas, tu es condamné? Dis! Mais réponds donc ! Tu comprends bien qu'il faut que je sache si tu es condamné.

HENRI.

O Louise, Louise, je n'aurais pas cru qu'il fût si difficile de mourir.

LOUISE.

Aussi tu ne mourras pas.

HENRI.

Que veux-tu dire?

LOUISE.

Je veux dire que la baronne a des amis, que le marquis est le neveu du ministre, que madame de la Tournelle est l'amie de madame d'Hacqueville; je veux dire enfin que je prierai tant Dieu, qu'il te fera grâce.

HENRI.

Louise, ma Louise! quel cœur j'ai perdu, mon Dieu! Louise, pardonne-moi, j'étais venu avec l'intention de te tout cacher, de te laisser croire à l'exil seulement. Oh! c'est bien lâche, c'est bien misérable à moi, n'est-ce pas? de n'avoir pas su me taire; mais, quand je t'ai vue là, quand j'ai compris qu'il fallait te quitter pour toujours, que le moment fatal était venu, pardonne-moi, pardonne-moi, Louise, le courage m'a manqué et... et... tu le vois... je t'ai tout dit...

(Il tombe sur une chaise.)

LOUISE, se mettant à genoux devant lui.

Henri! Henri!

L'EXEMPT.

Monsieur le chevalier, le quart d'heure qui vous était accordé est écoulé.

HENRI, se levant.

Me voilà, monsieur... Adieu! Louise, adieu!

LOUISE, toujours à genoux.

Adieu! Seigneur, donnez-moi la force.

HENRI.

Oh! une dernière fois contre mon cœur. Adieu! adieu!

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE IX

LOUISE, puis ANTOINE.

LOUISE.

Henri!... mon Henri!... le perdre à tout jamais! Oh! non... ce que M. Lebel m'a dit tout à l'heure... Oui, il me conduira jusqu'aux pieds du roi, que mes pleurs, mes larmes attendriront, je l'espère. Mais il ne paraît pas, et le temps s'écoule... Ah! Antoine! (Courant à lui.) Antoine, tu ne sais pas...

ANTOINE.

Je sais tout, je reviens de la chaumière.

LOUISE.

Mais tu ne sais pas qu'ils l'ont condamné.

ANTOINE.

Je le sais; je viens de voir le chevalier; il est perdu!

LOUISE.

Non, Antoine; je puis le sauver, peut-être.

ANTOINE.

Le sauver, toi?

LOUISE.

Oui, mon Henri, je vais le sauver. N'est-ce pas bien juste, puisqu'il s'est perdu pour moi, que ce soit moi qui le sauve?

ANTOINE, avec joie.

Et comment? Voyons.

LOUISE.

Écoute. M. Lebel sort d'ici; il m'a dit que, si je demandais au roi la grâce d'Henri, le roi me l'accorderait; et, dans un instant, il va venir me prendre pour me conduire près de Sa Majesté.

ANTOINE.

Louise, tu n'iras pas.

LOUISE.

Comment! lorsque, d'un mot, à ce qu'on assure, je puis sauver Henri?

ANTOINE.

Oui, d'un mot, tu peux le sauver, je crois; mais tu n'iras pas.

LOUISE.

Antoine, mon frère, tu deviens insensé.

ANTOINE.

Mais, malheureuse! malheureuse! tu ne sais donc pas...?

LOUISE.

Quoi? que veux-tu que je sache, mon Dieu? Je sais que Henri est prisonnier, que sa liberté, que sa vie peut-être, courent des dangers, que je puis le sauver, à ce qu'on assure. Voilà tout ce que je sais. Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage? Laisse-moi, frère, laisse-moi.

ANTOINE.

Et moi, je te dis que je ne te quitterai pas d'un instant,

d'une minute; je te dis que, si l'on te conduit chez le roi, je t'accompagnerai.

LOUISE.

Oh! mais impossible!

ANTOINE.

Impossible, je le sais bien; aussi tu n'iras pas.

LOUISE.

Antoine, Antoine, que signifie cela? Jamais vous ne m'avez parlé ainsi.

ANTOINE.

C'est que jamais, jusqu'ici, tu n'avais couru un pareil danger.

LOUISE.

Un danger, moi! quel danger puis-je courir? Je te le répète, Antoine, tu es fou.

ANTOINE.

Louise, prenez mon bras et suivez-moi.

LOUISE.

Moi, m'éloigner quand ma présence ici est nécessaire à Henri? Jamais, jamais.

ANTOINE.

Louise, suis-moi, il le faut, je le veux.

LOUISE.

Oh! c'est trop! Vous oubliez, Antoine...

ANTOINE.

Je n'oublie rien, au contraire.

LOUISE.

Antoine, vous oubliez que je suis libre.

ANTOINE.

Libre de te déshonorer? Eh bien, va donc alors!

LOUISE.

De me déshonorer? Mon Dieu, mon Dieu! mais que veux-tu dire? qu'oses-tu supposer?

ANTOINE.

Je ne suppose pas, j'en suis sûr. Tu vas savoir...(Allant regarder au fond.) C'est lui déjà, c'est cet homme maudit; s'il me voit, il me fera arrêter, conduire à la Bastille, comme il m'en a menacé.

LOUISE.

Toi, à la Bastille?

ANTOINE.

Oui, je sais un secret terrible, un de ces secrets qui tuent. Écoute, Louise; cet homme, il ne faut pas qu'il me voie. Mais je serai là, là, derrière le paravent; refuse de le suivre, refuse, de par le ciel; ou, si tu y consens, eh bien, malheur à moi, mais aussi malheur à lui!

(Il se jette derrière le paravent.)

LOUISE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! que veut-il dire?

SCÈNE X

LOUISE, LEBEL, ANTOINE, caché.

LEBEL.

Eh bien, mademoiselle, tout va comme nous l'espérions; l'ordre donné pour tout le monde est levé pour vous; je n'attends plus maintenant que votre désir.

LOUISE.

Monsieur, monsieur, en votre absence, j'ai réfléchi, et j'ai reconnu que la démarche que vous me proposiez est impossible.

LEBEL.

Impossible, mademoiselle! et que voyez-vous donc d'impossible à cela?

LOUISE.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de Sa Majesté, et je craindrais une démarche inutile, peut-être importune.

LEBEL.

Ah! pouvez-vous croire un instant que ce que vous daignerez demander ne vous sera pas accordé à l'heure même?

LOUISE.

Je n'ai aucun motif d'influence...

LEBEL.

Au contraire, mademoiselle, au contraire: à tous peut-être le roi refuserait cette grâce; mais à vous il l'accordera.

LOUISE, à part.

C'était vrai!

LEBEL.

Songez-y... le temps s'écoule, le sursis accordé au chevalier est près d'expirer... Dans ce moment peut-être...

LOUISE.

En ce moment! que voulez-vous dire?

LEBEL.

Qu'en ce moment des soldats l'emmènent, et que, dans dix minutes peut-être, il ne sera plus temps... Voyez...

LOUISE, courant à la fenêtre, et jetant un cri.

Ah!... monsieur, je suis prête à vous suivre.

LEBEL.

Venez, alors, mademoiselle, venez.

(Il se dirige vers le paravent.)

LOUISE, effrayée.

Où me conduisez-vous?

LEBEL.

Derrière ce paravent est la porte d'un corridor secret...

LOUISE.

Non, monsieur, non, pas par là.

LEBEL.

Mais, mademoiselle, toute autre issue nous est fermée, et cette porte secrète seule...

LOUISE.

Monsieur, à genoux, je vous en supplie, ne le perdez pas.

LEBEL.

Qui?

LOUISE.

Mon frère, mon pauvre frère!

LEBEL.

Votre frère, là?... Mais il a donc tout entendu alors?

LOUISE.

Hélas!

LEBEL.

Misérable espion! (Il ouvre le paravent.) Personne!

LOUISE, à part.

Qu'est-il devenu?

LEBEL.

Cette porte... Ah! fermée en dedans. Je comprends tout maintenant.

LOUISE.

Monsieur Lebel...

LEBEL.

Mademoiselle, votre frère a pris le chemin le plus court pour aller mourir à la Bastille.

(Il sort.)

SCÈNE XI

LOUISE, puis LA BARONNE, LE MARQUIS, ANTOINE.

LOUISE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! perdus tous deux, perdus par moi, et pour moi! Que faire? que devenir? Ma tête se perd, je deviens folle! A mon aide! à mon secours!

LA BARONNE, entrant.

Louise.

LOUISE.

Avez-vous vu le roi?

LA BARONNE.

Madame de la Tournelle n'était point chez elle; mais le marquis, peut-être a-t-il été plus heureux que moi. Ah! le voilà. Venez, venez, marquis. Eh bien?

LE MARQUIS.

Le duc de Richelieu est consigné comme les autres. La porte du roi est fermée pour tout le monde.

ANTOINE, reparaissant par la porte secrète et la refermant aussitôt sur lui.

Excepté pour Antoine Bernard.

LOUISE.

Mon frère!

LA BARONNE.

Antoine!

LE MARQUIS.

Vous avez vu Sa Majesté?

ANTOINE.

Oui, j'ai mes grandes entrées, moi.

LE MARQUIS.

Comment se fait-il?

ANTOINE.

Oh! là-dessus, motus! jamais un mot; car nous avons la Bastille... vous savez, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine!... Oui, j'ai vu le roi! et c'est pas pour me vanter, mais j'ai eu

du mal; car, au moment où je débouchais dans sa chambre à coucher, je me trouve nez à nez avec un particulier... On veut m'entraîner; mais je résiste, je fais un tapage épouvantable... Une porte s'ouvre, le maître paraît... Oh! je m'y attendais... Oui, le roi, en personne, suivi d'une belle dame.

LE MARQUIS, à part.

Madame de la Tournelle!

ANTOINE.

Le roi s'informe, questionne; moi, je prends la parole... Tant pis!... En deux mots, je dis tout, je parle de la faute de M. Henri, de sa condamnation à cause de son amour pour ma sœur... du désespoir de ma pauvre Louise... Le roi fronce le sourcil et fait un signe pour qu'on m'éloigne... Mais je devine, en regardant la belle dame, qu'il y a encore de l'espoir de ce côté-là... Je cours à elle, je tombe à genoux... Oh! je n'avais pas peur... Je ne sais ce que je lui dis; mais elle prend le roi à part, lui parle à voix basse, puis, s'approchant d'une table, écrit à la hâte et présente un papier à Sa Majesté. Le roi hésite d'abord; mais elle insiste, il prend la plume, signe et remet l'écrit à un officier, en lui disant: « Que le chevalier soit libre. — Bien obligé, sire, que je m'écrie; au plaisir de vous revoir! vous aussi, madame la duchesse! » Et je suis sorti en me disant: « Antoine, mon garçon, je crois que tu as bien gagné ta journée. »

LOUISE.

Libre!... libre!... Oh! je ne sais si je pourrai supporter mon bonheur!... Mais venez, venez tous...

SCÈNE XII

Les Mêmes, HENRI.

HENRI, serrant Louise dans ses bras.

Herminie!... (Tendant la main à Antoine.) Antoine, mon ami, mon sauveur! que de reconnaissance!

ANTOINE.

Ne parlons plus de tout cela; ne parlons que de votre bonheur, de votre mariage! car il n'y a plus ici de pauvre fille, il n'y a plus ici de Louise Bernard... Mademoiselle Herminie d'Hacqueville, reprenez votre rang, reprenez votre nom.

HERMINIE, HENRI et LE MARQUIS.

Que veux-tu dire? qu'y a-t-il?

ANTOINE.

Il y a que tout ce que j'ai fait... tout ce que j'ai dit depuis quelques jours, était convenu, concerté avec madame la baronne et moi... parce que...

TOUS.

Achève...

ANTOINE.

Chut!... Faut parler tout bas... Les murs ont des oreilles... et ici surtout... Parce que le roi vous avait remarquée... et que c'était le seul moyen de vous emmener de Marly!

LE MARQUIS, vivement.

Oui... oui... j'en suis garant, ce garçon a dit la vérité... Mais, toi, comment as-tu pu savoir...?

ANTOINE.

Ah! je me suis encore promis que je ne le dirais jamais... A l'entrée du faubourg Saint-Antoine... vous savez... (Bas, à la Baronne.) Voici la lettre du père, madame... La seule preuve que j'aie, jetez-la au feu... et tout est dit!...

HERMINIE, avec joie.

Ainsi, madame la baronne, vous êtes toujours...?

LA BARONNE.

Ta mère, Herminie... ta mère... qui ne s'oppose plus à ton bonheur.

HERMINIE, tendant la main à Henri.

Ah! Henri, Henri!

HENRI se précipite sur la main d'Herminie et la baise.

Herminie!

ANTOINE.

Et maintenant, mademoiselle... des millions de pardons de ce qui s'est passé... Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas? de vous avoir emmenée dans ma pauvre cabane, de vous avoir fait manger dans de l'étain, de vous avoir fait essuyer la bouche avec de la grosse toile, de vous avoir appelée ma sœur, de vous avoir tutoyée... Pardon!... mille excuses!...

HERMINIE.

Antoine!... mon bon Antoine! si je te pardonne! quand je te dois tout... mon bonheur, ma vie, la vie de Henri... Oh! mais que puis-je faire pour toi?... Voyons...

ANTOINE.

Pour moi... ce que vous pouvez faire?... Vous pouvez faire quelque chose qui me fera bien plaisir, mamselle Herminie.

HERMINIE.

Eh bien, parle... demande... et, si c'est en mon pouvoir...

ANTOINE.

Oui, c'est en votre pouvoir... certainement... mais il faut aussi la permission de M. Henri !

HENRI.

Ah! demande, demande, mon ami...

ANTOINE.

Eh bien, c'est... de vous embrasser... quatre fois l'an... aux quatre grandes fêtes de l'année.

HERMINIE.

Mon ami !...

ANTOINE.

Vous y consentez ?

HERMINIE.

De grand cœur!

ANTOINE.

Alors, mamselle Herminie... voulez-vous m'avancer un terme ?

(Herminie tend sa joue. Antoine l'embrasse.)

FIN DE LOUISE BERNARD

LE

LAIRD DE DUMBIKY

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Odéon. — 30 décembre 1843.

DISTRIBUTION

CHARLES II, roi d'Angleterre	MM.	MILON.
LE DUC DE BUCKINGHAM		PIERRON.
MAC ALLAN, laird de Dumbiky		L. MONROSE.
CHIFFINCH, valet de chambre du Roi		ALEX. MAUZIN.
JERNINGHAM, valet de chambre du Duc		SAINTE-MARIE.
JOHN BRED, marchand de chevaux		BARRÉ.
TOM GIN, tavernier du *Chardon d'Écosse*		ROUSSET.
DIKINS, fournisseurs du Duc		LUDOVIC.
RUSSEL, fournisseurs du Duc		PEREZ.
UN HUISSIER DU PALAIS		BARDA.
NELLY QUINN, actrice de Drury-Lane, maîtresse du Roi	Mlles	V. BOURBIER.
SARAH DUNCAN, jeune Écossaise		VOLET.
REBECCA, tante de Sarah, personnage muet		VERTPRÉ.
CRÉANCIERS et DOMESTIQUES du Duc.		

— Le premier acte, à l'hôtel Buckingham; le deuxième, à la taverne du Chardon d'Écosse; les troisième, quatrième et cinquième actes, dans un pavillon du parc de Windsor.

ACTE PREMIER

Un salon de l'hôtel Buckingham.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MAC ALLAN, JOHN BRED, RUSSEL, DIKINS, VALETS et CRÉANCIERS DU DUC, puis JERNINGHAM.

Au lever du rideau, le devant de la scène est vide; mais on aperçoit, dans la galerie du fond, Mac Allan, John Bred et les autres Créanciers, que les Laquais du Duc ne veulent pas laisser pénétrer dans le salon.

JOHN BRED.

De par saint Georges, nous entrerons!

TOUS LES CRÉANCIERS.

Oui, oui!

JOHN BRED.

Milord nous doit; nous voulons voir milord... Allons, camarades, débarrassons-nous de cette valetaille.

(Les coups de poing commencent à pleuvoir sur les Valets; et, parmi les plus chauds assaillants, on remarque John Bred et Mac Allan en Écossais.

JERNINGHAM, entrant par une porte de côté.

Eh bien, que signifie cela, messieurs, et que se passe-t-il? De la violence chez milord duc!

JOHN BRED, s'avançant.

Ah! c'est vous, monsieur Jerningham! Nous allons enfin trouver à qui parler. J'étais las, pour mon compte, de ne trouver que de quoi battre.

JERNINGHAM.

Vous vous en acquittez cependant à merveille, maître John.

JOHN BRED.

J'ai la prétention de tenir ce qu'il y a de mieux en chevaux et en coups de poing, et, si votre maître et vos valets veulent me rendre justice, ils vous diront, monsieur Jerningham, qu'il n'y a jamais eu seigneur mieux monté et laquais mieux battus.

JERNINGHAM.

Il n'y a même pas contestation là-dessus, mon cher mon-

sieur John Bred, et milord le disait encore hier à Sa gracieuse Majesté le roi Charles II, qui le complimentait.

JOHN BRED.

Sur quoi?

JERNINGHAM.

Sur ce qu'il était le gentilhomme d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande le mieux logé, le mieux mis et le mieux équipé. Ce à quoi milord répondait : « Eh bien, sire, voulez-vous être aussi bien équipé, aussi bien mis, aussi bien logé que moi? Prenez Russel, mon tapissier, Dikins, mon tailleur, et John Bred, mon marchand de chevaux. »

JOHN BRED.

Comment! le roi disait cela à milord, et milord...?

JERNINGHAM.

Faisait littéralement au roi la réponse que je viens de vous répéter.

RUSSEL.

Dis donc, John Bred, si nous pouvions, par milord, obtenir la fourniture de la cour?

JERNINGHAM.

Rien de plus facile.

DIKINS.

Ce serait une glorieuse affaire.

JERNINGHAM.

Sa Grâce n'a pour cela que deux mots à dire à Sa Majesté, et il y en a déjà un de dit.

JOHN BRED.

Alors, monsieur Jerningham, il faudrait tâcher qu'il dît l'autre.

JERNINGHAM.

Eh bien, mes bons amis, je ne vous cacherai pas que c'était mon intention.

JOHN BRED.

Vraiment!

JERNINGHAM.

Ce matin même, je devais vous écrire à ce sujet-là. C'est le dernier ordre que m'a donné, hier au soir, milord en se couchant; mais, puisque le hasard fait que vous voici...

JOHN BRED.

Oh! mon Dieu, oui... le hasard!... vous avez dit le mot, monsieur Jerningham. Nous passions, Russel, Dikins et moi, de-

vant l'hôtel, et nous nous sommes dit : « Eh bien, puisque nous voilà en face du palais de milord, si nous montions chez Sa Grâce pour demander des nouvelles de sa santé ? »

JERNINGHAM.

« Et nous nous informerions en même temps, avez-vous ajouté, si elle ne serait point, par hasard, en disposition de nous payer nos factures. »

JOHN BRED.

Eh bien, nous vous avouons, monsieur Jerningham, puisque vous nous en parlez le premier, que cela ne nous ferait pas de peine de toucher quelques guinées... Il y a longtemps que nous n'avons rien reçu.

JERNINGHAM.

Laissez-moi le soin de cela... Je sais mieux que personne les jours où milord a de l'argent... Donnez-moi vos factures; car je présume que vous les avez sur vous, toujours par hasard.

JOHN BRED.

Je ne les quitte jamais... Vous comprenez, au moment où l'on s'y attend le moins, on peut rencontrer une occasion...

JERNINGHAM.

Comme celle-ci, n'est-ce pas? et il faut la saisir aux cheveux... Peste! c'est prudemment pensé. Voyons, donnez cela, et revenez dans une heure...

JOHN BRED.

Pour en toucher le montant?

JERNINGHAM.

Non, mais pour apporter à milord vos demandes.

JOHN BRED.

De fournisseurs de la cour?

JERNINGHAM.

Oui ; milord les appuiera.

JOHN BRED.

Ce serait bien aimable à Sa Grâce. Mais il faudra aussi qu'elle nous donne un petit à-compte... oh! mon Dieu, rien que les trois quarts de ce qu'elle nous doit; nous attendrons pour le reste.

JERNINGHAM, de mauvaise humeur.

Eh bien, soit, revenez dans une heure.

JOHN BRED.

C'est convenu. (Montrant les Laquais.) Maintenant, il ne nous

reste plus qu'à faire des excuses à ces messieurs des coups...

JERNINGHAM.

Inutile, c'est leur état.

JOHN BRED.

Alors, c'est autre chose.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE II

JERNINGHAM, MAC ALLAN, assis dans un coin.

JERNINGHAM, se croyant seul.

Les malotrus! de l'argent! ils veulent de l'argent parce qu'on leur en doit... La belle raison! (Apercevant l'Écossais.) Eh! eh! quel est celui-là? (Il va à Mac Allan). Mon ami...

MAC ALLAN, l'interrompant.

D'abord, je ne suis pas votre ami, attendu que je ne vous connais pas et que c'est la première fois que nous nous voyons.

JERNINGHAM.

Ah! nous sommes fier!

MAC ALLAN.

Nous sommes Écossais.

JERNINGHAM.

C'est cela que je voulais dire... Eh bien, vous avez entendu ce que j'ai dit à vos camarades; pourquoi n'êtes vous point parti avec eux?

MAC ALLAN.

Avec qui?

JERNINGHAM.

Avec les gens qui sortent d'ici.

MAC ALLAN.

Les gens qui sortent d'ici ne sont pas mes camarades.

JERNINGHAM.

N'êtes-vous pas un des créanciers de milord?

MAC ALLAN.

Oui, si la reconnaissance est considérée comme une dette; sinon, milord ne me doit rien.

JERNINGHAM.

Ah çà! mais, alors, qui êtes-vous?

MAC ALLAN.

Je suis Mac Allan, laird de Dumbiky, du comté de Durham.

JERNINGHAM.

Que voulez-vous?

MAC ALLAN.

Voir milord.

JERNINGHAM.

Dans quelle intention?

MAC ALLAN.

Pour obtenir de lui qu'il mette cette requête sous les yeux de Sa Majesté.

JERNINGHAM, avec dédain.

Alors, vous êtes un solliciteur.

MAC ALLAN.

Vous vous trompez, je ne sollicite pas.

JERNINGHAM.

Que faites-vous donc?

MAC ALLAN.

Je réclame.

JERNINGHAM, haussant les épaules.

C'est la même chose.

MAC ALLAN.

En Angleterre peut-être, mais pas en Écosse.

JERNINGHAM.

Et, venant demander un service à milord, vous vous êtes introduit chez lui avec violence.

MAC ALLAN.

Dame, on fait comme on peut; il y a quinze jours que j'essaye d'entrer par toutes les portes, et que, par toutes les portes, on me repousse.

JERNINGHAM.

De sorte qu'aujourd'hui...?

MAC ALLAN.

Au moment où j'étais en train de me morfondre, comme hier, comme avant-hier, comme les autres jours, j'ai rencontré des gens qui disaient : « Il faut que nous entrions ; et vous? — Et moi aussi, ai-je répondu, il faut que j'entre. » Alors, ils se sont mis à taper; moi, j'ai tapé comme eux; j'ai cru que c'était l'habitude en Angleterre. Moi, vous comprenez, je n'en sais rien, je suis Écossais... En tout cas, il paraît que c'est le bon moyen.

Digitized by Google

JERNINGHAM.

Oui, je vous ai vu à l'œuvre; vous y alliez de bon cœur, mon maître!

MAC ALLAN.

Par esprit national, voilà tout.

JERNINGHAM.

Il est fâcheux, mon cher ami, qu'un si bel exploit ne doive vous mener à rien.

MAC ALLAN.

Il me semble cependant que, jusqu'à présent, cela ne va pas trop mal.

JERNINGHAM.

Oui; mais, à présent, vous allez sortir.

MAC ALLAN.

Moi?

JERNINGHAM.

Oui, vous.

MAC ALLAN.

Oh! non, pas si fou! on a trop de mal à entrer.

(Il s'assied.)

JERNINGHAM.

Eh bien, mais que faites-vous donc?

MAC ALLAN.

Vous le voyez, je m'assieds.

JERNINGHAM.

Vous vous asseyez?

MAC ALLAN.

Je suis très-fatigué. Depuis sept heures du matin, je suis sur mes jambes.

JERNINGHAM.

Et que comptez-vous faire dans ce fauteuil?

MAC ALLAN.

Parbleu! je compte attendre.

JERNINGHAM.

Quoi?

MAC ALLAN.

Le lever de Sa Grâce.

JERNINGHAM.

Sa Grâce ne se lèvera pas ce matin.

MAC ALLAN.

Pourquoi cela?

JERNINGHAM.

Parce qu'elle a couché dehors.

MAC ALLAN.

C'est bien, elle rentrera.

JERNINGHAM.

Ah çà! monsieur l'Écossais, faudra-t-il que je sonne?

MAC ALLAN.

Sonnez si vous voulez. Qu'est-ce que cela peut me faire, à moi?

JERNINGHAM.

Je vous préviens que c'est pour appeler les laquais.

MAC ALLAN.

Appelez.

JERNINGHAM.

Et que, si vous ne voulez pas sortir de bonne volonté...

MAC ALLAN.

Eh bien?

JERNINGHAM.

Ils vous feront sortir de force.

MAC ALLAN, se levant.

Par saint André, monsieur, n'avez-vous point parlé de me mettre à la porte?

JERNINGHAM.

Et, quand j'aurais parlé de cela, qu'auriez-vous à dire?

MAC ALLAN.

J'aurais à dire que, si mon oncle David Mac Mahon de Susquebaugh avait été aussi impertinent, lorsque, dans la nuit du 16 septembre 1651, Sa Majesté Charles II et Sa Grâce milord duc de Buckingham vinrent lui demander un asile, Sa Majesté aurait bien pu avoir la tête tranchée comme le roi son père, et Sa Grâce être pendue comme lord Monrose. (Se rasseyant.) Voilà ce que j'aurais à dire.

JERNINGHAM, à part.

Ah! diable! ceci, c'est autre chose. (Haut.) D'après ce que vous dites, monsieur, il paraîtrait qu'un membre de votre famille a rendu autrefois un service à milord.

MAC ALLAN.

Ah! mon Dieu, il lui a sauvé la vie, voilà tout. Mais, à cette époque-là, la vie était comptée pour si peu de chose, qu'il n'y

aurait rien d'étonnant à ce que milord eût oublié cette dette-là avec les autres.

JERNINGHAM, à part.

C'est probable. Mais si, par hasard, milord avait de la mémoire, il m'en voudrait peut-être d'avoir maltraité ce garçon. (Haut.) Écoutez-moi.

MAC ALLAN.

J'écoute.

JERNINGHAM.

Entendez-vous raison quelquefois?

MAC ALLAN.

Oui, quand on me parle poliment.

JERNINGHAM.

Je pèserai chaque parole.

MAC ALLAN.

Et pas de faux poids, hein?

JERNINGHAM.

Vous n'ignorez pas que milord est un des plus grands seigneurs du royaume.

MAC ALLAN.

Je sais cela.

JERNINGHAM.

Vous savez encore qu'on n'entre pas de force chez un simple particulier, encore moins chez le favori du roi.

MAC ALLAN.

Je n'entrerais pas de force chez un paysan qui me prierait poliment de rester dehors. Mais je vous ai raconté comment les choses s'étaient passées.

JERNINGHAM.

Aussi je vous excuse. Maintenant, voulez-vous vous en rapporter à ma parole?

MAC ALLAN.

C'est selon ce que vous me promettrez.

JERNINGHAM.

Je vous promets que je parlerai aujourd'hui à milord, et que, demain, milord vous recevra.

MAC ALLAN.

Sur votre honneur?

JERNINGHAM.

Sur mon honneur.

MAC ALLAN.

Très-bien. Maintenant, faites attention que, si demain je n'entre pas, ce n'est plus à milord, c'est à vous que je m'en prends.

JERNINGHAM.

Vous ferez comme vous l'entendrez. Avez-vous un mémoire?

MAC ALLAN.

J'en ai deux. Un dans chaque poche. Voyez. (Lisant.) « Le 13 septembre 1651, jour de la bataille de Worcester, mon oncle David Mac Mahon de Susquebaugh passa toute la nuit enfoncé jusqu'au cou dans un marais... Le 14 septembre 1651, lendemain de la bataille de Worcester, mon oncle David Mac Mahon de Susquebaugh passa la journée tout entière caché dans les branches d'un arbre... Le 15 septembre... »

JERNINGHAM.

Mais l'affaire importante, l'hospitalité donnée au roi et à Sa Grâce...

MAC ALLAN.

Elle est à sa date. « Le 16 septembre 1651, surlendemain de la bataille de Worcester, mon oncle David Mac Mahon de Susquebaugh donna l'hospitalité...

JERNINGHAM.

Silence!

MAC ALLAN.

Qu'y a-t-il?

JERNINGHAM.

Monseigneur qui sort de son lit... Et vite, vite!

MAC ALLAN.

Quoi, vite?

JERNINGHAM.

Il pourrait trouver mauvais qu'un étranger fût ici sans que je l'eusse averti de sa présence.

MAC ALLAN.

C'est juste. Mais vous l'avertirez, c'est convenu.

JERNINGHAM.

Aujourd'hui même.

MAC ALLAN.

Alors, demain?...

JERNINGHAM.

Demain, vous pourrez vous présenter à l'hôtel, votre nom sera donné.

MAC ALLAN.

Dites-lui que, pour cette hospitalité donnée au roi et au duc, le séquestre a été mis par Cromwell sur les biens de mon oncle David, et que ce séquestre n'est pas encore levé.

JERNINGHAM.

C'est bien, c'est bien... on le lèvera. (Mac Allan veut sortir par le fond.) Non, non, par ici... Vous pourriez rencontrer milord. Traversez cette chambre, la porte à gauche, le corridor à droite, puis, tout au bout, l'escalier dérobé... Allez, allez... (A part.) Il était temps.

SCÈNE III

LE DUC DE BUCKINGHAM, en robe de chambre, suivi de DEUX LAQUAIS, dont l'un porte la veste et l'autre le manteau, le chapeau et l'épée ; on pose le tout sur des chaises. JERNINGHAM.

LE DUC.

Viendra-t-on quand je sonne ?

JERNINGHAM.

J'étais retenu ici pour le service de Votre Grâce.

LE DUC.

Vraiment ?

JERNINGHAM.

La matinée a été chaude, monseigneur.

LE DUC.

En effet, j'ai entendu quelque bruit.

JERNINGHAM.

C'étaient les fournisseurs de Votre Grâce qui forçaient la porte.

LE DUC.

Il fallait les jeter par la fenêtre. A quoi s'occupent donc tous ces fainéants de valets que je vois bâiller à se démonter la mâchoire toutes les fois que je traverse mes antichambres?

JERNINGHAM.

Ce n'est pas leur faute, monseigneur ; ils ont fait une résistance superbe. Mais le Dieu des armées s'est déclaré contre eux, et ils ont été battus.

LE DUC.

Et alors?

JERNINGHAM.

Alors les fournisseurs de Sa Grâce ont fait irruption jusque dans ce boudoir.

LE DUC.

Que voulaient-ils, en définitive?

JERNINGHAM.

Ils voulaient savoir quand monseigneur daignerait les payer.

LE DUC.

Ils sont bien curieux... Mes lettres.

JERNINGHAM, à un Valet.

Les lettres de monseigneur.

LE DUC.

Et après?

JERNINGHAM.

L'intendant de milord est venu.

LE DUC.

Que la peste l'étouffe!

JERNINGHAM.

Monseigneur ne peut faire un souhait plus facile à exaucer. Nous avons justement cette terrible maladie sous la main.

LE DUC.

Qu'est-il donc arrivé? est-ce que ce vaisseau pestiféré a rompu son ban?

JERNINGHAM.

Non, monseigneur; mais, comme il est chargé d'étoffes d'Orient, étoffes dont nos dames sont très-curieuses, il paraît que des contrebandiers sont parvenus à tromper la vigilance des gardes, et que des symptômes de peste se sont manifestés hier dans la Cité. Deux marchands qui avaient acheté de ces marchandises en sont morts.

LE DUC.

C'est justice : ils sont punis par où ils ont péché. Mais il me semble qu'avant de parler de la peste, nous parlions d'autre chose.

JERNINGHAM.

Je disais à monseigneur que son intendant...

LE DUC.

Ah! c'est juste.

JERNINGHAM.

Était venu pour causer avec Sa Grâce de cette hypothèque prise sur son domaine d'York.

LE DUC.

Eh bien, mais que les usuriers s'en emparent, qu'ils le dépècent, qu'ils le vendent, puisqu'il est impossible de le tirer de leurs mains.

JERNINGHAM.

Je ferai observer à monseigneur que son intendant parle non pas d'impossibilités, mais de difficultés seulement.

LE DUC.

S'il y a des difficultés, qu'il les aplanisse.

JERNINGHAM.

Mais, milord...

LE DUC.

Ah çà! monsieur Jerningham, il me semble que, si j'ai un intendant, c'est pour qu'il me vole d'abord et pour qu'il fasse mes affaires ensuite. Il m'a volé, eh bien, qu'il fasse mes affaires maintenant. Chaque chose à son tour, que diable!

JERNINGHAM.

Aussi prétend-il que, si milord veut signer ce papier...

LE DUC.

Ah çà! mais, niais que vous êtes, donnez-le donc tout de suite; il fallait commencer par là. (Il signe et trouve sur la table la demande de Mac Allan.) Et cet autre papier, est-ce encore quelque chose à signer? Pendant que j'y suis...

JERNINGHAM.

Non, monseigneur; ceci, c'est la requête d'un pauvre diable d'Écossais.

LE DUC, quittant la table.

Quand donc tous ces mendiants retourneront-ils dans leurs montagnes, et débarrasseront-ils, une fois pour toutes, l'Angleterre de leurs réclamations?

JERNINGHAM.

Celui-ci prétend qu'il a des droits à la bienveillance de Votre Grâce.

LE DUC.

Comment se nomme-t-il?

JERNINGHAM.

Mac Allan, laird de Dumbiky.

LE DUC.

Je ne le connais pas.

JERNINGHAM, aidant le Duc à mettre son pourpoint et son manteau.

Aussi dit-il que ce n'est pas lui, mais que c'est son oncle David Mac Mahon de Susquebaugh...

LE DUC.

En effet, je crois me souvenir de ce nom.

JERNINGHAM.

Qui a eu l'honneur d'offrir l'hospitalité au roi et à milord, trois jours après la bataille de Worcester.

LE DUC.

Le surlendemain, monsieur, le surlendemain; il nous a même donné un souper détestable. Je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui. S'il n'a que ce souvenir-là à invoquer...

JERNINGHAM.

Et cependant, monseigneur, ce souper, il l'a payé de toute sa fortune. Le protecteur a su l'anecdote et a mis le séquestre sur ses biens.

LE DUC.

Mais ce séquestre a été levé lors de la rentrée du roi.

JERNINGHAM.

Justement, milord, voilà l'erreur. On a oublié cette formalité, de sorte que la famille est ruinée.

LE DUC, froidement.

Ah! vraiment? Pauvres gens!

JERNINGHAM.

Mais un seul mot de Votre Grâce qui rappelle à Sa Majesté cet oubli, et...

LE DUC.

Ah! oui... avec cela que le moment est bien choisi, et que nous sommes dans de bons termes, Sa Majesté et moi! je ne sais quelles sottes histoires on aura encore été lui faire sur mon compte; de sorte que nous sommes au plus mal. Hier, à son lever, à peine si Sa gracieuse Majesté m'a parlé. Tout le monde me croit perdu, et l'on chante déjà ma disgrâce sur vingt airs différents.

JERNINGHAM.

Que dirai-je alors à ce pauvre garçon lorsqu'il reviendra?

LE DUC.

Vous lui direz de ne plus revenir. (Au Valet, qui lui apporte ses lettres sur un plateau d'argent.) Qu'est cela?

JERNINGHAM.

Le courrier de monseigneur. Monseigneur n'attendait-il pas ses lettres ?

LE DUC.

Voyons : « Vous êtes un ingrat et un perfide. » Ah ! bien ! une litanie sur le parjure, une jérémiade sur la perfidie. De vieilles paroles auxquelles on ne s'est pas même donné la peine de faire un air nouveau... « Duchesse de Clarick... » Brûlez cela, monsieur Jerningham, brûlez. (Il cherche une autre lettre.) Voyons celle-ci. Ah ! c'est de la petite comtesse de Sussex, la fille d'honneur de la reine... « Mon beau duc !... je vous écris avec une plume arrachée à l'aile de l'Amour... » Ah ! pardieu ! comtesse, vous lui en avez encore laissé assez pour qu'il s'envole. Pendant que vous le teniez, vous auriez bien dû le plumer tout entier, ce drôle-là. « Pour vous dire que, selon votre promesse, je vous attendrai ce soir à onze heures, pleine de confiance dans mon Buckingham. » Ces petites filles ne doutent de rien, ma parole d'honneur ! Brûlez, brûlez, Jerningham... Ah ! diable !... cette écriture... Je ne me trompe pas... non... (Il ouvre précipitamment la lettre.) « Nelly ! »

JERNINGHAM.

Une lettre de Nelly ?

LE DUC.

Eh bien, qu'y a-t-il donc là d'étonnant ? ne savez-vous pas que je suis un de ses adorateurs ? (Lisant.) « Milord duc, vous m'avez dit souvent que vous n'aviez rien à me refuser. J'ai une grâce à vous demander ; pouvez-vous me recevoir ce matin en audience très-particulière ?... » Je le crois bien, pardieu ! Ah ! elle y vient donc, à la fin !

JERNINGHAM.

Comment, monseigneur, la favorite du roi ?

LE DUC.

Vous savez bien, monsieur Jerningham, que j'ai pour habitude d'être le rival éternel de Sa Majesté.

JERNINGHAM.

Monseigneur, vous vous perdrez par trop d'audace.

LE DUC.

Mais non, au contraire ; tu sais bien que je n'ai jamais eu d'autre planche de salut. C'est par ses favorites que j'ai toujours dominé le roi. Nelly avait résisté seule, et la voilà qui y vient d'elle-même. Il faut que j'entre à toute heure chez le

roi, sinon par la porte, du moins par la fenêtre. Escalier ou échelle, peu m'importe. L'échelle de Nelly est placée, et solidement, à ce que je crois du moins ; va pour l'échelle.

JERNINGHAM.

Monseigneur ferait bien mieux de s'occuper de cette jeune fille dont je lui ai parlé.

LE DUC.

Monsieur Jerningham, je vous vois venir. Vous avez peur et vous voulez me lancer sur une fausse piste.

JERNINGHAM.

Non, d'honneur, milord, cette jeune fille est un trésor.

LE DUC.

Cette petite Écossaise?

JERNINGHAM.

Une véritable rose des monts Cheviots.

LE DUC.

Jolie?

JERNINGHAM.

Comme toutes les Nelly de la terre.

LE DUC.

Chut! pas de sacrilége. Quand la divinité sera renversée de son autel, vous blasphémerez tout à votre aise.

JERNINGHAM.

Et sage...

LE DUC.

Monsieur Jerningham, vous m'en direz tant, que je ne vous croirai plus. Et où loge cette merveille?

JERNINGHAM.

Au *Chardon d'Écosse*.

LE DUC.

C'est bon... Surveillez-la... et, si j'ai un instant, nous verrons.

JERNINGHAM.

Cela suffit, monseigneur.

LE DUC.

Maintenant, faites-moi le plaisir de surveiller l'arrivée de Nelly, et, dès qu'elle paraîtra, faites-la monter par l'escalier dérobé. Allez, monsieur Jerningham, allez; puis, comme je ne veux pas être dérangé, donnez l'ordre qu'on ne laisse entrer ni sortir personne de l'hôtel.

SCÈNE IV

LE DUC, seul, relisant la lettre.

« Milord duc, vous m'avez dit souvent que vous n'aviez rien à me refuser. J'ai une grâce à vous demander ; pouvez vous me recevoir ce matin en audience très-particulière ? » Ces femmes ont une manière d'écrire qui dit tout et ne dit rien. Je ne sais vraiment pas pourquoi on leur interdit la politique. La plus naïve jeune fille en remontrerait au plus rusé diplomate. (Relisant.) « Milord duc... » Ah ! j'entends du bruit du côté de l'escalier dérobé. C'est elle, sans doute.

(Il va à la porte et l'ouvre doucement, tandis que, de son côté, Mac Allan la pousse avec précaution.)

SCÈNE V

LE DUC, MAC ALLAN.

Ils avancent la tête chacun d'un côté de la porte.

LE DUC.

Venez, belle Nelly, venez.

MAC ALLAN.

Pardon, mais c'est que je me suis perdu.

LE DUC.

Qui êtes-vous ?

MAC ALLAN.

Je suis Mac Allan, laird de Dumbiky.

LE DUC.

Que cherchez-vous ?

MAC ALLAN.

Je cherche mon chemin.

LE DUC.

Que voulez-vous ?

MAC ALLAN.

Sortir d'ici.

LE DUC.

Qui vous en empêche ?

MAC ALLAN.

Je me suis égaré.

LE DUC.

Comment, égaré?

MAC ALLAN.

Oui, tout à l'heure, j'étais là à causer avec M. Jerningham. Tout à coup, il m'a poussé dans cette chambre en me disant : « La porte à gauche ou à droite, — je ne sais plus bien ; — le corridor à droite ou à gauche, — je ne me rappelle plus ; — l'escalier dérobé, le couloir, l'antichambre ; » tout cela s'est mêlé dans mon esprit ; j'ai pris la porte en face, je n'ai trouvé aucun corridor. J'ai cherché inutilement l'escalier dérobé ; je n'ai pas osé appeler, je n'ai pas osé sonner, et, depuis un quart d'heure, je me promène de chambre en chambre... sans savoir où je vais. Mais, puisque vous voilà, vous allez me montrer mon chemin, et, si jamais vous venez en Écosse, et que vous ayez besoin d'un guide, eh bien, je vous rendrai la pareille.

LE DUC, montrant la porte du fond.

Merci. Prenez cette porte, elle donne dans l'antichambre. Cette fois, il n'y aura plus à vous tromper. Allez.

MAC ALLAN.

Très-bien. (Il fait un pas vers la porte et revient). A propos, est-ce que vous êtes attaché à la maison du duc?

LE DUC.

Non, je suis son ami.

MAC ALLAN, revenant.

Son ami! diable!... un instant. (Tirant sa requête.) « Le 13 septembre 1651, mon oncle David Mac Mahon de Susquebaugh passa la nuit enfoncé jusqu'au cou dans un marais. »

LE DUC.

Eh bien, que m'importe, à moi?

MAC ALLAN.

Attendez. « Le 14 septembre 1651, mon oncle David Mac Mahon de Susquebaugh... »

LE DUC.

Chut!

MAC ALLAN.

Quoi?

LE DUC.

C'est elle, cette fois.

MAC ALLAN.

Qui, elle?

LE DUC.

Mon cher ami, vous me conterez tout cela demain. Mais j'attends quelqu'un avec qui je désire demeurer seul.

MAC ALLAN.

Je ne veux gêner personne; vous me promettez de parler au duc?

LE DUC.

Je vous le promets.

MAC ALLAN.

Alors, à demain.

LE DUC.

Oui, à demain... Allez, allez, par cette porte... Bien !

(Mac Allan sort; le Duc tire la porte dn fond. En même temps, Nelly entr'ouvre la porte de côté.)

SCÈNE VI

LE DUC, NELLY.

NELLY.

On m'a dit que je pouvais entrer sans être indiscrète.

LE DUC.

Vous, indiscrète, charmante Nelly? Comment donc! vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites, j'espère... C'est moi, tout au contraire, qui, depuis une heure, vous attends avec une impatience...

NELLY.

Je comprends cela. Votre Grâce est si bien habituée à faire attendre les autres.

LE DUC.

Mettez mon exactitude à l'épreuve, belle Nelly, et vous verrez que je suis un composé de contrastes.

NELLY.

En vérité, monseigneur, en vous trouvant si plein de galanterie pour moi, je suis désespérée d'avoir si peu de chose à vous demander.

LE DUC.

Comment! je suis assez heureux pour que vous ayez une demande à me faire, madame? Parlez vite, et, à part les étoiles du ciel, qui appartiennent à Dieu, et la couronne d'Angleterre, qui est au roi, je mets tout le reste à votre disposition.

NELLY.

Oh ! mon Dieu, quel malheur, je le répète, d'être si humble dans mes désirs, quand je suis, à ce qu'il paraît, si puissante auprès de vous !

LE DUC.

Eh ! madame, vous connaissez mieux que personne cette puissance dont vous paraissez douter ; et je suis même on ne peut plus étonné que, pouvant tout exiger de Dieu, vous veniez faire votre prière à l'un de ses saints.

NELLY.

Et, si c'est à vous, milord, que je voulais avoir cette reconnaissance et non au roi, qu'avez-vous à dire?

LE DUC.

Que vous me rendez fier et heureux en me plaçant sur la même ligne que Sa Majesté !

NELLY.

Eh bien, milord, puisqu'il faut en arriver au sujet de ma visite, je vous dirai que je viens vous prier de rendre la liberté à un pauvre diable de poëte qui est en prison.

LE DUC.

Sans doute pour avoir fait quelque satire contre Sa très-gracieuse Majesté ou contre son très-indigne favori.

NELLY.

Oh ! mon Dieu, non; pour avoir tout bonnement oublié de payer un billet de cinquante livres sterling, ce qui est beaucoup plus prosaïque. Aussi, milord, je viens à vous qui êtes le distributeur des largesses royales, vous prier au nom des Muses, les seules maîtresses auxquelles vous ne soyez pas infidèle, de faire cette aumône à un pauvre confrère.

LE DUC.

Comment! la belle Nelly, la reine de la prodigalité, la fée de la bienfaisance, a recours à moi pour cinquante livres sterling? Décidément, comme je m'en étais douté, mon adorable Thalie, votre demande n'était qu'un prétexte.

NELLY.

Vraiment ! vous avez déjà eu cette idée?

LE DUC.

Un baiser contre mille louis, madame, et répondez franchement ; je tiens le pari. Vous n'êtes pas venue pour me demander une chose qu'il était si facile de faire vous-même, n'est-ce pas ?

NELLY.

Vous avez le don de lire au plus profond des cœurs, milord, et une pauvre femme est bien malheureuse quand elle se présente devant vous; car elle ne peut cacher le plus petit secret à Votre Grâce. Eh bien, oui, milord, vous avez deviné juste.

LE DUC.

Ainsi votre prétendu protégé...?

NELLY.

Un instant, un instant; le protégé existe toujours, quoique, pour l'heure, il soit relégué au second plan. Laissez-moi la conscience d'avoir fait une bonne action en même temps qu'une démarche hasardeuse; l'une servira d'excuse à l'autre.

LE DUC.

Ainsi vous disiez...?

NELLY.

Je disais, milord, que j'étais heureuse de voir votre empressement à mon égard.

LE DUC.

Est-ce parce que vous y trouvez la preuve que, malgré vos rigueurs, je vous aime encore?

NELLY.

Non, mais parce que j'y puise la conviction que, malgré mes bontés, le roi m'aime toujours.

LE DUC.

Comment cela, madame? Je cherche à comprendre...

NELLY.

Ah! pour un diplomate, milord...

LE DUC.

J'avoue ma maladresse.

NELLY.

Eh bien, milord, j'avais peur, je ne sais pourquoi, d'avoir, depuis quelques jours, près de Sa Majesté une rivale... triomphante... Mais, puisque le duc de Buckingham, le compagnon, le favori, le confident du roi... me reçoit à ma première requête... m'accorde du premier coup la grâce que je lui demande, et veut bien me faire entendre qu'il ne me trouve pas tout à fait indigne de son attention, c'est que ma puissance n'a subi aucune atteinte... Milord duc de Buckingham est trop bon courtisan pour user son crédit en faveur d'une femme qui aurait perdu le sien. Merci deux fois, milord: merci pour mon poëte, merci pour moi.

LE DUC, piqué.

Si c'est pour cela véritablement que vous êtes venue, madame, rassurez-vous; vous êtes toujours la seule, la véritable reine... reine de beauté, reine de puissance, et, malgré le désappointement que j'éprouve, soyez convaincue que Votre Majesté trouvera en moi un fidèle et dévoué serviteur. Qu'elle ordonne donc, et je suis prêt à lui prouver mon obéissance à ses moindres désirs.

NELLY.

Eh bien, Ma Majesté ordonne que vous alliez me chercher une bourse de cent livres sterling pour mon pauvre prisonnier. Allez, milord.

LE DUC.

A l'instant même, madame; et vous m'excuserez, je l'espère, de vous laisser seule, en songeant que cette incivilité apparente n'est qu'une preuve de mon obéissance réelle.

(Il sort par une des portes de côté.)

SCÈNE VII

NELLY, seule.

Tous ces hommes à la mode sont véritablement bien étranges! On ne peut faire un pas vers eux, qu'ils ne prennent ce pas pour une avance... le duc surtout. Mais qu'a-t-il donc de plus que les autres, le duc?... Il est bien fait, c'est un caprice de la nature... il est élégant, c'est un compliment à faire à son tailleur... il est généreux, parce qu'il est plus facile de donner que de refuser... gai, parce qu'il est jeune et se porte bien... brave, parce qu'une lâcheté le déshonorerait... spirituel, parce qu'il ne peut pas s'empêcher de l'être... voilà tout... Eh bien, mais, au fait, c'est quelque chose que tout cela... c'est beaucoup même... c'est trop!... et, si jamais j'oubliais le roi, décidément ce ne serait pas pour le duc, car j'aurais peur, à mon tour, d'en devenir folle.

SCÈNE VIII

NELLY, assise; MAC ALLAN, rouvrant la porte du fond et passant la tête par l'entre-baillement.

MAC ALLAN.

Dites-moi donc, vous vous êtes trompé : on ne peut pas sortir. Monseigneur le duc de Buckingham a défendu d'ouvrir la porte de l'hôtel à qui que ce fût. De sorte que je suis prisonnier!... (Apercevant Nelly.) Tiens, une femme!

NELLY.

Que demandez-vous, mon ami?

MAC ALLAN.

Pardon, madame; je demande à m'en aller, voilà tout. Mais il paraît qu'il est aussi difficile de sortir d'ici que d'y entrer.

NELLY.

Comment cela?

MAC ALLAN.

Il paraît que milord attendait quelqu'un et désirait ne pas être troublé dans son tête-à-tête; car il a donné l'ordre de ne laisser entrer ni sortir personne.

NELLY, à part.

Allons, décidément, monseigneur se croyait en bonne fortune.

MAC ALLAN.

Si seulement vous aviez la bonté de me dire où je puis attendre... j'attendrais, moi, madame; je ne suis pas pressé.

NELLY.

Non, c'est inutile; je dirai un mot au duc, et il lèvera la consigne.

MAC ALLAN.

Vous connaissez donc le duc?

NELLY.

Beaucoup.

MAC ALLAN.

Et vous avez de l'influence sur lui?

NELLY, souriant.

Je suis toute-puissante pour le moment.

MAC ALLAN.

En ce cas, madame, permettez, vous pouvez me rendre un grand service.

NELLY.

Dites. J'ai un faible pour les Écossais.

MAC ALLAN, tirant un placet de sa poche.

Mon oncle David Mac Mahon de Susquebaugh...

NELLY.

Comment! David Mac Mahon de Susquebaugh, dites-vous?

MAC ALLAN.

Oui, c'était mon oncle.

NELLY.

Alors vous êtes donc...?

MAC ALLAN.

Je suis son neveu.

NELLY.

Mac Allan?

MAC ALLAN.

Laird de Dumbiky.

NELLY.

C'est cela.

MAC ALLAN.

Comment! vous me connaissez?

NELLY.

Et vous, vous ne me reconnaissez pas?

MAC ALLAN.

Non.

NELLY.

Regardez-moi.

MAC ALLAN.

Attendez donc...

NELLY.

Eh bien?

MAC ALLAN.

Impossible!

NELLY.

Pourquoi?

MAC ALLAN.

Vous ressemblez...

NELLY.

A qui?

MAC ALLAN.

A une petite fille...

NELLY.

Après?

MAC ALLAN.

Qui avait été abandonnée.

NELLY.

Par qui ?

MAC ALLAN.

Par des bohémiens.

NELLY.

Où ?

MAC ALLAN.

Sur les bords de la Tweed.

NELLY.

Et qui fut recueillie?

MAC ALLAN.

Par mon oncle David.

NELLY.

Elle s'appelait?

MAC ALLAN.

Nelly.

NELLY.

C'est cela même.

MAC ALLAN.

Comment! cette petite fille...?

NELLY.

Oui.

MAC ALLAN.

Qui a quitté l'Écosse il y a quinze ans...?

NELLY.

Oui.

MAC ALLAN.

Cette Nelly... ?

NELLY.

Oui.

MAC ALLAN.

C'était... ?

NELLY.

C'était moi.

MAC ALLAN.

C'était toi ! Oh ! pardon, madame, mille fois pardon !

NELLY.

Non, non... Mais voyons vite, mon cher Dumbiky, que voulez-vous? que désirez-vous? que venez-vous chercher à Londres?

MAC ALLAN.

Vous savez que mon oncle avait été ruiné par le séquestre?

NELLY.

Oui; mais je présume qu'à la rentrée du roi ce séquestre a été levé.

MAC ALLAN.

Au contraire.

NELLY.

Oh! mon Dieu! dites vite, car j'ai beaucoup à racheter envers vous et votre famille. Vous venez ici... ?

MAC ALLAN.

Faire valoir mes droits à la fortune de mon oncle; dont je suis le seul héritier.

NELLY.

Alors, on vous a dit qu'il fallait s'adresser au duc de Buckingham.

MAC ALLAN.

M'aurait-on trompé?

NELLY.

Non, à lui d'abord; puis, s'il ne fait pas ce que nous voulons...

MAC ALLAN.

Eh bien?

NELLY.

Eh bien, nous irons plus haut.

MAC ALLAN.

Mais plus haut que lui, c'est le roi.

NELLY.

Eh bien, nous irons au roi... Chut! le voilà!

MAC ALLAN, tirant le placet de sa poche.

Qui? le roi?

NELLY.

Non, le duc.

MAC ALLAN.

Comment! le duc, c'est... ?

NELLY.

C'est Sa Grâce, à laquelle j'ai l'honneur de vous présenter.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC à part.

Encore cet Écossais! (Haut.) Voudrez-vous bien m'expliquer, madame... ?

NELLY.

C'est tout simple, milord : j'avais un protégé en prison à Newgate, et un protégé en prison chez vous. Vous vous plaigniez tout à l'heure que je vous demandasse si peu. Maintenant, milord, je vous demande beaucoup.

LE DUC.

Et que demandez-vous, madame?

NELLY.

Je vous demande votre protection pour ce jeune homme, qui vient faire auprès de Sa Majesté la réclamation la plus juste qui ait jamais existé.

MAC ALLAN.

Oh! pour cela, oui... Mon oncle David Mac Mahon de Susquebaugh...

LE DUC.

Je sais, je sais... Mais comment ce jeune homme est-il encore ici?

NELLY, d'un ton railleur.

Par la raison infiniment simple que, Votre Grâce ayant craint, sans doute, que je ne voulusse fuir de force, avait donné l'ordre de ne laisser sortir personne.

LE DUC.

C'est juste, je l'avais oublié. Vous pardonnez ?...

NELLY.

D'autant plus volontiers que, sans cela, je n'eusse point rencontré mon jeune ami le laird de Dumbiky.

LE DUC.

Mais vous connaissez donc ce jeune homme?

NELLY.

Nous avons été élevés ensemble. N'avez-vous pas entendu dire quelquefois, milord, par ces marchands de scandale qu'on appelle les poëtes, que j'étais une pauvre enfant de

bohème, oubliée par mes parents sur les bords d'une rivière, et recueillie par un brave laird écossais?

LE DUC.

Oui; mais je n'en ai pas cru un mot.

NELLY.

Eh bien, vous avez eu tort, monseigneur, car c'est l'exacte vérité. Eh bien, ce brave laird écossais qui m'a recueillie...

LE DUC.

C'était...?

MAC ALLAN.

C'était mon oncle David Mac Mahon de...

LE DUC.

Ah çà! mais, ce gaillard-là, il a donc recueilli tout le monde?

NELLY.

Vous sentez, milord, qu'après un pareil service, je serai très-reconnaissante à celui...

LE DUC.

Cela suffit, madame, et vous pouvez être tranquille.

NELLY, à Mac Allan, à demi-voix.

Où demeurez-vous?

MAC ALLAN.

A l'auberge du *Chardon d'Écosse.*

NELLY.

J'irai vous y voir.

MAC ALLAN.

Bien.

NELLY.

Milord...

LE DUC, faisant le geste de conduire Nelly à la porte secrète.

Madame, si vous voulez accepter mon bras...

NELLY.

Oh! non... Par la porte de tout le monde, milord. Réservez celle-ci pour les grandes dames qui viennent vous rendre visite incognito. La pauvre Nelly, comédienne au théâtre de Drury-Lane, n'est point digne de tant d'honneur.

LE DUC, à part.

Ah! démon, tu m'as joué... mais je prendrai ma revanche.

(Il conduit Nelly jusqu'au fond.)

SCÈNE X

LE DUC, MAC ALLAN, puis JERNINGHAM.

MAC ALLAN, à part.

Si je comprends quelque chose à tout ce qui m'arrive aujourd'hui, je veux que...

LE DUC, redescendant la scène.

Eh bien, voyons, mon jeune ami, de quoi s'agit-il?

MAC ALLAN, à part.

Le duc m'appelle son ami!

LE DUC.

Vous dites donc que cette requête...?

MAC ALLAN.

A besoin d'être appuyée par Votre Grâce.

JERNINGHAM, entrant, bas, au Duc.

Milord...

LE DUC, à l'Écossais.

Vous permettez?

MAC ALLAN.

Comment donc!

LE DUC, bas, à Jerningham.

Qu'y a-t-il?

JERNINGHAM, bas.

Ce sont vos fournisseurs qui reviennent avec leurs placets.

LE DUC.

Et ils veulent...?

JERNINGHAM.

Être brevetés de la cour.

LE DUC.

Rien que cela?

JERNINGHAM.

Pardon, Votre Seigneurie... ils exigent aussi que vous leur donniez un à-compte sur leurs mémoires.

LE DUC.

Un à-compte?... Rien n'est plus facile.

JERNINGHAM, étonné.

Notre caisse est vide:

LE DUC.

Écoute!

(Il lui parle bas à l'oreille.)

JERNINGHAM, bas, montrant l'Écossais.

Ce jeune homme!.. quoi! vous voulez...?

LE DUC.

De cette façon, j'aurai l'air de m'occuper du protégé de Nelly, et je ferai patienter mes vampires... Allons, va...

(Jerningham sort.)

MAC ALLAN, à part.

Que diable ont-ils à chuchoter ensemble?

LE DUC.

Maintenant, mon cher, me voilà tout à vous.

MAC ALLAN.

Que de bonté! Ainsi vous consentez, monseigneur, à remettre cette supplique à Sa Majesté?

LE DUC.

Je ferai mieux que cela : je vous présenterai vous-même.

MAC ALLAN.

Au roi?

LE DUC.

Oui; mais, vous comprenez, vous ne pouvez pas venir comme cela à la cour.

MAC ALLAN.

Pourquoi cela?

LE DUC.

Il vous faut des chevaux, des habits, des laquais, des voitures, un train enfin.

MAC ALLAN.

A moi?

LE DUC.

Sans doute. Si vous aviez l'air d'avoir besoin de quelque chose, on ne vous donnerait rien, mon cher ami.

MAC ALLAN.

En vérité?

LE DUC.

Oh! c'est ainsi!

MAC ALLAN.

Mais, moi, je n'ai pas d'argent pour acheter tout cela.

LE DUC.

Le beau mérite d'acheter avec de l'argent! Qui donc a de l'argent? On a du crédit, voilà tout.

MAC ALLAN.

Mais je n'ai pas de crédit, moi !

LE DUC.

Pas de crédit? Allons donc !... Quand on est neveu de David Mac Mahon de Susquebaugh, on peut acheter pour dix mille livres sterling sans tirer un penny de sa poche.

MAC ALLAN.

Vraiment?

LE DUC.

Vous allez voir... Je vais vous présenter à mes fournisseurs... les coquins les plus habiles, les plus chers et les plus commodes du monde.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JERNINGHAM, JOHN BRED, RUSSEL, DIKINS, CRÉANCIERS.

LE DUC.

Bonjour, messieurs, bonjour. Je sais de quoi il est question... Remettez-moi vos demandes.

JOHN BRED.

Comment, monseigneur, vous daigneriez...?

LE DUC.

Avec le plus grand plaisir, messieurs... Enchanté de faire quelque chose qui puisse être agréable à de si honnêtes gens.

JOHN BRED.

Eh bien, puisque nous trouvons Sa Grâce dans de si bienveillantes dispositions, nous en profiterons pour lui demander un léger à-compte.

LE DUC.

C'est trop juste... Écoutez... (Bas, à John Bred.) Si je vous fais monter la maison d'un de mes amis, riche à millions, les bénéfices que vous allez faire ne vous feront-ils pas prendre patience?...

JOHN BRED.

Certainement, Votre Seigneurie...

LE DUC, bas, lui montrant Mac Allan.

Eh bien, voilà le laird de Dumbiky... Je veux que le diable m'emporte s'il ne possède pas la moitié de l'Écosse... Mais, fantasque, bizarre, il a une manie : il dit toujours qu'il ne

possède rien... Ne vous inquiétez pas de ses paroles, mes maîtres, et taillez en plein drap... Les guinées sont au bout de l'aune.

(John Bred va parler aux autres Créanciers.)

JERNINGHAM, à qui un Laquais est venu parler bas.

Monseigneur...

LE DUC.

Eh bien?

JERNINGHAM.

Chiffinch, le valet de chambre de Sa Majesté, demande à parler à Votre Grâce.

LE DUC.

Faites-le entrer dans mon cabinet... J'y vais. Messieurs, cela tombe à merveille, justement le roi me fait demander.

(On voit Chiffinch qui passe au fond.)

JOHN BRED.

Oh! monseigneur...

LE DUC.

Adieu, messieurs; je vous recommande mon jeune ami le laird de Dumbiky. Traitez-le comme moi-même. (A part.) Le malheureux! ils vont l'écorcher vif.

(Il sort.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, hors LE DUC.

JOHN BRED, s'inclinant.

Milord, nous sommes vos très-humbles serviteurs.

(John Bred, Russel et Dikins entourent Mac Allan, qui les regarde avec une certaine inquiétude.)

MAC ALLAN.

Milord!

RUSSEL.

Sa Grâce monte sa maison, à ce qu'on nous assure?

MAC ALLAN.

Moi? Je ne monte rien du tout. Si l'on vous a dit cela, on vous a trompés.

DIKINS.

Soyez tranquille, monseigneur, vous ne trouverez nulle part meilleurs fournisseurs que nous.

JOHN BRED.

De quel poil milord désire-t-il son attelage?

MAC ALLAN.

Mon attelage?

RUSSEL.

Quelles sont les couleurs que milord préfère pour ses habits?

MAC ALLAN.

Mes habits?

DIKINS.

Monseigneur veut-il ses tentures en velours ou en soie?

MAC ALLAN.

Mes tentures?

JOHN BRED.

Je conseillerais à milord de prendre ses chevaux bais bruns, et ses carrosses vert-bouteille.

RUSSEL.

Si Sa Grâce veut être à la mode, les trousses bleues, le pourpoint gris et argent et le manteau grenat sont très-bien portés.

DIKINS.

A la place de monseigneur, je préférerais les tentures de velours... C'est un peu plus cher, mais c'est véritablement royal.

MAC ALLAN.

Ah çà! messieurs, êtes-vous fous?

JOHN BRED.

Pas le moins du monde, milord; au contraire, nous savons parfaitement ce que nous faisons.

MAC ALLAN.

Mais qui payera tout cela?

RUSSEL.

Que Votre Grâce se rassure, nous ne sommes point inquiets.

MAC ALLAN.

Ce n'est pas moi, dans tous les cas, attendu que je suis pauvre comme Job, je vous en préviens.

DIKINS.

Oui, nous savons que c'est la manie de monseigneur de ne pas avouer qu'il est riche.

MAC ALLAN.

De ne pas avouer que je suis riche?... Répétez un peu, s'il vous plaît, que c'est ma manie...

Digitized by Google

DIKINS.

Pardon si j'ai offensé monseigneur.

MAC ALLAN.

Monseigneur, Sa Grâce, milord, ma manie! Ah çà! messieurs, pas de précipitation... un peu de calme. Entendons-nous bien avant de faire les choses... ou bien, nous en serons fâchés après, vous verrez... et vous encore plus que moi.

JOHN BRED.

Ainsi, les chevaux bais bruns et les carrosses vert-bouteille.

MAC ALLAN.

Vous y tenez?

RUSSEL.

Six habits assortis dans les couleurs les plus à la mode.

MAC ALLAN.

Vous ne voulez pas en démordre?

DIKINS.

Des tentures de velours.

MAC ALLAN.

C'est votre opinion?

JOHN BRED.

Parfaitement.

MAC ALLAN.

Messieurs, je vous dis et je vous répète...

JERNINGHAM, bas.

Laissez-vous faire.

MAC ALLAN, *bas.*

Que je me laisse faire?

JERNINGHAM, bas.

C'est pour votre bien.

MAC ALLAN.

Vous le voulez absolument?

TOUS.

Eh! oui, sans doute.

MAC ALLAN.

Eh bien, alors, c'est dit, c'est convenu... Dix laquais en livrée dans mes antichambres; de l'argenterie à foison; des armoiries partout, des tableaux, des bronzes, un appartement meublé dans le dernier goût; six habits assortis; des carrosses bais bruns et des chevaux vert-bouteille; non, je veux dire des carrosses... Allons, c'est convenu... Rien ne sera trop rare,

rien ne sera trop brillant, rien ne sera trop beau, rien ne sera trop à la mode, rien ne sera trop cher! (A part.) Et payera... ma foi, qui pourra!...

(Il sort, suivi des Fournisseurs.)

ACTE DEUXIÈME

L'auberge du *Chardon d'Écosse*. Porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

TOM GIN, JERNINGHAM, en matelot.

TOM GIN, entrant, suivi de Jerningham.

Mais je vous dis que je l'ai parfaitement reconnu.

JERNINGHAM.

Tant pis pour vous, car il y va de votre tête si un autre que vous sait ce déguisement.

TOM GIN.

Mais si je garde le silence?

JERNINGHAM.

Alors, c'est autre chose. Il y aura, dans ce cas, pour maître Tom Gin, le tavernier du *Chardon d'Écosse,* une bourse pareille à celle-ci.

(Il lui donne une bourse.)

TOM GIN.

Vous pouvez être parfaitement tranquille; à partir de ce moment, j'ai la bouche cousue.

JERNINGHAM.

Pas tout à fait cependant; car il vous reste à me dire dans quelle partie de la maison habite la jeune fille que mon camarade est allé conduire de l'autre côté de la rivière.

TOM GIN.

Elle habite un pavillon dans le jardin.

JERNINGHAM.

Isolé?

TOM GIN.

Une île.

JERNINGHAM.

Et elle l'habite seule ?

TOM GIN.

Avec sa tante.

JERNINGHAM.

Ces dames reçoivent-elles quelqu'un ?

TOM GIN.

Ame qui vive !

JERNINGHAM.

Personne ne s'occupe d'elles ? Quand je dis d'elles... c'est de la jeune fille que je parle, bien entendu.

TOM GIN.

Personne.

JERNINGHAM.

Vous n'avez vu rôder aucun muguet autour de votre taverne ?

TOM GIN.

Hier et avant hier seulement, un homme enveloppé d'un grand manteau brun...

JERNINGHAM.

Jeune ou vieux ?

TOM GIN.

Entre deux âges, quarante à quarante-cinq ans.

JERNINGHAM.

Le connaissez-vous ?

TOM GIN.

Non.

JERNINGHAM.

Mais comment se fait-il, si ces dames sont aussi pauvres que vous le dites, qu'elles habitent un pavillon à elles seules ?

TOM GIN.

Parce que je suis obligé de donner les logements pour rien, à cause de ce maudit bâtiment pestiféré qui dépeuple tous les environs de la Tamise. Je n'ai conservé chez moi que ceux qui ne pouvaient faire autrement que d'y rester.

JERNINGHAM.

C'est juste. (Se retournant.) Mais attendez donc...

TOM GIN.

Ce sont ces dames qui rentrent.

JERNINGHAM.

Et le duc qui les suit.

TOM GIN.

Qui croirait qu'un si grand seigneur...?

JERNINGHAM.

Silence!...

SCÈNE II

LES MÊMES, SARAH, UNE VIEILLE DAME, LE DUC, en matelot.

SARAH, au Duc.

Tenez, mon ami, voilà un schelling pour votre peine.

LE DUC.

Merci, mon étoile polaire! et, si vous avez besoin de moi à l'avenir, faites demander le bateau *le Saint-Georges*, et le batelier Thompson; batelier et bateau seront à leur poste.

SARAH.

Très-bien.

(Les deux Femmes sortent par la porte à gauche du spectateur.)

SCÈNE III

LE DUC, TOM GIN, JERNINGHAM.

LE DUC, frappant sur l'épaule de Tom.

Mon ami, faites-moi le plaisir de monter un pot de bière et deux verres.

TOM GIN.

Ici, monseigneur?

LE DUC.

Qu'est-ce que cela, monseigneur?... Et à qui parlez-vous, je vous prie?

TOM GIN.

Pardon, mais c'est que le respect...

LE DUC.

Je suis le matelot Thompson... et vous, vous êtes un sot... Allez.

(Tom Gin sort.)

SCÈNE IV

JERNINGHAM, LE DUC.

JERNINGHAM.

Eh bien, monseigneur, qu'en dites-vous?

LE DUC.

Je dis que vous êtes un homme de goût, monsieur Jerningham.

JERNINGHAM.

Sa Grâce trouve donc cette jeune fille...?

LE DUC.

Charmante!

JERNINGHAM.

Et monseigneur a appris ce qu'il désirait savoir?

LE DUC.

Depuis A jusqu'à Z. La vieille tante est bavarde comme une corneille... et, attendu qu'on ne se défiait aucunement du matelot Thompson...

JERNINGHAM.

Ainsi l'on n'a point soupçonné qu'un grand seigneur fût caché sous ces humbles habits?

LE DUC.

Et comment vouliez-vous qu'on le soupçonnât?

JERNINGHAM.

Je tremblais que monseigneur ne se trahît par l'élégance de ses manières.

LE DUC.

Vous êtes un abominable flatteur, monsieur Jerningham.

JERNINGHAM.

Ainsi donc, comme je l'avais dit à milord, elles sont à Londres?...

LE DUC.

Pour un procès qui compromet leur petite fortune... Elles traversent presque tous les jours la Tamise pour aller faire visite à un vieux procureur qui demeure derrière l'archevêché, et qui suit leur affaire.

JERNINGHAM.

A quelle classe de la société appartiennent-elles?

LE DUC.

Vous demandez à quelle classe de la société appartiennent

des gens qui viennent de l'autre côté de la Tweed?... Et où diable avez-vous vu un Écossais qui ne descendît pas du roi Robert Bruce?... et une Écossaise qui ne fût pas parente, au vingt-cinquième ou trentième degré, de la reine Marie?... Nobles!... monsieur Jerningham, archinobles!

JERNINGHAM.

Ainsi, monseigneur en est amoureux?

LE DUC.

Moi?

JERNINGHAM.

Oui.

LE DUC.

Le diable m'emporte si j'en sais rien encore.

JERNINGHAM.

Mais milord a, tout au moins, une fantaisie pour elle?

LE DUC.

Je le crois.

JERNINGHAM.

Et, sans être trop indiscret, peut-on savoir quel est le plan de Sa Grâce?

LE DUC.

Si cette fantaisie passe à l'état de désir, ce qui doit nécessairement arriver pour peu que je rencontre quelque obstacle, je prends le titre de votre neveu; je viens m'établir ici... Par votre protection toute-puissante, je fais gagner sa cause à la tante, et la nièce paye les frais de la procédure... voilà tout.

SCÈNE V

LES MÊMES, TOM GIN.

TOM GIN, après avoir posé sur la table le pot de bière et les deux verres.

Ces messieurs sont servis.

LE DUC.

C'est bien... Allez; si l'on a besoin de vous, on vous appellera.

(Tom Gin sort.)

SCÈNE VI

LE DUC, JERNINGHAM.

LE DUC.

Asseyez-vous là, monsieur Jerningham.

JERNINGHAM.

A la même table que monseigneur?

LE DUC.

Allons donc, pas de façons... A votre santé, maître Richard.

JERNINGHAM.

A votre santé, monsieur Thompson.

LE DUC, goûtant la bière.

L'affreux breuvage!... et quand on pense qu'il y a des gens qui avalent cela!

JERNINGHAM.

Pardon, monseigneur; mais, maintenant, qu'attend donc Votre Grâce?

LE DUC.

Je vais vous le dire, maître curieux.

JERNINGHAM.

J'écoute, monseigneur.

LE DUC.

Savez-vous qui je crois avoir vu rôder autour de cette auberge?

JERNINGHAM.

Non.

LE DUC.

Eh bien, je me trompe fort, ou c'est l'honnête Chiffinch.

JERNINGHAM.

Le valet de chambre de Sa Majesté?

LE DUC.

En personne.

JERNINGHAM.

Ah! c'est sans doute l'homme au manteau brun que Tom Gin avait remarqué depuis deux jours.

LE DUC.

En manteau brun? C'est justement cela.

JERNINGHAM.

Chasserait-il le même gibier que nous?

LE DUC.

Ce serait fort possible, le limier a le nez fin.

JERNINGHAM.

Alors, monseigneur, il faudrait céder la place.

LE DUC.

Allons donc, monsieur Jerningham, quelle sottise me dites-vous donc là?

JERNINGHAM.

Monseigneur oserait faire concurrence à Sa Majesté?

LE DUC.

J'oserais, pardieu! bien autre chose.

JERNINGHAM.

Jusqu'à présent, du moins, monseigneur se contentait de venir à la suite du roi Charles II.

LE DUC.

Eh bien, c'est justement cela... Je me lasse à la fin d'être Charles III, et je veux être Charles Ier.

JERNINGHAM.

Oh! monseigneur! monseigneur!...

(On voit Mac Allan qui paraît au fond, suivi de Tom Gin.)

LE DUC, bas.

Silence! Ce jeune Écossais... s'il nous voit tous les deux, il nous reconnaîtra. Baissez la tête, maître Richard, et faites semblant de dormir... Vous êtes ivre.

(Il a baissé la tête de Jerningham.)

SCÈNE VII

LE DUC, faisant semblant de boire; JERNINGHAM, faisant semblant de dormir; MAC ALLAN et TOM GIN, entrant par le fond.

TOM GIN.

Comment! c'est vous, mon cher compatriote?

MAC ALLAN.

Oh! mon Dieu, oui, c'est moi.

TOM GIN.

Peste! dans quel équipage je vous retrouve! vous avez donc fait fortune?

MAC ALLAN.

Au contraire.

TOM GIN.

En effet, je vous trouve tout changé... Auriez-vous des chagrins de cœur?

MAC ALLAN.

Oui, mêlés d'argent.

TOM GIN.

Allons donc, vous êtes doré sur toutes les coutures!

MAC ALLAN.

Au dehors. (Retournant ses poches.) Mais voyez au dedans...

TOM GIN.

Que vous est-il donc arrivé?

MAC ALLAN.

Il m'est arrivé que j'ai servi de jouet à un grand seigneur.

TOM GIN.

Et à qui donc?

MAC ALLAN.

A ce damné Buckingham.

TOM GIN.

Chut! silence, donc!...

MAC ALLAN.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

TOM GIN.

Comment osez-vous parler ainsi de Sa Grâce?

MAC ALLAN.

Ah! ça m'est, pardieu! bien égal. Sa Grâce!... Sa Grâce, tant qu'il vous plaira.

TOM GIN.

Mais que vous a-t-il donc fait, enfin?

MAC ALLAN.

Il a fait qu'il a lâché sur moi ses fournisseurs.

TOM GIN.

Mais dans quel but?

MAC ALLAN.

Dans celui de leur faire perdre sa piste, probablement... Quelle meute!

TOM GIN, bas.

Et vous avez contribué à tromper de braves marchands! vous, un Écossais?... Fi donc!

MAC ALLAN.

Mais j'ai eu beau leur dire que je n'étais pas ce qu'ils croyaient... qu'on ne m'appelait pas Sa Grâce; que je ne ré-

pondais pas au titre de monseigneur; j'ai eu beau leur protester que je ne possédais pas un penny... ils n'ont pas voulu me croire... ils m'ont voituré, ils m'ont habillé, ils m'ont meublé... tout cela malgré moi... Un hôtel magnifique, des carrosses, que le roi n'en avait pas de plus beaux... et des habits... Tenez, en voilà un échantillon!... j'en avais six pareils.

TOM GIN.

Comment! de la même couleur?

MAC ALLAN.

Non... ils avaient varié les nuances.

TOM GIN.

Mais sous quel prétexte, tout cela?

MAC ALLAN.

Pardieu! sous prétexte que, pour faire fortune, il faut avoir l'air d'être riche; et, en effet, quand on m'a vu des chevaux, un hôtel, des voitures, c'était à qui m'offrirait ses services, excepté ce démon de Buckingham, qui devait me présenter au roi, disait-il, et sur lequel je n'ai jamais pu remettre la main, quoique je me sois présenté plus de vingt fois à son hôtel.

TOM GIN.

Et comment tout cela a-t-il fini?

MAC ALLAN.

Ce n'est pas difficile à deviner. Un beau matin, les fournisseurs sont venus demander l'argent de leur fourniture; je leur ai dit que je n'en avais pas, et je les ai renvoyés au duc de Buckingham. Ils se sont fâchés; je me suis fâché aussi... Ils ont crié, j'ai crié plus fort qu'eux; il y en a un qui a fait un geste qui m'a déplu : je l'ai jeté du haut en bas des escaliers... Quand les autres l'ont vu dégringoler les marches quatre à quatre, ils se sont sauvés en criant qu'ils allaient chercher le constable. Alors, j'ai profité de leur fuite pour battre en retraite de mon côté; de sorte qu'à cette heure ils doivent être maîtres du champ de bataille. Quant à moi, mon cher, me voilà comme Bias, je porte tout avec moi... et je vous réponds que mon tout, ce n'est pas grand'chose.

TOM GIN.

Pauvre garçon! un pot de bière, voyons, pour vous remettre.

MAC ALLAN.

Je ne demande pas mieux, mais je vous préviens que je ne possède pas un penny.

Digitized by Google

TOM GIN.

N'importe, on n'est pas un Turc, que diable! et il ne sera pas dit qu'au *Chardon d'Écosse*, on aura laissé mourir de soif un compatriote.

MAC ALLAN.

Merci. Eh bien, tenez, vous valez mieux dans votre petit doigt que le Buckingham dans toute sa personne.

TOM GIN, sortant.

Mais taisez-vous donc!

MAC ALLAN.

Que je me taise? Jamais. Eh bien, c'est charmant!... j'aurai été joué, bafoué, pillé... je serai retourné vingt fois à son hôtel sans pouvoir le rencontrer une seule, et je ne pourrai pas dire que c'est un coquin, un brigand, un scélérat à pendre? Mais, au contraire, je le dirai à tout le monde, je le dirai...

(Il s'arrête court en apercevant le Duc.)

LE DUC.

Eh bien, mon jeune maître, qu'avez-vous donc à me regarder ainsi?

MAC ALLAN, à part.

Oh! mais c'est que c'est extraordinaire, c'est sa figure, c'est sa voix!

LE DUC.

Je ne me savais pas si curieux à voir... Payez quelque chose, au moins, pour me regarder... Vous savez que c'est l'habitude.

MAC ALLAN.

Il n'y a pas de doute... je ne me trompe pas... c'est vous!

LE DUC.

Eh bien, sans doute, c'est moi.

MAC ALLAN.

Ah! oui, mais je m'entends... vous, vous, vous, milord...

LE DUC.

Ah! bon! milord! c'est moi que vous appelez milord?

MAC ALLAN.

Sans doute, c'est vous que... et vous ne me ferez pas prendre le change.

TOM GIN, revenant.

Bien, voilà ce que je craignais.

MAC ALLAN.

Et vous me rendrez raison... et nous irons faire un tour, si vous le voulez bien, à Darn-Elms ou à Montagu,

LE DUC.

Dis donc, Tom Gin, il m'appelle milord, et il me propose d'aller faire un tour à Darn-Elms ou à Montagu; que dis-tu de cela?

(Il rit.)

TOM GIN, montrant Buckingham.

Lui, milord?

MAC ALLAN.

Ah çà! est-ce que ce n'est véritablement pas au duc de Buckingham que j'ai affaire?

TOM GIN.

Le duc de Buckingham, lui? Vous êtes fou, mon cher ami; il s'appelle Thompson, il est matelot du bateau *le Saint-Georges*.

MAC ALLAN.

Vous en êtes sûr?

TOM GIN.

Pardieu! il y a dix ans que je le connais.

MAC ALLAN.

C'est étonnant... je n'en reviens pas... C'est qu'il ressemble à milord...

LE DUC.

Oh! vous n'êtes pas le premier qui ait été pris à cette ressemblance, allez... Après cela, mon père était beau garçon, batelier comme moi sur la Tamise, et il a conduit dans sa vie plus d'une jolie dame... je ne serais donc pas étonné quand il y aurait de par le monde quelque grand seigneur qui me ressemblât. (Se rasseyant.) A votre santé, mon gentilhomme!

MAC ALLAN, s'asseyant à une table placée de l'autre côté de la scène.

A votre santé, mon ami. C'est que tout y est, la ressemblance est frappante... c'est miraculeux!

(Chiffinch paraît au fond, enveloppé dans un manteau.)

JERNINGHAM, bas.

Maintenant, monseigneur, puis-je m'éveiller?

LE DUC, apercevant Chiffinch, vivement.

Moins que jamais!

JERNINGHAM.

Pourquoi cela?

LE DUC.

Chiffinch! malheureux!... Chiffinch en personne!

JERNINGHAM, rebaissant la tête.

Ah! mon Dieu!

LE DUC.

Silence!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHIFFINCH.

CHIFFINCH, à Tom Gin.

Vous êtes le maître de cette taverne?

TOM GIN.

Oui, monsieur; que faut-il vous servir?

CHIFFINCH.

Rien.

TOM GIN.

Comment, rien ?

CHIFFINCH.

Je ne viens pas pour boire.

TOM GIN.

Que venez-vous faire, alors?

CHIFFINCH.

Je viens causer.

TOM GIN.

Avec qui?

CHIFFINCH.

Avec toi.

TOM GIN, brusquement.

C'est que, voyez-vous, je n'ai guère le temps de vous écouter.

CHIFFINCH, lui donnant une pièce d'or.

Tu le prendras.

TOM GIN, très-humblement.

Je le prendrai.

CHIFFINCH.

Tu as le temps de m'écouter maintenant?

TOM GIN.

Oui.

CHIFFINCH.

Et de me répondre?

TOM GIN.

A vos ordres.

CHIFFINCH.

C'est bien. Quels sont les voyageurs qui demeurent dans ton auberge?

TOM GIN.

Hommes ou femmes?

CHIFFINCH.

Hommes.

TOM GIN.

Nous avons d'abord un Irlandais.

CHIFFINCH.

Jeune?

TOM GIN.

Jeune.

CHIFFINCH.

Beau garçon?

TOM GIN.

Beau garçon.

CHIFFINCH.

Riche?

TOM GIN.

Pauvre.

CHIFFINCH.

Cela me va. A propos, est-il noble?

TOM GIN.

C'est un marchand de bestiaux de Limerick.

CHIFFINCH.

Voilà qui dérange tout... Inutile d'aller plus loin. Passons à un autre. Qui avez-vous encore?

TOM GIN.

Un Espagnol.

CHIFFINCH.

Jeune?

TOM GIN.

Trente à trente-cinq ans.

CHIFFINCH.

Beau cavalier?

TOM GIN.

L'air noble.

CHIFFINCH.

Riche?

TOM GIN.

Une mine d'or.

CHIFFINCH.

Ce n'est pas mon affaire. A un autre.

TOM GIN.

Nous avons un baronnet du comté de Lancastre.

CHIFFINCH.

Jeune?

TOM GIN.

Oui.

CHIFFINCH.

L'air gentilhomme?

TOM GIN.

Oui.

CHIFFINCH.

Riche?

TOM GIN.

Non.

CHIFFINCH.

A merveille.

TOM GIN.

Seulement, si vous avez affaire à lui, il faudra vous presser.

CHIFFINCH.

Pourquoi cela?

TOM GIN.

Parce qu'il part demain avec sa femme.

CHIFFINCH.

Il est marié?

TOM GIN.

Depuis un mois.

CHIFFINCH.

Il fallait donc dire cela tout de suite, imbécile!... Ton baronnet ne m'est bon à rien.

TOM GIN.

Ah çà! mais que cherchez-vous donc?

CHIFFINCH.

Je cherche un jeune homme noble, pauvre et célibataire.

TOM GIN, montrant Mac Allan.

Eh bien, tenez, voici, là, à ma gauche, un Écossais qui est

très-noble, très-pauvre et très garçon; je vous réponds de celui-là.

CHIFFINCH.

Il aurait des dettes même que cela n'en vaudrait que mieux.

TOM GIN.

C'est une providence! celui-là doit cinq mille livres sterling.

CHIFFINCH.

Il se nomme?

TOM GIN.

Mac Allan, laird de Dumbiky.

(Cette conversation entre Chiffinch et Tom Gin a lieu sur le devant du théâtre et à voix basse.)

LE DUC, à Jerningham.

Sortez sans être vu, et revenez dans vingt minutes avec deux de mes gladiateurs. Il faut que, ce soir, Sarah soit dans ma petite maison de Clarence-Market.

JERNINGHAM.

Mais, monseigneur...

LE DUC.

Faites ce que je vous dis.

(Jerningham sort. Pendant que le Duc a parlé à Jerningham, Chiffinch a tourné autour de Mac Allan en l'examinant des pieds à la tête.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, hors JERNINGHAM.

TOM GIN, continuant sa conversation avec Chiffinch.

Eh bien, celui-là vous convient-il?

CHIFFINCH.

Sous tous les rapports, et ce que vous venez de me dire me décide tout à fait; je ferais le tour du monde, que je ne trouverais pas mieux.

TOM GIN.

Voulez-vous que je vous présente à lui?

CHIFFINCH.

Ce n'est pas la peine; j'entamerai bien la conversation sans toi, sois tranquille.

(Il va à Mac Allan, qui le regarde venir, puis il prend le pot de bière qu'on vient de servir à celui-ci, et le jette par la fenêtre avec ce qu'il contient.)

MAC ALLAN, se levant furieux.

Monsieur, que veut dire cela, s'il vous plaît?

CHIFFINCH.

Cela veut dire qu'un gentilhomme comme le laird de Dumbiky n'est pas fait pour boire de la mauvaise bière de matelot. Tom Gin, une bouteille de vin d'Espagne, et du meilleur.

TOM GIN.

A l'instant, Votre Seigneurie.

(Il sort. Chiffinch va s'asseoir en face de Mac Allan.)

MAC ALLAN.

Mais je ne vous connais pas, dites donc, moi, pour boire avec vous.

CHIFFINCH.

Eh bien, nous ferons connaissance... D'ailleurs, je suis un ancien ami de votre famille : j'ai servi avec votre oncle David Mac Mahon de Susquebaugh, dans les dragons du major Landfort.

MAC ALLAN, se rasseyant.

Ah ! vous avez connu mon oncle?... C'est autre chose alors.

CHIFFINCH.

Oui, jeune homme, et c'est un gaillard qui a rendu autrefois de grands services à la cause royale.

MAC ALLAN.

Ah ! eh bien, à la bonne heure, en voilà un, au moins, qui lui rend justice, à l'oncle Mac Mahon.

CHIFFINCH.

Aussi, quand j'ai su que vous étiez à Londres, je vous ai cherché partout.

MAC ALLAN.

Vous m'avez cherché... vraiment?

CHIFFINCH.

Je n'ai fait que cela depuis huit jours.

MAC ALLAN.

Eh bien, me voilà, monsieur, et tout à votre service.

(Ils se saluent.)

CHIFFINCH, le regardant en souriant.

Eh bien, nous avons donc fait des nôtres à Londres, mon gentilhomme?

MAC ALLAN.

Moi, j'ai fait des miennes?

CHIFFINCH.

Ah! ne cherchez pas à nous en faire accroire. Nous avons entendu parler de vous... Peste! vous meniez un train de prince. Il nous a donc laissé de la fortune, notre oncle David Mac Mahon de Susquebaugh?

MAC ALLAN.

Pas un penny. Je suis arrivé à Londres avec quinze livres sterling.

CHIFFINCH.

Et, avec quinze livres sterling, vous avez un hôtel magnifique, des carrosses splendides, des chevaux comme ceux d'Achille... Ce n'est pas maladroit, jeune homme, pour un début.

MAC ALLAN.

Mais attendez donc, vous ne savez pas...

CHIFFINCH.

Eh! mon Dieu, si, je sais... Vous avez fait des dettes, quoi!

MAC ALLAN.

Certainement. Seulement, moi, c'est sans le vouloir.

CHIFFINCH.

On ne veut jamais!... on se laisse entraîner... et puis, un beau matin, on se trouve, comme cela, avoir cinq ou six mille livres sterling de dettes.

MAC ALLAN.

Eh bien, c'est juste mon chiffre. Que dites-vous de la somme?

CHIFFINCH.

Je dis que c'est une misère.

MAC ALLAN.

Une misère! ah! vous appelez cela une misère?

CHIFFINCH.

Sans doute. A votre âge, César devait cent vingt millions de sesterces. Cinq mille livres sterling, qu'est-ce que cela, je vous le demande, pour un homme comme vous?

MAC ALLAN.

Il me semble que c'est justement pour un homme comme moi que c'est beaucoup.

CHIFFINCH.

Cela vous tourmente?

MAC ALLAN.

Je vous avoue qu'il y a des moments...

CHIFFINCH.

Bah! un beau mariage payera tout cela.

MAC ALLAN.

Un beau mariage?

CHIFFINCH.

Oui.

MAC ALLAN.

Sans doute, un beau mariage payerait tout cela, je le sais bien; mais il faut le faire, ce beau mariage.

CHIFFINCH.

Avec votre nom...

MAC ALLAN.

Le fait est qu'il en vaut bien un autre. Vous savez ou vous ne savez pas qu'il y a une tradition écossaise qui dit que les Dumbiky sont parents au cinquante-cinquième degré du roi Robert Bruce.

CHIFFINCH.

Avec votre figure...

MAC ALLAN.

Vous trouvez qu'avec ma figure...? C'est drôle, je n'avais jamais compté dessus.

CHIFFINCH.

Vous êtes trop modeste... Et à tout cela joignez la protection qui vous est due à cause des services de votre oncle.

MAC ALLAN.

Je vous dirai que, jusqu'à présent, ces services n'ont pas été très-bien appréciés.

CHIFFINCH.

Parce que vous ne vous êtes point adressé à ceux qui pouvaient les faire valoir... Mais, moi, je vous réponds, si toutefois vous n'avez pas de répugnance pour le mariage...

MAC ALLAN.

De la répugnance pour le mariage, moi? Je n'en ai aucune, et, pourvu que ma femme soit jeune, sage, jolie, noble et riche, je me déciderai facilement.

CHIFFINCH.

Si vous n'exigez que cela, jeune homme, j'ai votre affaire sous la main.

LE DUC, qui n'a pas cessé de prêter l'oreille, à part.

C'est cela même. Buckingham, mon ami, vous avez tout deviné; décidément, vous êtes un homme de génie.

MAC ALLAN.

Voyons, voyons un peu!... comment dites-vous cela?

CHIFFINCH.

Vingt-cinq mille livres sterling de dot et une place à la cour. La fortune et le pouvoir en même temps. Cela vous va t-il?

MAC ALLAN.

Certainement; mais il faudrait au moins que je connusse la personne...

CHIFFINCH.

Inutile.

MAC ALLAN.

Vous pouvez au moins me dire son nom?

CHIFFINCH.

Que vous importe?

MAC ALLAN.

Où demeure-t-elle seulement?

CHIFFINCH.

Qu'avez-vous besoin de savoir cela?

MAC ALLAN.

Comment, qu'ai-je besoin de savoir cela? Il me semble que je suis assez intéressé à tous ces détails pour que je me permette de faire quelques questions.

CHIFFINCH.

Et si la chose, au contraire, ne peut s'arranger qu'à la condition que vous n'en ferez pas?...

MAC ALLAN, se levant.

Alors, vous comprenez, mon cher ami...

CHIFFINCH, se levant aussi.

Ne précipitons rien, mon gentilhomme. D'ailleurs, je ne veux pas surprendre votre bonne foi. Écoutez : une certaine visite à faire m'oblige à vous quitter pour une demi-heure; vous, pendant ce temps, réfléchissez... La splendeur ou la misère... Eh! cela vaut la peine d'y songer... Dans une demi-heure, je serai de retour, et quelque chose me dit... oui, oh! j'en suis convaincu, quelque chose me dit que je vous trouverai plus raisonnable. A bientôt, et rappelez-vous qu'un bonheur pareil à celui que je vous propose ne se représente jamais deux fois... Pesez bien ces paroles, et attendez-moi... A bientôt.

MAC ALLAN.

Permettez...

CHIFFINCH.

Dans une heure, je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE X

MAC ALLAN, LE DUC.

Tous deux regardent Chiffinch qui s'éloigne; puis le Duc se retourne sur sa chaise et interpelle Mac Allan, qui s'est assis sur le tabouret de Chiffinch.

LE DUC.

Eh bien, que dites-vous de la chose?

MAC ALLAN.

Et vous ?

LE DUC.

Je dis que je n'ai jamais entendu faire pareille proposition à un gentilhomme.

MAC ALLAN.

Ainsi, à ma place, vous refuseriez?

LE DUC.

Comment, si je refuserais? C'est-à-dire que, si, à moi, simple matelot, on venait faire une proposition pareille... je jetterais par la fenêtre l'homme qui me la ferait.

MAC ALLAN.

Cependant l'intention peut être bonne.

LE DUC.

Bah ! quelque intrigant qui cherche une dupe.

MAC ALLAN.

Quel intérêt aurait-il ?

LE DUC.

Dame, on a quelquefois des raisons urgentes de se défaire promptement d'une fille, d'une sœur ou d'une nièce.

MAC ALLAN.

Au fait...

LE DUC.

Ah çà ! avez-vous cru, franchement, que c'était pour vos beaux yeux seulement qu'on venait vous offrir une dot de vingt-cinq mille livres sterling et une charge à la cour?

MAC ALLAN.

Le fait est que c'est fort louche.

LE DUC.

Sans vouloir vous dire le nom, la demeure, la famille de votre future ?

MAC ALLAN.

C'est vrai, il a refusé de me dire tout cela.

LE DUC.

Que diable ! on ne se marie pas ainsi la tête dans un sac.

MAC ALLAN.

Aussi, vous avez entendu, j'ai refusé.

LE DUC.

Et vous avez bien fait, morbleu ! Mais il va revenir.

MAC ALLAN.

Je refuserai encore.

LE DUC.

Vous le dites.

MAC ALLAN.

Je le ferai.

LE DUC.

En vérité, si je n'étais pas forcé de m'en aller, je resterais pour vous prêter main-forte.

MAC ALLAN.

Restez.

LE DUC.

Impossible !... j'ai donné rendez-vous... Mais, quand il reviendra...

MAC ALLAN.

Soyez tranquille.

LE DUC.

Traitez-le comme il le mérite.

MAC ALLAN.

Il aura ce qui lui revient.

LE DUC.

A votre place, et si j'avais comme vous une épée au côté, je lui en donnerais du plat sur les épaules, jusqu'à ce qu'il me demandât pardon à genoux.

TOM GIN, entrant, et bas au Duc.

Votre valet de chambre est en bas, il vous attend.

LE DUC.

Bien.

TOM GIN, allant à Mac Allan.

Une femme dont le visage est couvert d'un loup est là... Elle vous demande.

MAC ALLAN.

Faites entrer.

(Tom Gin sort.)

LE DUC.

Ainsi, je vous laisse bien décidé, n'est-ce pas?

MAC ALLAN.

Résolution inébranlable.

LE DUC.

Au revoir, mon gentilhomme, et tâchez de vous maintenir dans ces bonnes dispositions.

(Il sort.)

SCÈNE XI

MAC ALLAN, TOM GIN, puis NELLY.

MAC ALLAN.

Une femme dont le visage est caché sous un masque me demande. Ah çà! mais est-ce que ce serait déjà ma future? Elle n'aurait pas perdu de temps.

TOM GIN, de la porte.

Voici le gentilhomme que vous demandez, madame.

NELLY, à Tom Gin.

C'est bien, laissez-nous.

SCÈNE XII

MAC ALLAN, NELLY.

MAC ALLAN.

Madame, puis-je savoir...?

NELLY, ôtant son masque.

Enfin, je vous retrouve!

MAC ALLAN.

Vous Nelly? Ah! c'est le ciel qui vous envoie à mon secours.

NELLY.

Ce n'est pas ma faute si je ne vous ai pas retrouvé plus

tôt. Vous m'aviez donné cette adresse, et je suis venue pour vous y chercher.

MAC ALLAN.

Hélas ! il m'est arrivé tant de choses depuis que je ne vous ai vue... Imaginez-vous...

NELLY.

Je sais tout.

MAC ALLAN.

Ah ! vous savez que votre misérable Buckingham...?

NELLY.

Vous a livré à ses créanciers pour se débarrasser d'eux.

MAC ALLAN.

Aussi, si je le rattrape jamais, ainsi qu'un certain railleur qui vient de me faire la proposition la plus étrange...

NELLY.

Laquelle ?

MAC ALLAN.

Celle de me marier.

NELLY.

Avec qui ?

MAC ALLAN.

Avec une femme dont on ne veut pas me dire le nom.

NELLY.

Jeune ?

MAC ALLAN.

Je n'en sais rien.

NELLY.

Belle ?

MAC ALLAN.

Je n'en sais rien.

NELLY.

Noble ?

MAC ALLAN.

Je n'en sais rien.

NELLY.

Riche ?

MAC ALLAN.

Vingt-cinq mille livres sterling de dot.

NELLY.

Qu'avez-vous répondu ?

MAC ALLAN.

J'ai refusé.

NELLY.

Vous avez bien fait.

MAC ALLAN.

N'est-ce pas?

NELLY.

C'est quelque piége.

MAC ALLAN.

Mais comment faire, ma chère Nelly? Comprenez-vous? cinq mille livres sterling de dettes!

NELLY.

Oh! ceci n'est rien.

MAC ALLAN.

Comment, ce n'est rien?

NELLY.

Oui, on les payera.

MAC ALLAN.

Qui?

NELLY.

Le roi.

MAC ALLAN.

Le roi payera mes dettes?

NELLY.

Sans doute; il vous doit bien cela.

MAC ALLAN.

Mais qui lui parlera?

NELLY.

Moi.

MAC ALLAN.

Vous connaissez le roi?

NELLY.

Beaucoup. Seulement, une chose m'inquiète.

MAC ALLAN.

Laquelle?

NELLY.

Depuis deux ou trois jours, Sa Majesté...

MAC ALLAN.

Est malade, peut-être?

NELLY.

Non, ce n'est pas cela.

MAC ALLAN.

Tant mieux! Dieu conserve la santé de Sa Majesté jusqu'à ce quelle ait payé mes dettes.

NELLY.

Il faut qu'il se brasse quelque intrigue que j'ignore.

MAC ALLAN.

Vous croyez?

NELLY.

Mais cela ne vous regarde pas. Soyez tranquille.

MAC ALLAN.

Ah! dans ce cas...

NELLY.

Cependant, cela peut influer sur vous.

MAC ALLAN.

Diable!

NELLY.

Tout mon crédit dépend d'un caprice. Écoutez.

MAC ALLAN.

Pardieu! j'écoute.

NELLY.

Avez-vous confiance en moi?

MAC ALLAN.

Si j'ai confiance en vous?

NELLY.

Oui.

MAC ALLAN.

Confiance entière!

NELLY.

Êtes-vous disposé à vous laisser conduire par mes avis?

MAC ALLAN.

Aveuglément.

NELLY.

Vous engagez-vous d'avance à faire tout ce que je vous dirai?

MAC ALLAN.

Tout.

NELLY.

Sans hésitation?

MAC ALLAN.

A l'instant même. N'êtes-vous pas ma seule amie dans cette Babylone où je suis perdu?

NELLY.

D'abord, pas de mariage.

MAC ALLAN.

Je crois bien !

NELLY.

Quand cet homme reviendra...

MAC ALLAN.

Je l'enverrai... très-loin.

NELLY.

Vous restez ici?

MAC ALLAN.

Je n'en bouge pas.

NELLY.

Vous m'attendrez?

MAC ALLAN.

De pied ferme.

NELLY.

Le temps d'aller à Whitehall et de revenir.

MAC ALLAN.

Si je vous accompagnais?

NELLY.

Il faut que j'y aille seule. (Remettant son masque.) Surtout, pas de mariage.

MAC ALLAN.

J'aimerais mieux me jeter dans la Tamise.

NELLY.

C'est bien... Adieu.

MAC ALLAN.

C'est-à-dire au revoir.

NELLY.

Oui. (Elle fait qnelques pas vers la porte, et rencontre Chiffinch. A part.) Chiffinch ! Chiffinch ici !... Oh ! ce n'est plus le moment de m'éloigner.

(Elle se jette vivement dans un cabinet à droite.)

SCÈNE XIII

CHIFFINCH, MAC ALLAN.

CHIFFINCH.

Eh bien, mon gentilhomme, avez-vous réfléchi?

MAC ALLAN.

Oui.

CHIFFINCH.

Et vous êtes décidé ?

MAC ALLAN.

Parfaitement.

CHIFFINCH.

A vous marier ?

MAC ALLAN.

A rester garçon... Ah çà ! mais pour qui m'avez-vous pris? Voyons un peu...

CHIFFINCH.

Mais pour un pauvre gentilhomme qui ne serait pas fâché de faire sa fortune.

MAC ALLAN.

Oui, monsieur, mais par d'autres moyens que ceux que vous me proposez, entendez-vous !

CHIFFINCH.

Les moyens de faire fortune sont rares, mon maître, et, lorsqu'on en rencontre un par hasard, il ne faut point le dédaigner, de peur qu'il ne s'en présente pas un second.

MAC ALLAN.

N'importe, je refuse.

CHIFFINCH.

Songez-y; vous êtes à Londres, sans connaissances, sans appui, sans secours. Votre refus, c'est la misère, la faim, sans compter que vous devez cinq mille livres sterling qu'il faudra bien payer, ou Newgate est là... Les lois anglaises ne plaisantent pas à l'endroit des débiteurs.

MAC ALLAN.

Je refuse !... je vous dis que je refuse.

CHIFFINCH.

Tandis qu'au contraire, si vous acceptez, vingt-cinq mille livres sterling, une place à la cour, des laquais, des chevaux, des carrosses, un hôtel ! Vous avez goûté de tout cela pendant huit jours... Voyons, dites, est-ce que ce n'était pas fort agréable ?

MAC ALLAN.

Retire-toi, tentateur !

CHIFFINCH.

Mais...

MAC ALLAN.

Retire-toi, te dis-je, ou bien...

CHIFFINCH, épouvanté et se sauvant au fond du théâtre.

Un instant! un instant!

MAC ALLAN, exaspéré et menaçant Chiffinch d'un tabouret qu'il tient à la main.

Je refuse! je refuse! je refuse!

NELLY, ouvrant à moitié la porte du cabinet de droite.

Acceptez.

MAC ALLAN.

Hein?

NELLY.

Acceptez.

MAC ALLAN.

Quoi?

NELLY.

Le mariage qu'on vous propose.

MAC ALLAN.

Mais tout à l'heure...

NELLY.

J'avais tort.

MAC ALLAN.

Vous m'assuriez que c'était un piége.

NELLY.

Je me trompais.

MAC ALLAN.

Mais je ne connais pas celle qu'on me propose.

NELLY.

Prenez-la de confiance.

MAC ALLAN.

Mais si elle est vieille?

NELLY.

Elle doit être jeune.

MAC ALLAN.

Mais si elle est laide?

NELLY.

Elle doit être jolie.

MAC ALLAN

Mais si sa vertu est douteuse?

NELLY.

Ce doit être une Lucrèce.

MAC ALLAN.

Mais enfin...

NELLY.

Acceptez, vous dis-je, acceptez, ou vous êtes perdu !

(Elle referme la porte. Ce jeu de scène est exécuté très-rapidement et sans que Nelly ait été aperçue de Chiffinch. Mac Allan, pendant ce temps, a tenu machinalement son tabouret en l'air.)

MAC ALLAN, tombant sur son escabeau.

J'en deviendrai fou, ma parole d'honneur !

(Moment de silence.)

CHIFFINCH, de la porte.

Eh bien, jeune homme, notre accès est-il passé ?

MAC ALLAN.

Oui.

CHIFFINCH.

Nous ne sommes plus enragé ?

MAC ALLAN.

Non.

CHIFFINCH.

Et l'on peut se rapprocher de vous ?

MAC ALLAN.

Oui.

CHIFFINCH.

Vous ne me prenez plus pour Satan ?

MAC ALLAN.

Non.

CHIFFINCH.

Et vous ne voulez plus me fendre le crâne ?

MAC ALLAN.

Soyez tranquille.

CHIFFINCH, revenant en scène.

C'est bien heureux !

MAC ALLAN.

A votre tour, m'en voulez-vous ?

CHIFFINCH.

Je n'ai pas de rancune.

MAC ALLAN.

Est-il encore temps de dire oui ?

CHIFFINCH.

Toujours.

MAC ALLAN.

Eh bien, j'accepte.

CHIFFINCH.

Pour tout de bon?

MAC ALLAN.

Pour tout de bon.

CHIFFINCH.

Vous engagez votre parole?

MAC ALLAN.

Foi de gentilhomme.

CHIFFINCH, s'éloignant.

Cela suffit.

MAC ALLAN.

Où allez-vous?

CHIFFINCH.

Chercher un carrosse.

MAC ALLAN.

Pour qui?

CHIFFINCH.

Pour Votre Seigneurie.

MAC ALLAN.

Nous quittons donc cette taverne?

CHIFFINCH.

Dans dix minutes, je vous emmène.

MAC ALLAN.

Où cela?

CHIFFINCH.

Vous le verrez.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

MAC ALLAN, seul.

Ah! je ne suis pas fâché qu'il me laisse un instant... Au moins, Nelly m'expliquera les causes de son changement. (Ouvrant la porte.) Eh bien, Nelly, êtes-vous contente? vous ai-je obéi aveuglément?... Mais où est-elle donc? Personne!... disparue!... Tom Gin! Tom Gin!

SARAH, dans la coulisse.

A l'aide! au secours! au secours!

MAC ALLAN, s'arrêtant.

Qui appelle ?

SARAH, plus proche.

Au secours !

MAC ALLAN.

C'est la voix d'une femme.

SCÈNE XV

MAC ALLAN, SARAH.

SARAH, entrant par une porte latérale et dans le plus grand désordre.

Au secours! au secours! Oh! si vous êtes gentilhomme, monsieur, défendez-moi, sauvez-moi.

MAC ALLAN.

Cet accent!... Une compatriote... Vous êtes Écossaise?

SARAH.

Oui.

MAC ALLAN.

Que vous arrive-t-il? Parlez.

SARAH.

Je n'en sais rien moi-même. Deux hommes ont profité de l'absence de ma tante, ils sont entrés dans le pavillon, ils ont voulu m'enlever. J'ai fui par un escalier dérobé, mais ils m'ont poursuivie... et tenez, les voilà... les voilà... Où me cacher?

MAC ALLAN.

Entrez dans cette chambre, et, avant qu'ils arrivent jusqu'à vous, je vous le jure, il faudra qu'ils me passent sur le corps.

SARAH.

Oh! monsieur, que de reconnaissance! Votre nom, que je le garde dans mon cœur?

MAC ALLAN.

Mac Allan, laird de Dumbiky... Et vous?

SARAH.

Sarah Duncan.

MAC ALLAN.

Maintenant, ne craignez rien.

(Il referme la porte sur Sarah.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, JERNINGHAM, DEUX HOMMES armés.

JERNINGHAM, entrant le premier.

Par ici... par ici... Elle ne peut nous échapper... Elle doit être là... Arrière, mon gentilhomme!

MAC ALLAN.

Halte-là, mes maîtres, on ne passe pas.

JERNINGHAM.

Insolent! savez-vous à qui vous avez affaire?

MAC ALLAN.

Oh! oui, car je vous reconnais... Nous avons même un vieux compte à régler ensemble. Ah! tenez-vous bien, monsieur Jerningham.

JERNINGHAM, aux Hommes qui l'accompagnent.

Flamberge au vent, messieurs, et débarrassez-moi de ce drôle.

MAC ALLAN, tirant son épée.

Le premier qui fait un pas est mort.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, CHIFFINCH.

CHIFFINCH, au fond.

Holà, messieurs! que veut dire cette violence? Trois contre un! Cela ressemble fort à un guet-apens, savez-vous bien?

JERNINGHAM, à part.

Chiffinch!

MAC ALLAN, à part.

Mon inconnu!

CHIFFINCH.

Allons, les épées au fourreau. (On obéit.) C'est bien... Ce gentilhomme appartient à la maison de notre gracieux souverain Charles II. Apprenez cela, et ne l'oubliez point, je vous prie.

MAC ALLAN, stupéfait.

J'appartiens à la maison du roi!

JERNINGHAM, à Mac Allan.

Mille pardons.

CHIFFINCH.

C'est bien, sortez. (Ils sortent par la porte de côté par laquelle ils sont entrés.) Maintenant, monseigneur, le carrosse est en bas, et si vous voulez venir...

MAC ALLAN.

Un mot... rien qu'un mot à une personne qui est là dans cette chambre. (Il fait quelques pas, puis s'arrête. A part.) Oh! non... si je la revoyais, je n'aurais peut-être plus le courage de tenir ma promesse. (A Chiffinch.) Me voilà, monsieur; conduisez-moi bien vite... mariez moi bien vite... Me voilà! je vous suis.

(Ils sortent tous deux par le fond.)

ACTE TROISIÈME

Un pavillon à Windsor, au fond du parc et entièrement séparé du château.

SCÈNE PREMIÈRE

UN HUISSIER, précédant LE DUC DE BUCKINGHAM.

L'HUISSIER.

Que milord veuille bien attendre quelques minutes, et je vais prévenir Sa Majesté que Sa Grâce est à ses ordres.

LE DUC.

Faites, monsieur. (L'Huissier sort.) Que diable peut me vouloir le roi?... Je croyais que la peur de la peste m'avait débarrassé de lui au moins pour quelque temps... Pas du tout!... juste au moment où ma présence est urgente à Londres, il m'envoie chercher... Jerningham a-t-il réussi à enlever Sarah?... Je disais bien que, si quelque obstacle voulait s'en mêler, je deviendrais amoureux de cette petite... Voilà le roi qui, de son côté, en a envie... et je sens que j'en suis tout affolé... Au reste, c'est peut-être pour me parler de cela que Sa Majesté m'envoie chercher... et il est possible que tout à l'heure je sache de sa propre bouche... Ah!...

(Une porte latérale s'ouvre à deux battants; un Huissier crie : « Le roi! » et traverse le théâtre, puis sort par la porte du fond.)

SCÈNE II

LE ROI, LE DUC.

LE ROI, passant la tête par la porte, et tenant un mouchoir devant son nez.
Vous êtes là, duc?

LE DUC, faisant un pas vers le Roi.
Oui, sire, je me rends aux ordres de Votre Majesté.

LE ROI.
Un instant, un instant; d'où venez-vous?

LE DUC.
De Londres, sire.

LE ROI.
Oui; mais de quel quartier de Londres?

LE DUC.
Sire, de Sommerstown.

LE ROI.
Vous n'avez pas approché de la rivière?

LE DUC.
Je m'en suis bien gardé!... Mais Sa Majesté craint donc réellement...?

LE ROI.
Ma foi, mon cher, je l'avoue, j'ai une peur terrible de cette horrible peste... Je ne me soucie pas le moins du monde de mourir comme saint Louis, dussé-je être canonisé.

LE DUC.
Sire, les plus grands hommes ont eu leurs faiblesses. Caracciolo tremblait devant un rat, et M. de Turenne, à ce qu'on assure, ne peut pas voir une araignée.

LE ROI.
Eh bien, voilà qui m'excuse... Je t'ai donc fait venir pour deux raisons, mon cher Georges : la première, c'est que je m'ennuyais horriblement à Windsor dans ce pays isolé; la seconde, c'est que j'ai à t'entretenir d'une affaire sérieuse.

LE DUC.
D'une affaire sérieuse!... Votre Majesté me fait frémir... Sire, on meurt d'ennui aussi bien que de la peste, faites-y attention... car, d'après ce que vous me dites, vous avez déjà des symptômes de maladie.

LE ROI.

Ah! c'est seulement un conseil que je veux te demander.

LE DUC.

Un conseil sur une affaire sérieuse, sire?... Je crois que vous auriez mieux fait de me laisser à Londres... Votre Majesté sait bien qu'aux yeux de son peuple bien-aimé, un de ses plus grands crimes est de suivre mes conseils.

LE ROI.

Que veux-tu, Georges! nous sommes deux grands coupables, et le ciel nous châtie l'un par l'autre. Je suis condamné à t'avoir pour favori, et tu es condamné à m'avoir pour roi... Tu me trompes une fois par heure, tu me trahis une fois par jour... tu conspires contre moi une fois par mois, et, une fois par an, je te pardonne pour te punir... Tiens, Georges, je ne sais pas comment cela se fait, mais la vérité est que je te déteste, et cependant je ne puis me passer de toi.

LE DUC.

Votre Majesté est véritablement trop bonne... Mais me permettra-t-elle de lui rappeler qu'elle m'a mandé pour affaires sérieuses?...

LE ROI.

Je vois que tu meurs d'envie de retourner à Londres... Alors, je te garde toute la journée pour te faire enrager... D'ailleurs, j'aurai peut-être besoin de toi pour une cérémonie.

LE DUC.

Pour une cérémonie?

LE ROI.

Oui, une bonne action que je fais... une jeune fille que j'arrache aux séductions d'un grand seigneur... Mais chaque chose viendra à son tour... Parlons d'abord de l'affaire principale... Il s'agit d'envoyer un agent secret à la cour de France.

LE DUC.

Puis-je demander à Sa Majesté dans quel but?

LE ROI.

On m'assure que mon cousin Louis XIV a pris parti pour les Hollandais contre l'évêque de Munster. Il me faudrait un homme très-adroit, très-fin et très-intelligent, qui se rendît à Paris, sans mission apparente... et qui, là, pût apprendre par Henriette pour qui est réellement le roi Louis XIV. Eh bien, voyons, Georges, connais-tu quelqu'un que nous puis-

sions charger de cette mission? Parle!... J'avais pensé à Grammont.

LE DUC.

Il est Français dans l'âme.

LE ROI

Que dis-tu de Rochester?

LE DUC.

Il a déjà fait deux voyages à Paris; il sera reconnu tout de suite.

LE ROI.

D'Ormont?

LE DUC.

Est un grand homme dans un cabinet... mais un homme fort médiocre dans un salon.

LE ROI.

Tout cela est parfaitement vrai. J'ai eu un instant l'idée de t'y envoyer... Mais ton père, de glorieuse mémoire, y a déjà fait tant de folies, et je te sais si fou toi-même, que j'ai bien vite renoncé à cette idée... Tu serais capable de me brouiller avec mon cousin Louis XIV pour les deux premiers beaux yeux que tu rencontrerais... Ah! Georges, Georges! il serait cependant bien temps que cela finît... Ta conduite devient scandaleuse!... après avoir fâché les hommes, tu finiras par fâcher Dieu. Et je ne serais pas étonné que cette peste qui nous désole fût une punition du ciel, attirée par tes péchés.

LE DUC.

Allez, sire, allez toujours!... faites de moi le bouc émissaire... Je ne demande pas mieux que de me charger des péchés de toute la tribu d'Israël, et même de ceux de son roi. Mais, au moins, lâchez-moi ensuite, afin que je puisse retourner à Londres, où je suis impatiemment attendu.

LE ROI.

Oui, par quelque nouvelle maîtresse, mauvais sujet.

LE DUC.

Non, sire, par de vieux créanciers... Je paye mes dettes.

LE ROI.

Buckingham paye ses dettes!... Alors, il faut croire à la fin du monde. Eh bien, ce soir, mon cher Georges, tu seras libre; mais, d'honneur, j'ai besoin de toi pour toute la journée.

LE DUC, à part.

Et Jerningham!... et cette jeune fille, cette belle Sarah!...

SCÈNE III

LES MÊMES, CHIFFINCH.

CHIFFINCH, au fond.

Sire!

LE ROI.

Ah! c'est toi, Chiffinch! Eh bien?

CHIFFINCH.

Miss Sarah et sa tante arrivent à l'instant même à Windsor.

LE DUC, à part.

Sarah à Windsor! Sarah ici! Ah çà! mais cet imbécile de Jerningham a donc échoué?

LE ROI.

Et qui les a amenées?

CHIFFINCH.

Madame Chiffinch, sire.

LE ROI.

Et la jeune fille consent à tout?

CHIFFINCH.

A tout, sire. Mais il était temps que j'arrivasse... Encore un peu, et l'on privait Votre Majesté de la joie de faire une bonne action.

LE ROI.

Que veux-tu dire?

CHIFFINCH, regardant le Duc.

Oui, un grand seigneur, dont j'ignore le nom, avait donné des ordres pour faire enlever cette jeune fille... Heureusement, je suis arrivé à temps, et je l'ai tirée des mains de ses ravisseurs.

LE ROI.

Comment! en plein jour, il se passe des choses pareilles dans ma capitale? Buckingham, vous manderez le chef de la police, et vous lui recommanderez de faire un peu plus consciencieusement son état.

LE DUC.

Sire, aussitôt mon retour à Londres, je m'empresserai de lui faire part des griefs de Votre Majesté; mais serait-il indiscret de demander au roi ce qu'il compte faire de cette jeune fille, de la vertu de laquelle il prend tant de soin?

LE ROI.

Miss Sarah Duncan est d'une vieille famille royaliste. Georges, nous avons trop longtemps négligé ces fidèles serviteurs qui, à l'époque du danger, se sont montrés si dévoués... Il est temps que les récompenses aillent les chercher dans l'obscurité où leur modestie les retient, et où un ingrat oubli les avait laissées. Miss Sarah sera attachée à la reine. Elle épouse un jeune Écossais, neveu de ce brave laird chez lequel nous avons trouvé l'hospitalité le surlendemain de la bataille de Worcester. Te rappelles-tu ?

LE DUC.

Parfaitement : sir David Mac Mahon de Susquebaugh.

LE ROI.

C'est cela, justement!

LE DUC, à part.

Mon Écossais damné se sera décidé, malgré sa promesse.

LE ROI.

De cette façon, je récompense d'un seul coup les services de deux familles dévouées. Hélas! si j'avais fait plus souvent de ces bonnes actions-là, Buckingham, au lieu de suivre tes mauvais conseils, je ne serais pas de moitié dans les malédictions qu'on te donne. Heureusement que je suis d'âge à me repentir, et qu'il n'y a pas encore de temps perdu.

LE DUC, avec ironie.

Je vois avec plaisir, sire, que vous êtes sur la route du salut, et qu'il ne vous reste plus qu'à persévérer... D'ailleurs, l'honorable Chiffinch est là pour soutenir Votre Majesté dans cette vertueuse résolution, si Votre Majesté se sentait faiblir.

CHIFFINCH, saluant humblement.

Je suis on ne peut plus reconnaissant à Sa Grâce de la bonne opinion qu'elle a de moi.

LE DUC.

Et quand le mariage aura-t-il lieu, sire?

LE ROI.

Aujourd'hui même, mon cher duc.

LE DUC.

Aujourd'hui même!... Votre Majesté est bien pressée... de faire sa bonne action.

LE ROI.

Dois-je hésiter quand il s'agit du bonheur de mes sujets?...

LE DUC.

Et d'une jolie sujette...

LE ROI.

Laide ou jolie, qu'importe?... La vertu est toujours belle.

LE DUC.

Sans doute... Votre Majesté ne voit que la vertu... Votre Majesté est si vertueuse!...

LE ROI.

Ce soir, en sortant de la chapelle, lady Dumbiky sera présentée à la reine.

LE DUC.

En grande présentation?

LE ROI.

Oh! non, en petit comité; par le gentilhomme de service, tout simplement.

CHIFFINCH.

Mais Votre Majesté pourrait rendre plus grande encore la récompense qu'elle accorde à la vieille loyauté des Dumbiky et des Duncan, en chargeant de cette présentation le gentilhomme le plus élégant, le plus spirituel et le plus noble de la cour... J'ai nommé le duc de Buckingham.

LE DUC.

Mille remercîments, monsieur Chiffinch; je vois que, décidément, vous me protégez.

CHIFFINCH.

Je vous rends la pareille, milord.

LE ROI.

Tu as pardieu raison, Chiffinch... Mon cher Georges, c'est toi qui présenteras Sarah Duncan à la reine.

LE DUC.

Je suis entièrement aux ordres de Votre Majesté... seulement, puisqu'elle m'interdit de retourner à Londres, elle me permettra bien de faire parvenir une lettre à mon homme d'affaires.

LE ROI.

Va, Georges, va!... mais reviens vite... Tu ne quittes pas Windsor, surtout?

LE DUC.

Non, sire; et, dans quelques minutes, je suis ici... (A part.)

Ce misérable Chiffinch l'emporte encore... mais j'aurai mon tour.

(Il sort.)

SCÈNE IV

LE ROI, CHIFFINCH.

LE ROI.

Bravo, Chiffinch! bravo!... tu as rempli ta mission en diplomate consommé.

CHIFFINCH.

Que dira Votre Majesté lorsqu'elle saura que ce grand seigneur qui était sur le point de nous enlever la jolie Sarah, c'était...

LE ROI.

Qui? Rochester, Grammont, Sussex?...

CHIFFINCH.

Le duc de Buckingham, sire.

LE ROI.

Georges? (Riant.) Et c'est lui que nous avons chargé de cette présentation!

CHIFFINCH.

C'est bien pour cela que j'en ai soufflé l'idée à Votre Majesté.

LE ROI.

Chiffinch, décidément, tu es un grand homme!... Et où est la jeune fille?

CHIFFINCH.

Là, sire... dans cette chambre. (Le Roi fait un pas vers la porte.) Mais que fait donc Votre Majesté?

LE ROI.

Tu as raison, Chiffinch, trop d'empressement lui donnerait des soupçons.

CHIFFINCH.

Oh! c'est que, cette fois, Sa Majesté n'a plus affaire à l'une de nos sages duchesses, ou de nos vertueuses demoiselles d'honneur; elle a affaire à une petite fille des bords de la Tweed... et les armes d'Écosse, que Votre Majesté y prenne garde, sont un chardon.

LE ROI.

Et je me fais une fête de cette différence, Chiffinch! Rien de plus charmant, à mon avis, que la rougeur d'une petite campa-

gnarde, partagée entre la joie et la crainte, la surprise et la curiosité ; c'est le duvet qui orne la pêche... Malheureusement, il dure un jour... la pêche reste bien encore, mais le coloris n'existe plus. Ah !... à propos, Chiffinch, et la pauvre Nelly ?

CHIFFINCH.

J'ai rempli près d'elle le message dont m'avait chargé Votre Majesté.

LE ROI.

Et l'entrevue s'est passée sans trop de cris, sans trop de désespoir?

CHIFFINCH.

Mais oui; elle a été beaucoup plus calme que je ne m'y attendais.

LE ROI, piqué.

Ah !

CHIFFINCH.

Et, lorsque je lui ai demandé la clef de cette porte secrète...

LE ROI.

Eh bien?

CHIFFINCH.

Elle n'a fait aucune difficulté de me la rendre.

LE ROI.

Fort bien! Chiffinch, tu choisiras un beau diamant, et tu le remettras à Nelly en échange de cette clef.

(Il fait un mouvement pour sortir.)

CHIFFINCH.

Votre Majesté s'éloigne?

LE ROI.

Oui... Avais-tu donc autre chose à me dire?

CHIFFINCH.

Je croyais que le roi avait permis que le laird de Dumbiky lui fût présenté.

LE ROI.

Qu'est-ce que cela?

CHIFFINCH.

Notre prétendu, le neveu de sir David.

LE ROI.

Ah! oui... Est-il arrivé?

CHIFFINCH, montrant une porte latérale.

Il est là... sire... il attend.

Digitized by Google

LE ROI.

Eh bien, à merveille... Présente, mon cher, présente !

(Chiffinch ouvre la porte, Mac Allan paraît.)

SCÈNE V

Les Mêmes, MAC ALLAN.

LE ROI.

Approchez, laird de Dumbiky, approchez.

MAC ALLAN, à Chiffinch, montrant le Roi.

Est-ce que...?

CHIFFINCH.

Oui.

MAC ALLAN.

Comment! ce seigneur... c'est le roi?

CHIFFINCH.

Lui-même.

MAC ALLAN, mettant un genou en terre.

Sire...

LE ROI.

Relevez-vous, laird de Dumbiky. Vous êtes le rejeton d'une noble et loyale race... J'espère que vous serez noble et loyal comme vos aïeux.

MAC ALLAN.

Pardon, sire, mais j'étais si loin de me douter que je fusse destiné à un pareil honneur, que je ne sais comment exprimer à Votre Majesté...

LE ROI.

Jeune homme, ce n'est qu'une dette que nous payons, et bien tard même, à sir David Mac Mahon de Susquebaugh, votre oncle, je crois.

MAC ALLAN.

Mon oncle maternel, sire, dont je suis le seul héritier... C'est pourquoi j'étais venu à Londres avec ce placet... (Il cherche dans ses poches) que je comptais faire présenter à Votre Majesté par cet infâme duc de Buckingham... Ah! pardon, sire, j'oubliais que le duc est votre favori.

LE ROI.

Oh! non, non, ne vous gênez pas; allez toujours, je vous le livre.

Digitized by Google

MAC ALLAN.

Heureusement que j'en avais conservé un double... Eh bien, est-ce qu'il est resté, par hasard, dans la poche d'un de mes cinq autres habits?

LE ROI.

Vous avez cinq autres habits?... Diable!

MAC ALLAN.

Ce n'est pas moi, sire... c'est ce scélérat de Buckingham... Ah! le voici... bien... Que Votre Majesté veuille jeter les yeux sur cette liste de services rendus au roi et à la patrie, et elle verra que mes prétentions sont pleines de justice.

LE ROI.

Personne ne vous conteste vos droits. N'est-ce pas, Chiffinch?

CHIFFINCH.

Au contraire. (A part). On est tout prêt à lui en reconnaître de nouveaux.

MAC ALLAN.

Voyez, sire... « Le 13 septembre 1651, jour de la bataille de Worcester, David Mac Mahon de Susquebaugh, mon oncle, passa la nuit enfoncé jusqu'au cou dans un marais. Le 14 septembre 1651, lendemain de la bataille de Worcester, David Mac Mahon de Susquebaugh, mon oncle, passa la journée tout entière caché dans les branches d'un arbre... Le 15... »

LE ROI.

Le 15, il nous donna l'hospitalité, à Georges et à moi, au risque de sa vie... Je sais cela, mon cher Dumbiky.

MAC ALLAN, à part.

Son cher Dumbiky! le roi m'a appelé son cher Dumbiky!

LE ROI.

Mais la liste s'arrête là?

MAC ALLAN.

Oui, sire... Mon oncle n'a pas eu le bonheur de rendre d'autres services à Sa Majesté.

LE ROI.

Vous êtes dans l'erreur, mon cher.

MAC ALLAN.

Bah!

LE ROI.

Comment! votre oncle ne vous a pas parlé de son voyage en Irlande?

MAC ALLAN.

Non.

LE ROI.

De ses deux voyages dans les Provinces-Unies ?

MAC ALLAN.

Non.

LE ROI.

De ses trois voyages à Paris?

MAC ALLAN.

Il ne m'en a pas dit le plus petit mot. Il est vrai que, comme, à cette époque, je n'avais que six ou huit ans, il m'entretenait peu de ses affaires politiques.

CHIFFINCH, à demi-voix.

C'est cela... Eh bien, votre oncle a tout bonnement sauvé l'Écosse.

MAC ALLAN.

Comment! mon oncle...?

LE ROI, riant.

Oui, oui... Chiffinch vous racontera tout cela.

MAC ALLAN.

Alors, Votre Majesté lèvera le sequestre?

LE ROI.

Il est levé, avec rappel des revenus depuis 1652. Voici l'ordre.

MAC ALLAN, tendant la main.

Mille fois merci, sire.

CHIFFINCH, prenant l'ordre des mains du Roi.

Après votre mariage, je vous le remettrai.

MAC ALLAN.

Après mon mariage?... Tiens, c'est vrai, au fait, je me marie...

CHIFFINCH.

Dans une demi-heure.

MAC ALLAN.

Très-bien. (Le Roi s'éloigne. — Bas, à Chiffinch.) Dites-moi, le roi s'en va... faut-il que je le suive?

CHIFFINCH.

Non ; attendez dans cette salle jusqu'à ce que vous entendiez la cloche de la chapelle ; et, quand vous entendrez la cloche, rentrez dans cette chambre.

MAC ALLAN.

A merveille.

CHIFFINCH, suivant le Roi, bas.

Eh bien, que dit Votre Majesté de notre prétendu?

LE ROI, de même.

Mais que c'est justement l'homme qu'il nous faut, et que tu l'aurais fait faire exprès, qu'il ne serait pas mieux.

CHIFFINCH, accompagnant le Roi.

Oui, n'est-ce pas, sire... j'ai la main heureuse?

(Ils sortent par la porte du fond. Mac Allan les suit en faisant force révérences. Pendant ce temps, une petite porte secrète s'ouvre doucement. Nelly paraît.)

SCÈNE VI

NELLY, MAC ALLAN.

NELLY, à part.

Ah! sire, vous m'avez fait redemander la clef du passage secret... Heureusement, par prévoyance, j'en avais fait faire une seconde. Grâce à cette précaution, je viens de tout entendre... le mariage, la présentation et le titre de dame d'honneur... Très-bien! c'est la marche ordinaire des choses... nous connaissons cela... Mais je suis là, sire, et j'espère bien déranger tous vos petits projets.

MAC ALLAN, revenant.

Quel grand roi!... Tiens, c'est vous, Nelly! par où êtes-vous donc entrée?

NELLY.

Chut!

MAC ALLAN.

Bah! encore du mystère?

NELLY.

Je suis pour vous ici, et personne ne sait que j'y suis.

MAC ALLAN.

Merci, chère Nelly, merci mille fois... Vous m'avez donné un conseil admirable; tout ce qui m'arrive est fabuleux... il me semble que je suis le héros d'un conte de fée... je nage dans le surnaturel.

NELLY.

Alors, vous êtes content?

Digitized by Google

MAC ALLAN.

Ravi !

NELLY.

Ce mariage ne vous effraye plus?

MAC ALLAN.

Il m'enchante.

NELLY.

Vous avez vu le roi ?

MAC ALLAN.

Nous nous quittons; il m'a appelé son cher Dumbiky.

NELLY.

Et Sa Majesté a été...?

MAC ALLAN.

Adorable!... mais il faut dire aussi que mon oncle lui a rendu de grands services.

NELLY.

Vraiment?

MAC ALLAN.

Comprenez-vous cela? Autrefois, quand je parlais des services de mon oncle, on ne m'écoutait même pas, ou l'on me riait au nez... Aujourd'hui, tout le monde le connaît... c'est un grand homme! c'est un homme historique!

NELLY.

Eh bien, quand je vous disais que tout irait à merveille.

MAC ALLAN.

Et cependant vous ne saviez pas le plus beau, vous, le plus important; vous ne saviez pas qu'il avait fait un voyage en Irlande, deux voyages dans les Provinces-Unies, et trois voyages en France. Il paraît que c'est lui qui a sauvé l'Écosse.

NELLY.

Sauvé l'Écosse?

MAC ALLAN.

Dame, c'est devant le roi lui-même qu'on me l'a dit.

NELLY.

Eh bien, mais voilà qui vous met en bonne position, mon cher Dumbiky.

MAC ALLAN.

C'est-à-dire que cela me met en position excellente... et maintenant surtout que ma femme, de son côté, sera près de la reine.

Digitized by Google

NELLY.

Oui, sans doute, c'est fort honorable; mais, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de veiller avec attention sur elle.

MAC ALLAN.

Sur la reine?

NELLY.

Non, sur votre femme. N'oubliez pas, mon cher Dumbiky, que vous vivez au milieu de la cour la plus dissolue de l'Europe.

MAC ALLAN.

Eh bien, qu'est-ce que cela me fait, à moi?

NELLY.

Votre femme sera exposée à mille séductions.

MAC ALLAN.

Tiens, elle est dame d'honneur; qu'elle s'en tire comme elle pourra, cela ne me regarde pas

NELLY.

Comment, cela ne vous regarde pas? Que dites-vous donc là?

MAC ALLAN.

Sans doute. Moi, je ne la connais pas, je ne l'aime pas... je ne l'ai jamais vue, je ne sais pas même son nom. J'épouse, parce que vous m'avez dit d'épouser... voilà tout; mais vous ne m'avez pas prévenu que je devais l'aimer.

NELLY.

Mais, mon Dieu, que me dites-vous là!

MAC ALLAN.

La pure vérité. D'ailleurs, j'ai bien autre chose à faire, allez, que de veiller sur ma femme!

NELLY.

Qu'avez-vous à faire? C'est, à mon tour, moi qui marche de surprise en surprise, je l'avoue.

MAC ALLAN.

Ma chère Nelly, je suis amoureux.

NELLY.

Vous, amoureux?

MAC ALLAN.

Comme un fou!

NELLY.

De qui?

MAC ALLAN.

D'une jeune fille charmante !

NELLY.

Qui se nomme ?

MAC ALLAN.

Sarah Duncan.

NELLY.

Sarah Duncan !... Comment ne m'avez-vous pas dit cela ?

MAC ALLAN.

C'est que je ne vous ai pas rencontrée depuis que je l'ai vue pour la première fois.

NELLY.

Et vous avez pris feu ainsi tout à coup ?

MAC ALLAN.

Que voulez-vous ! je suis du pays des bruyères, moi, je m'enflamme facilement.

NELLY.

Ah ! tous mes projets renversés !

MAC ALLAN.

Vous dites ?

NELLY.

Rien. Je vous demande seulement ce que vous comptez faire.

MAC ALLAN.

Mais je vais être riche, je vais être grand seigneur, je ferai comme les grands seigneurs, mes confrères.

NELLY.

Mais, si, pendant que vous vous ferez aimer de cette jeune fille, un autre se fait aimer de votre femme ?

MAC ALLAN.

Que voulez-vous ! je serai philosophe. N'est-ce pas ainsi que cela s'appelle à la cour ?

NELLY, à part.

Ah ! le malheureux ! qui aurait dit cela de lui ? (Haut.) Ainsi, peu vous importe ce que deviendra votre femme ?

MAC ALLAN.

Elle peut devenir ce qu'elle voudra ; cela m'est absolument égal.

NELLY.

Cependant elle doit être jeune, elle doit être jolie.

MAC ALLAN.

Qu'elle soit tout ce qu'elle voudra, j'en aime une autre.

NELLY.

C'est bien, Dumbiky; voilà tout ce que je voulais vous dire... Que je ne vous retienne plus.

MAC ALLAN.

Est-ce que je ne vous reverrai pas, chère Nelly?

NELLY.

A quoi bon? Tout ce que je pouvais faire pour vous, je l'ai fait. Vous allez être riche, heureux, en faveur; vous n'avez plus besoin de la pauvre Nelly.

MAC ALLAN,

Mais qu'avez-vous?

NELLY.

Rien, rien... Allez.

MAC ALLAN, insistant.

Nelly...

NELLY.

Allez.

(Mac Allan sort par la droite.)

SCÈNE VII

NELLY, seule.

Je suis perdue! tout le plan que j'avais élevé sur la jalousie de ce jeune homme est anéanti... Puissante avec lui... je ne puis rien sans lui... On vient! (Elle va au passage secret.) Le duc! Eh! mais, j'y pense, si par lui... si l'un par l'autre... Oh! c'est le ciel qui me l'envoie.

SCÈNE VIII

LE DUC, NELLY.

LE DUC.

Nelly ici!

NELLY.

Cela vous étonne de me voir dans ce pavillon, milord... Je vous attendais.

LE DUC, froidement.

Moi, madame! et qui peut me mériter une pareille faveur?

NELLY.

Notre intérêt à tous deux.

LE DUC.

Pardon, mais je cherche vainement, belle Nelly, ce qu'il peut y avoir de commun...

NELLY.

Entre la comédienne de Drury-Lane et Sa Grâce milord duc de Buckingham? D'abord, il y a de commun que notre faveur à tous deux, milord, est fort aventurée en ce moment.

LE DUC.

Oh! je suis bien tranquille. Charles ne peut se passer de moi.

NELLY.

Eh! mon Dieu, milord, c'est notre erreur, à nous autres courtisans, de nous croire indispensables, et cependant je suis sur le point d'avoir la preuve du contraire, moi.

LE DUC.

Oui. Le roi est affolé de cette petite fille.

NELLY.

Dont, de son côté...

LE DUC.

Ma foi, j'avoue que je suis piqué au jeu.

NELLY.

Et si je vous donnais un moyen de gagner la partie?

LE DUC.

Vous, Nelly?

NELLY.

Oui, moi.

LE DUC.

Mais quel motif avez-vous de me servir contre le roi?

NELLY.

Vous le demandez!

LE DUC.

C'est juste... Cette jeune fille est votre rivale. Si le roi échoue, vous reprenez votre faveur.

NELLY.

Et vous, vous avez toute chance de réussir. Vous voyez bien, monseigneur, que la comédienne Nelly et le duc de Bucking-

ham, si loin que la fortune les ait placés l'un de l'autre, peuvent avoir des intérêts communs.

LE DUC.

Oui, sans doute. Mais, voyons, que me conseillez-vous?

NELLY.

Vous n'avez donc rien trouvé ?

LE DUC.

Non.

NELLY.

Comment votre imaginative... ?

LE DUC.

Me fait défaut.

NELLY.

A vous, l'homme le plus habile de la cour?

LE DUC.

Je l'avoue à ma honte.

NELLY.

Écoutez donc, milord, et reconnaissez votre maître.

LE DUC.

J'écoute et je m'humilie.

NELLY.

Vous êtes chargé de présenter lady Dumbiky à la reine?

LE DUC.

D'où savez-vous cela ?

NELLY.

Je le sais... Que vous importe?

LE DUC.

Oui, c'est une obligation que j'ai au roi et à ce damné de Chiffinch.

NELLY.

Eh bien, milord, il faut que la plaisanterie tourne à la confusion de ceux qui vous l'ont faite.

LE DUC.

Ah ! je ne demande pas mieux.

NELLY.

A quelle heure la présentation?

LE DUC.

Ce soir, à neuf heures.

NELLY.

C'est bien, il fera nuit noire.

LE DUC.

Sans compter que, si courte que soit la cérémonie, elle durera toujours bien une demi-heure.

NELLY.

Où a-t-elle lieu?

LE DUC.

Au château de Windsor.

NELLI.

Où reconduit-on la mariée?

LE DUC.

On la ramène ici. Cet appartement lui est destiné.

NELLY.

Ici... Eh bien, devinez-vous maintenant?

LE DUC.

Non.

NELLY.

Vous faites comprendre au mari que le cérémonial exige qu'il soit dans une seconde voiture...

LE DUC.

Attendez donc...

NELLY.

Vous montez avec la mariée dans la première...

LE DUC.

Et, comme il fait nuit noire...

NELLY.

Elle ne s'aperçoit pas que vous prenez une autre route...

LE DUC.

Et au lieu de la reconduire ici...

NELLY.

Vous l'emmenez.

LE DUC.

Mais où cela? Je ne puis la conduire qu'à Londres. Elle s'apercevra, à la longueur de la route, que je la trompe; elle appellera, elle criera!

NELLY.

Ma maison de campagne est à deux milles d'ici.

LE DUC.

Carlton cottage.

NELLY.

En voici la clef.

LE DUC, avec joie.

Oh! Nelly...

NELLY.

Et maintenant, milord, vous comprenez qu'il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

(Un Valet entre.)

LE DUC.

D'ailleurs, voici le roi, qui, je crois, m'envoie chercher.

NELLY.

Ah! un dernier mot.

LE DUC.

Lequel?

NELLY.

Savez-vous le nom de cette jeune fille?...

LE DUC.

Sarah Duncan.

NELLY, vivement.

Sarah Duncan!

LE DUC.

Hein?

NELLY.

Rien.

LE DUC, au Valet.

Je vous suis, mon ami... je vous suis.

(Il s'éloigne.)

NELLY, seule.

Sarah Duncan!... C'est de sa femme, qu'il ne connaît pas, que Dumbiky est amoureux!... Ah! roi et duc, je vous tiens tous deux dans cette main!

(Elle sort par la petite porte secrète, qui se referme aussitôt.)

SCÈNE IX

MAC ALLAN, qui, depuis la sortie du Duc, s'est montré au fond, dans la seconde salle, en paraissant vouloir s'orienter; puis SARAH.

C'est elle! c'est bien elle! Sarah Duncan, je l'ai vue! mes yeux et mon cœur n'ont pu me tromper; et, j'en suis sûr, elle aussi m'a aperçu! Oh! mais je veux la revoir, lui parler... Voyons, orientons-nous : j'étais dans le jardin, elle a paru à

une fenêtre; cette fenêtre doit être de ce côté. Voilà une porte qui doit conduire à l'appartement où était Sarah! ne perdons pas une minute.

(Il frappe et écoute. On ne répond rien. Il frappe une deuxième fois.)

SARAH, de l'autre côté de la porte.

Qui frappe?

MAC ALLAN.

C'est sa voix... Moi, Sarah!

SARAH.

C'est vous! je vous avais reconnu.

MAC ALLAN.

Alors, ouvrez-moi; j'ai mille choses à vous dire.

SARAH.

Moi aussi; mais la porte est fermée.

MAC ALLAN.

Attendez; les verrous sont de ce côté, je crois... Oui, oui, la porte cède... (Sarah paraît.) O chère Sarah! oh! venez, venez... Que je suis heureux de vous retrouver!

SARAH.

Et moi aussi, je suis bien contente de vous revoir... J'ai attendu longtemps dans la chambre de cette taverne, espérant que vous alliez rentrer; mais j'ai attendu vainement; j'ai cru que c'était fini et que nous étions séparés pour jamais.

MAC ALLAN.

Comment, pour jamais? pourquoi cela, séparés?

SARAH.

Monsieur Dumbiky, je vais me marier.

MAC ALLAN.

Hélas! et moi aussi, mademoiselle.

SARAH.

Et sans doute, monsieur, vous aimez votre fiancée?

MAC ALLAN.

Moi? Je ne la connais pas.

SARAH.

Comment! vous ne connaissez pas la femme que vous allez épouser?

MAC ALLAN.

Non... C'est un mariage de convenance; des intérêts de famille...

SARAH, à part.

Oh! c'est étrange.

MAC ALLAN.

Mais vous, vous épousez sans doute quelque beau gentilhomme que vous adorez.

SARAH.

Il faudrait au moins que je l'eusse vu pour savoir si je l'adore.

MAC ALLAN.

Vous n'avez pas vu votre fiancé?

SARAH.

Non... Nous avions à Londres un procès d'où dépendait toute notre fortune. On a proposé à ma tante de me marier pour arranger les choses.

MAC ALLAN.

Qui cela?

SARAH.

Notre avocat.

MAC ALLAN.

Alors, votre futur est probablement la personne avec laquelle vous plaidiez?

SARAH.

Probablement.

MAC ALLAN.

Sans doute quelque vieil avare, quelque vieux juif.

SARAH.

Non; on m'a assuré que c'était un jeune homme.

MAC ALLAN, piqué.

Ah! alors, c'est autre chose; je vous fais mon compliment, mademoiselle.

SARAH.

Recevez le mien en échange, monsieur.

MAC ALLAN.

Merci, il n'y a pas de quoi.

SARAH.

Est-ce que vous épousez une vieille femme, par hasard?

MAC ALLAN.

Non, on m'assure même qu'elle est fort jolie.

SARAH, soupirant.

Tant mieux, monsieur! vous serez heureux... C'est ce que j'avais demandé à Dieu, en récompense du service que vous m'avez rendu.

MAC ALLAN.

Mais comment êtes-vous à Windsor?

SARAH.

Comme Sa Majesté le roi Charles II, que ma famille a toujours servi avec loyauté, s'intéresse à ce mariage, on m'a prise ce matin en carrosse et l'on m'a amenée ici.

MAC ALLAN.

Tiens, c'est comme moi.

SARAH.

Puis on m'a donné cet appartement, à la fenêtre duquel vous m'avez vue.

MAC ALLAN.

Et à moi celui-là.

SARAH.

Enfin on m'a prévenue de me tenir prête quand j'entendrais sonner la cloche de la chapelle.

MAC ALLAN.

J'ai reçu la même recommandation. Il paraît qu'on fera nos deux mariages en même temps.

(Chiffinch paraît au fond.)

SARAH, écoutant.

Oh! mon Dieu!

MAC ALLAN.

Quoi?

SARAH.

La cloche, entendez-vous?

MAC ALLAN.

Il faut nous quitter.

SARAH.

Oh! mon Dieu!

MAC ALLAN.

Si j'étais sûr, au moins, que vous ne m'oublierez pas!

SARAH.

Si je croyais que vous garderez mon souvenir!

MAC ALLAN.

Oh! cela, je vous le jure.

SARAH.

Le service que vous m'avez rendu vous est un gage de ma reconnaissance.

MAC ALLAN.

Ainsi, Sarah...?

SARAH.

Je penserai à vous.

MAC ALLAN.

Toujours?

SARAH.

Ah! toujours.

MAC ALLAN.

Et moi aussi, Sarah, partout où je serai, je vous le jure... Adieu!

SARAH.

Adieu!

(Chacun d'eux se dirige vers son appartement.)

SCÈNE X

LES MÊMES, CHIFFINCH.

CHIFFINCH, s'avançant.

Eh bien, que faites-vous donc?

MAC ALLAN.

Vous le voyez.

SARAH.

Nous obéissons.

CHIFFINCH.

En ce cas, au lieu de vous quitter...

MAC ALLAN.

Quoi?

CHIFFINCH.

Donnez-vous la main.

SARAH.

Comment?

MAC ALLAN.

Ma future?

CHIFFINCH.

La voici.

SARAH.

Mon fiancé?

CHIFFINCH.

Le voilà.

SARAH.

Mac Allan, mon mari?

Google

MAC ALLAN.

Sarah, ma femme?

CHIFFINCH.

Sans doute.

SARAH.

Oh! mon Dieu, que je suis heureuse!

MAC ALLAN.

C'est pour en mourir de joie.

SARAH.

Vous ne nous trompez pas?

CHIFFINCH.

Non.

MAC ALLAN.

C'est la vérité?

CHIFFINCH.

Oui.

MAC ALLAN.

Sarah!

SARAH.

Dumbiky!

MAC ALLAN.

Ah! décidément, le roi Charles II est le plus grand roi de l'univers.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE ROI, LE DUC, paraissant au fond.

LE ROI.

Je suis bien aise que telle soit votre opinion, monsieur Dumbiky.

MAC ALLAN, saisissant une main du Roi, qu'il baise.

Oh! sire!

SARAH, saisissant l'autre.

Sire!

CHIFFINCH, à Buckingham.

Eh bien, milord, ne trouvez-vous pas quelque chose de touchant dans cette reconnaissance?

LE DUC.

Si fait... parole d'honneur! et j'en ai les larmes aux yeux.

LE ROI.

Allons, laird de Dumbiky, donnez le bras à votre femme... Le chapelain vous attend.

MAC ALLAN.

A vos ordres, sire.

(Il donne le bras à Sarah et sort avec elle.)

LE ROI, à part.

Elle est à moi !

(Il sort.)

LE DUC, à part.

Elle est à moi !

(Il sort.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, s'éloignant; NELLY.

NELLY, ouvrant la petite porte secrète, à part.

Ni à l'un ni à l'autre.

ACTE QUATRIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

CHIFFINCH, MAC ALLAN, SARAH.

CHIFFINCH, entrant le premier.

Par ici, milady, par ici.

MAC ALLAN, paraissant avec Sarah.

Enfin, voilà qui est terminé! Je vous jure, monsieur Chiffinch, que, jusqu'à présent, j'ai pris ce qui s'est passé pour une plaisanterie... Mais, maintenant que tout est fini... et que Sarah, à ce que je suppose du moins, est bien véritablement ma femme, mille remercîments, monsieur Chiffinch, de toute

la part que vous avez prise à cette aventure... Aussi, soyez persuadé que je n'oublierai jamais que c'est vous qui êtes venu me faire les premières propositions... Vous pouvez donc être assuré que vous avez en moi un ami... mais un ami dévoué... Monsieur Chiffinch, j'ai bien l'honneur...

CHIFFINCH, à Sarah.

Voici votre appartement tant que la cour restera à Windsor... Vous le voyez, il se compose de cette antichambre, de ce salon où nous sommes, d'un boudoir... et de cette chambre à coucher.

MAC ALLAN.

Oui, je sais... c'est là la chambre à coucher. J'ai déjà remarqué.

CHIFFINCH.

Ces deux portes sont des dégagements communiquant à l'aide d'un long corridor, l'un chez Sa Majesté...

MAC ALLAN.

Ah! c'est par là qu'on va chez Sa Majesté? Très-bien. Ainsi, quand j'aurai quelque chose à demander au roi...?

CHIFFINCH.

L'autre communiquant aux appartements réservés à Sa Grâce lord Buckingham, lorsque le roi le fait mander à Windsor.

MAC ALLAN.

Celui-là, je suis moins pressé de le voir, je puis même dire que je lui garde une certaine rancune, et que, si l'occasion se présente de lui être désagréable, je ne la manquerai pas... Quant à vous, monsieur Chiffinch, mille grâces pour les renseignements topographiques que vous avez eu la bonté de nous donner... et croyez que j'ai bien l'honneur...

CHIFFINCH, continuant, à Sarah.

Maintenant, il me reste à vous donner quelques instructions sur le genre de service auquel vous êtes appelée près de Sa Majesté la reine.

MAC ALLAN.

Est-ce bien nécessaire qu'elle les reçoive dans ce moment-ci?

CHIFFINCH.

Absolument.

MAC ALLAN.

On ne pourrait pas un peu plus tard?

CHIFFINCH.

Elle entre en fonctions demain.

MAC ALLAN.

Oh! alors, si elle entre en fonctions demain, c'est autre chose.

SARAH.

Je vous écoute, monsieur, et vous pouvez assurer Sa Majesté qu'à défaut de science, tout ce que la bonne volonté peut faire...

CHIFFINCH.

Oui, certainement, et Sa Majesté est bien convaincue...

MAC ALLAN, à part.

Que de préambules, mon Dieu!

CHIFFINCH.

D'abord, tant que vous êtes de service, vous couchez au château.

MAC ALLAN.

Comment! ma femme couche au château?

CHIFFINCH.

Certainement... La reine peut se trouver indisposée et avoir besoin de ses femmes.

SARAH.

C'est juste, mon ami.

MAC ALLAN.

C'est juste, c'est juste... Je ne trouve pas cela juste du tout, moi... Qu'on fasse veiller un médecin dans l'antichambre... c'est bien plus simple. En cas d'événement, il rendra bien plus de services que ma femme.

CHIFFINCH.

Le matin, vous assistez au lever de Sa Majesté; puis vous l'accompagnez à la messe; au retour, vous déjeunez avec les autres dames d'honneur, à moins que Sa Majesté ne vous admette à sa table. Le déjeuner fini, vous vous tenez prête, s'il fait beau, à la suivre à la promenade; s'il fait mauvais temps, à lui tenir compagnie... Au retour, Sa Majesté a l'habitude de se faire faire une lecture; après quoi, elle s'occupe de sa toilette... Presque toujours, à moins de circonstances particulières, les dames d'honneur dînent à la table de Sa Majesté... Après le dîner, la reine, qui est Portugaise, passe dans son boudoir et se repose une heure ou deux... Pendant ce temps, les dames d'honneur veillent à ce que le sommeil de la reine ne

soit pas interrompu... Puis elle se réveille, fait une troisième toilette pour le cercle, où les dames d'honneur doivent assister, et qui dure en général jusqu'à minuit.

SARAH.

Et le lendemain?

CHIFFINCH.

Le lendemain, cela recommence, l'étiquette étant la même pour tous les jours de l'année.

MAC ALLAN.

Dites-moi, monsieur Chiffinch, et combien de temps, je vous prie, dure ce service?

CHIFFINCH.

Trois mois... Les quartiers sont divisés par trimestres.

MAC ALLAN.

Allons, c'est trois mois à passer; mais, au moins, il en reste neuf... Pendant les neuf autres mois, nous sommes libres, n'est-ce pas?

CHIFFINCH.

Entièrement.

MAC ALLAN.

Ah!

CHIFFINCH.

Seulement, il ne faudrait pas trop vous éloigner de la cour, attendu qu'en cas d'indisposition d'une dame de service, vous pouvez, si vous êtes en faveur, être désignée par la reine pour la remplacer.

MAC ALLAN.

Ah çà! mais on redoute diablement les maladies par ici.

CHIFFINCH.

Maintenant, pour les jours de grande fête, pour les jours de réception...

MAC ALLAN.

Pardon, monsieur Chiffinch... Comme je vous le disais, je vous suis on ne peut plus reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi, et de ce que vous faites pour ma femme... mais, si elle commence demain un service qui réclame tant d'assiduité... un service qui va me séparer d'elle pendant trois mois... vous comprenez que, ce soir... Monsieur Chiffinch, j'ai bien l'honneur...

CHIFFINCH.

Comment donc! mais rien de plus naturel... et je regrette bien vivement...

MAC ALLAN.

Il n'y a pas de quoi.

CHIFFINCH.

Mais j'avais cru de mon devoir...

MAC ALLAN.

Certainement.

CHIFFINCH.

Plus tard donc...

MAC ALLAN.

Oui, monsieur Chiffinch... plus tard... tant que vous voudrez, plus tard...

CHIFFINCH, s'inclinant.

Milady...

MAC ALLAN.

Monsieur Chiffinch, j'ai bien l'honneur...

(Chiffinch sort.)

SCÈNE II

MAC ALLAN, SARAH.

MAC ALLAN, après avoir reconduit Chiffinch jusqu'à la porte.

Ah!

SARAH, tristement.

Eh bien, mon ami, avez-vous entendu ce qu'il a dit?

MAC ALLAN.

Je n'en ai pas perdu une parole, je vous prie de le croire... Savez-vous, chère Sarah, que c'est une place fort désagréable pour moi que votre place? Comment, pendant trois mois... à peine si je pourrai vous voir un instant.

SARAH.

Heureusement que, ces trois mois passés...

MAC ALLAN.

Nous nous sauvons bien vite en Écosse, n'est-ce pas?... Ils seront malades ici, si cela leur fait plaisir... quant à nous, il n'y a pas de danger, n'est-ce pas?... Quel bonheur de revoir ensemble nos lacs, nos bruyères, nos montagnes, nos forêts!... car vous êtes comme moi, Sarah, vous aimez votre pays.

SARAH.

Ah! oui.

MAC ALLAN.

Et puis, d'ailleurs, j'ai mes affaires en Écosse... Je ferai valoir que, pendant tout le séquestre, les biens de mon oncle David Mac Mahon de Susquebaugh ont été très-mal entretenus... Je dirai qu'ils réclament impérieusement ma présence... Et c'est vrai au moins... tout cela est désert, tout cela est dévasté, tout cela tombe en ruine... Eh bien, mais... (conduisant Sarah vers un canapé) que dis-je donc là? de quoi est-ce que je m'occupe, je vous le demande... quand je suis là près de vous?... Chère Sarah!... je puis donc enfin vous exprimer... (On frappe à la porte du milieu au moment où Mac Allan va s'asseoir près de sa femme. Avec humeur.) Entrez.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN VALET.

MAC ALLAN.

Qu'est-ce que cela? Voyons!

LE VALET, offrant un écrin à Sarah.

De la part de Sa Majesté.

MAC ALLAN, le prenant.

Donnez...

(Il ouvre l'écrin.)

SARAH.

Ah! des diamants adorables...

LE VALET.

Sa Majeste désire que lady Dumbiky porte ces diamants à la présentation de ce soir.

SARAH.

Dites à Sa Majesté que je me conformerai à ses désirs.

MAC ALLAN.

Dites à Sa Majesté que nous nous conformerons à ses désirs... Monsieur, j'ai bien l'honneur... (Il pousse la porte derrière le Valet.) Ah!

SCÈNE IV

SARAH, MAC ALLAN.

SARAH.

Oh! voyez donc, mon ami, l'admirable parure!

MAC ALLAN.

Oui, admirable... Mais, heureusement, ma Sarah n'a pas besoin de diamants pour être belle.

SARAH, posant le diadème sur sa tête.

N'importe, cela ne gâte rien... Voyez donc comme ce diadème fera bien sur mes cheveux.

MAC ALLAN, lui reprenant le diadème et le posant sur la table.

Oui, oui... très-bien.

SARAH, mettant le collier.

Et ce collier à mon cou.

MAC ALLAN, lui retirant le collier.

A merveille!

SARAH, passant les bracelets.

Et ces bracelets à mes bras.

MAC ALLAN, lui reprenant les bracelets.

Délicieux!

SARAH.

Flatteur!

MAC ALLAN, la reconduisant au canapé.

Non, foi d'Écossais! je dis ce que je pense. (Essayant de s'asseoir.) Chère Sarah! je puis donc enfin vous exprimer... (On frappe à la porte de droite. De très-mauvaise humeur.) Entrez!...

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, à part.

Ensemble?... Non pas!

MAC ALLAN, à part.

Le duc, à présent... Bon!

LE DUC.

Pardon! je ne vous dérange pas, j'espère?

MAC ALLAN.

Non, pas absolument... Cependant, monseigneur... (A part.) Tiens, je ne sais pas pourquoi je me gênerais avec lui, moi... Un homme qui a voulu m'enlever ma femme.

LE DUC.

Oh! mon Dieu! je suis désespéré, mais il faut absolument que je donne à lady Dumbiky quelques conseils sur la présentation de ce soir.

MAC ALLAN, à part.

Enfin il est écrit que tout le monde causera avec ma femme, excepté moi.

SARAH.

Je vous suis bien reconnaissante, milord, de votre complaisance.

MAC ALLAN.

Et moi donc!

LE DUC.

Je viendrai vous prendre à neuf heures précises...

MAC ALLAN, regardant à sa montre.

Merci, milord... Il est huit heures un quart... Vous pouvez être tranquille, dans quarante-cinq minutes, nous serons tout à vos ordres... Ainsi donc, monseigneur...

LE DUC, à Sarah.

La duchesse de Norfolk et la comtesse de Sussex vous attendront dans le premier salon... Vous prendrez place entre elles; car, pour moi, je suis votre chevalier seulement... Je vous conduis et je vous ramène, voilà tout...

MAC ALLAN.

Fort bien! fort bien, milord.

LE DUC.

Vos deux marraines vous introduiront alors chez Sa Majesté, on déclinera vos titres... Vous êtes de votre chef... baronne... comtesse?...

SARAH.

Nous sommes nobles Écossais, depuis le XIe siècle, milord, voilà tout... Les titres, vous le savez, milord, sont rares de l'autre côté de la Tweed.

LE DUC.

Nobles depuis le XIe siècle, diable!... c'est fort joli, et beaucoup de nos ducs et pairs voudraient pouvoir établir une pareille filiation... La reine vous fera quelques compliments...

ou sur vous-même, ou sur vos aïeux... Vous répondrez à ces compliments par une simple révérence.

SARAH.

Oui, milord.

LE DUC.

Puis, lorsque la reine aura cessé de parler, vous ferez trois pas en arrière, et vous vous tiendrez debout jusqu'à ce que vos deux marraines vous fassent signe de vous retirer... Alors, je m'avance, je vous présente la main, je vous conduis à votre voiture, et je vous ramène.

MAC ALLAN.

Ah! mon Dieu! monseigneur, ne vous donnez pas tant de peine, c'est inutile... Je serai là, et je ramènerai madame.

LE DUC.

Impossible, mon cher!... c'est contre toutes les règles de l'étiquette; vous ne pouvez même pas monter dans le même carrosse qu'elle.

MAC ALLAN.

Comment! je ne puis pas monter dans le carrosse où sera ma femme?

LE DUC.

C'est-à-dire que cela vous est positivement interdit... Vous suivrez dans une seconde voiture, ou vous attendrez ici.

MAC ALLAN.

J'aime mieux suivre.

LE DUC.

Vous le pouvez... c'est à votre choix...

MAC ALLAN.

Merci... c'est bien heureux! Maintenant, ma chère Sarah, vous savez ce qu'il y a à faire, n'est-ce pas?

SARAH.

Oui.

MAC ALLAN.

Vous vous rappellerez de point en point les conseils que Sa Grâce a eu la bonté de vous donner... les deux marraines, le compliment, la révérence...

SARAH.

Parfaitement.

MAC ALLAN.

Il ne nous reste donc plus qu'à présenter nos remerciments à Sa Grâce. Ainsi, monseigneur...(Voyant entrer Chiffinch par la porte à gauche.) Allons, Chiffinch, à cette heure... Bien!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHIFFINCH.

CHIFFINCH, à part.

Le duc!... j'en étais sûr.

LE DUC, à part.

Chiffinch!... en effet, j'étais étonné de ne pas l'avoir déjà sur mes talons.

CHIFFINCH.

Je venais de la part du roi...

LE DUC.

Pour parler de la présentation? Vous le voyez, monsieur Chiffinch, je m'en étais chargé, et, à l'instant même, je m'occupais de ce devoir.

CHIFFINCH, bas, à Mac Allan.

Éloignez le duc...

MAC ALLAN, bas.

Je ne demande pas mieux.

LE DUC, bas, à Mac Allan.

Débarrassez-vous de Chiffinch...

MAC ALLAN, bas.

C'est mon plus vif désir... Écoutez, faites semblant de vous en aller... et, quand il verra que je ne vous retiens pas, vous, le duc de Buckingham... il comprendra que je désire être seul.

LE DUC.

Très-bien!

MAC ALLAN, à Chiffinch.

Faites mine de vous retirer, et, quand il verra que je ne vous retiens pas, vous, le valet de chambre du roi... il sentira qu'il est importun.

CHIFFINCH.

A merveille!

MAC ALLAN, bas, au Duc, qui s'est assis sur le canapé, à côté de Sarah.

Milord... milord... nous sommes convenus que...

LE DUC.

Et maintenant, milady, que vous êtes bien édifiée, j'attendrai l'heure de la présentation.

MAC ALLAN.

C'est cela, milord, c'est cela... Nous avons quarante-cinq minutes, vous savez...

CHIFFINCH.

Puisque Sa Grâce s'est chargée de la commission que je venais remplir de la part de Sa Majesté...

MAC ALLAN.

Vous le voyez, monseigneur a eu cette bonté... Messieurs, j'ai bien l'honneur...

(Il les salue tous les deux à la fois. Ils sortent chacun d'un côté. Mac Allan va mettre les verrous aux deux portes par lesquelles ils sont sortis.)

SCÈNE VII

SARAH, MAC ALLAN.

MAC ALLAN.

Enfin les voilà partis!... ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à les éloigner... Chère Sarah!... je puis donc enfin vous exprimer...

UN HUISSIER, ouvrant la porte du fond.

Le roi!...

MAC ALLAN, furieux.

Entrez!... Il ne manquait plus que cela.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LE ROI.

MAC ALLAN, allant au-devant du Roi.

Comment, sire!... c'est Votre Majesté en personne?... Votre Majesté daigne...?

LE ROI.

N'avez-vous pas vu Chiffinch tout à l'heure? Je croyais qu'il m'avait précédé...

MAC ALLAN.

Oui, sire... il est venu, il n'y a qu'un instant... Mais, comme il s'est rencontré avec le duc de Buckingham...

LE ROI.

Le duc de Buckingham ici!... et qu'y venait-il faire?

MAC ALLAN.

Donner à lady Dumbiky des instructions pour la présentation de ce soir...

LE ROI.

Je reconnais bien, à cette complaisance, la courtoisie du duc... Ainsi, Chiffinch,.. n'a rien pu vous dire...?

MAC ALLAN.

Non, sire.

LE ROI, à part.

Ah! diable!... le temps presse... C'est qu'elle est vraiment charmante, cette petite femme!

MAC ALLAN.

Si Votre Majesté daigne me communiquer de sa propre bouche...

LE ROI.

Oui... et puisque Chiffinch ne vient pas...

MAC ALLAN.

Non, sire... il ne vient pas...

LE ROI.

J'ai à vous parler d'affaires importantes.

MAC ALLAN.

A moi, sire?

LE ROI.

Oui... à vous...

MAC ALLAN.

D'affaires importantes?

LE ROI.

De la plus haute importance... Éloignez lady Sarah.

MAC ALLAN, à part.

Eh bien, à la bonne heure!... Sa Majesté vient pour moi au moins.

LE ROI, regardant vers la porte, à part.

Ce diable de Chiffinch...

MAC ALLAN.

Ma chère Sarah, l'heure de la présentation approche... Je crois qu'il serait temps que vous vous occupassiez un peu de votre toilette.

SARAH.

A l'instant même.

LE ROI.

Vous avez reçu, milady...?

SARAH.

Oui, sire, une parure superbe, et je rends mille grâces à Votre Majesté de ce précieux cadeau.

LE ROI.

Oh! cela n'en vaut pas la peine...

SARAH.

Sire...

(Elle fait une profonde révérence.)

MAC ALLAN.

Va, ma petite Sarah... va; je te rejoindrai aussitôt que je pourrai.

(Il veut lui baiser la main.)

SARAH.

Oh!... devant le roi... que faites-vous!

MAC ALLAN.

C'est juste.

(Elle sort par la porte latérale du premier plan.)

SCÈNE IX

LE ROI, MAC ALLAN, puis CHIFFINCH.

MAC ALLAN.

Sire, je suis à vos ordres.

LE ROI.

Mon cher Dumbiky, vous êtes d'une famille connue pour les services qu'elle a toujours rendus à moi et à mes aïeux... C'est un héritage que cette famille vous a légué, et auquel vous n'avez pas droit de renoncer.

MAC ALLAN.

Que Votre Majesté commande, et elle verra si elle peut compter sur moi.

LE ROI.

Il s'agit d'une mission très-importante et pour laquelle j'ai besoin d'un homme intelligent et dévoué...

MAC ALLAN.

Sire, s'il ne s'agissait que de dévouement, je pourrais promettre à Votre Majesté...

LE ROI.

Vous vous étonnerez peut-être, mon cher Dumbiky, que je m'adresse ainsi à vous tout d'abord...

Digitized by Google

MAC ALLAN.

Sire, j'avoue que le choix me flatte, mais que je suis encore à me demander ce qui me mérite cet honneur.

LE ROI.

C'est justement parce que vous arrivez à la cour que je vous ai choisi... Vous êtes encore étranger à tous les partis, innocent de toutes brigues, pur de toutes haines...

MAC ALLAN.

Oh! quant à cela, sire!... excepté le duc, que je ne peux pas souffrir...

LE ROI.

Votre départ restera ignoré, et, fût-il su, n'éveillera aucun soupçon, ne fera naître aucune conjecture.

MAC ALLAN.

Je ne crois pas.

LE ROI.

Écoutez, Dumbiky : j'ai des ordres secrets à transmettre au gouverneur de l'Irlande.

MAC ALLAN.

Ah! c'est vrai, au fait, j'ai entendu dire qu'il y avait quelque chose en Irlande.

LE ROI.

L'Irlande se perd, monsieur!

MAC ALLAN.

Bah!

LE ROI.

Vous partirez pour Dublin.

MAC ALLAN.

Je partirai pour Dublin?

LE ROI.

Oui.

MAC ALLAN.

Diable!... et quand cela?...

LE ROI.

Demain.

(Chiffinch entre.)

MAC ALLAN, à part.

Ah! demain, cela m'est égal... Comme c'est demain que ma femme commence son service près de la reine... (Haut.) Eh bien, oui, sire... je partirai demain; et, si Votre Majesté veut bien me donner ses instructions...

LE ROI.

Vous savez de quoi il est question, Chiffinch?

CHIFFINCH.

Il est question de cette grande affaire... dont m'a parlé Sa Majesté.

LE ROI.

Oui, écrivez les instructions.

(Chiffinch se met à la table.)

MAC ALLAN.

Et que ferai-je à Dublin, sire?

LE ROI.

La conduite que vous avez à suivre sera toute tracée dans ces dépêches...

CHIFFINCH, écrivant, à part, pendant que le Roi cause à voix basse avec Mac Allan.

« Monsieur le gouverneur, vous savez la grande passion que Sa Majesté a pour ces petits épagneuls que l'on a nommés, à cause de cela, king's-charles dogs.

LE ROI, à Mac Allan.

Vous sentez, ce sont là de ces affaires qui doivent se faire en dehors du conseil.

MAC ALLAN.

Oui, c'est de la politique personnelle, de la diplomatie particulière.

LE ROI.

A merveille!... je vois que vous comprenez.

MAC ALLAN.

Et sera-t-il nécessaire, sire, que je pénètre dans l'intérieur du pays ?

LE ROI.

Non, je ne crois pas.

CHIFFINCH, relisant ce qu'il a écrit, à part.

« Faites tout votre possible pour remettre au porteur une couple de ces charmants animaux, l'un blanc et feu, l'autre noir et blanc... J'ai l'honneur... »

MAC ALLAN.

Votre Majesté ne signe pas la dépêche elle-même?

LE ROI.

Non... vous comprenez... si la dépêche était surprise, je ne veux pas être compromis.

MAC ALLAN.

Peste!... c'est important.

LE ROI, prenant sa bague et scellant.

Mais ce cachet fera foi que vous venez de ma part.

MAC ALLAN.

Ah! Votre Majesté...

CHIFFINCH, remettant la dépêche à Mac Allan.

Laird de Dumbiky, veillez sur cette dépêche avec le plus grand soin.

MAC ALLAN.

Elle ne me quittera pas un seul instant, monsieur.

CHIFFINCH.

Vous ne vous doutez pas de ce qu'elle contient.

MAC ALLAN.

Et le saurai-je?

CHIFFINCH.

C'est selon... La réponse du gouverneur sera peut-être symbolique.

MAC ALLAN.

Oui, comme celle de Tarquin... qui abattait avec sa badine des têtes de pavot.

CHIFFINCH.

Justement!... mais, de vous à moi, vous êtes chargé de sauver l'Irlande... tout bonnement...

MAC ALLAN.

Vrai?...

CHIFFINCH.

Pas d'indiscrétion... Je vous en dis plus que je ne devrais vous en dire...

LE ROI.

Nous allons vous voir, je l'espère, au cercle de la reine?

MAC ALLAN.

Dans un instant, sire, j'aurai l'honneur de m'y rendre.

LE ROI.

Au revoir, laird de Dumbiky... Soyez noble et fidèle comme l'ont été vos aïeux... et vous serez récompensé selon vos mérites.

MAC ALLAN.

Sire...

(Il s'incline. Le Roi sort.)

SCÈNE X

MAC ALLAN, CHIFFINCH.

MAC ALLAN.

Sauver l'Irlande, mon cher monsieur Chiffinch!...

CHIFFINCH.

Chaque homme a sa mission... C'est la vôtre, jeune homme...

MAC ALLAN.

Me confier du premier coup une mission de cette importance... Je n'en reviens pas.

CHIFFINCH.

Le fait est que l'honneur est grand... Mais il va être neuf heures, ne l'oubliez pas.

MAC ALLAN.

C'est juste... Je vais voir si la toilette de lady Dumbiky s'avance. (Il frappe à la porte.) Tiens, on ne répond pas.

CHIFFINCH.

Frappez plus fort.

MAC ALLAN.

Sarah! ma chère amie, êtes-vous prête?

CHIFFINCH.

Ouvrez la porte... Un mari peut bien entrer chez sa femme.

MAC ALLAN.

Ma chère Sarah... Plus personne!... Savez-vous ce que peut être devenue ma femme?...

CHIFFINCH.

Milord duc sera venu la prendre pour la présentation, et, comme elle vous savait avec le roi, elle n'aura pas voulu vous déranger...

MAC ALLAN.

C'est probable... Mais, moi, comment vais-je me rendre au château?

CHIFFINCH.

Je vous conduirai.

MAC ALLAN.

Ah! très-bien alors... Dites-moi, le chemin le plus court pour aller en Irlande, quel est-il?

CHIFFINCH.

Ah! mon Dieu, c'est bien simple : vous passez par Bambury,

Warwich, Birmingham, et, en arrivant à Chester, vous trouvez un bâtiment qui vous conduit droit à Dublin.

MAC ALLAN.

Droit à Dublin... Bon! et, une fois-là...?

CHIFFINCH.

Vous vous présentez chez le gouverneur et vous lui remettez vos dépêches, voilà tout.

MAC ALLAN.

Tout cela me paraît on ne peut plus facile.

UN VALET, apportant un ordre tout ouvert à Chiffinch.

De la part de Sa Majesté...

CHIFFINCH.

Bien.

MAC ALLAN.

Maintenant, quand vous voudrez...

CHIFFINCH, qui a jeté les yeux sur le papier.

Ah! mon Dieu!

MAC ALLAN.

Quoi?...

CHIFFINCH.

Voilà bien autre chose!

MAC ALLAN.

Qu'y a-t-il?

CHIFFINCH.

Il paraît que les affaires s'embrouillent affreusement.

MAC ALLAN.

Où cela?

CHIFFINCH.

En Irlande.

MAC ALLAN.

Bah!

CHIFFINCH.

Le roi me mande qu'un courrier extraordinaire arrive à l'instant même.

MAC ALLAN.

Un courrier?

CHIFFINCH.

Ce n'est plus demain qu'il faut partir.

MAC ALLAN.

Et quand donc?

Digitized by Google

CHIFFINCH.

C'est cette nuit, ce soir, à la minute même.

MAC ALLAN.

Un instant, un instant, monsieur Chiffinch, cela se complique.

CHIFFINCH.

Hésiteriez-vous ?

MAC ALLAN.

Je n'hésite pas; mais...

CHIFFINCH.

Quand le roi vous a cru digne de sa confiance...

MAC ALLAN.

Je le suis toujours.

CHIFFINCH.

Quand Sa Majesté comptait sur votre dévouement...

MAC ALLAN.

Elle y peut compter encore... Mais... si je ne partais que demain ?

CHIFFINCH.

Impossible.

MAC ALLAN.

De très-bonne heure... au point du jour, par exemple.

CHIFFINCH.

En partant à l'instant même, je ne sais pas si vous arriverez à temps.

MAC ALLAN.

Comment! l'Irlande est si pressée que cela?

CHIFFINCH.

Une heure de retard et tout est perdu, peut-être.

MAC ALLAN.

Alors, c'est autre chose... Mais comment faire?... Je n'ai ni chevaux ni voiture, moi... et je ne puis aller à pied en Irlande... d'autant plus qu'il y a un bras de mer...

CHIFFINCH.

Dans cinq minutes, tout sera prêt... Surtout ne bougez pas d'ici... je viens vous y rejoindre...

(Il sort.)

SCÈNE XI

MAC ALLAN, seul.

Si seulement j'avais pu la revoir un petit instant!... mais c'est impossible... Il paraît que l'Irlande ne peut pas attendre... Voyons, mon manteau, mon chapeau, mes armes.

SCÈNE XII

MAC ALLAN, NELLY, qui est entrée par la porte secrète.

NELLY, l'arrêtant au moment où il va sortir.

Où allez-vous donc?

MAC ALLAN.

Ah! c'est vous, Nelly!

NELLY.

Oui, c'est moi.

MAC ALLAN.

Enchanté de vous voir... Mais, si vous avez quelque chose à me dire,... dites vite...

NELLY.

Pourquoi cela?

MAC ALLAN.

Parce que je pars.

NELLY.

Vous partez?

MAC ALLAN.

Dans cinq minutes.

NELLY.

Ah! je comprends.

MAC ALLAN.

Vous comprenez?

NELLY.

Oui...

MAC ALLAN.

Vous êtes bien heureuse, alors...

NELLY.

Ne m'avez-vous pas tout dit?

MAC ALLAN.

Moi?

NELLY.

Oui... que vous faisiez un mariage de convenance.

MAC ALLAN.

Au contraire.

NELLY.

Que vous n'aimiez pas la femme que vous alliez épouser.

MAC ALLAN.

Au contraire.

NELLY.

Et que, comme vous en aimiez une autre, peu vous importait...

MAC ALLAN,

Mais au contraire!... au contraire!... C'était la même, Nelly!... un coup du sort... C'était Sarah Duncan... Je l'aime, je l'adore, ma femme... c'est-à-dire que j'en suis amoureux fou.

NELLY.

Et, aimant votre femme, adorant votre femme, amoureux fou de votre femme, vous la quittez comme cela... le soir de votre mariage?

MAC ALLAN.

Il le faut, Nelly.

NELLY.

Il le faut?

MAC ALLAN.

Les circonstances les plus graves...

NELLY.

Et quelles circonstances?

MAC ALLAN.

Il faut que, dans trois jours, je sois à Dublin.

NELLY.

A Dublin? et qu'allez-vous faire à Dublin?

MAC ALLAN, mystérieusement.

L'Irlande se perd, Nelly.

NELLY.

En vérité?...

MAC ALLAN.

Mon oncle a sauvé l'Écosse, Nelly... Moi, je vais sauver l'Irlande... et, si jamais j'ai un fils, il est probable qu'il sauvera l'Angleterre.

NELLY, souriant.

Dumbiky !

MAC ALLAN.

Hein?

NELLY.

Avez-vous toujours confiance en moi?

MAC ALLAN.

Vous le demandez... quand je vous ai obéi aveuglément.

NELLY.

Eh bien, il faut m'obéir encore.

MAC ALLAN.

Je ne demande pas mieux.

NELLY.

Quand partez-vous?

MAC ALLAN.

A l'instant même.

NELLY.

Quelle route prenez-vous?

MAC ALLAN.

Celle de Bambury.

NELLY.

A merveille.

MAC ALLAN.

Cela vous va, alors?

NELLY.

Oui.

MAC ALLAN.

Tant mieux!

NELLY.

A trois milles d'ici, vous vous arrêterez...

MAC ALLAN.

Ah! oui, mais c'est que cela m'est expressément défendu, de m'arrêter.

NELLY.

Dumbiky, vous avez promis de m'obéir.

MAC ALLAN.

Et l'Irlande... l'Irlande...

NELLY.

L'Irlande attendra.

MAC ALLAN.

Mais justement... il paraît qu'elle ne peut pas attendre.

NELLY.

Soyez tranquille : je réponds d'elle.

MAC ALLAN.

Alors, c'est autre chose... Où dois-je m'arrêter?

NELLY.

A Carlton cottage.

MAC ALLAN.

Et que ferai-je là ?

NELLY.

Vous y attendrez quelqu'un que vous serez bien aise de voir.

MAC ALLAN.

Et cette personne, quelle est-elle?

NELLY.

Je ne puis vous la nommer; car, avec le caractère que je vous connais, mon cher Dumbiky, vous feriez quelque sottise... Mais, si j'ai un conseil à vous donner...

MAC ALLAN.

C'est?...

NELLY.

C'est... dès que cette personne sera descendue de sa voiture, de la faire monter dans la vôtre et de l'emmener avec vous.

MAC ALLAN.

A Dublin?

NELLY.

Au bout du monde, si vous y allez.

MAC ALLAN.

Nelly, vous parlez comme les sorcières de *Macbeth.*

NELLY.

Vous savez que c'est mon habitude.

MAC ALLAN.

N'importe, j'ai confiance en vous, et je ferai ce que vous dites.

NELLY.

Vous me le promettez?

MAC ALLAN.

Sur mon honneur.

NELLY.

C'est bien. (Écoutant.) Quelqu'un!

Digitized by Google

MAC ALLAN.

C'est Chiffinch qui vient me chercher.

NELLY.

Silence! il ne faut pas qu'il me voie.

MAC ALLAN.

Bien!

NELLY.

Il ne faut pas qu'il sache que vous m'avez vue.

MAC ALLAN.

Non.

NELLY.

A Carlton cottage?

MAC ALLAN.

A Carlton cottage.

NELLY.

Chut! le voilà.

(Elle s'élance dans la chambre à droite.)

SCÈNE XIII

CHIFFINCH, MAC ALLAN, NELLY, cachée.

MAC ALLAN.

Si je comprends quelque chose à tout cela, je veux bien que le diable m'emporte, par exemple!

CHIFFINCH, entrant.

Êtes-vous prêt?

MAC ALLAN.

Oui... La voiture?...

CHIFFINCH.

Elle attend.

MAC ALLAN.

Tout attelée?

CHIFFINCH.

Le postillon est en selle.

MAC ALLAN.

Puis-je écrire à ma femme?

CHIFFINCH.

Ah bien, oui!...

MAC ALLAN.

Un tout petit mot.

CHIFFINCH.

Inutile.

MAC ALLAN.

Mais elle sera inquiète.

CHIFFINCH.

On la préviendra.

MAC ALLAN.

Qui ?

CHIFFINCH.

Moi.

MAC ALLAN.

Vous ?

CHIFFINCH.

Oui... je m'en charge.

MAC ALLAN.

Vous lui direz bien, n'est-ce pas ?...

CHIFFINCH.

Certainement.

MAC ALLAN.

Que je ne serais pas parti...

CHIFFINCH.

Ne vous inquiétez de rien.

MAC ALLAN.

S'il n'y avait pas eu urgence...

CHIFFINCH.

Sans doute.

MAC ALLAN.

Au revoir, monsieur Chiffinch !

CHIFFINCH.

Je vous accompagne jusqu'à la voiture.

MAC ALLAN.

Vous êtes trop bon.

CHIFFINCH.

Non, je veux vous voir partir.

MAC ALLAN.

Allons... en Irlande !

(Il sort.)

CHIFFINCH.

En Irlande !

(Il éteint les flambeaux ; puis il sort.)

Digitized by Google

NELLY, reparaissant.

Et maintenant, sire... à nous deux!

ACTE CINQUIÈME

Même décoration.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, puis NELLY.

Le Roi ferme la porte du fond et s'avance dans l'obscurité.

LE ROI.

Bien! tout est ainsi que Chiffinch me l'a dit : obscurité complète. Sarah! Sarah!

(Il frappe à la porte de la chambre de Sarah.)

NELLY.

Qui frappe?

LE ROI.

Moi, Dumbiky! Ouvrez, Sarah!

NELLY.

Me voici.

LE ROI.

Déjà de retour du château?

NELLY.

La présentation n'a duré qu'un instant... Sans doute, des ordres avaient été donnés pour l'abréger.

LE ROI.

Bénis soient ces ordres qui rapprochent l'instant de mon bonheur, qui fait envie à toute la cour!

NELLY.

Envie à toute la cour? Allons, décidément, Dumbiky, vous êtes amoureux, puisque vous me dites sérieusement de pareilles folies.

LE ROI.

Non, d'honneur! depuis qu'il vous a vue, Buckingham en perd la tête, et le roi Charles II en devient fou.

NELLY.

Comment!... et vous dites que le roi...?

LE ROI.

Est amoureux comme il ne l'a jamais été, Sarah! Je dis qu'il serait prêt à tout sacrifier pour vous. Je dis qu'il ne tient qu'à vous d'être reine!... plus reine qu'Isabelle; car elle ne règne que sur le royaume, et vous, vous régnez sur le roi.

NELLY.

Mais vous n'êtes donc pas Dumbiky?

LE ROI.

Écoutez-moi, Sarah, et pardonnez-moi ma hardiesse en songeant que c'était le seul moyen de pénétrer jusqu'à vous, de vous dire combien je vous aime. J'avais d'abord eu l'intention de profiter de l'obscurité; mais, au moment d'exécuter mon projet, la honte m'a pris de réussir par un pareil moyen, et je me suis dit que le roi Charles II méritait peut-être d'être aimé pour lui-même, et conservait encore quelques chances en se présentant sous son véritable nom.

NELLY.

Eh bien, c'est comme moi, sire! Peut-être aurais-je pu, moi aussi, profitant de l'obscurité, détourner cet amour de son véritable but, et prendre pour moi les protestations adressées à une rivale; mais j'ai pensé, sire, que je valais bien la peine d'être aimée pour moi-même, et que, si le roi Charles II n'était point fait pour être larron d'amour... Nelly était encore trop jeune et trop jolie pour recevoir un hommage dont elle ne serait pas l'objet.

LE ROI.

Nelly!... Vous, Nelly?... Impossible!

NELLY, sonnant.

Vous en doutez, sire?

LE ROI.

Que faites-vous?

NELLY, à un Valet qui entre.

Des flambeaux!

LE ROI.

Nelly! Je suis joué.

NELLY.

Voilà ce que c'est, sire, que d'avoir eu l'imprudence de prendre pour maîtresse une comédienne.

LE ROI.

Mais dans quel but, dans quelle intention vous êtes-vous substituée à cette jeune fille?

NELLY.

Sire, pour donner le temps à Buckingham de l'enlever.

LE ROI.

Comment, de l'enlever?... Buckingham enlève Sarah?

NELLY.

Oui, sire. Comment! vous qui connaissez la hardiesse du duc, vous le chargez, quand vous savez qu'il est votre rival, de ramener le soir, à neuf heures, du château ici, la femme que vous aimez?... Ah! sire, je ne reconnais pas là votre prudence habituelle.

LE ROI.

Et où sont-ils? où la conduit-il?...

NELLY.

Ils sont maintenant sur la route de Carlton cottage, où ils seront arrivés dans un quart d'heure.

LE ROI.

Mais c'est un rapt... une violence... Je ne permettrai pas une pareille infamie à ma cour, sous mes yeux, et presque en ma présence.

(Il fait un mouvement pour sortir.)

NELLY.

Où allez-vous, sire?

LE ROI.

Je vais faire monter à cheval mes gardes, mes trabans, et ordonner que l'on coure après lui jusqu'à ce qu'on le rattrape.

NELLY.

Inutile, sire.

LE ROI.

Inutile?

NELLY.

Oh! mon Dieu, oui. Buckingham a enlevé Sarah à Votre Majesté; mais Dumbiky va l'enlever à Buckingham.

LE ROI.

Dumbiky?... Dumbiky est sur la route de Dublin!

NELLY.

Et Carlton cottage aussi, sire; c'est là que Dumbiky doit attendre Buckingham... et, comme, à tout prendre, Dumbiky a sur Sarah des droits que, je l'espère, le duc ne lui contes-

tera pas, toutes choses rentreront dans leur état habituel. Votre Majesté se consolera, le duc reviendra tout consolé, et Dumbiky, qui, Dieu merci, n'aura pas besoin de consolations, continuera, avec sa femme, sa route vers l'Irlande.

LE ROI.

Ainsi, Dumbiky et Sarah...?

NELLY.

Courent la poste, réunis et heureux, et bénissant Votre Majesté pour tous les bienfaits dont elle les a comblés. Quant à moi, je n'ai que des remercîments à faire à Votre Majesté; je n'oublierai jamais que Dumbiky était mon protégé, et qu'à cette considération sans doute, le roi lui a rendu les biens de sa famille, a payé ses dettes, l'a marié à une femme charmante, et, pour comble de bontés, lui a donné, à lui, jeune, étranger encore à la diplomatie, une importante mission en Irlande. Que Sa Majesté reçoive donc ici mes actions de grâces, et qu'elle me croie sa toute fidèle et reconnaissante Nelly.

(Elle salue profondément et sort par la porte du fond.)

SCÈNE II

LE ROI, seul.

Joué! indignement joué!... Ah! Buckingham, vous êtes le seul sur lequel je puisse me venger; cette fois, vous me payerez votre impudence. Ah! c'est toi, Chiffinch!

SCÈNE III

LE ROI, CHIFFINCH.

CHIFFINCH.

Oui, sire.

LE ROI.

Sais-tu ce qui se passe?

CHIFFINCH.

On me dit que Votre Majesté a sonné pour demander des flambeaux, et que c'est Nelly qui vient de sortir de cette chambre.

LE ROI.

Comprends-tu quelque chose à toute cette machination,

Chiffinch? C'est à croire que le démon de l'intrigue en personne a pris le contre-pied de tout ce que nous avons fait: je trouve ici Nelly, quand je croyais y trouver Sarah; pendant ce temps, Buckingham m'enlève lady Dumbiky... Chiffinch, donne l'ordre qu'aussitôt qu'il rentrera au château, le duc vienne me parler.

CHIFFINCH.

Votre Majesté n'attendra pas longtemps; j'entends une voiture, c'est sans doute la sienne.

LE ROI.

Assurez-vous-en.

CHIFFINCH, ouvrant la fenêtre.

Je ne me trompais pas, sire: c'est bien la voiture de milord.

LE ROI.

Ah! le voilà enfin!

MAC ALLAN, dans la coulisse.

Le roi? où est le roi? Je vous dis que je veux parler à Sa Majesté.

LE ROI.

Dumbiky!

SCÈNE IV

Les Mêmes, MAC ALLAN, SARAH.

MAC ALLAN, entrant.

Le roi!... Ah! vous voilà, sire.

LE ROI.

Que me voulez-vous, laird de Dumbiky? et pourquoi n'êtes vous pas sur la route d'Irlande?

MAC ALLAN.

J'y étais, sire, et même fort mal à mon aise, attendu que, sous le prétexte spécieux qu'il n'y voyait pas clair, le postillon m'avait versé dans un fossé. J'étais donc là, me promenant sur la route en attendant que la voiture fût sur ses roues, quand tout à coup un carrosse s'approche, duquel sortait une voix qui criait: « Au secours!... » Il me semble reconnaître cette voix; je m'élance, j'arrête les chevaux, j'ouvre la portière; un homme saute sur le pavé, met l'épée à la main, j'en fais autant; nous croisons le fer... Je lui allonge une botte... je ne sais pas où, mais bien appliquée... Je lui laisse ma voi-

ture, je monte dans la sienne; j'y retrouve Sarah et sa tante, qui me racontent qu'on les enlevait; que cet homme auquel j'ai donné un coup d'épée est le duc de Buckingham. Un instant, j'ai l'idée de continuer ma route; mais je pense que milord peut faire courir après nous, et nous rejoindre; je prends aussitôt ma résolution; je me rappelle Votre Majesté si bonne pour moi, et, pour concilier mes craintes avec mon devoir, je fais tourner bride aux postillons; je reviens au grand galop à Windsor, et je repars pour l'Irlande.

LE ROI.

Comment, belle Sarah! on osait porter la main sur vous, sur une femme attachée à la reine, sur une jeune fille placée sous ma sauve-garde?... Ah! celui qui a eu une telle audace sera puni, je vous jure.

SARAH.

Oh! sire!...

MAC ALLAN.

Ah! le bon, l'excellent roi! Adieu, sire, je pars. Au revoir, Sarah.

LE ROI.

Nous nous retirons avec vous, laird de Dumbiky. Bonne nuit, belle Sarah! après tant d'émotions, vous devez avoir besoin de repos.

SARAH.

Sire, mille grâces à Votre Majesté de toutes ses attentions.

LE ROI.

J'en suis récompensé si vous voulez bien vous en apercevoir. Venez, messieurs... venez.

CHIFFINCH, à Mac Allan.

Mon ami, l'Irlande, vous savez...

SARAH.

Mais, monsieur Chiffinch...

CHIFFINCH.

Je suis à vous, madame; à l'instant, je reviens...

SCÈNE V

SARAH, seule.

Oh! oui, j'ai besoin d'être seule pour songer librement à tout ce qui m'arrive, pour mettre un peu d'ordre dans mes

idées. O mon Dieu ! c'est votre main puissante qui a conduit tout cela ; c'est elle qui m'a prise à cause des mérites de ma mère, sans doute, pauvre enfant sans fortune pour me conduire où je suis, pour m'élever où me voilà ; c'est vous, Seigneur, qui, à travers les dangers d'un amour terrible comme est celui de Buckingham, avez fait de moi une femme heureuse et honorée. Cher Dumbiky! comme il est loyal! comme il est brave ! comme il aime!... et ne pas avoir pu le voir un seul instant pour lui dire combien sa Sarah est reconnaissante à celui qui l'a sauvée... sauvée, mon Dieu, car maintenant, grâce à vous et à lui, je suis sauvée, n'est-ce pas?

SCÈNE VI

SARAH, NELLY.

NELLY, qui est entrée par la petite porte et qui s'est rapprochée doucement de Sarah.

Vous êtes perdue !

SARAH.

Grand Dieu ! qui êtes-vous?

NELLY.

Que vous importe, si je viens à votre aide?

SARAH.

Quelques dangers nouveaux et inconnus me poursuivent donc encore ?

NELLY.

Le plus grand de tous.

SARAH.

Sous la protection du roi?

NELLY.

Le roi vous aime.

SARAH.

Grand Dieu!... En effet, ces attentions continuelles...

NELLY.

Ce logement dans ce pavillon...

SARAH.

Ces diamants...

NELLY.

Cette mission à votre mari...

SARAH.

Tout, jusqu'à sa colère contre le duc... Oh! vous avez raison, madame, vous avez raison; mais pourquoi n'avez-vous pas tout dit à Dumbiky?

NELLY.

Parce qu'avec sa tête écossaise, il allait droit au roi comme il a été droit au duc, et qu'alors tout était perdu.

SARAH.

Oh! mon Dieu! que faire? Fuir, n'est-ce pas?

NELLY.

Où fuirez-vous? L'Angleterre tout entière, n'est-elle pas au roi?

SARAH.

Je m'enfermerai dans cette chambre.

NELLY.

Puis, tout à coup, quelque porte secrète s'ouvrira.

SARAH.

Vous m'épouvantez! Mon Dieu! mon Dieu! que devenir? Pouvez-vous me sauver, vous?

NELLY.

Peut-être.

SARAH.

Oh! dites, dites, et tout ce que vous prescrirez sera fait.

NELLY.

Écoutez bien.

SARAH.

J'écoute.

NELLY.

Rentrez dans cette chambre.

SARAH.

A l'instant.

NELLY.

Sur le fauteuil qui est près de la cheminée, vous trouverez une écharpe turque, rouge et or.

SARAH.

Après?

NELLY.

Enveloppez-vous de cette écharpe, et ne la quittez pas.

SARAH.

Et cette écharpe peut me sauver?

Digitized by Google

NELLY.

Oui.

SARAH.

C'est donc un talisman?

NELLY.

Infaillible! si, comme je vous le dis, vous ne la quittez pas un seul instant.

SARAH.

Cependant expliquez-moi.

NELLY.

En deux mots, vous allez comprendre: tout le monde ici a une peur effroyable de la peste; avant d'entrer ici, j'ai écrit à Chiffinch... Silence!

(Elle écoute.)

SARAH.

Quoi?

NELLY.

Quelqu'un dans ce corridor.

SARAH.

Mon Dieu! c'est M. Chiffinch; il m'a dit qu'il allait revenir.

NELLY.

Rentrez dans votre chambre, et sans perdre un instant.

SARAH.

Oui; mais M. Chiffinch! que faire? que faire?...

NELLY.

Je suis là, je veille... Allez! l'echarpe, l'écharpe! et le reste me regarde.

(Sarah rentre dans la chambre. Nelly disparaît par la porte secrète. La porte du fond s'ouvre, et Chiffinch entre.)

SCÈNE VII

CHIFFINCH, puis SARAH.

CHIFFINCH.

Eh bien, déjà rentrée chez elle, malgré ma recommandation?... (Sarah reparaît avec l'écharpe.) Ah! non... la voici...

SARAH.

Vous aviez quelque chose à me dire, monsieur Chiffinch?

CHIFFINCH.

Je viens de la part de votre mari, belle Sarah.

SARAH.

De la part de Dumbiky?

CHIFFINCH.

Oui, je viens vous dire qu'en son absence. il vous recommande la plus grande circonspection... Une jeune et jolie femme comme vous est entourée de mille dangers.

SARAH.

Oh! je le sais...

CHIFFINCH.

Il vous recommande de vous défier de tout le monde... Il me charge de vous dire que vous n'avez ici qu'un seul ami... bien réel, bien sincère, bien dévoué...

SARAH.

Lequel?...

CHIFFINCH.

Le roi!

SARAH.

Le roi?

CHIFFINCH.

Oui; ayez donc confiance en lui... conduisez-vous par ses conseils... c'est ce que désire votre mari, qui vous a donné l'exemple en vous ramenant lui-même près de Sa Majesté.

SARAH.

Mais Sa Majesté...?

CHIFFINCH.

Elle-même va venir, milady; elle-même se charge de lever tous vos doutes... s'il vous en restait encore.

SARAH, à part.

Le roi va venir!... que faire?...

CHIFFINCH, à un Valet qui entre.

Que venez-vous faire ici? que voulez-vous?

LE VALET.

Cette lettre.

(Il la remet à Chiffinch et sort.)

CHIFFINCH.

Eh bien, cette lettre?... Vous permettez, milady?

SARAH.

Comment donc!... (A part.) Cette lettre viendrait-elle...?

CHIFFINCH, jetant les yeux sur le papier.

« Lisez, si vous voulez éviter de grands malheurs. S'il en est temps encore, sauvez Sa Majesté. Une écharpe, achetée sur

le vaisseau pestiféré *le Plymouth*, a été envoyée à Sarah... Vous la reconnaîtrez à sa couleur rouge et à ses broderies d'or. » (Tombant dans un fauteuil.) Ah ! mon Dieu !

SARAH.

Une écharpe ?

CHIFFINCH.

Oh ! la malheureuse ! elle l'a sur ses épaules.

SARAH.

Mon Dieu, monsieur Chiffinch, est-ce que vous vous trouvez mal?... Monsieur Chiffinch !

CHIFFINCH.

Ne m'approchez pas !... Cette écharpe... Miséricorde !... (Il se sauve et aperçoit le Roi, qui est au fond, dans la seconde salle.) Sire, sire, n'entrez pas !... n'entrez pas !...

(Il se jette au-devant du Roi et referme les portes.)

SCÈNE VIII

SARAH, seule.

Eh bien, il s'enfuit? Cette dame avait raison... l'écharpe qu'elle m'a donnée est un véritable talisman... Ah ! mon Dieu ! mais, si quelque ennemie, quelque rivale... Cette inconnue ne m'a-t-elle pas dit que le roi m'aimait? si pour se venger...? Ah ! (Elle jette l'écharpe et court à la porte.) Ah ! mon Dieu ! fermée ! (Elle court à une autre porte.) Fermée ! (A une troisième.) Fermée aussi ! Ah ! cette fenêtre ! (Elle y court.) Quelqu'un ! qui êtes-vous ?...

SCÈNE IX

SARAH, MAC ALLAN.

MAC ALLAN, à demi-voix.

Chut ! c'est moi, Sarah ; pas un mot. Ma foi, l'Irlande attendra une heure ; la première fois que je la verrai, je lui ferai mes excuses.

SARAH.

Vous ! vous !

MAC ALLAN.

Oui, moi ; j'ai fait faire le tour du parc à la voiture, j'ai sauté par-dessus le mur, et me voilà ! Tu n'as donc pas vu tous les

signes que je t'ai faits en te quittant? Cela voulait dire: « Ma petite Sarah, renvoie-moi tous ces gens-là, et, dans un quart d'heure... »

SARAH.

Éloignez-vous, Dumbiky, ne m'approchez pas, au nom du ciel!

MAC ALLAN.

Que je ne vous approche pas? Je suis revenu, au contraire...

SARAH.

Oh! c'est que vous ne savez pas! (Lui montrant l'écharpe.) Cette écharpe, voyez cette écharpe...

MAC ALLAN.

Eh bien?

SARAH.

Elle vient du vaisseau *le Plymouth;* cette écharpe m'a touchée, je l'ai mise sur mes épaules, je suis perdue... Fuyez! fuyez!

MAC ALLAN.

Moi, fuir! que dis-tu donc là?

SARAH.

Oui, faites comme les autres. Voyez, ils ont fui tous, ils m'ont abandonnée, ils m'ont laissée seule; et, lorsque j'ai voulu appeler du secours, toutes les portes se sont fermées sur moi.

MAC ALLAN.

C'est cela! et voilà l'idée que Sarah Duncan a de son mari? Parce que ces courtisans sont des lâches et des misérables... Dumbiky sera un lâche et un misérable comme eux? Viens, ma petite Sarah, viens! (Il l'entraîne de force et la presse contre son cœur). Il fallait une circonstance comme celle-là pour que je te trouvasse seule. Ah! ils ont peur de la peste? Eh bien, je bénis la peste, moi; grâce à elle, je puis enfin m'approcher de toi, t'embrasser tout à mon aise. (Il l'embrasse.) Ah! ma foi, ça n'est pas sans peine!

SCÈNE X

LES MÊMES, NELLY, qui a paru sur les dernières paroles de Dumbiky.

NELLY.

Très-bien, Dumbiky, et voilà ce que je voulais.

MAC ALLAN.

Nelly!

SARAH, effrayée.

Nelly! mais savez-vous que c'est elle...?

MAC ALLAN.

Elle!

SARAH.

Oui, elle qui m'a donné cette écharpe fatale.

MAC ALLAN.

Vous, Nelly, vous?

NELLY.

Il est vrai, c'est moi qui ai donné cette écharpe à milady, et je vois avec regret qu'elle tient en bien médiocre estime le présent que je lui ai fait.

MAC ALLAN.

Vous osez l'avouer! mais cette écharpe...

NELLY.

Est celle avec laquelle je joue Desdemona; je vous l'avais offerte, vous n'en avez pas voulu, je la reprends.

(Elle noue l'écharpe autour de son cou.)

SARAH.

Mais ce tissu, il n'est donc point...?

NELLY.

Je vous avais dit que c'était un talisman infaillible. Vous a-t-il trahie dans l'occasion?

SARAH.

Oh! je comprends, madame; pardon, pardon!...

MAC ALLAN.

C'est drôle, moi, je ne comprends plus.

NELLY.

On vient.

MAC ALLAN, effrayé.

Oh! si c'était le roi!

NELLY, froidement.

C'est lui certainement.

MAC ALLAN.

Dans ce cas, je me sauve, je me cache.

NELLY.

Au contraire, restez.

MAC ALLAN.

Mais il me croit parti.

NELLY.

Il sait que vous êtes revenu.

MAC ALLAN.

Alors, il va être furieux !

NELLY.

Non, si vous faites ce que je vous dirai de faire.

MAC ALLAN.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

NELLY.

Silence ! le voici.

UN HUISSIER, annonçant.

Le roi !

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE ROI, CHIFFINCH.

LE ROI, à Sarah.

Pardon, milady, si je vous dérange encore, mais c'est pour la dernière fois. D'ailleurs, j'ai pensé que votre mari serait inquiet si je ne répondais pas à sa lettre, et que cette inquiétude troublerait son bonheur.

MAC ALLAN, intrigué.

A ma lettre, sire?

LE ROI.

Sans doute; n'est-ce pas vous qui venez de m'envoyer cette lettre?

MAC ALLAN.

Y aurait-il de l'indiscrétion, sire, à vous demander... ?

LE ROI, lui donnant la lettre.

Voyez!

MAC ALLAN, lisant avec un étonnement croissant.

« Je viens supplier Votre Majesté de me pardonner si je ne suis pas reparti à l'instant même pour l'Irlande, mais le désir de revoir Sarah m'a ramené à Windsor, où, grâce au faux bruit qui s'est répandu, j'ai enfin eu le bonheur de rester une demi-heure en tête-à-tête avec *ma femme.* »

LE ROI, souriant.

Ma femme souligné.

MAC ALLAN.

Oui, sire; c'est, ma foi, vrai, ma femme est souligné. (Il-

continue.) « J'attends près d'elle, sire, le pardon ou le châtiment de ma désobéissance.

» Je suis avec respect, etc. »

LE ROI.

Eh bien, reconnaissez-vous cette lettre?

MAC ALLAN.

Sire...

NELLY, bas.

Dites que vous la reconnaissez.

MAC ALLAN.

Sire, je suis forcé d'avouer que je la reconnais.

LE ROI.

Votre franchise est rare, Dumbiky; vous pouviez me laisser ignorer que vous étiez revenu, et vous me l'avez écrit, c'est bien; mais, quant à celui qui a envoyé la lettre anonyme que Chiffinch a reçue, quant à celui-là, si jamais je puis le découvrir, il payera cher, je vous en réponds, l'audace qu'il a eue de plaisanter avec son roi.

NELLY, bas.

Dites que c'est vous.

MAC ALLAN, bas, à Nelly.

Comment, que je dise que c'est moi? est-ce que vous n'entendez pas?

LE ROI.

Nous lui apprendrons, s'il l'ignore, dans quel but a été bâtie la tour de Londres.

NELLY, bas.

Dites que c'est vous.

MAC ALLAN.

Sire, je ne sais comment avouer à Votre Majesté...

LE ROI.

Comment! ce serait vous encore?

MAC ALLAN.

Eh bien, oui, sire, c'est moi.

LE ROI.

Mais, au moins, lorsque vous avez écrit cette lettre anonyme, vous étiez dans la conviction que l'écharpe était empoisonnée?

NELLY, bas.

Dites que vous saviez qu'elle ne l'était pas.

MAC ALLAN, avec son sourire le plus fin.

Pardon, sire, mais je savais parfaitement qu'elle ne l'était pas.

LE ROI.

Alors, c'était tout simplement pour...?

NELLY, bas.

Dites que oui.

MAC ALLAN.

Oui, sire, c'était tout simplement pour...

LE ROI, à Chiffinch.

Chiffinch, ce garçon-là, avec son air naïf, nous a joués tous, toi, Buckingham et moi.

MAC ALLAN, bas, à Nelly.

Ils se consultent, Nelly; je suis un homme perdu!

LE ROI, bas, à Chiffinch.

Il n'a pas craint d'arracher sa femme aux mains de Buckingham ; mais, redoutant le pouvoir du duc, il l'a remise en notre pouvoir; puis, soupçonnant que Sarah courait ici un danger plus grand encore, il a imaginé la ruse la plus infernale.

CHIFFINCH.

Je reste confondu, sire! j'ai vu peu de diplomates de sa force.

LE ROI.

Il est d'autant plus dangereux qu'il cache une merveilleuse finesse sous la plus grande simplicité.

CHIFFINCH.

Si l'Angleterre avait à l'étranger des ambassadeurs comme celui-là! Quel homme!

LE ROI.

Pardieu!... Eh! mais, tu m'y fais penser! nous cherchions un envoyé habile à diriger vers la cour de France, voilà notre homme tout trouvé. (Haut.) Laird de Dumbiky, vous vous ren-

drez demain dans mon cabinet pour y recevoir mes instructions.

MAC ALLAN.

Je ne pars donc plus pour l'Irlande, sire?

LE ROI.

Non, vous allez en France.

NELLY, bas.

Remerciez le roi.

MAC ALLAN.

Croyez, sire, qu'une pareille faveur...

L'HUISSIER, annonçant.

Sa Grâce, milord duc de Buckingham.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, le bras droit en écharpe.

Votre Majesté m'a fait dire de la venir joindre ce soir partout où elle serait, et je m'empresse de me rendre à ses ordres.

LE ROI.

Venez, milord; ce n'est ici ni l'heure ni le moment de vous faire des reproches; aussi, je vous les épargne.

LE DUC.

Je comprends; Votre Majesté ne veut pas abuser de sa position de protecteur de l'innocence; c'est très-modeste de sa part, et le lieu même où je la trouve...

LE ROI.

Silence, milord! je vous l'ordonne.

LE DUC.

Je me tais, sire.

LE ROI.

Ce n'est pas tout; vos terres sont mal administrées, duc, et elles réclament votre présence. Demain, vous partirez.

LE DUC.

Pour laquelle, sire?

LE ROI.

Pour la plus éloignée de Londres, et vous y resterez jusqu'à ce que vous receviez un avis qui vous rappelle à la cour.

LE DUC.

Sire, malgré la sévérité de cet ordre, je m'y conformerai.

MAC ALLAN, à Buckingham.

Écoutez, milord : je vous ai donné un coup d'épée, je trouve donc que nous sommes quittes. Laissez-moi arranger votre affaire. (Il prend la place du Duc.) Sire, il me semble que la décision de Votre Majesté...

LE ROI.

Est juste, monsieur ; vous le savez mieux que personne.

MAC ALLAN.

Oui ; mais, aux yeux de la cour... On pourrait colorer cet exil, adoucir cette disgrâce... Par exemple, sire, puisque vous n'avez pas besoin de moi à Dublin...

LE ROI.

Eh bien ?

MAC ALLAN.

On pourrait envoyer milord sauver l'Irlande à ma place.

LE ROI, bas, à Chiffinch.

Chiffinch !

CHIFFINCH, de même.

Sire ?

LE ROI.

Est-ce qu'il connaissait le contenu de ces dépêches ?

CHIFFINCH.

Le démon l'aura deviné.

LE ROI, haut.

Milord, à la prière du laird de Dumbiky, votre exil se change en une mission. Demain, vous partirez pour l'Irlande.

MAC ALLAN.

Voici les dépêches, milord.

(Il remet les dépêches au Duc.)

LE ROI, s'approchant de Nelly.

Vous le voyez, Nelly, le roi a pardonné à tout le monde.

NELLY.

La clémence est vertu royale.

LE ROI.

N'êtes-vous pas à moitié reine?

NELLY.

Aussi, prenez garde, sire; je n'accorde qu'un demi-pardon.

LE ROI.

En tout cas, à vous cette clef que Chiffinch vous avait redemandée par erreur.

NELLY fait un mouvement pour montrer au Roi la seconde clef, puis, se ravisant, à part.

Prenons-la toujours; on ne sait pas ce qui peut arriver.

FIN DU LAIRD DE DUMBIKY

Digitized by Google

UNE

FILLE DU RÉGENT

COMÉDIE EN QUATRE ACTES ET UN PROLOGUE

Théâtre-Français. — 1er avril 1846 (1).

DISTRIBUTION

LE RÉGENT	MM.	GEFFROY.
DUBOIS		REGNIER.
GASTON		BRINDEAU.
LE MARQUIS DE PONTCALEC		MAUBANT.
LE COMTE DE MONTLOUIS		FECHTER.
LE CAPITAINE		DUPUIS.
TAPIN		GOT.
LA JONQUIÈRE		FONTA.
OVEN		RICHÉ.
L'HÔTELIER		MICHEAU.
L'HUISSIER		ALEXANDRE.
PREMIER GARDE		MATHIEN.
DEUXIÈME GARDE		ROUSSET.
HÉLÈNE	Mmes	MÉLINGUE.
MADAME DESROCHES		MIRECOURT.
MADAME BERNARD		THÉNARD.

---

(1) D'après l'ordre chronologique des représentations, que nous avons observé jusqu'ici, c'est le drame des *Mousquetaires* qui devrait venir en cette place; mais, comme ce drame, malgré son action distincte, forme, en réalité, le complément de *la Jeunesse des Mousquetaires,* qui ne fut jouée qu'environ quatre ans plus tard, nous avons cru devoir l'imprimer à la suite de cette dernière pièce, préférant, pour la commodité du lecteur, l'ordre logique à l'ordre chronologique.

(*Note des Éditeurs.*)

PROLOGUE

Un chemin creux couvert de neige; un couvent au milieu d'un étang glacé.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS DE PONTCALEC, LE COMTE DE MONTLOUIS, embusqués.

PONTCALEC.

Croyez-vous qu'il passe par ici, Montlouis?

MONTLOUIS.

Il n'y a pas d'autre chemin pour aller à Clisson; d'ailleurs, nos deux amis le suivent par derrière, n'est-ce pas?

PONTCALEC.

Oui.

MONTLOUIS.

De deux choses l'une, alors : ou il suivra le grand chemin, et nous l'arrêterons au passage, ou il prendra quelque route de traverse, et nos amis le rejoindront.

PONTCALEC.

Chut! j'entends des pas.

MONTLOUIS.

Vous croyez?...

PONTCALEC.

J'en suis sûr ; une branche a craqué...

MONTLOUIS.

En effet...

PONTCALEC.

Cachons-nous !

MONTLOUIS.

Ma foi, je crois qu'il est trop tard, et qu'il nous a vus.

PONTCALEC.

N'importe! il ne pourra point nous échapper, puisque nous sommes devant lui, et que du Couëdic et d'Auvray sont derrière.

MONTLOUIS.

Alors, marchons à lui.

SCÈNE II

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, *tirant deux pistolets de dessous son manteau.*

Un pas de plus, et vous êtes morts!

MONTLOUIS.

Oh! oh! voilà comme vous y allez, chevalier?

GASTON.

Nommez-vous, messieurs; car je vois bien que vous n'êtes pas des voleurs... Nommez-vous si vous tenez à la vie.

PONTCALEC.

Remettez vos pistolets à votre ceinture, monsieur de Chanley. Voici M. le comte de Montlouis; et moi, je suis le marquis de Pontcalec.

GASTON.

Et que venez-vous faire ici, messieurs, je vous prie?

PONTCALEC.

Vous demander quelques explications sur votre conduite... Approchez donc... et répondez, s'il vous plaît.

GASTON.

L'invitation est faite d'une singulière façon, marquis; ne pourriez-vous, si vous désirez que j'y réponde, la faire en d'autres termes, et lui donner une autre forme?

MONTLOUIS.

Approchez-vous, Gaston; nous avons réellement à vous parler, mon ami.

GASTON.

A la bonne heure! je reconnais votre courtoisie, mon cher Montlouis; mais j'avoue que je ne suis pas encore habitué aux manières de M. de Pontcalec.

PONTCALEC.

Mes manières sont celles d'un rude et franc Breton, monsieur, qui n'a rien à cacher à ses amis, et qui ne s'oppose pas à ce qu'on l'interroge aussi franchement qu'il interroge les autres.

GASTON.

Messieurs, je suis à vos ordres...

PONTCALEC.

Un instant... Monsieur du Couëdic, restez où vous êtes, et

Digitized by Google

vous, monsieur d'Auvray, allez vous mettre en sentinelle sur le chemin... Si quelque étranger s'approche, vous nous préviendrez. (Du Couédic fait quatre pas en arrière ; d'Auvray disparaît.) Maintenant, chevalier, préparez-vous à nous répondre.

GASTON.

Messieurs, permettez-moi de vous dire que tout ce qui se passe en ce moment me semble bien étrange... C'est moi que vous suiviez, à ce qu'il paraît... ou plutôt que vous précédiez... C'est moi que suivaient MM. d'Auvray et du Couédic... Voyons, que signifie tout ceci? Si c'est une plaisanterie, l'heure et le lieu me paraissent mal choisis...

PONTCALEC.

Non, monsieur, ce n'est point une plaisanterie... C'est un interrogatoire...

MONTLOUIS.

C'est-à-dire une explication, chevalier...

PONTCALEC.

Interrogatoire ou explication, peu importe... La circonstance est trop grave pour jouer sur le sens ou ergoter sur les mots : répondez donc à nos questions, monsieur de Chanley, que ce soit un interrogatoire ou une explication.

GASTON.

Vous commandez durement, marquis.

PONTCALEC.

Si je commande, monsieur, c'est que j'en ai le droit. Suis-je votre chef, ou ne le suis-je pas?... Vous avez fait le serment d'obéir; obéissez.

GASTON.

J'ai fait serment d'obéir, monsieur... mais non pas comme un laquais...

PONTCALEC.

Vous avez fait serment d'obéir comme un esclave...

GASTON, mettant la main à son épée.

Monsieur le marquis!

PONTCALEC.

Chevalier, rappelez-vous les faits: nous conspirions tous quatre, nous ne réclamions pas votre appui, vous êtes venu nous l'offrir vous-même: est-ce vrai?

GASTON.

C'est vrai!

PONTCALEC.

Alors, nous vous avons reçu et accueilli parmi nous comme un ami, comme un frère... Nous vous avons dit toutes nos espérances, confié tous nos projets... Bien plus, quand il s'est agi de tirer au sort à qui frapperait, vous avez exigé que votre nom fût mis dans l'urne avec les nôtres... Est-ce encore vrai?...

GASTON.

C'est vrai!

PONTCALEC.

Votre nom est sorti... C'était un grand honneur... et un grand danger que vous faisait le sort... Alors, chacun de nous vous a offert de prendre votre place, si quelque motif devait vous arrêter; est-ce toujours vrai?

GASTON.

Vous ne dites pas un mot, j'en conviens, qui ne soit l'exacte vérité, marquis.

PONTCALEC.

C'est ce matin que vous avez tiré au sort... C'est ce soir que vous deviez être sur la route de Paris... Où vous trouvons-nous, au contraire?... Sur celle de Clisson!... de Clisson, où demeurent les plus mortels ennemis de l'indépendance bretonne... où loge le maréchal de Montesquiou, notre ennemi juré...

GASTON.

Ah! monsieur!...

PONTCALEC.

Chevalier, répondez par des paroles franches, et non par de méprisants sourires; répondez, monsieur de Chanley, je vous l'ordonne, répondez...

GASTON.

Messieurs, si vous m'aviez suivi au lieu de m'arrêter ici, vous eussiez vu que ce n'était point à Clisson que j'allais.

PONTCALEC.

En tout cas, ce n'était point à Paris non plus.

GASTON.

Non, messieurs.

PONTCALEC.

Où alliez-vous, alors?

GASTON.

Messieurs, je vous en prie... ayez confiance en moi, et mé-

nagez mon secret... C'est un secret de jeune homme... Un secret où non-seulement mon honneur, mais encore celui d'une autre personne est engagé.

MONTLOUIS.

Alors, c'est donc un secret d'amour?

GASTON.

Oui, mon cher Montlouis... et j'ajouterai de premier amour!

PONTCALEC.

Défaites que tout cela!

GASTON.

Monsieur le marquis, c'est la seconde fois...

MONTLOUIS.

Pardonnez-moi, mon ami; mais, en vérité, c'est trop peu dire pour contenter des complices... disons le mot... Comment croire que vous allez à un rendez-vous par ce temps de neige abominable, et que ce rendez-vous n'est pas à Clisson, quand, excepté ce couvent (il le montre), il n'y a pas une maison bourgeoise à deux lieues à la ronde?

PONTCALEC.

Monsieur de Chanley, la partie que nous avons entreprise est grave : nous y jouons nos biens, notre tête, et, plus que tout cela, notre honneur!... Voulez-vous répondre clairement aux questions que je vais vous adresser? Au nom de nous tous, répondez enfin de façon à ne nous laisser aucun doute... ou sinon, monsieur, foi de gentilhomme, en vertu du droit de vie et de mort que vous m'avez donné librement et de votre propre volonté sur vous-même, foi de gentilhomme, je vous le répète, je vous casse la tête d'un coup de pistolet...

(Silence d'un instant.)

GASTON.

Marquis, non-seulement vous m'insultez en me soupçonnant, mais encore vous me brisez le cœur en m'affirmant que je ne puis détruire vos soupçons qu'en vous initiant à mon secret.

(Il tire des tablettes de sa poche, et écrit quelques mots sur un morceau de papier, le déchire, remet le portefeuille dans sa poche et enferme le papier dans sa main.)

MONTLOUIS.

Que fait-il?

GASTON.

Maintenant, écoutez-moi, marquis de Pontcalec: voici dans cette main le secret que vous voulez savoir; moi vivant, vous ne le saurez pas. Brûlez-moi la cervelle, vous en avez le droit... Moi mort, vous ouvrirez ma main, vous lirez ce billet, et vous verrez alors si je méritais un soupçon pareil. J'attends.

PONTCALEC, avec un mouvement de menace.

Eh bien, puisque vous le voulez, malheureux!...

MONTLOUIS, se jetant entre eux.

Pontcalec!... Gaston!... Au nom du ciel, marquis, je le connais, il se laisserait tuer sans prononcer une parole... Gaston, je t'en supplie, au nom de notre vieille amitié... tu n'auras pas de secret pour des hommes d'honneur... Gaston, à genoux, je te conjure de tout nous dire!... Marquis, Gaston dira tout; pardonnez-lui.

PONTCALEC.

Mais certainement, que je lui pardonne... et bien plus... que je l'aime... il le sait bien... pardieu!... Qu'il nous prouve son innocence seulement, et, aussitôt, je lui fais toutes les réparations qu'il exigera... Mais, auparavant... rien... C'est à lui de céder; il est jeune, il est seul au monde, il n'a pas, comme nous, des femmes, des mères et des enfants dont il expose la fortune et le bonheur... il ne risque que sa vie, lui, et il en fait le cas qu'on en fait à vingt-cinq ans! mais, avec sa vie, il joue la nôtre... Un mot, un seul mot! qu'il nous présente une justification probable... et, le premier, je lui ouvre mes bras.

MONTLOUIS.

Mon ami!

PONTCALEC.

Gaston! (Il lui donne sa main.) Mon fils!

GASTON.

Eh bien, marquis, eh bien, comte, vous allez être satisfaits.

MONTLOUIS.

Ah!

GASTON.

Je ne demande que votre parole.

MONTLOUIS.

Foi de gentilhomme, votre secret mourra là, Gaston.

(Pontcalec met aussi la main sur son cœur.)

GASTON.

Voyez-vous cette maison?

MONTLOUIS.

Ce couvent, vous voulez dire?

GASTON.

Oui; c'est là que je vais.

PONTCALEC.

Vous allez ici?...

GASTON.

Ici même, monsieur. Ce couvent renferme une jeune fille que j'aime depuis huit mois, c'est-à-dire depuis notre association; peut-être, si je l'eusse aimée auparavant... Mais Dieu a fait les choses ainsi!... Je l'ai vue pour la première fois dans une procession à Nantes; je l'ai suivie, je l'ai épiée, et je lui ai fait tenir une lettre.

PONTCALEC.

Mais comment la voyez-vous? Ce couvent est entouré d'eau, et fermé de murs partout où il n'est pas entouré d'eau.

GASTON.

Cent louis ont mis le jardinier dans mes intérêts... L'été, je trouve cette barque amarrée à ce saule; j'ai la clef du cadenas... je rame jusqu'au-dessous de cette fenêtre, et alors je la vois, je lui parle.

PONTCALEC.

Oui, je comprends cela l'été; mais, à cette heure, le bateau ne peut plus naviguer.

GASTON.

C'est vrai, marquis; mais, à défaut de bateau, il y a ce soir une croûte de glace; ce soir, j'irai donc à elle sur cette glace; peut-être se brisera-t-elle sous mes pieds et m'engloutirai-je; tant mieux!... car, je l'espère, alors, monsieur, vos soupçons s'engloutiront avec moi.

MONTLOUIS.

Ah! Gaston, que tu me fais de bien!

PONTCALEC.

Ah! chevalier, pardonnez-moi; mais je me défie de moi-même, et c'est bien naturel... après l'honneur que vous m'a-

vez fait de me choisir pour votre chef... Ainsi, vous nous donnez votre parole d'honneur, votre foi de gentilhomme que c'est bien là?

GASTON.

Je fais mieux... je vous dis : Marquis, attendez... et vous allez voir.

MONTLOUIS.

Mon Dieu! si cette glace...

GASTON.

A la garde de Dieu! (Il marche lentement sur la glace, et arrive à la fenêtre du balcon.) Hélène! Hélène! (Se retournant.) Vous êtes toujours là, messieurs?

MONTLOUIS.

Oui... Cachons-nous, marquis!... que cette jeune fille ne nous voie point.

(Ils se cachent, mais de manière à rester en vue du spectateur.)

GASTON.

Hélène!

(La fenêtre s'ouvre, une jeune fille paraît au balcon.)

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE DE CHAVERNY.

HÉLÈNE.

C'est vous?

GASTON.

Oui.

HÉLÈNE.

Ah! mon Dieu, vous voilà venu... malgré le froid, sur cette glace à peine prise!... Je vous avais cependant bien défendu, dans ma lettre, d'arriver à moi par ce chemin.

GASTON.

Avec votre lettre sur mon cœur, Hélène, il me semble que je ne puis courir aucun danger... C'est un talisman sauveur... et dont j'ai déjà éprouvé l'effet... Mais qu'avez-vous donc de si triste et de si sérieux à me dire?... Vous avez pleuré, ce me semble.

HÉLÈNE.

Hélas! mon ami, depuis ce matin, je ne fais pas autre chose.

GASTON.

Depuis ce matin? C'est étrange. Et moi aussi, Hélène, je pleurerais, si je n'étais pas un homme.

HÉLÈNE.

Que dites-vous, Gaston?...

GASTON.

Rien!... Revenons à vous : quels sont vos chagrins, mon amie? Dites-moi cela.

HÉLÈNE.

Vous le savez, Gaston, je ne m'appartiens pas... Je suis une pauvre orpheline, élevée ici, n'ayant d'autre patrie et d'autre monde, d'autre univers que ce couvent; je n'ai jamais vu personne à qui je puisse donner les noms de père et de mère; je crois ma mère morte, et l'on m'a toujours dit mon père absent; je dépends donc d'une puissance invisible qui s'est révélée à notre supérieure seulement. Ce matin, ma bonne mère m'a fait venir et m'a annoncé mon départ.

GASTON.

Votre départ, Hélène! vous quittez le couvent?...

HÉLÈNE.

Oui... Il paraît que ma famille me réclame, Gaston.

GASTON.

Votre famille? Mon Dieu! que nous veut encore ce nouveau malheur?

HÉLÈNE.

Oui, vous avez raison, Gaston, quoique ce que vous dites là puisse paraître étrange à des indifférents... J'étais heureuse dans ce couvent, je ne demandais pas davantage au Seigneur que d'y rester jusqu'au moment où je deviendrais votre femme. Le Seigneur dispose de moi autrement; que vais-je devenir?...

GASTON.

Et cet ordre qui vous enlève?...

HÉLÈNE.

N'admet, à ce qu'il paraît, ni discussion ni retard...

GASTON.

Savez-vous au moins quelque chose sur votre famille?

HÉLÈNE.

Rien! rien! Je sais qu'il faut partir, voilà tout. Quand ma bonne mère m'a annoncé cela, j'ai fondu en larmes, je me suis jetée à ses genoux... Alors, elle s'est doutée qu'il y avait

à mes larmes un autre motif que celui que je leur donnais; elle m'a pressée, interrogée, et, pardonnez-moi, Gaston, j'avais besoin de confier mon secret à quelqu'un, j'avais besoin d'être plainte et consolée! je lui ai tout dit!

GASTON.

Tout?

HÉLÈNE.

Oui, que je vous aimais et que vous m'aimiez; tout, elle sait tout... excepté la manière dont nous nous voyons... car j'avais peur, si j'avouais cela, qu'on ne m'empêchât de vous voir une dernière fois, et je voulais cependant vous dire adieu.

GASTON.

Et qu'a-t-elle dit alors?

HÉLÈNE.

Une chose qui m'effraye, Gaston... Chut!

GASTON.

Qu'y a-t-il donc?

HÉLÈNE.

J'ai cru entendre... Non, rien.

GASTON.

Eh bien?

HÉLÈNE.

Ce qu'elle m'a dit me fait supposer que je suis la fille de quelque grand seigneur.

GASTON.

Dites, j'écoute.

HÉLÈNE.

Elle m'a dit : « Il faut oublier le chevalier, ma fille; car qui sait si votre nouvelle famille consentirait à cette union? »

GASTON.

Mais ne suis-je pas d'une des plus vieilles maisons de Bretagne?... et, sans que je sois riche, ma fortune n'est-elle point indépendante?... Vous lui avez fait cette observation, n'est-ce pas, Hélène?...

HÉLÈNE.

Oui; je lui ai dit : « Ma mère, Gaston me prenait sans nom, sans fortune; on peut me séparer de Gaston; mais ce serait à moi une cruelle ingratitude de l'oublier, et je ne l'oublierai jamais! »

GASTON.

Hélène, vous êtes un ange!... mais les anges sont doux et bons : ce qu'on vous ordonnera de faire, vous le ferez!

HÉLÈNE.

Non! ne croyez pas cela, Gaston; j'ai quelque chose en moi que vous ne connaissez pas vous-même, et qui parfois m'épouvante!... quelque chose de fier et d'absolu qui, lorsqu'on me résiste, amène sur mes lèvres le mot *Je veux!*... Je vous dis tous mes défauts, Gaston; car je ne veux pas que vous me croyiez meilleure que je ne suis.

GASTON.

C'est que, comme vous le disiez, Hélène, vous êtes la fille de quelque grand seigneur, et que Dieu vous a donné le droit de commander. Tant mieux si cela est ainsi.

HÉLÈNE.

Comment, tant mieux? Vous réjouiriez-vous donc de notre séparation?

GASTON.

Non; mais je me réjouis de ce que vous trouvez une famille noble et puissante au moment où vous allez peut-être perdre un ami!

HÉLÈNE.

Perdre un ami... Mais je n'ai pas d'autre ami que vous! dois-je donc vous perdre?...

GASTON.

Je vais du moins être forcé de vous quitter pour quelque temps, Hélène!

HÉLÈNE.

Vous?...

GASTON.

Oui, moi! Le destin a pris à tâche de nous faire semblables en tout, et vous n'êtes pas la seule à ignorer ce que vous garde le lendemain.

HÉLÈNE.

Gaston, que voulez-vous dire?

GASTON.

Ce que, dans mon amour, ou plutôt dans mon égoïsme, je n'ai pas osé vous dire encore... J'allais au-devant de l'heure à laquelle nous sommes arrivés, les yeux fermés; ce matin, mes yeux se sont ouverts... Il faut que je vous quitte, Hélène!

HÉLÈNE.

Mais pour quoi faire?... qu'avez-vous entrepris?... qu'allez-vous devenir?

GASTON.

Hélas! nous avons chacun notre secret, Hélène! que le vôtre ne soit pas aussi terrible que le mien, c'est tout ce que je demande au ciel!

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! qu'avons-nous donc fait pour être si malheureux?...

GASTON.

Voyons, Hélène, du courage!... Pourrai-je vous voir encore une fois avant mon départ?...

HÉLÈNE.

Je ne crois pas, je pars demain.

GASTON.

Et quelle route prenez-vous?

HÉLÈNE.

Celle de Paris.

GASTON.

Comment! vous allez donc...?

HÉLÈNE.

Je vais à Paris.

GASTON.

Grand Dieu! et moi aussi!

HÉLÈNE.

Et vous aussi?

GASTON.

Nous nous trompions, Hélène; nous partions tous deux, mais nous ne nous quittions pas!

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! que me dites-vous là?...

GASTON.

Que nous avions tort d'accuser la Providence, et qu'elle se venge en nous accordant plus que nous n'eussions osé lui demander... Non-seulement nous pourrons nous voir tout le long de la route, mais encore à Paris... Eh bien, à Paris, nous ne serons pas tout à fait séparés... Avec qui partez-vous?

HÉLÈNE.

Avec sœur Thérèse, la religieuse dont la cellule touche mon appartement.

GASTON.

Alors, tout va pour le mieux. Hélène, moi, je vous suis à cheval, comme un voyageur étranger; chaque soir, je vous parle, et, quand je ne puis parvenir à vous parler, je vous vois du moins...

HÉLÈNE.

Chut!

GASTON.

Quoi?

HÉLÈNE.

C'est sœur Thérèse qui m'appelle... Me voilà, ma sœur.

(Elle rentre.)

GASTON, revenant.

Eh bien, messieurs, êtes-vous satisfaits, et ce que vous avez vu vous suffit-il?...

PONTCALEC.

Embrasse-moi, mon fils.

MONTLOUIS.

Oh! j'avais répondu de toi, Gaston.

GASTON.

Vous n'avez donc plus aucun doute?

PONTCALEC.

Non... Va accomplir ta mission, frère, et que Dieu te garde!

HÉLÈNE.

Gaston! Gaston!

GASTON, retournant à la fenêtre.

Hélène, me voici!

HÉLÈNE.

Adieu, mon ami, ou plutôt...

GASTON.

Au revoir!

HÉLÈNE.

Oh! oui, au revoir!

(Elle lui donne sa main à baiser.)

ACTE PREMIER

L'auberge du *Tigre royal*, à Rambouillet.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BERNARD, seule, sortant d'une chambre.

Oh ! l'horrible engeance que ces domestiques ! ils ne savent même pas faire du feu sans laisser la chambre s'emplir de fumée. (Elle va ouvrir une fenêtre qui se trouve dans un pan coupé.) La ! maintenant donnons des ordres pour le souper de ces dames, ou plutôt veillons nous-même à ce qu'il n'y manque rien.

(Elle sort.)

SCÈNE II

DUBOIS, TAPIN, paraissant tous deux à la fenêtre.

DUBOIS.

Est-ce ici, maître Tapin?

TAPIN.

Ici même.

DUBOIS.

Alors, aidez-moi à entrer... Bon! merci... (Il entre dans la chambre.) Vous connaissez vos instructions!

TAPIN.

Et je les remplirai à la lettre.

DUBOIS.

Très-bien, allez. (Il referme la fenêtre.) Brrrrrr! il ne fait pas chaud, ce soir; heureusement qu'il y a bon feu dans cette chambre. (Il s'assied près du feu, ouvre un portefeuille, étale des papiers sur une table et se met à les feuilleter.) Allons, ma police secrète ne m'a pas trompé, et voici mes Bretons à la besogne; mais comment diable notre conspirateur est-il venu à si petites journées? Parti de Nantes le 11 janvier, à midi, et pas encore arrivé à Rambouillet le 21, à huit heures du soir! Hum! cela me cache probablement quelque nouveau mystère que va

m'éclaircir cet honnête espion que M. de Montaran a trouvé moyen de placer près de notre Brutus... Holà! quelqu'un!... Eh bien, comment diable appelle-t-on ici?... Ah! voilà une sonnette.

(Il sonne.)

SCÈNE III

DUBOIS, à table; MADAME BERNARD, entrant.

MADAME BERNARD.

Oh! mon Dieu!

DUBOIS.

Venez ici, ma chère madame Bernard.

MADAME BERNARD.

Pardon, monsieur, vous n'étiez pas là tout à l'heure.

DUBOIS.

Vous avez raison, j'étais dans la rue.

MADAME BERNARD.

Mais par où êtes-vous entré?

DUBOIS.

Par la fenêtre.

MADAME BERNARD.

Par la fenêtre! pourquoi par la fenêtre?

DUBOIS.

Parce que je craignais d'être vu en passant par la porte.

MADAME BERNARD.

Que désirez-vous?

DUBOIS.

Vous dire un mot en particulier.

MADAME BERNARD.

En particulier? Mais je ne vous connais pas, moi!

DUBOIS.

Oh! soyez tranquille; quand je vous aurai dit ce mot, vous me connaîtrez parfaitement.

MADAME BERNARD.

Ce mot, c'est donc...?

DUBOIS.

Mon nom, tout bonnement.

MADAME BERNARD.

Votre nom!... votre nom est donc connu?...

DUBOIS.

Très-connu.

MADAME BERNARD.

Dites.

DUBOIS.

Approchez!... plus près!

MADAME BERNARD.

Tout bas, alors?

DUBOIS.

Sans doute!

MADAME BERNARD.

Pourquoi tout bas?

DUBOIS.

Pour qu'il n'y ait que vous qui l'entendiez.

MADAME BERNARD.

Allons. (Elle s'approche, Dubois lui dit son nom tout bas.) Comment! monseigneur!

DUBOIS.

Allons, voilà que vous me trahissez!

MADAME BERNARD.

Pardon, mon...

DUBOIS.

Sieur... tout court... monsieur, vous entendez!

MADAME BERNARD.

Et à quelle circonstance dois-je l'honneur de votre visite, monsieur?

DUBOIS.

A une affaire d'État.

MADAME BERNARD.

Cette affaire n'a rien de compromettant pour ma maison?

DUBOIS.

Non, si vous me secondez; sinon, ma chère madame Bernard, je ne réponds de rien...

MADAME BERNARD.

Monsieur, je suis à vos ordres.

DUBOIS.

Alors, je puis compter sur votre discrétion?

MADAME BERNARD.

Oh! monsieur!

DUBOIS.

Remarquez que c'est bien plutôt pour vous que pour moi

que je vous recommande la discrétion... attendu qu'au premier mot que vous laisseriez échapper, je me verrais forcé de vous envoyer aux Madelonnettes.

MADAME BERNARD.

Jésus Dieu !

DUBOIS.

Oh ! vous y trouveriez très-bonne compagnie, ma chère madame Bernard. Depuis quelque temps, j'y ai envoyé des personnes très-bien.

MADAME BERNARD.

A partir de ce moment, je suis muette.

DUBOIS.

Excepté pour moi !

MADAME BERNARD.

Oh ! vous ! c'est autre chose, vous avez le droit de tout savoir.

DUBOIS.

Alors, ne me cachez rien...

MADAME BERNARD.

Interrogez, demandez, je suis prête à vous répondre.

DUBOIS.

Vous est-il arrivé quelqu'un aujourd'hui venant par la route de Chartres ?

MADAME BERNARD.

Oui, un homme, tout à l'heure.

DUBOIS.

Une espèce de domestique ?

MADAME BERNARD.

Justement !

DUBOIS.

Un Breton ?

MARAME BERNARD.

Il en a tout l'air.

DUBOIS.

Et il a retenu une chambre pour son maître ?

MADAME BERNARD.

Non, il n'a rien retenu.

DUBOIS.

Il venait pour quelque chose, cependant ?

MADAME BERNARD.

Il venait pour voir la chambre des deux dames,

DUBOIS.

Quelle chambre?

MADAME BERNARD.

Cette chambre-ci, et une autre au bout du corridor.

DUBOIS.

Ces chambres-ci sont donc retenues pour des dames?

MADAME BERNARD.

Oui, monsieur.

DUBOIS.

Pour des dames de Nantes?

MADAME BERNARD.

Pour une dame de Paris allant au-devant d'une dame de Nantes.

DUBOIS.

Et qui a retenu ces deux chambres?

MADAME BERNARD.

La dame de Paris, en passant, ce matin.

DUBOIS.

Voilà la chose qui se complique. Et ces dames attendent-elles quelqu'un ce soir?

MADAME BERNARD.

Oui.

DUBOIS.

Un jeune gentillhomme venant de Chartres?

MADAME BERNARD.

Non; un grand seigneur venant de Paris.

DUBOIS.

Madame Bernard, nous jouons aux propos interrompus. Savez-vous le nom de ce valet?

MADAME BERNARD.

Il s'appelle M. Oven.

DUBOIS.

C'est bien cela, cependant... Est-il encore ici?

MADAME BERNARD.

S'il n'y est point, il est dans l'hôtel en face.

DUBOIS.

Faites-le appeler.

MADAME BERNARD, à la porte.

Appelez M. Oven.

DUBOIS.

Vous vous doutez, n'est-ce pas, ma chère madame Bernard, que, lorsqu'il entrera, je vous serai obligé de sortir?

MADAME BERNARD.

A l'instant même, monsieur, à l'instant.

DUBOIS.

Je ne vous retiens pas, allez !

MADAME BERNARD.

Monsieur!...

DUBOIS.

Très-bien !

SCÈNE IV

DUBOIS, puis OVEN.

DUBOIS, tirant sa montre.

Huit heures et demie. En ce moment, monseigneur rentre au Palais-Royal, arrivant de Saint-Germain, et me fait demander; on lui répond que je n'y suis pas; en conséquence de quoi, monseigneur s'apprête à faire quelque énorme folie... Frottez-vous les mains et faites votre escapade à loisir, monseigneur; ce n'est point à Paris qu'est le danger, c'est ici; mais Dubois veille, heureusement pour vous... Ah! ah! qu'est-ce que ce drôle?

OVEN.

C'est vous qui me demandez, monsieur?

DUBOIS.

Vous venez de Nantes?

OVEN.

Oui.

DUBOIS.

Vous êtes à M. le chevalier Gaston de Chanley?

OVEN.

Oui.

DUBOIS.

Et vous vous nommez Oven?

OVEN.

Oui.

DUBOIS.

En ce cas, viens ici, maraud! (Oven regarde autour de lui). Eh bien, n'as-tu pas entendu?

OVEN.

Si fait, monsieur; mais j'ignorais que ce fût à moi...

DUBOIS.

Que je parlasse? Et à qui donc veux-tu que ce soit? Nous ne sommes que deux. Voyons, approche.

OVEN.

Pardon, monsieur; mais qui êtes-vous?

DUBOIS.

Je crois que tu m'interroges, drôle! Écoute: je suis celui à qui M. de Montaran t'a ordonné d'obéir.

OVEN.

Comment! j'aurais l'honneur...?

DUBOIS.

Silence! On t'a donné cinquante louis pour me dire la vérité, n'est-ce pas?...

OVEN.

C'est-à-dire qu'on me les a promis, monsieur.

DUBOIS, tirant une pile de pièces d'or et la plaçant en équilibre sur la table.

C'est tout un!

OVEN.

Je puis donc les prendre, monsieur?

DUBOIS.

Un instant! on te les a promis si tu parlais.

OVEN.

Oui.

DUBOIS.

Eh bien, tu n'as encore rien dit.

OVEN.

C'est juste.

DUBOIS.

Tu es donc prêt à répondre?

OVEN.

Interrogez!

DUBOIS.

Attends. Tu me parais un gaillard fort intelligent.

OVEN.

Monsieur...

DUBOIS.

Nous allons faire un marché.

OVEN.

Lequel?

DUBOIS.

Voici les cinquante louis.

OVEN.

Je les vois bien.

DUBOIS.

Je vais te questionner; à chaque réponse que tu feras à mes questions, j'ajoute dix louis...

OVEN.

Ah!

DUBOIS.

Si la réponse est importante. Si la réponse est ridicule et stupide, j'en ôte dix...

OVEN.

Oh!

DUBOIS.

Tu vois qu'il ne tient qu'à toi de doubler la somme.

OVEN.

Mais qui sera juge de la valeur de mes réponses?

DUBOIS.

Moi, pardieu! puisque c'est moi qui paye.

OVEN.

Oh! oh!

DUBOIS.

Maintenant, causons.

OVEN.

A vos ordres.

DUBOIS.

D'où viens-tu?

OVEN.

Je vous l'ai déjà dit.

DUBOIS.

Ça ne fait rien, répète.

OVEN.

De Nantes.

DUBOIS.

Avec qui?

OVEN.

Vous le savez bien.

DUBOIS.

N'importe, je désire le savoir mieux.

OVEN.

Avec M. le chevalier Gaston de Chanley.

DUBOIS, allongeant la main vers les louis.

Attention!

OVEN.

J'écoute de toutes mes oreilles.

DUBOIS.

Ton maître voyage-t-il sous son nom?

OVEN.

Il est parti sous son nom; mais, en route, il en a pris un autre.

DUBOIS.

Lequel?

OVEN.

Le nom de M. de Livry.

DUBOIS.

Bien!

(Il ajoute dix louis.)

OVEN, joyeux.

Oh!

DUBOIS.

Et que faisait ton maître à Nantes?

OVEN.

Monsieur, il faisait ce que font les jeunes gens, il montait à cheval, il chassait, il allait au bal. (Dubois allonge la main vers les louis.) Attendez donc! il faisait autre chose encore.

DUBOIS.

Il était temps! Que faisait-il?

OVEN.

Il quittait la maison deux fois la semaine, à huit heures du soir, et ne rentrait qu'à quatre heures du matin.

DUBOIS.

A merveille! Et où allait-il?

OVEN.

Où il allait?

DUBOIS.

Oui.

OVEN.

Dame, je n'en sais rien!

DUBOIS.

Comment cela, tu n'en sais rien?

OVEN.

Non; il me défendait de le suivre.

DUBOIS.

Et tu ne le suivais pas?...

OVEN.

Non.

DUBOIS, reprenant les dix louis.

Imbécile !...

OVEN.

Aïe!

DUBOIS.

Et, depuis son départ, qu'a-t-il fait?

OVEN.

Monsieur, il a passé par Oudon, par Ancenis, par Nogent-le-Rotrou et par Chartres. (Dubois retire dix autres louis.) Oh! mon Dieu!

DUBOIS.

Revenons à notre interrogatoire... En route, il n'a été rejoint par personne?...

OVEN.

Non, monsieur; au contraire, c'est lui qui a rejoint...

DUBOIS.

Qui cela a-t-il rejoint?...

OVEN.

Une jeune demoiselle qui a été élevée aux Ursulines de Clisson...

DUBOIS.

Cette demoiselle voyageait seule?

OVEN.

Non, monsieur; elle voyageait avec une religieuse du même couvent, nommée sœur Thérèse.

DUBOIS.

Et comment s'appelait cette pensionnaire?

OVEN.

Mademoiselle Hélène de Chaverny.

DUBOIS.

Hélène! le nom promet... Et cette belle Hélène est la maîtresse de ton maître, sans doute?

OVEN, avec finesse.

Dame, je n'en sais rien; vous comprenez qu'il ne me l'a pas dit.

DUBOIS, reprenant dix autres louis.

Il est plein d'intelligence, ma parole d'honneur!

OVEN.

Oh! monsieur, mais il ne restera plus rien!

DUBOIS.

Le fait est qu'avec quatre réponses comme celles-ci encore, tu auras trahi ton maître gratis; ce qui est fort triste pour un fidèle serviteur!

OVEN.

Je crois que je vais me trouver mal!

DUBOIS.

Continuons. Et ces dames vont à Paris?

OVEN.

Aujourd'hui, à deux heures, elles se sont arrêtées à Épernon.

DUBOIS.

Ah! ah! et ton maître aussi?

OVEN.

Oui, monsieur. Puis, comme il est arrivé une dame de Paris, venant au-devant de la demoiselle, sœur Thérèse l'a quittée et est retournée à Clisson.

DUBOIS.

Tout cela n'est pas d'une grande importance; mais il ne faut pas décourager les commençants.

(Il remet dix louis.)

OVEN, à part.

Il a remis dix louis!

DUBOIS.

Et sais-tu comment s'appelait cette dame de Paris?

OVEN.

Je l'ai entendu nommer madame Desroches.

DUBOIS.

Madame Desroches, dis-tu?

OVEN.

Oui.

DUBOIS.

Tu en es sûr?

OVEN.

Comment, si j'en suis sûr? La preuve, c'est qu'elle est grande, maigre et jaune.

DUBOIS.

Grande?

OVEN.

Oui.

DUBOIS.

Maigre?

OVEN.

Oui.

DUBOIS.

Et jaune?

OVEN.

Oui.

DUBOIS.

Voilà trois épithètes qui valent dix louis.

OVEN.

Chacune?

DUBOIS.

Non pas! Comme il y va, le drôle! (Il remet dix louis.) Son âge?

OVEN.

Quarante-cinq ans, à peu près.

DUBOIS.

Dix autres louis pour les quarante-cinq ans.

OVEN.

Habillée d'une robe de soie à grandes fleurs.

DUBOIS.

Allons, on fera quelque chose de toi!

OVEN.

Il n'y a rien pour la robe de soie à grandes fleurs?

DUBOIS.

Non; mais il y a dix autres louis si tu me dis où ces dames doivent coucher ce soir.

OVEN.

Ici, monsieur, à l'hôtel du *Tigre royal*, et j'étais envoyé en avant par mon maître pour prendre connaissance des localités, attendu que, malgré madame Desroches, il veut, sans doute, continuer de voir la jeune personne.

DUBOIS, ajoutant dix louis.

Bravo! Et ton maître, où loge-t-il, lui?

OVEN.

A l'hôtel en face, de l'autre côté de la rue; de sa chambre, on peut voir les fenêtres de celle de mademoiselle Hélène.

DUBOIS, ajoutant des louis, mais sans compter.

Mon cher ami, tu peux compter que, d'ici à trois ans, ta fortune est faite, si, d'ici à trois ans, toutefois tu n'es pas pendu.

OVEN.

Puis-je prendre mon argent?...

TAPIN, en dehors.

Monsieur!... monsieur!...

SCÈNE V

Les Mêmes, TAPIN.

DUBOIS.

Un instant, sachons d'abord ce qui nous arrive.

TAPIN.

Monsieur...

DUBOIS.

Qu'y a-t-il, maître Tapin, et d'où vient cet air ébouriffé?

TAPIN.

Une chose fort importante.

DUBOIS.

A-t-elle rapport à cet homme?

TAPIN.

Non.

DUBOIS, à Oven.

Va-t'en, alors...

OVEN.

Merci!... car mon maître ne peut tarder à arriver.

DUBOIS.

C'est bien, et, quand il sera arrivé, s'il écrit...

OVEN.

S'il écrit?...

DUBOIS.

Souviens-toi que je suis on ne peut plus curieux de voir son écriture, et que les lettres se payent, elles, sans condition.

OVEN.

J'obéirai.

(Il sort.)

SCÈNE VI

DUBOIS, TAPIN.

DUBOIS.

Voyons maintenant, qu'y a-t-il, maître Tapin?

TAPIN.

Il y a, monsieur, qu'au milieu de la chasse, monseigneur a disparu.

DUBOIS.

Comment, il a disparu?...

TAPIN.

Oui.

DUBOIS.

Et on ne l'a pas revu à Saint-Germain?

TAPIN.

Non; et l'homme qui m'apporte cette nouvelle, et qui arrive à franc étrier, croit que monseigneur a pris la route de Rambouillet.

DUBOIS.

Tapin, je tiens tout!

TAPIN.

Je me doutais bien qu'en vous disant...

DUBOIS.

Tapin, cette jeune fille qui arrive des Ursulines de Clisson...

TAPIN.

Quelle jeune fille?...

DUBOIS.

Je sais ce que je dis... Au-devant de laquelle on a envoyé madame Desroches...

TAPIN.

Madame Desroches?...

DUBOIS.

Oui, sa confidente. Ce grand seigneur que madame Bernard attend de Paris.

TAPIN.

Madame Bernard attend un grand seigneur?...

DUBOIS.

C'est lui; le rendez-vous est à Rambouillet. Silence! on vient.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME BERNARD.

MADAME BERNARD.

Monsieur, monsieur, voici ces dames qui arrivent.

DUBOIS.

Eh bien, faites-les entrer.

MADAME BERNARD.

Mais vous?...

DUBOIS.

Oh! moi, vous trouverez bien un petit coin où me mettre; je ne tiens pas grande place; et, pourvu que je puisse tout voir et tout entendre...

MADAME BERNARD.

Dans ce cabinet?

DUBOIS.

A merveille!... Allez chercher vos voyageuses, madame Bernard. (A Tapin.) Donne-moi ce manteau.

MADAME BERNARD, au fond.

Par ici, mesdames, s'il vous plaît.

(Elle sort.)

DUBOIS, vivement.

Tu connais la disposition de ce pavillon, n'est-ce pas?

TAPIN.

Parfaitement: il donne d'un côté sur la rue, de l'autre sur une ruelle déserte.

DUBOIS.

Et l'on ne peut entrer que par la cour?

TAPIN.

A moins que, comme nous, on n'entre par les fenêtres.

DUBOIS.

Des hommes dans la rue, des hommes dans la cour, des hommes dans la ruelle, déguisés en palefreniers, en marchands forains, en Savoyards; qu'il n'y ait que monseigneur qui puisse pénétrer ici; il y va de la vie de Son Altesse royale.

MADAME BERNARD.

Entrez, mesdames, entrez.

(Dubois sort par une porte, Tapin par l'autre.)

SCÈNE VIII

MADAME BERNARD, HÉLÈNE, MADAME DESROCHES.

Elles entrent par la porte du fond.

MADAME DESROCHES.

Venez, mademoiselle, venez.

HÉLÈNE.

C'est ici que nous devons passer la nuit, madame?

MADAME DESROCHES.

Oui, et d'avance, ce matin, j'avais retenu votre logement.

HÉLÈNE.

C'est trop de bonté!

MADAME BERNARD.

Ces dames trouveront le souper servi dans la chambre à côté.

HÉLÈNE.

Merci, nous avons dîné à Épernon.

MADAME BERNARD.

Mademoiselle ne désire-t-elle rien?

HÉLÈNE.

Une plume, du papier et de l'encre; je voudrais écrire.

MADAME BERNARD.

Voilà sur cette table tout ce que vous désirez.

HÉLÈNE.

Puis-je disposer de ce salon?

MADAME BERNARD.

Il est à vous, mademoiselle, et, si vous voulez vous débarrasser de votre coiffe...

HÉLÈNE.

Voici.

MADAME BERNARD.

Laquelle des deux chambres préfère mademoiselle?

HÉLÈNE, à madame Desroches.

Voyez, madame, et choisissez pour moi.

(Madame Bernard et madame Desroches visitent les chambres.)

HÉLÈNE, seule un instant.

C'est bien le moins que je lui écrive un mot. Pauvre Gaston! il comptait m'accompagner jusqu'à Paris, lorsque l'arrivée de cette femme nous a séparés tout à coup. Peut-être ai-

je tort, cependant; mais il est si triste! mais il semble si malheureux!

MADAME DESROCHES, rentrant.

Celle-ci me paraît la plus commode; préparez-la donc pour mademoiselle de Chaverny; l'autre sera bonne pour moi.

SCÈNE IX

HÉLÈNE, MADAME DESROCHES.

HÉLÈNE.

Mais il me semble, au contraire...

MADAME DESROCHES.

Mademoiselle, j'ai l'ordre d'avoir pour vous les soins les plus grands, et, tant qu'il sera en mon pouvoir, je me conformerai à cet ordre.

HÉLÈNE.

En vérité, madame, je ne sais comment vous remercier de toutes vos prévenances.

MADAME DESROCHES.

Mademoiselle, c'est un devoir que j'accomplis, et mes instructions me sont tracées à l'avance.

HÉLÈNE.

Par qui?

MADAME DESROCHES.

Par la personne qui, de loin, a veillé sur vous jusqu'au jourd'hui, avec une tendresse de père; par la personne qui a écrit à la supérieure du couvent de Clisson, pour lui annoncer qu'elle vous attendait, et qui m'a envoyée près de vous pour vous préparer à la voir.

HÉLÈNE.

Et cette personne, ne puis-je donc savoir qui elle est, madame?

MADAME DESROCHES.

C'est quelqu'un qui vous aime de toute son âme: vous n'en doutez point, je l'espère?

HÉLÈNE.

Oh! non, et, si j'en doutais, je serais bien ingrate. Et l'on m'attend à Paris?

MADAME DESROCHES.

Non, on n'a pas eu le courage d'attendre; on vient au-devant de vous.

HÉLÈNE.

Ici?

MADAME DESROCHES.

Ici.

HÉLÈNE.

Et je verrai bientôt celui...?

MADAME DESROCHES.

Vous le verrez ce soir.

HÉLÈNE, mettant la main sur son cœur.

Oh! mon Dieu!

MADAME DESROCHES.

Mademoiselle...

HÉLÈNE.

Oh! c'est étrange, ce que je ressens!

MADAME DESROCHES.

Éprouvez-vous donc tant de frayeur de vous trouver près de quelqu'un qui vous aime?

HÉLÈNE.

Ce n'est point de la frayeur, madame; c'est du saisissement. Je n'étais pas prévenue que ce fût pour ce soir, et cette nouvelle, si importante, m'a causé une singulière émotion.

MADAME DESROCHES.

Vous n'avez aucune répugnance à recevoir cette personne?

HÉLÈNE.

Oh! tout au contraire, madame.

MADAME DESROCHES.

Eh bien, un dernier mot.

HÉLÈNE.

Dites.

MADAME DESROCHES.

Cette personne est forcée de s'entourer du plus profond mystère.

HÉLÈNE.

Pourquoi cela?

MADAME DESROCHES.

Vous savez qu'il est des questions auxquelles il m'est défendu de répondre.

HÉLÈNE.

Mon Dieu, que signifient donc de pareilles précautions?

MADAME DESROCHES.

Elles sont nécessaires, croyez-le bien.

HÉLÈNE.

Mais enfin, madame, en quoi consistent-elles?

MADAME DESROCHES.

D'abord, vous ne pouvez voir le visage de cette personne; car, si vous la rencontrez plus tard, elle ne doit pas être reconnue de vous.

HÉLÈNE.

Alors, elle viendra donc masquée?

MADAME DESROCHES.

Non, mademoiselle; mais on éteindra toutes les lumières.

HÉLÈNE.

Vous resterez avec moi, madame Desroches?

MADAME DESROCHES.

Cela m'est expressément défendu, mademoiselle.

HÉLÈNE.

Mais, pour vous conformer ainsi aux désirs de cette personne, vous lui devez donc l'obéissance la plus absolue?

MADAME DESROCHES.

C'est un des plus grands seigneurs de France.

HÉLÈNE.

Et ce seigneur est mon parent?

MADAME DESROCHES.

Le plus proche.

HÉLÈNE.

Au nom du ciel, madame, ne me laissez point dans une pareille incertitude!

MADAME DESROCHES.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, mademoiselle, qu'il existait certaines questions auxquelles il m'était absolument défendu de répondre.

HÉLÈNE.

Oh! vous me quittez?...

MADAME DESROCHES.

Je viens d'entendre une voiture entrer dans la cour.

HÉLÈNE.

Et cette voiture?...

MADAME DESROCHES.

Amène, sans aucun doute, celui que nous attendons.

HÉLÈNE.

Mais, madame...

MADAME DESROCHES, prenant les deux bougies.

Mademoiselle, il faut que je suive mes instructions.

(Elle sort avec une grande révérence et ferme la porte.)

SCÈNE X

HÉLÈNE, puis DUBOIS.

HÉLÈNE.

Oh! il faut qu'il sache tout ce qui m'arrive, je le lui ai promis; mais comment faire pour écrire dans l'obscurité?... Ah! ces tablettes, ce crayon. (Elle écrit.) « La personne qui me fait venir de Bretagne, au lieu de m'attendre à Paris, vient elle-même au-devant de moi, tant elle est, dit-elle, impatiente de me voir. Je pense qu'elle repartira cette nuit; guettez son départ, et présentez-vous chez moi derrière elle. » (Appelant.) Quelqu'un! Holà! quelqu'un!

DUBOIS, sortant du cabinet, à part.

Oh! mon Dieu!... et Tapin que j'ai renvoyé!...

HÉLÈNE.

Holà! quelqu'un! (Apercevant Dubois.) Vous êtes attaché à l'hôtel?

DUBOIS.

Moi?... Oui, mademoiselle.

HÉLÈNE.

Pouvez-vous porter ces tablettes à M. Gaston de Chanley, un jeune homme qui arrive de Bretagne et qui loge dans l'hôtel en face?

DUBOIS.

Dans cinq minutes, il les aura.

HÉLÈNE.

Allez, mon ami; voici pour votre peine.

DUBOIS.

Un écu? Je n'ai pas toujours été si bien payé!

HÉLÈNE.

On vient, dépêchez-vous.

DUBOIS.

Je n'entendrai pas ce qu'ils diront; mais je saurai autre chose qui le vaudra bien.

(Hélène pousse la porte sur lui. On entend la voix du Régent au dehors.)

LE RÉGENT.

Elle est là?

MADAME DESROCHES.

Oui, monseigneur.

LE RÉGENT.

Seule?

MADAME DESROCHES.

Oui, monseigneur.

LE RÉGENT.

Prévenue de mon arrivée?

MADAME DESROCHES.

Oui, monseigneur.

HÉLÈNE.

Monseigneur! que dit-elle donc là?...

SCÈNE XI

HÉLÈNE, LE RÉGENT.

LE RÉGENT.

Mademoiselle, êtes-vous dans cette chambre?

HÉLÈNE.

Oui, mon... Dois-je dire monsieur? dois-je dire monseigneur?...

LE RÉGENT.

Dites mon ami, Hélène.

(Il lui tend sa main, qui touche celle de la jeune fille.)

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu!

LE RÉGENT.

Vous êtes effrayée?

HÉLÈNE.

Je l'avoue. Madame Desroches, êtes-vous là?

LE RÉGENT.

Madame Desroches, dites à mademoiselle qu'elle est aussi en sûrcté près de moi que dans un temple, devant Dieu.

MADAME DESROCHES, entr'ouvrant la porte.

Un mot de Votre Altesse suffira, je l'espère.

(Elle referme la porte.)

HÉLÈNE.

De Votre Altesse! Ah! monseigneur, je tombe à vos pieds; pardonnez-moi!...

LE RÉGENT.

Voyons, qu'avez-vous?... est-ce que je vous fais peur, chère enfant?...

HÉLÈNE.

Non; mais, en touchant votre main, en sentant votre main touchant la mienne, une sensation étrange, inconnue...

LE RÉGENT.

Oh! parlez-moi, Hélène; je sais déjà que vous êtes belle; mais c'est la première fois que j'entends le son de votre voix... Parlez, je vous écoute.

HÉLÈNE.

Vous m'avez donc vue?...

LE RÉGENT.

Vous rappelez-vous qu'il y a six mois, la supérieure de votre couvent fit faire votre portrait?

HÉLÈNE.

Oui, je m'en souviens, par un peintre qui arrivait de Paris.

LE RÉGENT.

C'est moi qui l'avais envoyé.

HÉLÈNE.

Vous, monsieur?

LE RÉGENT.

Oui, moi!

HÉLÈNE.

Et quel intérêt pouviez-vous avoir...?

LE RÉGENT.

Hélène, je suis le meilleur ami de votre père.

HÉLÈNE.

De mon père! mon père est donc vivant?...

LE RÉGENT.

Oui.

HÉLÈNE.

Et je le verrai un jour?...

LE RÉGENT.

Peut-être.

HÉLÈNE.

Oh! soyez béni, vous qui m'apportez cette bonne nouvelle! Mais comment mon père a-t-il tant tardé à s'informer de sa fille?

LE RÉGENT.

Il avait de vos nouvelles tous les mois, et, quoique loin de vous, il veillait sur vous.

HÉLÈNE.

Et cependant, depuis dix-huit ans, il ne m'a point vue.

LE RÉGENT.

Croyez qu'il lui a fallu des considérations de la plus haute importance pour qu'il se privât de ce bonheur.

HÉLÈNE.

Je vous crois, monsieur... Ce n'est point à moi d'accuser mon père.

LE RÉGENT.

Mais c'est à vous de lui pardonner, s'il s'accuse.

HÉLÈNE.

Lui pardonner!

LE RÉGENT.

Oui; et ce pardon qu'il ne peut vous demander lui-même, je viens le réclamer en son nom.

HÉLÈNE.

Monsieur, je ne vous comprends pas!

LE RÉGENT.

Asseyez-vous, et écoutez-moi, mon enfant.

HÉLÈNE.

J'écoute.

LE RÉGENT.

Votre main?

HÉLÈNE.

La voici.

LE RÉGENT.

Votre père avait un commandement à l'armée de Flandre pendant la bataille de Nerwinde, où il avait chargé à la tête de la maison du roi; un de ses écuyers, nommé M. de Chaverny, tomba près de lui, frappé d'une balle. Votre père voulut

le secourir; mais le blessé lui dit en secouant la tête : « Ce n'est pas à moi qu'il faut songer, c'est à ma fille. » Votre père lui serra la main en signe de promesse, et le blessé, qui s'était soulevé sur un genou, retomba et mourut, comme s'il n'eût attendu que cette assurance pour fermer les yeux! Vous m'écoutez, n'est-ce pas, Hélène ?

HÉLÈNE.

Oh! oui, je vous écoute!

LE RÉGENT.

En effet, après la campagne, le premier soin de votre père fut de s'informer de la petite orpheline. C'était une charmante enfant de dix à onze ans, à laquelle la mort de M. de Chaverny enlevait tout appui et toute fortune. Votre père la fit entrer dans un couvent, et annonça par avance que, lorsque l'âge de la pourvoir serait venu, il se chargerait de sa dot.

HÉLÈNE.

Je vous remercie, mon Dieu! de m'avoir faite la fille d'un homme qui tenait si fidèlement sa promesse!

LE RÉGENT.

Attendez, Hélène. Votre père, en effet, comme il s'y était engagé, veilla sur l'orpheline, qui atteignit ainsi sa dix-huitième année. L'enfant était devenue une adorable jeune fille, belle et pure comme vous, Hélène ; votre père sentit qu'il commençait à aimer sa pupille plus qu'il ne convenait à un tuteur; il chargea la supérieure de s'informer, et apprit qu'un gentilhomme de Bretagne, dont la sœur était au même couvent qu'elle, était amoureux de mademoiselle de Chaverny, et recherchait sa main... Il pria aussitôt l'abbesse de consulter sa pensionnaire sur ce mariage.

HÉLÈNE.

Eh bien, monsieur ?...

LE RÉGENT.

Eh bien, Hélène, l'étonnement de votre père fut grand, lorsqu'il apprit, de la bouche même de la supérieure, que mademoiselle de Chaverny avait répondu qu'elle ne voulait pas se marier, que son seul désir était de rester dans le couvent où elle avait été élevée, et que le jour le plus heureux de sa vie serait celui où elle y prononcerait ses vœux.

HÉLÈNE.

Et que signifiait ce refus ?...

LE RÉGENT.

Mademoiselle de Chaverny aimait votre père, Hélène. Il l'apprit d'elle-même, au moment où il la suppliait de changer de résolution. Hélas! fort contre son propre amour, tant qu'il n'avait pas cru son amour partagé, il n'eut pas le courage de tenir sa promesse. Ils étaient si jeunes tous les deux! votre mère avait dix-huit ans; votre père en avait vingt-cinq. Ils oublièrent le monde entier pour ne se souvenir que d'une chose: c'est qu'ils pouvaient être heureux!

HÉLÈNE.

Mais, puisqu'ils s'aimaient ainsi, pourquoi ne se mariaient-ils point?

LE RÉGENT.

Parce que toute union était impossible entre eux, à cause de la distance qui les séparait. Ne vous a-t-on pas dit, Hélène, que votre père était un grand seigneur?...

HÉLÈNE.

Hélas! oui, je le sais.

LE RÉGENT.

Au bout d'un an, Hélène, votre mère mourut en vous donnant le jour!

HÉLÈNE.

O ma mère! ô ma pauvre mère!

LE RÉGENT.

Oui, pleurez, Hélène, pleurez votre mère; car c'était une sainte et digne femme, dont, à travers ses chagrins, ses plaisirs, ses folies peut-être, votre père lui-même a gardé un noble souvenir; aussi reporte-t-il sur vous tout l'amour qu'il avait pour elle! Si bien qu'aujourd'hui même, quand il a su que vous deviez arriver à Rambouillet, il n'a pas eu la patience de vous attendre à Paris. Il a ordonné une chasse à Saint-Germain; puis, abandonnant la chasse, il est venu au-devant de vous... et, caché sur la route que vous suiviez...

HÉLÈNE.

Ah! mon Dieu! serait-il vrai?...

LE RÉGENT.

En vous voyant, Hélène, il a cru revoir votre mère: même âge, même candeur, même beauté! Soyez plus heureuse qu'elle, Hélène; c'est ce que, du plus profond de son cœur, il demande au ciel!

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu! cette émotion dans la voix! cette main, cette main qui tremble dans la mienne! Monsieur!... monsieur!... vous avez dit que mon père était venu au-devant de moi?

LE RÉGENT.

Oui.

HÉLÈNE.

Ici, à Rambouillet?

LE RÉGENT.

Oui.

HÉLÈNE.

Et qu'il a été heureux de me revoir?

LE RÉGENT.

Oui, oh! oui, bien heureux!

HÉLÈNE.

Mais ce bonheur ne lui a pas suffi, n'est-ce pas? Il a voulu encore me parler, il a voulu me dire lui-même l'histoire de ma naissance, il a voulu que je puisse le remercier de son amour, tomber à ses genoux et lui demander sa bénédiction? (Tombant à genoux.) Je suis à vos genoux, bénissez-moi, mon père!...

LE RÉGENT.

Hélène! mon enfant! ma fille! ton cœur t'a donc tout dit?... ton amour a donc tout deviné?... Oh! pas à mes genoux... dans mes bras!... dans mes bras!...

HÉLÈNE.

O mon père! mon père!...

LE RÉGENT.

Ah! j'étais venu dans une autre intention; j'étais venu décidé à tout nier, à rester un étranger pour toi; mais, en te sentant là, près de moi, en écoutant ta voix si douce, je n'en ai pas eu la force...

HÉLÈNE.

Mon père!...

LE RÉGENT.

Seulement, Hélène, ne me fais pas repentir de ma faiblesse... et qu'un secret éternel...

HÉLÈNE.

Je vous le jure par ma mère!

LE RÉGENT.

Adieu, mon Hélène!

HÉLÈNE.

Oh! vous me quittez déjà!...

LE RÉGENT.

Il le faut! je dois être à Paris avant minuit.

HÉLÈNE.

Et quand vous reverrai-je?...

LE RÉGENT.

Le plus tôt que je pourrai. En attendant, suivez madame Desroches avec toute confiance, Hélène.

HÉLÈNE.

Oui, mon père.

LE RÉGENT.

Au revoir, Hélène! au revoir, mon enfant!

HÉLÈNE.

Dieu vous garde, mon père!

LE RÉGENT, à madame Desroches en sortant.

Madame Desroches, je vous la recommande.

MADAME DESROCHES.

Soyez tranquille, monseigneur.

LE RÉGENT, tendant les bras à Hélène.

Encore!... encore!...

(Il sort.)

SCÈNE XII

MADAME DESROCHES, HÉLÈNE, puis MADAME BERNARD.

MADAME DESROCHES.

Eh bien, mademoiselle, vous voilà contente, j'espère?

HÉLÈNE.

Je suis plus que contente, madame, je suis heureuse!

MADAME DESROCHES.

Et vous me suivrez à Paris avec joie?

HÉLÈNE.

Avec bonheur! Quand partons-nous?

MADAME DESROCHES.

Demain matin.

HÉLÈNE.

Demain matin! (A part.) Et Gaston?

MADAME BERNARD, annonçant.

M. de Livry.

HÉLÈNE.

C'est bien; dites à M. de Livry que je l'attends.

Digitized by Google

MADAME DESROCHES.

Pardon, mademoiselle; mais qu'est-ce que M. de Livry?

HÉLÈNE.

Un ami à moi, madame, un compatriote auquel je dois dire adieu avant de le quitter probablement pour toujours!

MADAME DESROCHES.

Je vous préviens, mademoiselle, que je serai obligée de rendre compte à votre père...

HÉLÈNE.

A merveille, madame; faites votre devoir, je ferai le mien. Veuillez avoir la bonté de me laisser.

(Madame Desroches sort.)

SCÈNE XIII

HÉLÈNE, GASTON.

HÉLÈNE.

Vous voilà, mon ami! Je vous attendais... Venez, Gaston! jugez de ma joie... J'ai retrouvé mon père!

GASTON.

Votre père! Quoi! ce grand seigneur qui est venu au-devant de vous...?

HÉLÈNE.

C'était mon père, Gaston!

GASTON.

Ah! chère Hélène, croyez que je partage votre joie, votre bonheur; en ce moment surtout où je craignais tant de vous laisser isolée!... Un père, Hélène! un père qui veillera sur mon amie, sur ma femme! Mais, voyons, êtes-vous contente? Votre père, pouvez-vous être fière de lui?

HÉLÈNE.

Oh! oui; son cœur paraît noble et sa voix est douce et harmonieuse.

GASTON.

Sa voix! mais vous ressemble-t-il, Hélène?... avez-vous surpris quelques traits de famille entre vous et lui?

HÉLÈNE.

Je ne saurais vous dire: je ne l'ai pas vu.

GASTON.

Vous ne l'avez pas vu?...

HÉLÈNE.

Non, sans doute : il faisait nuit!

GASTON.

Vous ne l'avez pas vu ici? Mais, à la lueur de ces candélabres, cependant...

HÉLÈNE.

Ils étaient éteints!

GASTON.

Ils étaient éteints?...

HÉLÈNE.

Oui; mon père, à ce qu'il paraît, a des raisons pour se cacher.

GASTON.

Que me dites-vous là, Hélène?...

HÉLÈNE.

La vérité.

GASTON.

Cette vérité m'effraye, je vous l'avoue. De quoi vous a parlé votre père?...

HÉLÈNE.

Du grand amour qu'il a pour moi. Il m'a dit qu'il voulait que je vécusse heureuse, qu'il allait faire cesser toute l'incertitude de mon sort passé.

GASTON.

Paroles, paroles que tout cela!

HÉLÈNE.

Paroles! que voulez-vous dire?

GASTON.

Hélène, Hélène, vous êtes abusée!... vous êtes victime de quelque piége, Hélène... Cet homme qui se cache, cet homme qui craint la lumière, cet homme qui vous appelle sa fille, ce n'est point votre père.

HÉLÈNE.

Gaston, vous me brisez le cœur!

GASTON.

Oh! ce grand seigneur inconnu, je saurai qui il est, je vous le jure; je saurai si je dois tomber à ses genoux et l'appeler mon père, ou le tuer comme un infâme!

HÉLÈNE.

Gaston, ici, je vous arrête, car votre raison s'égare. Que dites-vous là? qui peut vous faire soupçonner une si affreuse

trahison? Gaston, vous avez eu sur mon père une mauvaise pensée dont vous me demanderez pardon plus tard.

GASTON.

Dieu le veuille!

HÉLÈNE.

Ami, ayez pitié de moi!... ne me gâtez pas la seule joie pure et complète que j'aie encore goûtée! n'empoisonnez pas, pour moi, le bonheur d'une vie que j'ai si souvent gémi de passer solitaire, abandonnée, sans autre affection que celle dont le ciel nous commande d'être avare! Que l'amour filial me vienne en dédommagement des remords que j'éprouve parfois de vous aimer avec une pareille idolâtrie!

GASTON.

Pardonnez-moi, Hélène; oui, je souille par mes soupçons vos joies si pures et l'affection, peut-être si noble, que vous croyez avoir retrouvée.

HÉLÈNE.

Mais enfin, Gaston, qu'y a-t-il dans cette entrevue qui puisse vous effrayer? Constamment il a été un père pour moi.

GASTON.

Un père! Ce n'est pas la première fois que les passions criminelles du monde spéculent sur l'innocente crédulité. Se hâter de vous témoigner un amour coupable était une de ces maladresses dont ces habiles corrupteurs, qui causent ma défiance, sont incapables; mais écoutez bien ceci: Déraciner peu à peu la vertu dans votre cœur, vous séduire par un luxe inconnu, vous éblouir par des lueurs toujours brillantes à votre âge, accoutumer votre esprit au plaisir, vos sens à des impressions nouvelles; vous tromper enfin par la persuasion, c'est une plus douce victoire que celle qui résulte de la violence. Écoutez un peu ma prudence de vingt-cinq ans, chère Hélène; je dis ma prudence, quoique ce soit mon amour qui parle, mon amour que vous verriez si humble, si dévoué au moindre signe d'un père que je saurais être un véritable père pour vous.

HÉLÈNE.

Mon Dieu! qui croire, de lui ou de mon cœur?

GASTON.

Croyez-nous tous deux, Hélène, je vous en supplie; à partir de ce moment, surveillez tout ce qui vous entoure; examinez les objets dont on vous environne, étudiez les portes, son-

dez les murailles, défiez-vous des parfums qui brûleront dans vos cassolettes, défiez-vous du vin doré qu'on vous offrira, défiez-vous du sommeil qui vous sera promis; veillez sur vous, Hélène, sur vous qui êtes mon bonheur, mon honneur, ma vie !

HÉLÈNE.

Silence, Gaston!... j'entends du bruit... Madame Desroches sans doute...

GASTON.

Vous savez où m'écrire?... A monsieur de Livry, rue des Bourdonnais, hôtel des *Trois Couronnes.*

HÉLÈNE.

Oui, Gaston, je vous obéirai; et j'espère que cela ne m'empêchera point d'aimer mon père!

(Gaston lui baise la main; madame Desroches ouvre la porte du fond, Gaston fait un salut, Hélène une révérence.)

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur d'une hôtellerie élégante. A droite, au premier plan, une fenêtre; au deuxième plan, une porte; au fond, l'entrée principale. A gauche, au deuxième plan, une porte latérale; au premier plan, en face de la porte, une armoire prise dans la boiserie.

SCÈNE PREMIÈRE

UN GARDE FRANÇAISE, seul, ouvrant la porte du fond et regardant autour de lui.

« Rue des Bourdonnais, hôtel des *Trois Couronnes*, dans la salle commune, une table à gauche, s'asseoir et attendre... » Les instructions ne sont pas difficiles. Asseyons-nous et attendons.

(Il s'assied.)



SCÈNE II

PREMIER GARDE FRANÇAISE, assis; UN DEUXIÈME GARDE, apparaissant sur le seuil de la porte.

DEUXIÈME GARDE, même jeu que le premier.

« Rue des Bourdonnais, hôtel des *Trois Couronnes*, dans la salle commune, une table à gauche, s'asseoir et attendre... » Ah! diable! la place est déjà prise. Ah! mais, au fait, il en reste une.

(Il s'assied en face du premier.

LES DEUX SOLDATS, se regardant.

Ah! ah!

PREMIER GARDE.

C'est toi, Boisjoli?

DEUXIÈME GARDE.

C'est toi, Rameau-d'or?

PREMIER GARDE.

Que viens-tu faire dans cet hôtel?

DEUXIÈME GARDE.

Et toi?

PREMIER GARDE.

Je n'en sais rien!

DEUXIÈME GARDE.

Ni moi non plus!

PREMIER GARDE.

Tu es donc ici...?

DEUXIÈME GARDE.

Par ordre supérieur.

PREMIER GARDE.

Tiens, c'est comme moi!

DEUXIÈME GARDE.

Et tu attends...?

PREMIER GARDE.

Un homme qui doit venir...

DEUXIÈME GARDE.

Avec le mot d'ordre.

PREMIER GARDE.

Et sur ce mot d'ordre?...

DEUXIÈME GARDE.

Injonction d'obéir au capitaine.

PREMIER GARDE.

C'est cela. Et, en attendant, on m'a donné une pistole pour boire.

DEUXIÈME GARDE.

On m'a donné la pistole aussi ; mais on ne m'a pas dit de boire, à moi.

PREMIER GARDE.

Et dans le doute ?

DEUXIÈME GARDE.

Dans le doute, je ne m'abstiens pas.

PREMIER GARDE.

En ce cas, buvons. (Frappant sur la table.) Hôtelier! du vin!

L'HÔTELIER, entrant.

Voilà, messieurs.

SCÈNE III

LES MÊMES, L'HÔTELIER, LE CAPITAINE LA JONQUIÈRE, sortant de sa chambre au moment où l'Hôtelier paraît.

LA JONQUIÈRE, arrêtant l'Hôtelier.

Un instant, l'ami ; avance à l'ordre.

L'HÔTELIER, aux Gardes.

Messieurs, vous excusez?...

PREMIER GARDE.

C'est bien ; à tout seigneur, tout honneur!

DEUXIÈME GARDE, tirant un jeu de cartes de sa poche.

D'ailleurs, voilà pour nous faire prendre patience.

(Le premier Garde tire un cornet et des dés; après un instant de discussion muette, on se décide pour les dés, et les deux Soldats jouent.)

LA JONQUIÈRE, à l'Hôtelier.

Écoute-moi bien : je sors pour un instant ; j'attends de minute en minute un jeune homme qui m'a donné rendez-vous ici ; ce qui fait que, pour ne pas manquer à ce rendez-vous, je suis venu loger chez toi. Si ce jeune homme vient, tu lui diras que je l'ai attendu jusqu'à dix heures, et que je rentre dans vingt minutes.

L'HÔTELIER.

Oui, capitaine.

(Il va pour s'éloigner.)

LA JONQUIÈRE, le rattrapant.

Attends donc.

L'HÔTELIER, aux Gardes.

Messieurs, ne vous impatientez pas!

PREMIER GARDE.

Fais tes affaires, mon brave homme, fais!

LA JONQUIÈRE.

Et, maintenant, comme j'ai à causer avec ce jeune homme de choses importantes et secrètes, fais-moi le plaisir de nous préparer un bon déjeuner dans ma chambre; un de ces déjeuners comme tu n'en fais pas, mais comme je veux qu'on m'en fasse, à moi. Et surtout, si tu tiens à tes oreilles, tâche que ton vin soit meilleur que celui d'hier.

L'HÔTELIER.

Comment! meilleur que celui d'hier? C'est pourtant du fier vin que celui que je vous ai donné.

LA JONQUIÈRE.

Oui, fier, c'est le mot. Il n'y manquait que de l'estragon. Ah çà! tu as entendu?...

L'HÔTELIER.

Parfaitement.

LA JONQUIÈRE.

Alors, à la besogne, et vivement! que tout cela soit prêt à mon retour. (Il rencontre à la porte Dubois, déguisé en bourgeois.) Ah! pardon, l'ami!

(Il sort.)

SCÈNE IV

LES GARDES, L'HÔTELIER, DUBOIS.

DUBOIS, entrant, la main sur le front.

Il n'y a pas de quoi, monsieur, il n'y a pas de quoi; vous avez manqué me fendre le front, voilà tout. Heureusement que, dans la famille, nous avons la tête dure.

L'HÔTELIER.

Pardon, monsieur, mais que demandez-vous?...

DUBOIS.

Je désire parler au maître de céans.

L'HÔTELIER.

C'est moi, monsieur.

DUBOIS.

Ah! c'est vous?... c'est vous le maitre de l'hôtel des *Trois Couronnes?*

L'HÔTELIER.

Moi-même.

DUBOIS.

En ce cas, je voudrais vous dire deux mots.

L'HÔTELIER, aux Gardes.

Excusez-nous, messieurs?...

PREMIER GARDE.

Oui; mais que ça ne dure pas trop longtemps, cependant.

L'HÔTELIER.

Dans cinq minutes.

DUBOIS.

N'avez-vous pas chez vous, depuis hier au soir, un certain capitaine?...

L'HÔTELIER.

Le capitaine La Jonquière?

DUBOIS.

C'est cela.

L'HÔTELIER.

Un brave officier?

DUBOIS.

C'est cela.

L'HÔTELIER.

Buvant sec?

DUBOIS.

C'est cela.

L'HÔTELIER.

Et toujours prêt à jouer de la canne quand on ne fait pas à l'instant ce qu'il demande?

DUBOIS.

C'est cela! ce brave capitaine La Jonquière!

L'HÔTELIER.

Vous le connaissez donc?

DUBOIS.

Moi? Pas le moins du monde.

L'HÔTELIER.

Ah! c'est vrai! puisque, tout à l'heure, vous venez de le rencontrer à la porte.

DUBOIS, vivement.

Comment! c'est lui?

L'HÔTELIER.

Oh! mon Dieu, oui! il sortait comme vous entriez.

DUBOIS.

Mais il va revenir, sans doute?

L'HÔTELIER.

Dans un quart d'heure.

DUBOIS.

C'est bien; alors, j'attendrai. Et où loge-t-il?

L'HÔTELIER.

Voilà la porte de sa chambre; il a préféré celle-là, parce qu'elle a une sortie sur la rue des Deux-Boules.

PREMIER GARDE.

Eh bien, voyons, et ce vin?...

L'HÔTELIER, sortant.

Je vais le chercher, messieurs, je vais le chercher.

(Il sort; Dubois le suit des yeux. Dès que la porte s'est refermée, il s'approche des deux Soldats et change de ton et de manières.)

SCÈNE V

LES GARDES, DUBOIS, puis UN OFFICIER, puis L'HOTELIER.

DUBOIS.

Alerte, vous autres!

DEUXIÈME GARDE.

Hein, qu'y a-t-il, bourgeois?

DUBOIS.

France et régent!

LES SOLDATS, se levant ensemble et portant la main au chapeau.

Le mot d'ordre!

PREMIER GARDE.

Que faut-il faire?

DUBOIS, montrant la chambre du Capitaine.

Entrez dans cette chambre... Pas de bruit... Entrez vite.

(Les deux Gardes entrent dans la chambre.)

DUBOIS, appelant.

Capitaine!...

L'OFFICIER, paraissant.

Que voulez-vous, monseigneur?

DUBOIS, à l'Officier.

Faites approcher le carrosse de la petite porte que je vous ai montrée en venant, et qui donne dans la rue des Deux-Boules. On y portera un homme bâillonné. Qu'on ne lui fasse pas le moindre mal... Vous direz que c'est moi, moi, Dubois, qui l'ordonne!

(L'Officier sort. — On entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne.)

L'HÔTELIER, entrant.

Voici, messieurs, voici. Eh bien, où sont-ils donc?

DUBOIS.

Qui cela? vos gardes françaises?

L'HÔTELIER.

Oui.

DUBOIS.

Partis! vous tardiez trop; ils se sont impatientés.

L'HÔTELIER.

Comment! partis sans payer?

DUBOIS.

Ils n'ont rien pris!

L'HÔTELIER.

Oui; mais ils ont eu l'intention de prendre.

DUBOIS.

Malheureusement, mon cher ami, dans ce cas-là, l'intention n'est pas réputée pour le fait. D'ailleurs, consolez-vous, il y a le capitaine La Jonquière sur qui vous vous rattraperez.

L'HÔTELIER.

Eh bien, voulez-vous que je vous dise une chose?

DUBOIS.

Dites.

L'HÔTELIER.

J'ai encore peur que le capitaine La Jonquière ne soit une triste pratique.

DUBOIS.

Bah! est-ce qu'il ne mange pas?

L'HÔTELIER.

Lui! ne pas manger? Il mange comme quatre!

DUBOIS.

Est-ce qu'il ne boit pas?

Digitized by Google

L'HÔTELIER.

Il boit comme six !

DUBOIS.

Eh bien, alors ?

L'HÔTELIER.

Alors, c'est justement ce qui m'inquiète... Et s'il ne paye pas?

DUBOIS.

Et pourquoi ne payerait-il pas ?

L'HÔTELIER.

Dame, parce qu'il ne me paraît pas cousu d'argent!

DUBOIS.

Eh bien, s'il n'en a pas, je lui en apporte.

L'HÔTELIER.

Vous lui en apportez?

DUBOIS.

Oui.

L'HÔTELIER.

Vous?

DUBOIS.

Moi.

L'HÔTELIER.

Et une somme un peu ronde?

DUBOIS.

Cinquante louis.

L'HÔTELIER.

Asseyez-vous donc, monsieur.

DUBOIS.

Non, merci; je préfère entrer chez le capitaine, puisque vous dites qu'il sera ici dans dix minutes. (Faisant un pas vers la porte et revenant.) A propos!... surtout ne lui dites rien, ne le prevenez de rien... Ce remboursement, c'est une petite surprise que je veux lui faire.

L'HÔTELIER.

Soyez tranquille.

DUBOIS.

C'est bien... c'est bien... ne vous dérangez pas!

(Il sort.)

SCÈNE VI

L'HÔTELIER, puis GASTON.

L'HÔTELIER.

Eh bien, mais il a l'air d'un fort brave homme, ce monsieur!... Si je pouvais trouver quelqu'un qui fût disposé à me rapporter une cinquantaine de louis, cela me ferait plaisir!

GASTON, entrant.

Vous êtes le maître de l'auberge des *Trois Couronnes?*

L'HÔTELIER.

Oui, monsieur.

GASTON.

Vous pouvez me donner une chambre dans votre hôtel, n'est-ce pas?

L'HÔTELIER.

Certainement.

GASTON.

Laquelle?

L'HÔTELIER, montrant la chambre en face de celle du Capitaine.

Celle-ci.

GASTON.

Vous n'en auriez pas une autre qui ne donnât point sur la salle commune?

L'HÔTELIER.

Non, monsieur; celle-ci est la dernière qui soit vacante dans tout l'hôtel.

GASTON.

Bien! je la prends; mais je désire une chose...

L'HÔTELIER.

Laquelle?

GASTON.

C'est que tout le monde ignore que je loge dans cet hôtel.

L'HÔTELIER.

On gardera le secret à monsieur.

GASTON.

Et cela, même vis-à-vis d'une personne avec laquelle vous me verrez quelquefois, et qui doit loger ici.

L'HÔTELIER.

Quelle est cette personne?

GASTON.

Le capitaine La Jonquière.

L'HÔTELIER.

Ah! monsieur connaît le capitaine La Jonquière? Le capitaine La Jonquière est des amis de monsieur?

GASTON.

Oui, amis comme on peut l'être quand on ne s'est jamais vu. Où loge-t-il?

L'HÔTELIER.

Là, monsieur.

GASTON.

Est-il visible?

L'HÔTELIER.

Il est sorti pour un instant; mais il m'a prévenu qu'il attendait quelqu'un, et c'est sans doute monsieur.

GASTON.

C'est bien! j'entre dans cette chambre; vous me préviendrez aussitôt son retour.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

L'HÔTELIER.

Aussitôt... je n'y manquerai pas, soyez tranquille. (A lui-même.) En vérité, c'est une bénédiction, comme l'hôtel se remplit! c'est-à-dire que, s'il venait maintenant une seule personne, je ne saurais plus où la loger...

SCÈNE VII

L'HÔTELIER, TAPIN.

TAPIN, frappant sur l'épaule de l'Hôtelier.

Il me faut cependant une place, à moi!

L'HÔTELIER.

A vous?... Impossible! il n'y en a plus!

TAPIN.

On en trouvera.

L'HÔTELIER.

Dame, à moins de mettre quelqu'un dehors pour vous.

TAPIN, regardant autour de lui.

Inutile, je n'ai pas besoin d'une chambre.

L'HÔTELIER.

Et que vous faut-il donc?

TAPIN.

Une armoire, cela me suffira.

L'HÔTELIER.

Comment, une armoire?

TAPIN.

Oui, et celle-ci fera mon affaire à merveille.

L'HÔTELIER.

Ah çà! mais, dites donc, dites donc, qu'est-ce que cela signifie?

TAPIN, tirant un papier de sa poche.

Connais-tu cette signature?

L'HÔTELIER.

Voyer d'Argenson!

TAPIN.

Lieutenant général de la police du royaume.

L'HÔTELIER.

Alors, vous êtes donc...?

TAPIN.

M. Tapin, exempt du roi.

L'HÔTELIER.

Ah! mon Dieu, monsieur l'exempt, et que venez-vous faire ici?

TAPIN.

Cela ne te regarde pas.

L'HÔTELIER.

Mais à qui en voulez-vous?

TAPIN.

Que t'importe?

L'HÔTELIER.

Ce n'est point à moi que vous avez affaire?

TAPIN.

Imbécile! si c'était à toi, tu serais déjà à la Bastille.

L'HÔTELIER.

Mais que faut-il que je fasse?

TAPIN.

Il faut que tu te taises, quelque bruit que tu entendes, quelque chose qui se passe devant toi.

L'HÔTELIER.

Cependant...

Digitized by Google

TAPIN.

Vingt-cinq louis, si tu gardes le silence; le fort l'Évêque, si tu dis un mot.

(Il entre dans l'armoire.)

L'HÔTELIER.

J'ai la bouche cousue. (Apercevant La Jonquière.) Le capitaine!... Chut!...

SCÈNE VIII

LA JONQUIÈRE, L'HÔTELIER.

LA JONQUIÈRE.

Eh bien, mon brave, le déjeuner est-il prêt?... (L'Hôtelier fait signe que oui.) Dans ma chambre, comme je te l'ai dit? (L'Hôtelier fait signe que oui.) Et tu as tiré de ton meilleur? (L'Hôtelier fait signe que oui.) A merveille! il n'est venu personne pour moi? (L'Hôtelier fait signe que non.) C'est singulier, j'attendais un jeune homme, le chevalier Gaston de Livry; aussitôt qu'il sera arrivé, fais-le entrer dans ma chambre. (L'Hôtelier fait signe que oui.) Ah çà! mais es-tu devenu muet? (L'Hôtelier fait signe que oui.) Eh bien, en ce cas, tu sais la recette qu'ordonne le Médecin malgré lui: des rôties trempées dans le vin; mais dans le vrai vin, entends-tu!... Si tu n'en as pas, envoies-en donc chercher chez ton voisin... Au revoir.

SCÈNE IX

L'HÔTELIER, TAPIN.

L'HÔTELIER, se retournant du côté de l'armoire, qui s'entr'ouvre.

Est-ce cela?

TAPIN.

Très-bien.

L'HÔTELIER, écoutant du côté de la porte du Capitaine.

Mon Dieu!

(Il fait un pas vers la porte.)

TAPIN, passant entre lui et la porte, un pistolet à la main.

Tout beau!

L'HÔTELIER.

On dirait qu'on se bat?

TAPIN.

Silence! (Ils restent tous deux immobiles. On entend le bruit d'une table que l'on renverse, puis le silence se rétablit. Tapin remet le pistolet dans sa poche.) Merci, mon ami, l'affaire est faite.

L'HÔTELIER.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'ils l'ont tué?

TAPIN.

Tué? Allons donc!... bâillonné tout au plus.

L'HÔTELIER.

Ah!... Alors, mes vingt-cinq louis?

TAPIN.

On te les apportera ce soir, si l'on est content de toi.

L'HÔTELIER.

Et, pour que l'on soit content de moi, que faut-il que je fasse?

TAPIN.

Je te l'ai dit, il faut te taire.

L'HÔTELIER.

Mais, si le chevalier de Livry demande à voir le capitaine?

TAPIN.

Eh bien, tu le feras entrer chez le capitaine.

L'HÔTELIER.

Il est donc toujours là?

TAPIN.

Certainement, qu'il y est.

(Il sort.)

SCÈNE X

L'Hôtelier, GASTON.

L'HÔTELIER.

Si j'y comprends quelque chose, par exemple! (Se retournant.) Le chevalier!

GASTON.

Le capitaine La Jonquière est-il rentré?

L'HÔTELIER.

A l'instant, il rentre.

GASTON.

Et peut-on le voir?

L'HÔTELIER.

Je le crois.

GASTON.

Alors, j'entre.

L'HÔTELIER.

Entrez!

(Gaston frappe à la porte de La Jonquière; Dubois parait, costume et physique du vrai Capitaine.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, DUBOIS.

L'HÔTELIER, reconnaissant Dubois, à part.

Tiens, il y'en a deux!... Ma foi, on m'a dit de me taire, taisons-nous.

GASTON.

C'est au capitaine La Jonquière que j'ai l'honneur de parler?

DUBOIS.

A lui-même. C'est M. de Livry, ou plutôt le chevalier Gaston de Chanley, qui veut bien me faire visite?

GASTON.

Oui, monsieur.

DUBOIS, se rapprochant de lui et descendant la scène.

Vous avez sur vous le signe convenu?

GASTON.

Voici la moitié de la pièce d'or.

DUBOIS.

Et voici l'autre.

GASTON.

En ce cas...

DUBOIS.

Nous pouvons causer de nos petites affaires, je crois.

GASTON.

Si nous entrions chez vous, capitaine?

DUBOIS.

Non, pas chez moi. (A part.) Diable! tout y est encore sens dessus dessous. (Haut.) Non, ici... J'étais avec des amis, avec des gens qui ne doivent pas entendre notre conversation; vous comprenez?...

GASTON.

Mais, en restant ici, ne risquons-nous point d'être interrompus ?

DUBOIS.

Il n'y a pas de danger, il suffira de dire un mot à notre hôte. (Se retournant.) Avance ici, drôle. J'ai à causer d'affaires importantes avec le chevalier; que personne n'entende. (Bas.) Tu sais... le fort l'Évêque...

L'HÔTELIER.

Ou vingt-cinq louis; soyez tranquille, personne n'entrera.

(Il sort.)

DUBOIS, montrant la table.

Voyez, chevalier, nous sommes ici comme chez nous.

GASTON.

Asseyons-nous donc et causons.

DUBOIS.

Volontiers. (S'asseyant.) Causons, chevalier.

GASTON.

Lorsqu'on entreprend, comme nous le faisons, capitaine, une affaire dans laquelle on risque sa tête, il est bon, je crois de se connaître, afin que le passé réponde de l'avenir. Vous savez mon nom; je suis né en Bretagne, j'ai été élevé par un frère qui avait des motifs de haine contre le régent; cette haine, j'en ai hérité; il en résulte que, lorsque la ligue de la noblesse s'est formée, je suis entré dans la conjuration. Maintenant, j'ai été choisi par les conjurés bretons pour m'entendre avec ceux de Paris, venir recevoir les instructions du baron de Valef, qui est arrivé d'Espagne, les transmettre au duc d'Olivarès, et m'assurer de son assentiment.

DUBOIS.

Et que doit faire dans tout cela le capitaine La Jonquière?

GASTON.

Il doit me présenter à un certain Lagrange-Chancel, qui a mission de m'introduire près du prince. Je suis arrivé hier, j'a vu M. de Valef ce matin, je viens de me faire connaître à vous; maintenant, vous savez ma vie comme je la sais moi-même.

DUBOIS.

Quant à moi, chevalier, je dois vous avouer que mon histoire est un peu plus longue et plus accidentée que la vôtre;

cependant, si vous désirez que je vous la raconte, je me ferai un devoir de vous obéir.

GASTON.

Je vous ai dit, capitaine, que, lorsqu'on en était où nous en sommes, une des premières nécessités de la situation était de se bien connaître.

DUBOIS.

Eh bien, chevalier, je me nomme, comme vous le savez, le capitaine La Jonquière. Mon père était, ainsi que moi, officier d'aventure. C'est un métier où l'on gagne de la gloire, mais où l'on amasse peu d'argent. Mon père mourut donc en me laissant pour tout héritage sa rapière et son uniforme. Je ceignis la rapière, qui était un peu longue, et j'endossai l'uniforme, qui était un peu large; mais qu'importe! grâce à ma bonne mine, je fus reçu dans le Royal-Italien par économie d'abord, et ensuite parce que l'Italie n'était plus à nous. On recrutait pour le moment en France; j'y tenais donc une place fort distinguée comme anspessade, lorsque, la veille de la bataille de Malplaquet, j'eus avec mon sergent une légère discussion au milieu de laquelle sa canne effleura la corne de mon chapeau. Il résulta de ce simple attouchement un petit duel dans lequel je lui passai mon sabre au travers du corps. Or, comme on m'aurait incontestablement fusillé si j'avais eu la complaisance d'attendre qu'on m'arrêtât, je fis demi-tour à droite, et je me réveillai je ne sais comment, dans le corps d'armée du duc de Marlborough.

GASTON.

Comment, vous passâtes à l'ennemi?...

DUBOIS.

J'avais pour moi l'exemple de Coriolan et du grand Condé; ce qui me parut être, aux yeux de la postérité, une excuse suffisante. J'assistai donc, comme acteur, je dois le dire, à la bataille de Malplaquet; seulement, au lieu de me trouver d'un côté du ruisseau qui séparait les deux armées, je me trouvais de l'autre. Je crois que ce changement de place fut fort heureux pour moi. Le Royal-Italien laissa huit cents hommes sur le champ de bataille, ma compagnie fut écharpée, et mon camarade de lit coupé en deux. La gloire dont feu mon régiment s'était couvert enchanta tellement l'illustre Marlborough, qu'il me fit enseigne sur le champ de bataille. Ce fut avec ce grade que j'allai en Espagne demander du service

à Sa Majesté Catholique, laquelle accéda gracieusement à ma demande. Au bout de trois ans, j'étais capitaine; mais, sur une solde de trente réaux par jour, on nous en retenait vingt, tout en nous faisant valoir l'honneur infini que nous faisait Sa Majesté Catholique en nous empruntant notre argent. Cette sorte de placement finit par me déplaire, et je demandai à mon colonel la permission de quitter le service espagnol et de revenir dans ma belle patrie, avec une recommandation quelconque, afin que l'on ne m'inquiétât pas trop à l'endroit de mon affaire de Malplaquet. Le colonel m'adressa alors à Son Excellence le duc d'Olivarès, lequel, ayant reconnu en moi une certaine disposition naturelle à obéir aux ordres qu'on me donne, sans les discuter jamais, m'a attaché à son service particulier, et c'est là une faveur dont je me félicite d'autant plus sincèrement, qu'elle m'offre cette occasion de faire la connaissance d'un cavalier aussi accompli que vous l'êtes. Maintenant, chevalier, que voulez-vous?

GASTON.

Ma demande se bornera, capitaine, à vous prier de me présenter à M. Lagrange-Chancel, qui, je vous l'ai dit, doit me mettre en relation avec le duc d'Olivarès, le seul à qui mes instructions me permettent de m'ouvrir, et à qui je dois remettre les dépêches du baron de Valef.

DUBOIS.

Ah! oui, notre ami Lagrange-Chancel!... c'est cela, un monsieur qui tourne le vers d'une façon assez venimeuse. Connaissez-vous ses satires contre le régent, monsieur le chevalier?

GASTON.

Capitaine, je suis un homme, et, lorsque j'attaque un homme, c'est avec l'épée et non avec la plume. Je ne lis pas ces sortes de choses.

DUBOIS.

Et vous avez raison, morbleu! mais tout le monde n'est pas si heureux que vous, et il y a des gens qui, par état, sont forcés de lire tout ce qui paraît... Plaignez-les, ceux-là, chevalier, plaignez-les.

GASTON.

C'est ce que je fais, monsieur, et de tout mon cœur.

DUBOIS.

Et cependant, vous avez accepté d'être mis en relation avec cet homme!

GASTON.

Je ne m'appartiens pas, monsieur; j'appartiens à un parti, et je dois sacrifier à ce parti mes répugnances, comme je lui ai déjà sacrifié mes affections. Pouvez-vous me présenter à M. Lagrange-Chancel?

DUBOIS.

Avec plaisir. Seulement, il y a une petite difficulté.

GASTON.

Laquelle?

DUBOIS.

Il a été arrêté cette nuit, et expédié ce matin aux îles Sainte-Marguerite.

GASTON.

Que faire alors?

DUBOIS.

Se passer de lui.

GASTON.

Est-ce possible?

DUBOIS.

Sans doute. Ce qu'il devait faire, je le ferai. Il devait vous présenter au duc; je vous présenterai, moi.

GASTON.

Quand cela?

DUBOIS.

Quand vous voudrez.

GASTON.

Le plus tôt possible..

DUBOIS.

Seulement, il est probable que Son Excellence ne pourra pas vous recevoir à l'ambassade, de peur de se compromettre.

GASTON.

Je comprends parfaitement cela, et je me tiendrai pour honoré d'être reçu par Son Excellence en quelque lieu que ce soit.

DUBOIS.

Puis, comme il faut tout prévoir, si j'étais empêché de revenir vous prendre moi-même...

Digitized by Google

GASTON.

Empêché! pourquoi cela?...

DUBOIS.

Peste! chevalier, on voit bien que vous en êtes à votre premier voyage à Paris.

GASTON.

Que voulez-vous dire?

DUBOIS.

Je veux dire, monsieur, qu'il y a à Paris trois polices; *primo*: la police du royaume; oh! celle-là, il ne faut pas vous en inquiéter; *secundo*: celle du régent; heu! celle-là, elle a ses jours; enfin celle de Dubois; celle-là, c'est autre chose: défiez-vous de la police de ce coquin de Dubois, chevalier, défiez-vous-en!

GASTON.

Je tâcherai!

DUBOIS.

Vous comprenez que, pour échapper à ces trois polices, il faut beaucoup de prudence.

GASTON.

Instruisez-moi donc, capitaine; car vous paraissez plus au courant que moi. Moi, je vous l'ai dit, je suis un provincial, et pas autre chose.

DUBOIS.

Eh bien, d'abord, il serait important que nous ne logeassions pas dans le même hôtel.

GASTON.

Diable! voilà qui me contrarie; j'avais des raisons pour désirer rester ici.

DUBOIS.

Qu'à cela ne tienne, c'est moi qui déménagerai; prenez une de mes deux chambres, celle-ci ou celle du premier étage.

GASTON.

Je préfère celle-ci.

DUBOIS.

Vous avez raison; au rez-de-chaussée, fenêtre sur une rue, porte secrète sur l'autre; vous avez de l'œil, chevalier, et l'on fera quelque chose de vous.

GASTON.

Vous disiez que vous seriez peut-être empêché de me venir reprendre vous-même.

Digitized by Google

DUBOIS.

Oui; mais, dans ce cas, faites bien attention de ne suivre qu'à bonne enseigne celui qui viendra vous chercher.

GASTON.

Indiquez-moi les signes auxquels je pourrai reconnaître qu'il vient de votre part.

DUBOIS.

D'abord, il faudra qu'il ait une lettre de moi.

GASTON.

Je ne connais pas votre écriture.

DUBOIS.

Je suis en train de vous en donner un spécimen. (Il se met à une table et écrit.) « Monsieur le chevalier, suivez avec confiance l'homme qui vous remettra ce billet. LA JONQUIÈRE. » Tenez, si quelqu'un venait en mon nom, il vous remettrait un autographe pareil à celui-ci.

GASTON.

Serait-ce assez?

DUBOIS.

Ce n'est jamais assez; outre l'autographe, il faudra qu'il vous montre encore la moitié de la pièce d'or.

GASTON.

Bien.

DUBOIS.

Attendez donc: un troisième signe encore.

GASTON.

Lequel?

DUBOIS.

Je cherche... Ah! avez-vous une montre?

GASTON.

Oui.

DUBOIS.

Irait-elle, par hasard?

GASTON.

Je le pense.

DUBOIS.

Quelle heure est-il?

GASTON.

Dix heures cinq minutes.

Digitized by Google

DUBOIS, réglant sa montre sur celle du Chevalier.

Dix heures cinq minutes, bien; à la porte de la maison où l'on vous conduira, vous demanderez l'heure.

GASTON.

Je comprends! et, si la montre de mon conducteur ne va pas comme la mienne, à la minute, à la seconde?...

DUBOIS.

Vous n'entrerez pas... Bravo! avec toutes ces précautions-là, c'est bien le diable si ce damné Dubois...

GASTON.

Maintenant, qu'ai-je à faire?

DUBOIS.

Vous ne comptez pas sortir aujourd'hui?

GASTON.

Non.

DUBOIS.

Eh bien, tenez-vous coi et couvert dans cet hôtel, où rien ne vous manquera; je vais vous recommander à l'hôte.

GASTON.

Merci.

DUBOIS.

Holà! hé! maître Bourguignon!...

L'HÔTELIER.

Voila, voilà, monsieur!...

DUBOIS.

Mon cher monsieur Bourguignon, voici mon ami, M. le chevalier de Livry, qui reprend ma chambre; je vous le recommande comme moi-même. (Bas.) Songez que ce garçon-là vaut son pesant d'or, et que, si je ne le retrouvais pas ici, je vous retrouverais, vous... (Haut.) Adieu, chevalier, adieu.

SCÈNE XII

GASTON, puis L'HÔTELIER.

Et voilà donc les hommes avec lesquels il faut réussir ou se perdre!... Décidément, c'est une triste chose que les conspirations!... N'importe! il n'y a plus à reculer maintenant... Allons, chevalier, tu as donné ta parole, ne fais pas mentir ceux qui ont répondu de toi, et surtout ne te mens pas à toi-même.

L'HÔTELIER.

Pardon, monsieur le chevalier.

GASTON.

Qu'y a-t-il ?

L'HÔTELIER.

Une dame.

GASTON.

Où cela ?

L'HÔTELIER.

Dans une voiture.

GASTON.

Jeune?

L'HÔTELIER.

Je ne sais : elle est voilée.

GASTON.

Oh ! mon Dieu ! serait-ce...?

SCÈNE XIII

Les Mêmes, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

C'est moi, Gaston.

GASTON.

Helène ! (A l'Hôtelier.) Laissez-nous, mon ami.

(Il sort.)

GASTON.

Vous ici, Hélène, dans cet hôtel ! Que signifie...?

HÉLÈNE.

Oh ! Gaston, Gaston, je serai partout mieux que dans cette maison où l'on m'avait conduite.

GASTON.

Qu'est-il donc arrivé ?

HÉLÈNE.

Il est arrivé, Gaston... Je ne sais comment vous dire cela : il est arrivé que vos pressentiments, j'en ai bien peur, ne vous avaient pas trompé.

GASTON.

Ah ! cet homme est donc revenu ?

HÉLÈNE.

Non; mais cette maison... Tenez, Gaston, je suis votre femme?...

GASTON.

Oh! oui... devant Dieu, du moins.

HÉLÈNE.

Eh bien, dans cette maison, un amant pouvait conduire sa maîtresse, mais un père n'eût pas conduit sa fille.

GASTON.

Oui, je comprends; mais comment en êtes-vous sortie?

HÉLÈNE.

Je m'en suis fait ouvrir les portes.

GASTON.

Par quel moyen?

HÉLÈNE.

J'ai dit : « Je veux! »

GASTON.

Vous, Hélène?

HÉLÈNE.

Oh! vous ne me connaissez pas, Gaston; je vous l'ai dit là-bas... J'ai parfois une volonté qui m'effraye moi-même... volonté que je ne prends ni dans mon cœur ni dans mon esprit... que je puise dans tout mon être!... Hier, je vous ai dit: « Gaston, j'ai foi en votre honneur... ni ordres contraires, ni portes fermées ne me sépareront de mon ami, de mon frère; si je doute, je viendrai à vous! » J'ai douté, Gaston, et me voilà!... Maintenant, décidez: qu'allez-vous faire de moi?

GASTON.

Hélène, écoutez... Vous êtes convaincue que je vous aime, n'est-ce pas? vous me tenez pour un loyal gentilhomme, à la parole duquel on peut se fier?

HÉLÈNE.

Oh! Gaston!...

GASTON.

Eh bien, voyez en moi plus qu'un ami, plus qu'un frère, Hélène!... voyez l'homme que les événements qui nous poussent l'un vers l'autre font votre époux bien plus encore que notre amour mutuel!... Riche, heureux, sûr du présent, fortune, bonheur, j'eusse déjà depuis longtemps tout mis à vos pieds, m'en rapportant à Dieu du soin de l'avenir; mais, je

vous le répète, il y a pour moi, entre aujourd'hui et demain, la chance de quelque événement terrible... Ce que je vous offre en vous disant : « Soyez ma femme, » je vais donc vous l'apprendre : c'est, si je réussis, une haute position peut-être; c'est, si j'échoue, la fuite, la misère, l'exil, la mort, même!... Hélène, m'aimez-vous assez, ou plutôt aimez-vous assez votre honneur pour braver tout cela?

HÉLÈNE.

Vous me le demandez, Gaston?... vous demandez si je vous aime au moment où vous courez un danger?... Oui, Gaston, oui, je vous aime; oui, je veux partager ce danger; oui, je suis prête à vous suivre partout, même en exil; vous l'avez dit : ce n'est point notre amour qui nous jette aux bras l'un de l'autre, ce sont les événements. Orphelins tous deux... isolés tous deux... perdus au milieu du monde, vous, courant un danger pour votre vie, moi un danger pour mon honneur! les lois ordinaires de la société n'existent plus pour nous, puisque la société ne nous a pas donné les mêmes moyens de résistance qu'aux autres êtres créés; appuyons-nous donc, vous à moi, moi à vous!... Le puissant donnera sa force, le faible donnera son amour!... J'accepte ce que vous m'offrez : ma part dans votre vie, dans vos dangers, dans vos espérances!... Gaston, je suis votre fiancée : quand serai-je votre femme?

GASTON.

Hélène, je vous le jure, ce soir, tout sera fini, car vous ne pouvez plus rentrer dans cette maison, que vous avez jugée indigne de vous! et vous ne pouvez me suivre sans qu'un prêtre m'ait donné, au pied de l'autel, le droit de vous protéger et de vous défendre.

HÉLÈNE.

Mais, en attendant, que faire?

GASTON.

En attendant, Hélène, vous êtes sous la sauvegarde de mon honneur. Entrez là, dans cette chambre, enfermez-vous en dedans, n'ouvrez qu'à moi, qu'à moi seul, entendez-vous bien? Je viendrai vous prendre dans une heure; et, ce soir, demain au plus tard, il ne sera plus au pouvoir des hommes de séparer ce que Dieu aura réuni!

(Tapin entre.)

HÉLÈNE.

Silence! un homme est entré et nous écoute.

GASTON.

Passez dans cette chambre, Hélène, et, je vous le répète, n'ouvrez qu'à ma voix!

(Hélène sort, Gaston pousse la porte sur elle.)

SCÈNE XIV

GASTON, TAPIN.

TAPIN.

N'est-ce pas vous, monsieur, qui êtes le chevalier de Livry?

GASTON.

Oui, monsieur.

TAPIN.

Le capitaine La Jonquière, retenu par Son Excellence monseigneur le duc d'Olivarès, ne peut revenir vous chercher lui-même, comme il vous l'avait promis; mais voici un mot de sa main qui m'accrédite près de vous.

GASTON.

Voyons, monsieur... « Monsieur le chevalier, suivez avec confiance l'homme qui vous remettra ce billet. » (Tirant l'autre billet de sa poche et comparant.) C'est bien la même écriture; mais ce n'est pas tout ce que vous avez à me remettre, n'est-ce pas, monsieur?

TAPIN.

J'ai la moitié de cette pièce d'or, qui doit s'emboîter...

GASTON, tirant la pièce d'or, et essayant les deux fragments.

C'est cela même. Maintenant, à quelle heure monseigneur le duc m'attend-il?

TAPIN.

A midi.

GASTON.

Est-il bientôt midi?

TAPIN.

Vous avez une montre qui doit aller à peu près comme la mienne, chevalier, et, à la porte de Son Excellence...

GASTON.

A la porte de Son Excellence?...

Digitized by Google

TAPIN.

Nous nous assurerons de l'heure.

GASTON.

Partons, monsieur; je vois bien maintenant que vous venez de la part du capitaine La Jonquière.

ACTE TROISIÈME

Salon élégant, style Louis XIV.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE RÉGENT, UN ARCHITECTE, puis UN HUISSIER.

LE RÉGENT.

Vous comprenez, monsieur Oppenort? la personne dont je vous parle ne peut rester où elle est; c'est un provisoire que j'ai même déjà, d'après ce que l'on m'a dit, quelque regret d'avoir adopté; que le petit hôtel que je désire soit acheté et meublé d'ici à huit jours au plus tard; pour l'acquit des dépenses, vous passerez à ma caisse particulière... Allez!

(L'Architecte sort par une porte particulière.)

UN HUISSIER.

Monseigneur a donné rendez-vous au capitaine La Jonquière?

LE RÉGENT.

Le capitaine La Jonquière!... Qu'est-ce que cela?

DUBOIS, en La Jonquière.

Eh! oui, drôle! quand on te le dit!

LE RÉGENT.

Eh bien, monsieur, que signifie?...

DUBOIS.

Comment! vous aussi, monseigneur?

LE RÉGENT.

C'est toi?... (A l'Huissier.) Laissez-nous!

SCÈNE II

LE RÉGENT, DUBOIS.

LE RÉGENT.

Mordieu ! que tu es laid, Dubois ! j'ai failli ne pas te reconnaître !

DUBOIS.

Ah ! monseigneur me flatte !

LE RÉGENT.

Mais que signifie ce nom de La Jonquière sous lequel on t'annonce, et ce nouveau déguisement sous lequel tu m'apparais ?

DUBOIS.

Cela signifie, monseigneur, que je fais peau neuve.

LE RÉGENT.

Serpent que tu es ! j'espère bien que tu as perdu la vieille ?

DUBOIS.

Non pas ! peste ! je m'en garderais bien !... Mais, pour le moment, il est question d'autre chose.

LE RÉGENT.

De quoi est-il question ?

DUBOIS.

D'affaires de la plus haute importance.

LE RÉGENT.

Toujours la même chanson !

DUBOIS.

Oui, mais sur un air nouveau, je vous assure.

LE RÉGENT.

Va-t-en au diable !

DUBOIS.

J'en viens ; mais il était trop occupé pour me recevoir, et il me renvoie à Votre Altesse.

LE RÉGENT.

Demain...

DUBOIS.

Oh ! monseigneur ne voudrait pas m'exposer à rester jusqu'à demain sous cette vilaine enveloppe ; je n'aurais qu'à mourir subitement... Fi donc ! je ne m'en consolerais jamais !

LE RÉGENT.

Laisse-moi tranquille !... j'ai besoin de repos.

DUBOIS.

Je le crois bien ! après la nuit que monseigneur a passée !

LE RÉGENT.

Quelle nuit ?

DUBOIS.

Cette course !...

LE RÉGENT.

Quelle course ?

DUBOIS.

Celle que monseigneur a faite hier.

LE RÉGENT.

Il semble que ce soit une chose bien rude que de revenir de Saint-Germain ici !

DUBOIS.

Monseigneur a raison, de Saint-Germain ici, il n'y a qu'un pas... Mais on peut allonger la route.

LE RÉGENT.

Comment cela ?

DUBOIS.

En passant par Rambouillet.

LE RÉGENT.

Tu rêves!

DUBOIS.

Soit, monseigneur... Alors, je vais vous raconter mon rêve.

LE RÉGENT.

Quelque nouvelle baliverne !

DUBOIS.

Non pas! il prouvera à Votre Altesse que je m'occupe d'elle, même en dormant!

LE RÉGENT.

Raconte, puisqu'il paraît que je suis condamné à écouter tes sottises !

DUBOIS.

J'ai donc rêvé que monseigneur avait lancé le cerf au carrefour d'Herblay, et que l'animal, civilisé comme un cerf de bonne maison, s'était fait battre dans quatre lieues carrées; après quoi, il était allé se faire tuer à Chambourcy.

LE RÉGENT.

Va, j'écoute.

DUBOIS.

Mais, dans mon rêve, monseigneur n'assistait pas à l'hallali ; monseigneur, et c'est bien là ce qui prouve que c'était un rêve, monseigneur s'était perdu dans la forêt de Saint-Germain...

LE RÉGENT.

Non... c'est vrai. Je suis si distrait!... j'ai suivi une route pour une autre.

DUBOIS.

Et monseigneur ne s'est retrouvé qu'à Rambouillet, à l'hôtel du *Tigre royal* même.

LE RÉGENT.

Ah ! oui ; mais c'est ici que ton rêve s'embrouille, n'est-ce pas ?

DUBOIS.

Pas trop !... A la porte du *Tigre royal*, monseigneur a remis son cheval à M. de Nocé, qui s'était perdu avec lui, et il s'est acheminé vers un pavillon situé au fond de la cour.

LE RÉGENT.

Eh bien, qu'y avait-il dans ce pavillon?

DUBOIS.

D'abord, à la porte, une affreuse duègne... quelque chose comme la femelle de Cerbère, puis dans l'intérieur... Ah ! dame, dans l'intérieur...

LE RÉGENT.

Ah ! voilà où tu n'as pas pu voir, même en rêve !

DUBOIS.

Allons donc, monseigneur ! vous me supprimeriez mes cinq cent mille livres de police secrète, si , grâce à elles, je ne voyais pas dans les intérieurs.

LE RÉGENT.

Eh bien, qu'as-tu vu dans celui-ci ?

DUBOIS.

Ma foi, monseigneur, une charmante Bretonne, belle comme les Amours, venant en droite ligne des Ursulines de Clisson, et accompagnée d'une bonne sœur dont la présence un peu gênante a été supprimée à Épernon... Hein ! que dites-vous de mon rêve ?

LE RÉGENT.

J'ai souvent pensé que tu étais le diable, envoyé ici-bas pour me perdre !

DUBOIS.

Pour vous sauver, monseigneur!

LE RÉGENT.

Pour me sauver?... Je ne m'en doutais pas!

DUBOIS.

Êtes-vous content, au moins?... La jeune personne...?

LE RÉGENT.

Holà! holà! monsieur!... nous ne savons pas de qui nous parlons!

DUBOIS.

Décidément, monseigneur, vous m'affligez; une apparence vous persuade, une heure de tête-à-tête vous grise comme un écolier; monseigneur, vous aussi, vous avez fait un rêve, mais un mauvais rêve... Laissez-moi vous l'expliquer.

LE RÉGENT.

Monsieur Joseph, je vous enverrai à la Bastille!

DUBOIS.

Tant que vous voudrez, monseigneur; mais, auparavant, vous n'en saurez pas moins que cette belle Hélène...

LE RÉGENT.

Est ma fille, monsieur!

DUBOIS.

Votre fille, monseigneur?...

LE RÉGENT.

Oui, ma fille, que j'ai cachée à tous les yeux, pour qu'elle ne fût pas même souillée par un regard...

DUBOIS.

De sorte qu'aujourd'hui...?

LE RÉGENT.

De sorte qu'aujourd'hui, désirant avoir quelqu'un qui m'aime au monde, je l'ai fait venir.

DUBOIS.

Et monseigneur doit la revoir?...

LE RÉGENT.

Aujourd'hui même. C'est pourquoi vous me trouvez dans ma maison de la rue du Bac, au lieu de me trouver au Palais-Royal... Qu'avez-vous à dire à cela?

DUBOIS.

Rien, monseigneur, car j'allais vous prier de vous y rendre.

LE RÉGENT.

Où?

Digitized by Google

DUBOIS.

Ici : dans votre maison de la rue du Bac.

LE RÉGENT.

Moi ? et pour quoi faire ?

DUBOIS.

Parce que je veux présenter à monseigneur un jeune homme qui arrive de Bretagne... Tenez, justement comme mademoiselle votre fille !

LE RÉGENT.

Alors, tu protéges ce jeune homme ?

DUBOIS.

Directement.

LE RÉGENT.

Et que vient-il faire à Paris, ton protégé ?

DUBOIS.

Je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise... Il vous le dira tout à l'heure à vous-même, ce qu'il vient faire à Paris... ou plutôt il le dira à Son Excellence le duc d'Olivarès.

LE RÉGENT.

Au duc d'Olivarès ! Mais qu'est-ce que c'est donc que ton protégé ?

DUBOIS.

Monseigneur, c'est un charmant conspirateur de vingt-cinq ans, bien discret, arrivant de Nantes, affilié à MM. de Pontcalec, de Montlouis et du Couëdic, et recommandé à Paris à un certain La Jonquière, capitaine en retraite et conspirateur en activité. Comprenez-vous, maintenant ?

LE RÉGENT.

Pas le moins du monde.

DUBOIS.

Eh bien, j'ai été et je suis encore le capitaine La Jonquière, puisqu'on m'a adressé à vous sous ce nom, monseigneur ; mais, en conscience, je ne puis être à la fois le capitaine La Jonquière et Son Excellence le duc d'Olivarès.

LE RÉGENT.

Et alors, tu as réservé ce rôle ?...

DUBOIS.

A vous, monseigneur !

LE RÉGENT.

A moi?... Et tu veux qu'à l'aide d'un faux nom je surprenne les secrets...?

DUBOIS.

De vos ennemis?... Pardieu! le beau crime!

LE RÉGENT.

Mais enfin, si comme toujours je cède à ce que tu me demandes, voyons, qu'en résultera-t-il?

DUBOIS.

Il en résultera que vous conviendrez peut-être à la fin que je ne suis pas un visionnaire, et que vous permettrez alors qu'on veille sur vous, puisque vous ne voulez pas y veiller vous-même.

LE RÉGENT.

Maintenant, une fois pour toutes, si la chose n'en vaut pas la peine, serai-je délivré de tes obsessions?...

DUBOIS.

Sur l'honneur, je m'y engage.

LE RÉGENT.

J'aimerais mieux un autre serment.

DUBOIS.

Dame, monseigneur, vous êtes trop difficile, on jure sur ce que l'on peut.

L'HUISSIER.

Monseigneur!

LE RÉGENT.

Quoi?

L'HUISSIER.

Un courrier parti cette nuit de Rambouillet!...

LE RÉGENT.

Chut! Comment, parti cette nuit? Et il est tantôt onze heures!

L'HUISSIER.

Il a perdu deux heures à attendre Votre Altesse au Palais-Royal!

LE RÉGENT.

Demeure.

DUBOIS.

Une lettre de la Desroches! j'ai reconnu l'écriture.

LE RÉGENT.

Eh bien, capitaine?

DUBOIS.

Eh bien, monseigneur, je vais attendre notre homme à la porte de la maison !...

LE RÉGENT.

Va !

(Dubois sort.)

SCÈNE III

LE RÉGENT, UN HUISSIER.

LE RÉGENT.

Une lettre de madame Desroches ! Que peut-elle me dire?... Serait-il arrivé malheur à Hélène ? Elles devaient toutes deux être à Paris à neuf heures !... Voyons ce qu'elle écrit !... « Monseigneur, un jeune homme qui paraît avoir suivi mademoiselle Hélène pendant son voyage, s'est présenté au pavillon après votre départ ; j'ai voulu l'éconduire, mais mademoiselle m'a ordonné si péremptoirement de l'introduire et de me retirer, que, dans ce regard enflammé, dans ce geste de reine, j'ai reconnu, n'en déplaise à Votre Altesse, le sang qui commande. » Oui, oui, c'est bien ma fille !... « Maintenant, je crois, monseigneur, que ce jeune homme et mademoiselle se connaissent depuis longtemps, car je me suis permis d'écouter, et, dans un moment où il haussait la voix, j'ai entendu : « Nous voir comme par le passé... » Quel peut-être ce jeune homme ?... Le frère ou le cousin de quelque religieuse qui l'aura vue au parloir. « Que Votre Altesse me vienne donc en aide et me fasse tenir ses ordres, afin que je sache ce que je dois faire, si ce M. de Livry se présente. » Ah ! il se nomme de Livry ? C'est toujours bon à savoir !... N'importe ! ce jeune homme m'inquiète !... Le messager est-il encore là ?

L'HUISSIER.

Oui, monseigneur ! il attend la réponse, qu'il doit reporter, dit-il, rue Saint-Antoine.

LE RÉGENT.

La voici. (Il écrit.) « Aussitôt votre arrivée, venez me trouver dans ma petite maison de la rue du Bac. » Allez ! (L'Huissier sort.) Morbleu ! pourvu que Dubois, qui sait tout, ne sache pas celle-là ! il rirait bien !

SCÈNE IV

LE RÉGENT, DUBOIS, GASTON.

DUBOIS.

Venez !... venez, on vous attend! Peut-on entrer, monsieur le duc?

LE RÉGENT.

Oui !

DUBOIS.

J'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence le chevalier Gaston de Chanley. Chevalier, vous êtes en présence de M. le duc d'Olivarès.

GASTON.

Monsieur le duc...

DUBOIS, bas, au Régent.

Mordieu! parlez-lui donc; si vous ne lui parlez pas, il ne dira rien!

LE RÉGENT.

Monsieur arrive de Bretagne, je crois?

GASTON.

Oui, Excellence.

LE RÉGENT.

Parlez, monsieur!

GASTON.

Que je parle? Je croyais avoir à écouter d'abord.

LE RÉGENT.

C'est vrai, mais c'est un dialogue que nous commençons, et, ne l'oubliez pas, chacun parle à son tour dans une conversation.

GASTON.

Votre Excellence me fait trop d'honneur!

LE RÉGENT.

Voyons, que venez-vous faire à Paris?... Dites-moi cela.

GASTON.

Le voici. Les états de Bretagne...

LE RÉGENT.

Les mécontents de Bretagne.

DUBOIS, bas.

Eh bien, que diable dites-vous donc?...

GASTON.

Les mécontents sont si nombreux, qu'ils peuvent être regardés comme les représentants de la province!... Cependant j'emploierai la locution que m'indique Votre Excellence!... Les mécontents de la province de Bretagne m'ont envoyé à vous, monseigneur, pour savoir les intentions de l'Espagne dans cette affaire.

LE RÉGENT.

Mais, si l'Espagne savait d'abord celles de la Bretagne, il me semble que ce serait mieux !

GASTON.

L'Espagne peut compter sur nous, elle a notre parole, et la loyauté bretonne est proverbiale !

LE RÉGENT.

Mais à quoi vous engagez-vous enfin vis-à-vis de l'Espagne?...

GASTON.

A seconder de notre mieux les efforts de la noblesse française.

LE RÉGENT.

N'êtes-vous donc pas Français vous-mêmes?

GASTON.

Nous sommes Bretons !

LE RÉGENT.

Mais la Bretagne est réunie à la France, ce me semble, depuis le mariage de Louis XII.

GASTON.

Oui; mais elle doit s'en regarder comme séparée, du moment que la France n'a pas respecté le droit qu'elle s'était réservé par ce traité !

LE RÉGENT.

Oh! la vieille histoire du contrat d'Anne de Bretagne... Il y a bien longtemps que ce contrat a été signé, monsieur !

DUBOIS, toussant.

Hum! hum !

GASTON.

Qu'importe ! si chacun de nous le sait par cœur ?

LE RÉGENT.

Bien! et que veut la noblesse française? Voyons...

Digitized by Google

LE RÉGENT.

Mais je vous ai déjà dit que je répondais du capitaine.

GASTON.

En ce cas, j'ai dit tout ce que j'avais à dire.

(Gaston s'éloigne.)

LE RÉGENT, à Dubois.

Vous entendez, monsieur : « J'ai dit tout ce que j'avais à dire ! »

DUBOIS.

Parfaitement, monseigneur, et je me retire ; mais, avant de sortir, moi aussi, j'aurais deux mots à vous dire !

LE RÉGENT.

Dis.

DUBOIS.

Vous allez rester seul avec lui ?

LE RÉGENT.

Tu le vois bien.

DUBOIS.

Bon ! poussez-le, mordieu ! pas de fausse délicatesse, arrachez-lui son secret des entrailles ! Jamais vous n'aurez occasion pareille !

LE RÉGENT.

Sois tranquille, puisque j'y suis !...

DUBOIS.

Bien !... Monsieur de Chanley, votre serviteur, et au revoir... Un autre se fâcherait de ce que vous n'avez pas voulu parler devant lui ; mais, moi, je ne suis pas fier, et, pourvu que la chose tourne comme je l'entends, peu m'importent les moyens !

(Gaston s'incline, Dubois sort.)

SCÈNE V

LE RÉGENT, GASTON.

LE RÉGENT.

Nous voilà seuls, monsieur, parlez.

GASTON.

Eh bien, Votre Excellence est sans doute étonnée de n'avoir pas reçu d'Espagne certaines dépêches que devait lui adresser le cardinal Alberoni ?

LE RÉGENT.

C'est vrai, monsieur !

GASTON.

Je vais vous donner l'explication de ce retard : l'abbé Porto-Carrero est tombé malade et n'a pas quitté Madrid; le baron de Valef, mon ami, a été chargé de cette dépêche, et me l'a remise ce matin.

LE RÉGENT.

Et cette dépêche, où est-elle ?...

GASTON.

La voici.

LE RÉGENT.

« A Son Excellence M. le duc d'Olivarès. » (Il va pour décacheter la dépêche et s'arrête.) Vous savez ce qu'elle contient, monsieur?

GASTON.

Je sais ce qui a été convenu, du moins.

LE RÉGENT.

Voyons, dites; je suis bien aise de connaître jusqu'à quel point vous êtes initié aux secrets du cabinet espagnol.

GASTON.

Quand on se sera défait du régent, on fera reconnaître M. le duc du Maine à sa place. M. le duc du Maine rompra à l'instant même le traité de la quadruple alliance, négocié par ce misérable Dubois.

LE RÉGENT.

Je suis fâché, monsieur, que le capitaine La Jonquière ne soit plus ici, cela lui aurait fait plaisir de vous entendre parler ainsi... Mais il y a, dans ce que vous me dites, une phrase que je ne comprends pas bien.

GASTON.

Laquelle ?

LE RÉGENT.

Celle-ci : « On se défera du régent... » De quelle manière s'en défera-t-on ?...

GASTON.

Le premier projet avait été de l'enlever de Paris, et de le transporter dans la prison de Saragosse, ou dans la forteresse de Tolède !

LE RÉGENT.

Aurait-on changé d'idée ?...

GASTON.

On séduit ses gardes... on s'échappe d'une prison... on s'évade d'une forteresse... mais...

LE RÉGENT.

Mais on ne sort pas d'une tombe; voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas?

GASTON.

Oui, monsieur.

LE RÉGENT.

Et vous êtes venu à Paris pour vous défaire du régent?...

GASTON.

Oui, monsieur.

LE RÉGENT.

En le frappant?

GASTON.

Oui, monsieur.

LE RÉGENT.

C'est vous qui vous êtes offert de vous-même pour cette sanglante mission?...

GASTON.

Non; jamais, de moi-même, je n'eusse choisi le rôle d'un assassin! Nous formions un comité de cinq gentilshommes, associés à la ligue bretonne. Il avait été convenu que tout ce que nous ferions se déciderait à la majorité.

LE RÉGENT.

Je comprends : la majorité a décidé qu'on assassinerait le régent.

GASTON.

C'est cela même, quatre furent pour l'assassinat, un seul fut contre.

LE RÉGENT.

Et celui qui fut contre...?

GASTON.

Dussé-je perdre la confiance de Votre Excellence, c'était moi!

LE RÉGENT.

Mais alors, monsieur, comment vous êtes vous chargé d'accomplir un dessein que vous désapprouviez?...

GASTON.

Il avait été décidé que le sort désignerait celui qui devait porter le coup.

LE RÉGENT.

Et le sort?

GASTON.

Tomba sur moi.

LE RÉGENT.

Comment n'avez-vous pas récusé cette mission?...

GASTON.

Le scrutin était secret; nul ne connaissait mon vote; on m'eût pris pour un lâche!

LE RÉGENT.

Et vous comptez sur moi?...

GASTON.

Pour m'aider à accomplir une entreprise qui touche si profondément aux intérêts de l'Espagne!

LE RÉGENT.

Mais, faites-y attention, en vous facilitant les moyens d'arriver jusqu'au régent, je deviens votre complice!

GASTON.

Cela vous effraye, monsieur le duc?

LE RÉGENT.

Sans doute; car, vous arrêté...

GASTON.

Eh bien, moi arrêté, qu'arriverait-il?

LE RÉGENT.

On peut, à force de tortures, vous arracher les noms de ceux...

GASTON.

Vous êtes étranger, monsieur, vous êtes Espagnol, vous ne pouvez, par conséquent, savoir ce que c'est qu'un gentilhomme breton; je vous pardonne donc votre injure!

LE RÉGENT.

Alors, on pourrait compter sur votre silence?

GASTON.

Pontcalec et Montlouis en ont douté un instant, monsieur, et, depuis, ils m'ont fait leurs excuses.

LE RÉGENT.

C'est bien, monsieur; je songerai à ce que vous venez de me dire; mais, à votre place...

GASTON.

Eh bien, à ma place?...

Digitized by Google

LE RÉGENT.

Je renoncerais à cette entreprise.

GASTON.

Je voudrais, pour beaucoup, n'y être point entré; mais j'y suis, il faut qu'elle s'accomplisse!

LE RÉGENT.

Même quand je refuserais de vous seconder?...

GASTON.

Le comité breton a prévu le cas où vous refuseriez.

LE RÉGENT.

Et il a décidé?

GASTON.

Que l'on passerait outre!

LE RÉGENT.

Ainsi, votre décision...?

GASTON.

Est irrévocable!

LE RÉGENT.

J'ai dit ce que je devais vous dire; maintenant, puisque vous le voulez à toute force, poursuivez, monsieur, poursuivez...

(Il fait un mouvement pour s'éloigner.)

GASTON, le retenant.

Pardon, monsieur le duc, il me reste maintenant à vous demander une grâce.

LE RÉGENT.

Une grâce! à moi?

GASTON.

Si toutefois mon dévouement aux intérêts du roi d'Espagne a pu me mériter la bienveillance de son ambassadeur.

LE RÉGENT.

Dites, monsieur; laquelle?

GASTON.

C'est de donner asile et d'accorder protection à une jeune fille que j'aime, et dont l'honneur court en ce moment un grand danger!...

LE RÉGENT.

Un grand danger!... Et qu'attendez-vous de moi en cette circonstance?

GASTON.

Que vous la receviez chez vous jusqu'à ce qu'elle soit ma femme.

LE RÉGENT.

Elle consent à cet enlèvement?

GASTON.

Elle a entièrement confiance en moi, et elle a consenti à tout.

LE RÉGENT.

Allez la chercher, monsieur, je réponds d'elle! (Il sonne. A l'Huissier qui entre.) Mettez une voiture à la disposition de monsieur. (A Gaston.) Je pourrais être avec quelqu'un; vous ferez entrer la personne dans cette chambre, et vous me préviendrez.

GASTON.

Je vous remercie d'autant plus que je suis attendu chez M. de Valef, qui, avant de partir pour la Bretagne, doit connaître les résultats de mon entrevue avec vous.

LE RÉGENT.

C'est bien.

GASTON.

S'il vous était impossible de nous recevoir à l'instant, je pourrais donc la laisser seule ici?

LE RÉGENT.

Oui, monsieur; et elle y serait aussi en sûreté que chez sa mère!

GASTON.

Et, s'il m'arrivait quelque événement?...

LE RÉGENT.

Je serai là!

GASTON.

Vous me le promettez?

LE RÉGENT.

Foi de gentilhomme, monsieur!

GASTON.

Merci, monsieur le duc; je suis tranquille maintenant; dans dix minutes, je suis de retour.

SCÈNE VI

LE RÉGENT, DUBOIS.

DUBOIS, des papiers à la main.

Eh bien, monseigneur, que dites-vous de notre Breton?... Il est gentil, hein?

LE RÉGENT.

Tu as donc écouté?

DUBOIS.

Pardieu! Et que vouliez-vous donc que je fisse?

LE RÉGENT.

Et tu as entendu?...

DUBOIS.

Tout!... Eh bien, monseigneur, que pensez-vous des prétentions de Sa Majesté Catholique?

LE RÉGENT.

Je pense qu'on dispose d'elle sans sa participation peut-être!

DUBOIS.

Et le cardinal Alberoni?... Tudieu! pour un ex-sonneur de cloches, comme il vous remue l'Europe!...

LE RÉGENT.

Fumée que tous ces projets!... rêveries que tous ces plans!

DUBOIS.

Et notre comité breton, est-ce aussi une fumée?

LE RÉGENT.

Non, cela existe réellement!

DUBOIS.

Et le poignard de notre conspirateur, est-ce une rêverie?...

LE RÉGENT.

Non, il m'a paru même assez bien aiguisé!

DUBOIS.

Peste! monseigneur, ce gaillard-là n'y va pas de main morte!

LE RÉGENT.

Sais-tu que c'est une vigoureuse nature que celle de ce chevalier de Chanley?

DUBOIS.

Ah! bon! il ne manquerait plus que de vous prendre d'une belle admiration pour lui!

LE RÉGENT.

Pourquoi donc est-ce toujours parmi ses ennemis, et jamais parmi ses amis, qu'on rencontre des âmes de cette trempe?...

DUBOIS.

Parce que la haine est une passion, et que l'amitié n'est qu'un sentiment.

LE RÉGENT.

Qu'est-ce que ce papier que tu tiens dans ta main? (Il le prend et lit.) L'ordre d'arrêter M. le chevalier Gaston de Chanley, et de le conduire à la Bastille?

DUBOIS.

Oui, monseigneur; Votre Altesse pense-t-elle que ce soit un abus de pouvoir?...

LE RÉGENT.

Non... Et cependant...

DUBOIS.

Monseigneur, quand on a entre les mains le gouvernement d'un royaume, il faut, avant toute chose, gouverner.

LE RÉGENT.

Mais il me semble pourtant, monsieur, que je suis bien le maître...

DUBOIS.

De récompenser, oui; mais à la condition de punir. L'équilibre de la justice est faussé quand une éternelle et aveugle miséricorde pèse dans un des bassins de la balance. Agir comme vous voulez le faire, ce n'est pas être bon : c'est être faible!... Quelle sera la récompense de ceux qui ont mérité, si vous ne punissez pas ceux qui ont failli?...

LE RÉGENT.

Alors, si tu voulais que je fusse sévère, il ne fallait pas provoquer une entrevue entre moi et ce jeune homme; il ne fallait pas me mettre à même de l'apprécier à sa juste valeur... Il fallait me laisser croire que c'était un conspirateur vulgaire.

DUBOIS.

Oui, et maintenant, parce qu'il s'est présenté à Votre Altesse sous une apparence romanesque, voilà votre imagination d'artiste qui bat la campagne! Que diable! monseigneur, il y a temps pour tout!... faites de la chimie avec Humbert, faites

de la gravure avec Longus, faites de la musique avec Lafare, faites l'amour avec le monde entier; mais, avec moi, faites de la politique!

LE RÉGENT.

Eh! mon Dieu, ma vie espionnée, torturée, calomniée comme elle l'est, vaut-elle donc la peine que je la défende?

DUBOIS.

Mais ce n'est pas votre vie que vous défendez, monseigneur! Au milieu de toutes les calomnies qui vous poursuivent, l'accusation de lâcheté est la seule que vos plus cruels ennemis n'ont pas même tenté de jeter sur vous. Votre vie! à Steinkerque, à Nerwinde et à Lerida, vous avez prouvé le cas que vous en faisiez! votre vie, pardieu! si vous étiez un simple particulier, un ministre ou même un prince du sang, et qu'un assassinat vous la reprît, ce serait le cœur d'un homme qui cesserait de battre, voilà tout!... Mais, à tort ou à raison, vous avez voulu occuper votre place parmi les puissants du monde; à cet effet, vous avez brisé le testament de Louis XIV; vous avez chassé les bâtards des marches du trône, sur lesquelles ils avaient déjà posé le pied; vous avez été fait régent de France enfin, c'est-à-dire la clef de voûte du monde!... Vous tué, ce n'est plus un homme qui tombe : c'est le grand pilier de l'édifice européen qui s'écroule. Alors, l'œuvre laborieuse de nos trois années de veilles et de luttes est détruite! et l'enfant qu'à force de surveillance et de soins nous avons arraché au sort de son père, de sa mère et de ses oncles, cet enfant retombe aux mains de ceux qu'une loi adultère appelle effrontément à lui succéder!... Ainsi, de tous côtés ruine et désolation, meurtre et incendie, guerre civile et guerre étrangère! Et pourquoi cela?... Parce qu'il plaît à monseigneur Philippe d'Orléans de se croire toujours major de la maison du roi ou commandant de l'armée d'Espagne, et d'oublier qu'il a cessé d'être tout cela le jour où il est devenu régent de France!

LE RÉGENT.

Allons, tu le veux donc absolument?

DUBOIS, lui présentant une plume à genoux.

Oui, monseigneur, je le veux.

LE RÉGENT, après avoir signé.

Mais, maintenant, tu le comprends, je ne puis plus recevoir ce jeune homme!

L'HUISSIER.

M. le chevalier Gaston de Chanley demande...

LE RÉGENT, à l'Huissier.

Dites-lui qu'en ce moment cela m'est impossible !

DUBOIS.

Ainsi, monseigneur, j'ai carte blanche ?

LE RÉGENT, après un moment d'hésitation.

Oui.

DUBOIS.

Bien.

(Il sort.)

SCÈNE VII

LE RÉGENT, seul.

Il a dit vrai, et ma vie, qu'à chaque heure je joue sur un coup de dé, a cessé de m'appartenir. Hier encore, ma mère me disait ce qu'il vient de me dire aujourd'hui. Qui sait ce qui arriverait du monde entier si j'allais mourir ?... Ce qui est arrivé à la mort de mon aïeul Henri IV. Tout était prêt pour un immense résultat, couvé pendant toute la vie d'un roi à la fois législateur et soldat !... Ce fut alors que le 13 mai arriva, qu'une voiture à la livrée royale passa rue de la Ferronnerie, et que trois heures sonnèrent à l'horloge des Innocents !... En une seconde, tout fut détruit !... prospérités passées, espérances à venir... Il fallut un siècle tout entier, un ministre qui s'appelât Richelieu et un roi qui s'appelât Louis XIV pour cicatriser la blessure qu'avait faite au flanc de la France le couteau de Ravaillac !... Oui, il avait raison, et je dois abandonner ce jeune homme à la justice humaine... D'ailleurs, ce n'est pas moi qui le condamne. Les juges sont là, ils décideront !... Mais cette pauvre enfant qu'il a remise à ma loyauté... Oh ! je le jure ! elle me sera sainte et sacrée !... (Il sonne, l'Huissier entre.) Est-il venu quelqu'un depuis que le chevalier est sorti ?

L'HUISSIER.

Une jeune dame amenée par lui, et qui attend depuis près d'un quart d'heure.

LE RÉGENT.

C'est bien, faites entrer.

L'HUISSIER.

Mademoiselle Hélène de Chaverny.

LE RÉGENT.

Hélène! ma fille, ramenée ici par M. de Chanley! Mais elle aime donc l'homme qui a fait serment...? Oh! mon cœur, contiens-toi!

SCÈNE VIII

LE RÉGENT, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Monsieur...

LE RÉGENT.

Approchez, mademoiselle, approchez, soyez sans crainte.

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu!

LE RÉGENT.

Qu'avez-vous?

HÉLÈNE.

C'est que votre voix m'a rappelé celle d'une personne..

LE RÉGENT.

De votre connaissance?

HÉLÈNE.

Oh! avec laquelle je me suis trouvée une seule fois, mais dont l'accent est resté là, vivant, dans mon cœur... Mais... mais... c'est impossible!...

LE RÉGENT.

Je me félicite de ce hasard, mademoiselle; cette ressemblance de ma voix avec celle d'une personne qui doit vous être chère donnera peut-être plus de poids à mes paroles. Vous savez que M. le chevalier de Chanley m'a fait la grâce de me choisir pour être votre protecteur?

HÉLÈNE.

Il m'a amenée ici, du moins, en m'assurant que Votre Excellence avait promis de veiller sur moi.

LE RÉGENT.

Alors, pour vous être fiée aussi entièrement à lui, vous aimez donc le chevalier?

HÉLÈNE.

Si je ne l'aimais pas, où serait mon excuse?

LE RÉGENT, à part, avec douleur.

Elle l'aime!... (Haut.) Mais ce qui m'étonne, mademoiselle, c'est qu'étant aimée par M. de Chanley comme vous paraissez l'être, vous n'ayez pas eu sur lui cette influence de le faire renoncer à ses projets.

HÉLÈNE.

A ses projets!... Que voulez-vous dire?

LE RÉGENT.

Comment! ignorez-vous le motif qui l'amène à Paris?...

HÉLÈNE.

Complétement.

LE RÉGENT, à part.

Elle l'ignorait!... (Haut.) Mais saviez-vous que le chevalier, qui s'est effrayé sur le danger imaginaire que vous couriez, court lui-même un danger réel?

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu!...je m'en doutais!... mais, quelques instances que je lui aie faites, il n'a jamais rien voulu me dire!... Oh! vous, vous, monseigneur, puisque vous le savez, au nom du ciel, dites-moi quel est ce danger!

LE RÉGENT.

Son secret n'est pas le mien, mademoiselle.

HÉLÈNE, faisant un mouvement.

En ce cas, permettez que je le rejoigne.

LE RÉGENT.

Vous, mon enfant?

HÉLÈNE.

Monsieur!...

LE RÉGENT.

Pardon... mais, si jeune... L'intérêt que je porte au chevalier... que je vous porte, à vous... Écoutez-moi.

HÉLÈNE.

J'écoute... Mais dites vite.

LE RÉGENT.

Un conseil.

HÉLÈNE.

Pour lui?

LE RÉGENT.

Non, pour vous. Laissez, croyez-moi, laissez, je vous en supplie, M. de Chanley se perdre seul dans la route fatale où il

s'engage, puisqu'il est temps encore pour vous de rester où vous êtes, et de ne pas aller plus avant.

HÉLÈNE.

Qui? moi, je l'abandonnerais au moment où, vous le dites vous-même, un danger que je ne connais pas le menace? Oh! non, monsieur; nous sommes isolés tous deux en ce monde; Gaston n'a plus de parents; moi, si j'en ai encore, ils sont habitués à mon absence! Nous pouvons nous perdre ensemble sans faire couler une larme! Oh! non, non, je ne l'abandonnerai pas!

LE RÉGENT.

Mais n'aviez-vous pas cependant à peu près renoncé à lui?... Ne lui avez-vous pas dit, l'autre jour, que tout devait être fini entre vous... et que vous ne pouviez disposer ni de votre cœur ni de votre personne?

HÉLÈNE.

Oui, je lui ai dit cela, parce qu'à cette époque je le croyais heureux; parce que j'ignorais alors que sa liberté, que sa vie peut-être fussent compromises. Il n'y avait alors que mon cœur qui eût souffert; ma conscience restait tranquille... C'était une douleur à braver et non un remords à combattre; mais, depuis que je le vois malheureux, depuis que je le sais, menacé, oh! je le sens, sa vie, c'est ma vie!...

LE RÉGENT.

Mais vous vous exagérez votre amour pour lui, sans doute... Cet amour ne résisterait pas à l'absence?

HÉLÈNE.

A tout, monsieur! Dans l'isolement où mes parents m'ont laissée, cet amour est devenu mon espoir unique, mon bonheur, mon existence! Oh! monsieur le duc, au nom du ciel si vous avez quelque influence sur lui, et vous devez en avoir, puisqu'il vous a confié à vous des secrets qu'il me cache, obtenez de lui qu'il renonce à ses projets. Dites-lui que je l'aime au-dessus de toute expression! Dites-lui que son sort sera le mien; que, lui exilé, je m'exile; que, lui prisonnier, je me fais captive! que, lui mort, je meurs. Dites-lui cela, et ajoutez, ajoutez que vous avez compris, à mes larmes et à mon désespoir, que je disais la vérité!

LE RÉGENT.

Et moi qui tout à l'heure... Cet ordre que je viens de si-

gner... Cette puissance illimitée que j'ai abandonnée à Dubois...

HÉLÈNE.

Que dites-vous, monsieur?

LE RÉGENT.

Restez ici, je reviens. (En sortant.) Oh! elle en mourrait!

SCÈNE IX

HÉLÈNE, puis GASTON.

HÉLÈNE.

Mais, monsieur... Il sort! Si je savais du moins où est Gaston... Si je pouvais m'informer... Mon Dieu... personne ici... Lorsqu'il m'a quittée... il était calme... Il ignorait donc?... Ce bruit!... quel est ce bruit?

GASTON.

Ah! Hélène!...

HÉLÈNE.

C'est lui! Gaston, viens, viens!... ils veulent t'arrêter... te prendre... Tu cours un danger, je ne sais lequel, mais grave, réel... Le duc l'a dit... Gaston, tu ne me quitteras pas.

GASTON.

Ah! oui, voilà donc pourquoi ils m'attendaient à la porte.

HÉLÈNE.

Qui?

GASTON.

Des hommes armés.

HÉLÈNE.

C'est cela, des gardes... car... Oh! tu ne m'avais pas dit ce qui t'amenait à Paris... Malheureux!... des secrets pour moi... Voyons, pas un instant à perdre... Le duc... il est pour toi... il est là... il m'a dit de l'attendre... Mais il ne savait pas... Viens, Gaston, viens!...

SCÈNE X

HÉLÈNE, GASTON, UN CAPITAINE.

GASTON, à part.

Je suis perdu!

HÉLÈNE, au Capitaine.

Que voulez-vous, monsieur?

LE CAPITAINE.

M. le chevalier Gaston de Chanley?

HÉLÈNE.

M. de Chanley? (Bas à Gaston.) Pas un mot! (A part.) Je ne le connais pas.

LE CAPITAINE.

Mais monsieur?...

HÉLÈNE.

Monsieur est M. de Livry, arrivé d'hier à Paris... Monsieur n'a rien à faire avec vous... Il est ici chez le duc... il vient voir le duc... Demandez plutôt au duc... il est là... il va venir.

LE CAPITAINE.

Monsieur, j'ai l'ordre de vous arrêter.

HÉLÈNE.

Mais puisque je vous dis...

LE CAPITAINE.

Monsieur, votre parole de gentilhomme, que vous n'êtes pas celui que je cherche.

GASTON.

Voici mon épée, monsieur.

LE CAPITAINE.

Suivez-moi, monsieur.

(Hélène pousse un cri.)

GASTON.

Adieu, Hélène!

HÉLÈNE.

Malheureux! qu'as-tu fait?

SCÈNE XI

HÉLÈNE, puis LE RÉGENT et DUBOIS.

HÉLÈNE, à la porte du Régent et la secouant.

Gaston! Gaston!... Fermée... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... Mais venez donc, monsieur le duc, venez donc! Ici, à l'aide! au secours!

LE RÉGENT.

Me voilà ; qu'y a-t-il ?

HÉLÈNE.

Mais vous ne savez donc pas?... vous n'avez donc pas entendu?... Ici, chez vous, dans votre maison... ils l'ont arrêté, ils l'emmènent... (Elle tombe à genoux, les mains jointes.) Monsieur... monsieur... monsieur!...

(Elle s'évanouit.)

LE RÉGENT, à Dubois, qui entre.

Malheureux! qu'as-tu fait?

DUBOIS.

J'ai exécuté votre ordre, monseigneur.

LE RÉGENT.

Eh bien, écoute : mon ordre, à présent, est que tu coures après lui, qu'on lui rende la liberté... Je ne veux pas qu'il tombe un cheveu de sa tête!

DUBOIS.

Adressez-vous au parlement, monseigneur; c'est lui qui juge les crimes de haute trahison.

LE RÉGENT.

Ah! mon enfant.... mon enfant... reviens à toi... Nous le sauverons!

DUBOIS.

C'est ce qu'il faudra voir!

ACTE QUATRIÈME

Un boudoir.

SCÈNE PREMIÈRE

DUBOIS, DEUX HUISSIERS.

Onze heures sonnent.

DUBOIS.

Onze heures!... c'est bien. Vous avez été à la Bastille? vous avez prévenu M. Delaunay, n'est-ce pas?

PREMIER HUISSIER.

Oui, monseigneur.

DUBOIS.

La chapelle sera illuminée ?

PREMIER HUISSIER.

Oui.

DUBOIS.

Attendez. (Au deuxième.) Avez-vous passé chez MM. de Nocé et de Canillac ?

DEUXIÈME HUISSIER.

J'arrive à l'instant de chez le dernier.

DUBOIS.

Les avez-vous trouvés ?

DEUXIÈME HUISSIER.

Oui, monseigneur.

DUBOIS.

Viendront-ils ici ce soir?

DEUXIÈME HUISSIER.

Ils s'y sont engagés.

DUBOIS.

A merveille ! Passez chez M. l'abbé de Lorges, aumônier de la Bastille, et dites-lui de s'y trouver d'une heure à deux heures du matin ; il officiera.

DEUXIÈME HUISSIER.

J'y vais.

DUBOIS.

Dites que c'est de la part de monseigneur, et, en cas d'empêchement, qu'il m'écrive toujours ici, au petit hôtel de Son Altesse, rue du Bac.

DEUXIÈME HUISSIER.

Il le saura.

(Il sort.)

DUBOIS, au premier Huissier.

Un mot encore ; M. Delaunay vous a-t-il fait quelques questions ?

PREMIER HUISSIER.

Les questions que Votre Excellence avait prévues.

DUBOIS.

Et vous avez répondu ?...

PREMIER HUISSIER.

Ce que vous m'aviez ordonné de répondre : c'est-à-dire

qu'il s'agissait du mariage du chevalier de Chanley avec mademoiselle de Chaverny.

DUBOIS.

Oui, ces chers enfants, nous les marions; n'est-ce pas, Tapin?... Allez, monsieur, allez.

(L'Huissier sort.)

SCÈNE II

DUBOIS, TAPIN.

TAPIN.

Monseigneur?...

DUBOIS.

Ferme les portes; la, bien; maintenant, j'ai dit assez de folies; il est vrai que je parlais au nom de monseigneur... Revenons à la raison... As-tu réussi?

TAPIN.

Parbleu!

DUBOIS.

En tout point?

TAPIN.

Devais-je faire autre chose que ce que vous m'aviez dit?

DUBOIS.

Non; alors le chevalier?...

TAPIN.

Sur votre ordre, on a mis le chevalier dans la même chambre qu'un de mes hommes qui était censé habiter la Bastille depuis six mois; il a trouvé une bonne évasion toute préparée.

DUBOIS.

Il n'a fait aucune difficulté pour s'évader?

TAPIN.

Bon! il a passé par la fenêtre comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie; puis, arrivé au milieu de la corde, il ne s'est pas même donné la peine de descendre jusqu'au bout; il a, pardieu! sauté de plus de quinze pieds de hauteur; au point qu'un instant j'ai eu peur qu'il ne se fût cassé la jambe.

DUBOIS.

C'eût été fort malheureux.

TAPIN.

Dieu merci, il n'en est rien; rassurez-vous.

DUBOIS.

De sorte qu'à cette heure...?

TAPIN.

Il est sur la route de Flandre.

DUBOIS.

Bravo! celle où les postes sont le mieux servies... Ah! monseigneur, ce n'est pas assez pour vous d'épargner vos ennemis, vous voulez encore les élever jusqu'à Votre Altesse, et, du conspirateur d'hier, faire aujourd'hui le mari de votre fille, pour vous donner ensuite à vous-même une raison de lui faire grâce?... Je m'y oppose... Qu'il échappe à la mort, soit... mais, du moins, qu'un pardon public, une faveur éclatante ne viennent pas promettre l'impunité à ceux qui seraient tentés de l'imiter!...

TAPIN.

Son Altesse!

DUBOIS.

C'est bien!... Pas un mot, maître Tapin, et ne vous éloignez pas; peut-être aura-t-on besoin de vous.

SCÈNE III

LE RÉGENT, DUBOIS.

LE RÉGENT.

Ah! te voilà, Dubois!

DUBOIS.

A vos ordres, monseigneur.

LE RÉGENT.

Eh bien, tout est-il préparé pour le mariage de mademoiselle de Chaverny?

DUBOIS.

Oui, monseigneur; mais une chose m'inquiète.

LE RÉGENT.

Laquelle?

DUBOIS.

Je voudrais seulement savoir comment vous avez déterminé notre belle fiancée, toute plongée dans la douleur comme elle est, à assister au bal que vous donnez ici ce soir.

LE RÉGENT.

Je lui ai dit qu'elle y trouverait le régent, qu'elle pourrait lui demander la grâce du chevalier, et cette assurance a levé tous ses scrupules.

DUBOIS.

A merveille!... et si Votre Altesse veut m'indiquer l'heure qu'elle a fixée?...

LE RÉGENT.

Mettons cela à deux heures du matin.

DUBOIS, calculant.

Il est onze heures... A minuit, à Senlis... à deux heures, à Noyon.

LE RÉGENT.

Que calcules-tu?

DUBOIS.

Je calcule à quel endroit il sera à deux heures du matin.

LE RÉGENT.

Qui?

DUBOIS.

Le futur.

LE RÉGENT.

Comment! où il sera?

DUBOIS.

Oh! mon Dieu, oui... Demain, à deux heures du matin, il sera à vingt-cinq lieues de Paris.

LE RÉGENT.

A vingt-cinq lieues?

DUBOIS.

Oui, s'il court toujours du train dont on l'a vu partir.

LE RÉGENT.

Que veux-tu dire?

DUBOIS.

Je veux dire, monseigneur, qu'il ne manque plus qu'une chose au mariage.

LE RÉGENT.

Laquelle?

DUBOIS.

Le mari.

LE RÉGENT.

Gaston?

DUBOIS.

S'est enfui de la Bastille, il y a une heure.

LE RÉGENT.

Tu mens; on ne se sauve pas de la Bastille.

DUBOIS.

Je vous demande pardon, monseigneur, quand on est condamné à mort, on se sauve de partout.

LE RÉGENT.

Il s'est sauvé, sachant qu'il devait épouser celle qu'il aimait?

DUBOIS.

Eh! mon Dieu, oui; le chevalier... le héros... s'est conduit comme eût fait le dernier malotru... Et, en vérité, monseigneur, il a bien fait.

LE RÉGENT.

Dubois... Et ma fille?...

DUBOIS.

Eh bien ?

LE RÉGENT.

Elle en mourra!

DUBOIS.

Eh! non, monseigneur; en apprenant à connaître le personnage, elle s'en consolera; et vous la marierez à quelque petit prince d'Allemagne ou d'Italie... au duc de Modène par exemple, dont mademoiselle de Valois ne veut pas.

LE RÉGENT.

Et moi qui lui faisais grâce!

DUBOIS.

Il se l'est faite à lui-même... il a trouvé cela plus sûr... Et, ma foi, j'avoue que j'en aurais fait autant que lui...

LE RÉGENT.

Oh! toi, tu n'es pas gentilhomme...

DUBOIS.

Oh! quant à cela, c'est vrai!.. Je suis vilain, et je m'en vante...

LE RÉGENT.

Toi, tu n'avais point fait de serment.

DUBOIS.

Vous vous trompez, monseigneur: j'avais fait celui d'empêcher Votre Altesse d'accomplir un acte de folie; et j'y ai réussi.

LE RÉGENT.

Pas un mot de tout cela devant Hélène. Je me charge de lui apprendre la nouvelle.

DUBOIS.

Et moi, de rattraper votre gendre?

LE RÉGENT.

Non pas... Il est sauvé, qu'il en profite... Sauvé au moment où j'avais tout préparé... où Hélène allait...

GASTON, au fond.

Il faut que je lui parle... à l'instant, à l'instant même...

DUBOIS.

Ah! mon Dieu!

LE RÉGENT.

Cette voix...

L'HUISSIER, annonçant.

M. le chevalier Gaston de Chanley.

(Tous deux se regardent avec une expression différente.)

LE RÉGENT.

Gaston!... Ah! je le savais bien, qu'avec cette voix-là, avec ce visage-là, avec ce cœur-là, on était incapable d'une lâcheté!... Tu vois, Dubois, il ne faut pas juger tout le monde d'après soi!... surtout quand on s'appelle Dubois! (A l'Huissier.) Faites entrer.

DUBOIS.

Attendez au moins que je sorte, monseigneur.

LE RÉGENT.

Ah! c'est juste, il te reconnaîtrait.

DUBOIS.

Revenir... le niais!

(Il sort.)

SCÈNE IV

LE RÉGENT, GASTON.

GASTON.

Monseigneur!...

LE RÉGENT.

Comment! c'est vous, monsieur?

GASTON.

Oui, monseigneur; un miracle s'est opéré en ma faveur;

on m'a mis dans le cachot d'un prisonnier qui avait tout préparé pour son évasion; il s'était procuré une lime, il a scié un barreau, nous nous sommes évadés ensemble, et me voilà.

LE RÉGENT.

Et, au lieu de fuir, monsieur, au lieu de gagner la frontière, de vous mettre en sûreté, vous êtes revenu ici au péril de votre tête ?

GASTON.

Monseigneur, je dois l'avouer, la liberté m'a d'abord séduit; mais presque aussitôt j'ai réfléchi!

LE RÉGENT.

A Hélène, que vous abandonniez...

GASTON.

Et à mes compagnons que je laissais sous le couteau.

LE RÉGENT.

Et vous avez décidé alors...?

GASTON.

Que j'étais lié à leur cause jusqu'à ce que nos projets fussent accomplis.

LE RÉGENT.

Nos projets?...

GASTON.

Ne sont-ce pas les vôtres comme les miens?...

LE RÉGENT.

Écoutez, monsieur : je crois que l'homme doit demeurer dans la mesure de sa force : il est des choses que Dieu semble lui défendre d'exécuter, des avertissements qui lui disent de renoncer à certains projets... Eh bien, je crois que c'est un sacrilège à lui de méconnaître ces avertissements, de rester sourd à cette voix... Nos projets sont avortés, monsieur, n'y pensons plus.

GASTON.

Au contraire, monseigneur, pensons-y plus que jamais.

LE RÉGENT.

Mais à quoi songez-vous, monsieur, de vouloir persister ainsi dans une entreprise devenue maintenant si difficile qu'elle en est presque insensée?

GASTON.

A quoi je songe, monseigneur? Je songe à nos amis arrêtés, jugés, condamnés, M. d'Argenson me l'a dit, prêts à marcher à l'échafaud... à nos amis que la mort du régent seule

peut sauver !... à nos amis, qui diraient, si je quittais la France, que j'ai acheté mon salut au prix de leur perte, et que les portes de la Bastille se sont ouvertes devant mes délations.

LE RÉGENT.

Ainsi, monsieur, vous sacrifiez tout à ce point d'honneur... tout... même Hélène ?...

GASTON.

S'ils vivent encore, il faut que je les sauve.

LE RÉGENT.

Et s'ils sont morts ?...

GASTON.

Il faut que je les venge.

LE RÉGENT.

Ainsi, vous persistez ?...

GASTON.

Plus que jamais... Il faut que le régent meure... et le régent mourra.

LE RÉGENT.

Mais, auparavant, ne voulez-vous pas voir mademoiselle de Chaverny ?

GASTON.

Monseigneur... je suis homme.,. j'aime... et, par conséquent, je suis faible. Je vais avoir à lutter à la fois contre ses larmes et contre ma propre faiblesse... Monseigneur... je ne verrai Hélène qu'à la condition que vous me jurerez de me faire voir le régent.

LE RÉGENT.

Et si je refuse de prendre cet engagement ?

GASTON.

Alors, je ne reverrai pas Hélène... je suis mort pour elle... Il est inutile qu'elle revienne à l'espoir pour le reperdre... C'est bien assez qu'elle me pleure une fois !

LE RÉGENT.

Mais, alors, que ferez-vous ?

GASTON.

J'irai attendre le régent partout où je saurai qu'il doit passer... Je le frapperai partout où je le rencontrerai.

LE RÉGENT.

Encore une fois, réfléchissez.

GASTON.

Sur l'honneur de mon nom, monseigneur, je vous somme de me prêter votre appui... ou je vous déclare que je saurai m'en passer.

LE RÉGENT.

Alors, monsieur, puisque c'est une résolution prise...

GASTON.

Irrévocable.

LE RÉGENT.

Écoutez ceci: je donne une fête ce soir... ici...

GASTON.

Ici, monsieur?

LE RÉGENT.

Le régent y vient.

GASTON.

Grand Dieu!

LE RÉGENT.

Il y vient seul, sans suite, sans défense.

GASTON, tressaillant.

Vous dites?...

LE RÉGENT.

Je dis qu'il y vient seul, sans suite, sans défense... comprenez-vous?...

GASTON.

Oui, je comprends...

LE RÉGENT.

Qu'avez-vous?

GASTON.

Ah! c'est affreux, ce me semble!

LE RÉGENT.

Vous hésitez?

GASTON.

Non... non... monseigneur... non, je n'hésite pas... mais, croyez-moi, c'est une chose terrible que de tuer un homme sans défense, un homme qui se livre de lui même, qui reçoit le coup en souriant à son meurtrier... Tenez, je me croyais courageux et fort; mais il doit en être ainsi de tout conspirateur qui a pris l'engagement que j'ai pris... Dans un moment de fièvre, d'enthousiasme ou de haine, on a fait le serment fatal, on a entre soi et sa victime tout l'espace de temps qui doit s'écouler... Puis, le serment prêté, la fièvre se calme, l'enthou-

siasme s'éteint, la haine diminue, on voit apparaître, à l'autre côté de l'horizon, celui auquel on doit aller et qui vient à vous; chaque jour vous en rapproche, et alors on frémit... car seulement alors, on comprend à quel crime on s'est engagé, et cependant, le temps inexorable s'écoule, et, à chaque heure qui sonne, on voit la victime qui fait un pas jusqu'à ce qu'enfin l'espace disparaisse... et l'on se trouve face à face! Alors... alors, croyez-moi, les plus braves tremblent... alors, on s'aperçoit qu'on n'est pas, comme on l'avait cru, le ministre de sa conscience, mais l'esclave de son serment... on est parti le front haut en disant: « Je suis élu!... » on arrive le front courbé en disant: « Je suis maudit! »

LE RÉGENT.

Vous êtes encore libre de refuser ce que je vous offre, monsieur.

GASTON.

Non... non, monsieur... J'accomplirai ma tâche quelque terrible qu'elle soit!... mon cœur frémira, mais ma main restera ferme... Voyons, monsieur, achevez vos instructions... à quoi reconnaîtrai-je le régent? Vous savez que je ne l'ai jamais vu.

LE RÉGENT.

Toutes les fois que le régent vient ici, il a l'habitude, vers minuit, pour se soustraire un instant aux regards importuns, de se retirer dans ce boudoir, qu'il affectionne je ne sais pourquoi et où personne n'entre plus du moment qu'il y est entré. J'aurai soin que cette porte reste ouverte... Cachez-vous jusque-là, et, à minuit, entrez hardiment.

GASTON.

Mais je vous répète que je ne le connais pas.

LE RÉGENT.

Celui qui sera assis là, sera le régent, je vous en réponds. Je vous laisse; j'entends quelque bruit dans les salons, il faut que je sois là pour recevoir mes hôtes. Ainsi, à minuit.

SCÈNE V

GASTON, seul.

Oui... oui... un complot, c'est un réseau de fer qui nous presse, qui nous enveloppe, qui nous étreint... Une fois entré

dans un complot, il faut marcher en avant... toujours... sans regarder en arrière!... il faut fermer les yeux pour ne pas voir les larmes de ceux qui nous aiment... endurcir son cœur pour ne pas s'émouvoir à leurs cris. O Hélène, Hélène! si tu savais...

SCÈNE VI

HÉLÈNE, GASTON.

HÉLÈNE.

Gaston!... Gaston!... sauvé!... libre!... Oh! ce n'est pas un songe... Gaston! mon bien-aimé!... mon époux!...

GASTON.

Oui, me voilà, Hélène... un bonheur inespéré... un miracle...

HÉLÈNE.

Tu as pu fuir?...

GASTON.

Oui.

HÉLÈNE.

Et alors, tu as pensé à moi... tu es accouru à moi... tu n'as pas voulu fuir sans moi... Oh! je reconnais bien là mon Gaston!... Eh bien, me voilà, mon ami; emmène-moi où tu voudras, je suis prête, je te suis.

GASTON.

Hélène, ne t'es-tu pas dit quelquefois, avec orgueil, que tu n'étais pas la fiancée d'un homme ordinaire?

HÉLÈNE.

Oh! oui.

GASTON.

Eh bien, Hélène, aux âmes d'élite des devoirs plus grands et, par conséquent, des épreuves plus grandes sont imposées... J'ai à accomplir, avant d'être à toi, la mission pour laquelle je suis venu à Paris... Nous avons, tous deux, une destinée fatale à subir; mais, que veux-tu, Hélène? il en est ainsi... Notre vie ou notre mort ne tient plus qu'à un seul événement, et cet événements 'accomplira cette nuit même.

HÉLÈNE.

Que dites-vous, Gaston?

GASTON.

Écoute, Hélène; prépare tout pour notre départ... et, si dans une heure, nous ne sommes pas dans les bras l'un de

l'autre, fuyant vers l'exil, qui sera pour nous le bonheur, puisque nous fuirons ensemble... Hélène, ne m'attends plus! Hélène, crois que tout ce qui vient de se passer entre nous est un songe !... et, si tu peux en obtenir la permission, viens me retrouver à la Bastille.

HÉLÈNE.

Oh ! mon Dieu, que me dis-tu là, Gaston ?

GASTON.

Hélène, sois forte, sois grande, sois digne de toi et de moi !... Prie pour ton époux, Hélène !... car, prier pour lui, c'est prier encore pour la Bretagne et pour la France...

HÉLÈNE.

Gaston !

GASTON.

Ne me suis pas... je te le défends... je t'en prie...

(Il sort.)

SCÈNE VII

HÉLÈNE, puis LE RÉGENT.

HÉLÈNE.

Moi, le perdre... Oh ! mon Dieu ! qu'a-t-il dit là ?... Je le perds si je reste ici... Est-ce donc ici que doit se passer la terrible catastrophe qui pèse sur nous depuis l'heue où nous avons quitté la Bretagne?... Oh ! venez, venez, monsieur le duc; c'est le ciel qui vous amène... Venez, venez...

LE RÉGENT.

Qu'avez-vous, mon enfant ?... et d'où viennent ces larmes, cette émotion ?...

HÉLÈNE.

Monseigneur, il ne veut plus partir.

LE RÉGENT.

Qui ?

HÉLÈNE.

Gaston !

LE RÉGENT.

Vous l'avez donc revu ?

HÉLÈNE.

Oui, ici, à l'instant même !... Je vous dis, monsieur, qu'il ne veut plus partir !... Il a quelque projet terrible !

LE RÉGENT.

Et ce projet, le connaissez-vous?...

HÉLÈNE.

Je le devine.

LE RÉGENT.

Quel est-il?

HÉLÈNE.

Vous m'avez dit que le régent venait ici, ce soir, chez vous?

LE RÉGENT.

Oui.

HÉLÈNE.

Eh bien, c'est cela.

LE RÉGENT.

Quoi?

HÉLÈNE.

Monseigneur, Gaston veut tuer le régent!

LE RÉGENT.

Vous croyez?

HÉLÈNE.

Oh! j'en suis sûre... C'est pour cela qu'il a quitté Nantes... c'est pour cela qu'il avait été arrêté, qu'il sera condamné à mort!...

LE RÉGENT.

Vous supposez l'homme que vous aimez capable d'un pareil crime, Hélène, et vous continuez d'aimer cet homme?

HÉLÈNE.

Oh! monsieur... vous connaissez l'effroyable logique des partis... ils ne croient pas au crime en politique; bien plus, ils transforment le crime en action louable. En tuant le régent, Gaston croit venger la France, Gaston croit sauver le roi.

LE RÉGENT.

Venger la France!... La France demande-t-elle donc vengeance? Sauver le roi!... Le roi court-il quelque danger?...

HÉLÈNE.

Oui; le danger auquel a succombé monseigneur le grand dauphin, le danger auquel ont succombé monseigneur le duc et madame la duchesse de Bourgogne, le danger auquel a succombé le duc de Berry!

LE RÉGENT.

Mais enfin, ce danger, quel est-il?...

HÉLÈNE.

Celui d'être empoisonné, comme le reste de sa famille.

LE RÉGENT.

Empoisonné !... que dites-vous, Hélène ?

HÉLÈNE.

Je dis ce que dit la France.

LE RÉGENT.

Vous accusez le régent?

HÉLÈNE.

Celui qui a frappé l'aïeul, le père et la mère, épargnera-t-il l'enfant, quand cet enfant le sépare, seul, du trône?

LE RÉGENT.

Oh ! et ma fille aussi !...

HÉLÈNE.

Sa fille !...

LE RÉGENT.

Jusqu'à ma fille, qui m'accuse et me calomnie !...

HÉLÈNE, tombant à genoux.

Mon père!...

LE RÉGENT.

Oh! les infâmes!... les infâmes!... voilà donc où ils en sont arrivés !... Ce n'est point assez de m'accuser dans le passé, ils m'accusent dans l'avenir... Mais l'avenir ne sera pas complice... et Louis XV vivra pour me justifier.

HÉLÈNE.

Pardon, pardon, mon père !

LE RÉGENT.

Relevez-vous. (Minuit sonne.) Minuit! on vient!...

HÉLÈNE.

C'est Gaston, sans doute.

LE RÉGENT.

Silence ! Cachez-vous là derrière... et pas un mot... pas un geste !

SCÈNE VIII

LE RÉGENT, assis à une table où sont des papiers; GASTON, entr'ouvrant la porte; HÉLÈNE, cachée; puis DUBOIS.

LE RÉGENT.

C'est vous, chevalier?...

GASTON.

Ne m'avez-vous pas dit qu'à minuit...?

LE RÉGENT.

Oui.

GASTON.

Dans cette chambre...?

LE RÉGENT.

Oui.

GASTON.

Vous me mettriez face à face avec le régent?

LE RÉGENT.

Oui, monsieur, et je tiens parole... Que cherchez-vous?... où regardez-vous?... C'est moi qu'il faut regarder, monsieur... car c'est moi que vous cherchez... Allons, sauveur de la patrie!... sauveur du roi!... nous sommes face à face... vous avez le couteau à la main... frappez!... mais frappez donc... je suis le régent!...

GASTON.

Le régent, vous?

HÉLÈNE, qui a reparu.

Mon père!...

GASTON.

Ton père?...

HÉLÈNE, le prenant par la main.

Gaston... à genoux... à genoux devant lui... Je te dis que c'est mon père!

GASTON, tombant à genoux.

Oh!

HÉLÈNE.

Grâce pour lui, mon père, grâce pour moi!

LE RÉGENT.

Calme-toi, ma fille?... Relevez-vous, chevalier.

GASTON.

Mais mon serment? mais ceux devant qui je l'ai prononcé?...

LE RÉGENT, s'asseyant et écrivant.

Ils pourront bien vous pardonner, monsieur, puisque je leur pardonne...

(Il donne le papier à Gaston.)

GASTON, se relevant.

Ah! ah!

DUBOIS, qui a écouté.

Bravo, monseigneur ! la folie est complète !

LE RÉGENT.

Regarde-les, et dis encore que c'est mal fait de pardonner !...

GASTON.

Mon Dieu !... est-ce que je me trompe ?...

LE RÉGENT.

Dubois, je te présente le chevalier Gaston de Chanley.

GASTON.

Vous, capitaine ?...

DUBOIS.

Je vous l'avais bien dit, chevalier : Défiez-vous de la police de ce coquin de Dubois !

FIN D'UNE FILLE DU RÉGENT

Digitized by Google

LA

REINE MARGOT

DRAME EN CINQ ACTES, EN TREIZE TABLEAUX

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Théâtre-Historique. — 20 février 1847.

DISTRIBUTION

HENRI DE NAVARRE	MM.	Mélingue.
CHARLES IX		Rouvière.
LA MOLE		Lacressonnière.
COCONNAS		Bignon.
LA HURIÈRE		Derosselle.
CABOCHE		Saint-Léon.
D'ALENÇON		Boileau.
DE MOUY		Georges.
RENÉ		Hiellard.
MAUREVEL		Crette.
FRIQUET		Colbrun.
Le Geôlier		Barré.
Le Gouverneur		Pecpin.
Un Huguenot		Linge.
Un Juge		Bab.
CATHERINE DE MÉDICIS	Mmes	Person.
MARGUERITE		Périer.
MADAME DE NEVERS		Rey.
MADAME DE SAUVE		Atala-Beauchêne.
La Nourrice		Fontenay.
JOLYETTE		Maillet.
GILONNE		Laignelet.
MICA		Delaunay.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un carrefour de Paris. A droite, l'hôtellerie de La Hurière, avec chambres praticables au rez-de-chaussée et au premier étage. A gauche, l'hôtel de l'amiral Coligny, avec un balcon praticable. Au fond, la demeure de de Mouy; de chaque côté de cette habitation, une rue faisant face au public et se perdant au lointain.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LA HURIÈRE, MAUREVEL.

LA HURIÈRE, sur sa porte, apercevant Maurevel, qui entre par le premier plan à gauche.

Ah! venez donc ici, seigneur de Maurevel; venez donc!

MAUREVEL.

Me voici!

LA HURIÈRE.

Vous savez qui est là, en face?

MAUREVEL.

Chez l'amiral?

LA HURIÈRE.

Oui, chez l'amiral... Le roi Charles IX!

MAUREVEL.

Eh bien?

LA HURIÈRE.

Que vient-il faire chez cet antechrist?

MAUREVEL.

Pardieu! lui donner le baiser de Judas... Il est important qu'il ne se doute de rien... C'est le dieu de ces damnés huguenots, et il dispose aujourd'hui de dix mille épées, peut-être.

LA HURIÈRE.

Alors, rien n'est changé malgré cette visite?

MAUREVEL.

Rien.

LA HURIÈRE.

C'est toujours pour ce soir?

Digitized by Google

MAUREVEL.

Sans faute !

LA HURIÈRE.

A quelle heure ?

MAUREVEL.

On ne sait pas encore ; mais un signal nous sera donné.

LA HURIÈRE.

Quel sera ce signal ?

MAUREVEL.

La cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois sonnant le tocsin.

LA HURIÈRE.

Le signe de ralliement ?

MAUREVEL.

La croix de Lorraine.

LA HURIÈRE.

Et le mot de passe?

MAUREVEL.

Guise et Calais.

LA HURIÈRE.

C'est bien ; on se tiendra prêt pour la fête.

MAUREVEL.

Silence !... voici un voyageur qui nous arrive...

LA HURIÈRE.

Passez par ici !...

MAUREVEL.

Adieu.

(La Hurière lui fait traverser la maison; on voit Maurevel sortir par une porte qui donne sur l'autre rue.)

SCÈNE II

LA HURIÈRE, COCONNAS, à cheval; puis LA MOLE, à cheval aussi.

COCONNAS, les yeux fixés sur l'enseigne, qui représente une poularde rôtie, et qui porte pour légende : *A la Belle Étoile.*

Mordi ! voilà une auberge qui s'annonce bien, et l'hôte doit être, sur ma parole, un ingénieux compère... D'ailleurs, elle est située aux environs du Louvre, et cela me va.

Digitized by Google

LA MÔLE, arrivant à cheval par une autre rue.

Voilà sur mon âme, une belle enseigne; puis l'hôtellerie est voisine du Louvre, et ce me sera une commodité.

COCONNAS, à la Môle.

Mordi! monsieur, je crois que vous avez la même sympathie que moi pour cette auberge... Je m'en félicite, car c'est flatteur pour Ma Seigneurie... Êtes-vous décidé?

LA MÔLE.

Vous le voyez, monsieur... pas encore, je me consulte.

COCONNAS.

Pas encore? La maison est flatteuse pourtant!

LA MÔLE.

Oui, sans doute, voilà une friande peinture; mais c'est justement ce qui me fait douter de la réalite. Paris est plein de pipeurs, m'a-t-on dit, et l'on pipe aussi bien avec une enseigne qu'avec autre chose.

COCONNAS.

Oh! cela m'est bien indifférent, à moi, et je me moque de la piperie!... Si l'hôte me fournit une volaille moins bien rôtie que celle de son enseigne, je le mets à la broche lui-même... et je ne le quitte pas qu'il ne soit convenablement rissolé. Voilà donc qui doit vous rassurer, monsieur. (Il met pied à terre.) Entrons!

LA MÔLE, mettant pied à terre à son tour.

Vous achevez de me décider, monsieur... Monsieur, montrez-moi le chemin, je vous prie!

COCONNAS.

Ah! sur mon âme, je n'en ferai rien; car je suis votre humble serviteur, le comte Annibal de Coconnas.

LA MÔLE.

Et moi, monsieur, votre tout dévoué, le comte Joseph de Lérac de la Môle... tout à votre service.

COCONNAS.

En ce cas, monsieur, prenons-nous par le bras, et entrons ensemble... Dites donc, monsieur l'hôte de la *Belle Étoile*, monsieur le manant, monsieur le drôle!

LA HURIÈRE.

Ah! pardon, monsieur, je ne vous avais pas vu.

COCONNAS.

Il fallait nous voir, c'est votre état...

LA HURIÈRE.

Eh bien, que désirez-vous, messieurs ?

COCONNAS, à la Môle.

C'est déjà mieux, n'est-ce pas ?... Eh bien, nous désirons, attirés que nous sommes par votre enseigne, trouver à souper et à coucher dans votre hôtellerie.

LA HURIÈRE.

Messieurs, je suis au désespoir : il n'y a qu'une chambre dans l'hôtel... et je crains que cela ne vous convienne pas.

LA MÔLE.

Ah ! ma foi, tant mieux ! nous irons ailleurs.

COCONNAS.

Non pas... Faites à votre guise, monsieur de la Môle; mais je reste, moi... Mon cheval est harassé... et je prends la chambre, puisque vous n'en voulez pas... D'ailleurs, on m'a positivemeut indiqué cet hôtel.

LA HURIÈRE.

Ah ! ceci est autre chose; si vous n'êtes qu'un seul, je ne puis pas vous loger du tout.

COCONNAS.

Mordi ! voilà sur mon âme, un plaisant animal... Tout à l'heure, nous étions trop de deux; maintenant, nous ne sommes pas assez d'un... Voyons, tu ne veux donc pas nous loger, drôle ?

LA HURIÈRE.

Ma foi, puisque vous le prenez sur ce ton, je vous dirai franchement que j'aimerais mieux ne pas avoir cet honneur.

LA MÔLE.

Et pourquoi ?

LA HURIÈRE.

J'ai mes raisons.

COCONNAS.

Ne vous semble-t-il pas que nous allons massacrer ce gaillard-là ?

LA MÔLE.

Mais c'est faisable !

LA HURIÈRE, goguenardant.

On voit que ces messieurs arrivent de province.

COCONNAS.

Et pourquoi cela ?

LA HURIÈRE.

Parce qu'à Paris la mode est passée de massacrer les aubergistes qui refusent de louer leurs chambres... Ce sont les grands seigneurs qu'on massacre, et non les bourgeois... témoin M. l'amiral, qui a reçu hier une si fameuse arquebusade... et, si vous criez trop fort, je vais appeler les voisins, et, vous serez roués de coups... traitement tout à fait indigne de deux gentilshommes.

COCONNAS.

Mais le drôle se moque de nous, ce me semble !

LA HURIÈRE, tranquillement.

Grégoire, mon arquebuse...

COCONNAS, tirant son épée.

Corbœuf ! mais échauffez-vous donc, monsieur de la Môle.

LA MÔLE.

Non pas ; car, tandis que nous nous échaufferons, le souper refroidira... Mon ami, combien louez vous ordinairement votre chambre ?

LA HURIÈRE.

Un demi-écu par jour.

LA MÔLE.

Voici huit écus pour huit jours ; avez-vous encore quelque chose à dire ?

LA HURIÈRE.

Ma foi, non, et avec ces manières-là !... Entrez, messieurs, entrez ! (La Môle passe le premier, Coconnas le suit.)

COCONNAS.

N'importe ! j'ai bien de la peine à remettre mon épée au fourreau avant de m'assurer qu'elle pique aussi bien que les lardoires de ce drôle-là.

LA MÔLE.

Patience, mon cher compagnon ! toutes les auberges sont pleines de gentishommes attirés à Paris par les fêtes du mariage et par la prochaine guerre de Flandre... Nous ne trouverions peut-être pas même une chambre ailleurs...

COCONNAS.

Mordi ! comme vous avez le sang-froid, monsieur de la Môle ! Mais que le coquin prenne garde à lui !... si sa cuisine est mauvaise... si son lit est dur... si son vin n'a pas trois ans de bouteille... si son valet n'est pas souple comme un jonc... il aura affaire à moi !

LA HURIÈRE, repassant un grand couteau.

La, la, mon gentilhomme, calmez-vous... Vous êtes en pays de Cocagne... (A part.) C'est quelque huguenot... Les traîtres sont si insolents depuis le mariage de leur Béarnais avec mademoiselle Margot... (Souriant.) Ce serait drôle qu'il me fût tombé aujourd'hui, jour de la Saint-Barthélemy, justement deux huguenots...

COCONNAS.

Çà, monsieur le comte, dites-moi, tandis qu'on nous prépare notre chambre, est-ce que vous trouvez Paris une ville gaie, vous ?

LA MÔLE.

Ma foi, non... Il me semble n'y avoir vu que des visages effarouchés et rebarbatifs; peut-être aussi les Parisiens ont-ils peur de l'orage... Voyez comme le ciel est noir, et comme l'air est lourd.

COCONNAS.

Vous cherchez le Louvre, n'est-ce pas, d'après ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire?

LA MÔLE.

Oui.

COCONNAS.

Eh bien, si vous voulez, en attendant le souper, nous le chercherons ensemble.

LA MÔLE.

Nous pourrions souper auparavant ?

COCONNAS.

Pas moi... Mes ordres sont précis : être à Paris le dimanche 24 août, et me rendre immédiatement au Louvre.

LA MÔLE.

Allons, soit... Il est bon, dit Plutarque, d'exercer son âme à la douleur, et son estomac à la faim, *ton dé gastera...*

COCONNAS.

Vous savez le grec ?

LA MÔLE.

Ma foi, oui; mon précepteur me l'a appris.

COCONNAS.

Mordi ! comte, votre fortune est assurée... Vous ferez des vers avec le roi Charles IX, et vous parlerez grec avec la reine Marguerite.

LA MÔLE.

Sans compter que je pourrai encore parler gascon avec le roi de Navarre... Venez-vous ?

COCONNAS.

Me voilà !... (A La Hurière). Arrive ici, maître... Comment t'appelles-tu ?

LA HURIÈRE.

La Hurière !...

COCONNAS.

Eh bien, maître la Hurière, indique-nous le plus court chemin pour nous rendre au Louvre.

LA HURIÈRE.

Oh ! mon Dieu, c'est bien facile : vous suivez la rue jusqu'à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; arrivés à l'église, vous prenez à droite, et vous êtes en face du Louvre.

LA MÔLE.

Merci !

SCÈNE III

LA HURIÈRE, seul.

Hum !... voilà deux gentilshommes qui m'ont bien l'air de deux affreux parpaillots... Je les recommanderai à M. de Maurevel... où plutôt, puisqu'ils sont ici... eh bien, je ferai mon affaire moi-même.

SCÈNE IV

LA HURIÈRE, M. DE NANCEY, LE ROI, L'AMIRAL, le bras en écharpe; puis DE MOUY, SUITE, PAGES, GENTILSHOMMES DE L'AMIRAL, PEUPLE, etc.

La porte de l'Amiral s'ouvre.

M. DE NANCEY.

La litière du roi !

LA HURIÈRE.

Ah ! le roi Charles IX... Il sort de chez l'amiral... O grand roi, va !... Dieu te donne la prudence du basilic et la force du lion !

LE ROI, appuyé à l'épaule de l'Amiral.

Soyez tranquille, mon père... Que diable ! quand je donne ma sœur Margot à mon cousin Henri, je la donne à tous les huguenots du royaume... Les huguenots sont donc tous mes frères, maintenant.

L'AMIRAL.

Ah ! sire, je ne doute pas de vos intentions; mais la reine Catherine...

LE ROI.

Coligny, je ne dis cela qu'à toi, mais je te le dis, ma mère est une brouillonne... Avec elle, il n'y a pas de paix possible... Ces catholiques italiens n'entendent à rien qu'à exterminer... Moi, tout au contraire, non-seulement je veux pacifier, mais encore je veux donner la puissance à ceux de la religion... Les autres sont trop dissolus, mon père... En vérité, ils me scandalisent par leurs amours et par leurs déréglements... Tiens, veux-tu que je te parle avec franchise, je me défie de tout ce qui m'entoure, excepté de toi et de mon beau-frère de Navarre... de ce bon Henriot, ton élève... je ne dis pas ton fils... c'est moi qui suis ton fils, et je ne veux pas que tu en aies d'un autre que moi.

(Entre la litière dans laquelle Catherine est cachée.)

L'AMIRAL.

Cependant, sire, vous avez autour de vous de braves capitaines, des conseillers prudents.

LE ROI.

Non, Dieu me pardonne, vois-tu, il n'y a que toi, mon père, il n'y a que toi qui sois brave comme Julius César, et sage comme Plato... Aussi, au moment d'avoir la guerre dans les Flandres, je ne sais vraiment comment faire: te garder ici comme conseiller, ou t'envoyer là-bas comme général... Si tu me conseilles, qui commandera?... Si tu commandes, qui me conseillera?

L'AMIRAL.

Sire, il faut vaincre d'abord; puis le conseil viendra après la victoire.

LE ROI.

C'est ton avis, mon père?... Eh bien, il sera fait selon ton avis... Demain, tu partiras pour les Flandres, et moi, je partirai Amboise.

L'AMIRAL.

Votre Majesté quitte Paris?

LE ROI.

Oui, je suis fatigué de tout ce bruit et de toutes ces fêtes... Je ne suis pas un homme d'action, moi... je suis un rêveur... Je n'étais pas né pour être roi, j'étais né pour être poëte. Ce titre de poëte est le seul que j'ambitionne... Aussi, j'ai déjà écrit à Ronsard de venir me rejoindre à Amboise, et, là, tous deux, loin du bruit, loin du monde, loin des méchants, sous nos grands bois, au bord de la rivière, au murmure des ruisseaux, nous parlerons des choses de Dieu, seule compensation qu'il y ait, dans ce monde, aux choses des hommes...

COLIGNY.

Sire, je ne puis qu'applaudir à une pareille résolution; mais Votre Majesté veut-elle permettre que je la sollicite, avant son départ, d'accomplir un acte de justice et, en même temps, de politique?

LE ROI.

Dis, mon père, dis!...

COLIGNY.

Un acte qui donnera un nouveau gage à ceux de la religion réformée.

LE ROI.

Parle... ou plutôt veux-tu mes pleins pouvoirs pour accomplir cet acte?

COLIGNY.

Non, sire, l'exemple sera plus grand, venant de vous.

LE ROI.

Alors, dis-moi ce qu'il y a à faire.

COLIGNY, faisant signe à un jeune homme qui quitte la foule et qui s'avance.

Permettez-moi, sire, de vous présenter M. de Mouy de Saint-Phale.

DE MOUY, un genou en terre.

Sire, justice!

LE ROI.

Ah! vous êtes le fils du capitaine de Mouy?

DE MOUY.

Oui, sire.

LE ROI.

Lequel a été traîtreusement tué par François Louviers de Maurevel?

DE MOUY.

Oui, sire.

LE ROI.

Relevez-vous, monsieur de Mouy; justice sera faite!

(Le Roi lui donne sa main à baiser.)

DE MOUY.

Oh! sire!...

LES ASSISTANTS.

Vive le roi!

COLIGNY.

Les entendez-vous, sire!...

LE ROI.

Merci, braves gens, merci... Mais ce n'est pas « Vive le roi! » qu'il faut crier, c'est « Vive l'amiral! »

QUELQUES VOIX.

Vive l'amiral!

LE ROI.

Adieu, mon père; à partir de ce moment, nous appartenons l'un à l'autre, corps et âme... (Il l'embrasse.) Adieu!

COLIGNY, voulant conduire le Roi à sa litière.

Sire, permettez...

LE ROI.

Non pas...

COLIGNY.

Sire...

LE ROI.

Je le veux!

(Le Roi monte dans la litière. Au moment où la litière tourne devant le public, on voit Catherine au fond, attentive.)

LE ROI, bas, à sa mère.

Êtes-vous contente de moi, ma mère, et ai-je bien joué mon petit rôle?

CATHERINE.

Oui, mon fils!

(Les Pages, les Gardes, le Peuple sortent avec de grandes acclamations.)

Digitized by Google

SCÈNE V

L'AMIRAL, DE MOUY, LA HURIÈRE, chez lui.

COLIGNY, congédiant ses gentilshommes.

Eh bien, de Mouy, tu es satisfait, je l'espère?

DE MOUY.

Oui; il me semble de bonne foi.

COLIGNY.

Oh! je te reponds de lui comme de moi-même.

DE MOUY.

En tout cas, mon père, maintenant que nous pouvons habiter Paris en toute tranquillité, s'il ne me fait pas justice de l'assassin, je me la ferai, moi... A présent, un seul mot sur une autre chose, qui, pour me toucher de moins près, n'en est pas moins importante.

COLIGNY.

Dis.

DE MOUY.

Vous persistez à nous présenter Henri pour le roi de Navarre?

COLIGNY.

C'est à lui que ce trône appartient de droit.

DE MOUY.

Sans doute; mais, en est-il digne?

COLIGNY.

Henri est digne de tous les trônes, de Mouy.

DE MOUY.

Je puis donc m'attacher à lui?

COLIGNY.

Comme le lierre au chêne.

DE MOUY.

Mais, vous le savez, mon attachement, à moi, c'est le dévouement le plus absolu.

COLIGNY.

Dévoue-toi franchement et entièrement alors; car, en te dévouant à Henri, tu te dévoues non-seulement à un homme, mais à une cause; et cette cause, c'est celle du Seigneur!

DE MOUY.

C'est donc, à votre avis, le chef qui peut faire les huguenots forts et libres, la religion réformée grande et forte.

COLIGNY.

C'est le roi qui peut faire, du royaume qu'il gouvernera, le premier royaume du monde.

DE MOUY.

C'est dit, mon père. A partir d'aujourd'hui, il disposera de moi comme vous en auriez disposé vous-même. Adieu !

COLIGNY.

Bon et excellent jeune homme !

(Il le suit des yeux et rentre.)

SCÈNE VI

LA HURIÈRE, COCONNAS, arrivant par la rue.

LA HURIÈRE.

Comme ils complotent, ces huguenots ! car je suis sûr qu'ils complotent ; heureusement qu'on ne les laissera pas aller, car ils iraient loin ; mais il est temps de les arrêter. Vous avez raison, monsieur de Maurevel, il est temps !

COCONNAS, lui frappant sur l'épaule.

Eh bien, l'ami, ce souper ?

LA HURIÈRE, négligemment.

Ah ! parbleu ! je vous avais oublié, mon gentilhomme !

COCONNAS.

Comment, tu m'avais oublié ? Et tu l'avoues, drôle !

LA HURIÈRE.

Ma foi, quand vous saurez pour qui !...

COCONNAS.

Et pour qui ?...

LA HURIÈRE.

C'est pour Sa Majesté Charles IX, qui vient de passer là !

COCONNAS.

Le roi ? Mordi ! je suis fâché de ne pas l'avoir vu. Le roi a passé là, dans la rue ?

LA HURIÈRE.

Oui, sortant de chez l'amiral !

COCONNAS, rentrant.

Quoi ! le roi a été visiter ce païen ?

LA HURIÈRE, bas.

Bon ! celui-ci est des nôtres... (Haut). Grégoire, servez vite monsieur... Servez !... servez !

COCONNAS.

Allons, il paraît qu'il s'humanise... Qu'est-ce que c'est que cela ?

LA HURIÈRE.

Une omelette au lard... C'était pour ne pas faire attendre Votre Seigneurie.

COCONNAS.

Bravo !

(Il se met à table.)

LA MÔLE, entrant par l'autre porte.

Comte, non-seulement Plutarque dit, dans un endroit, qu'il faut endurcir son âme à la douleur et son estomac à la faim, mais il dit encore, dans un autre, qu'il faut que celui qui a partage avec celui qui n'a pas... Pour l'amour de Plutarque, voulez-vous partager votre omelette avec moi, comte ?

COCONNAS

Vous n'avez donc pas soupé chez le roi de Navarre, comme vous y comptiez?

(Il lui offre un siége.)

LA HURIÈRE.

Ah ! il paraît que celui-là est un huguenot.

LA MÔLE, à table.

Non; le roi de Navarre n'était pas au Louvre; mais, en échange...

COCONNAS.

Eh bien, en échange...?

LA MÔLE.

Oh ! comte, l'adorable vision que j'ai eue !

COCONNAS.

Une vision ?

LA MÔLE.

Imaginez-vous que, par la protection d'un jeune capitaine de la religion réformée, j'avais été introduit jusque dans la grande galerie, où, à mon profond étonnement, il n'y avait personne... Là, mon introducteur m'avait laissé seul pour s'informer... quand tout à coup une porte s'ouvre, et je me trouve en face d'une femme si noble, si gracieuse, si resplendissante, que je crus d'abord que c'était l'ombre de la belle Diane de Poitiers, qui revient, dit-on, au Louvre.

COCONNAS.

Et c'était... ?

LA MÔLE.

C'était tout simplement le corps de madame Marguerite, reine de Navarre.

COCONNAS.

Ma foi, vous n'êtes pas malheureux... J'aime mieux les corps que les ombres.

LA MÔLE.

Vous avez raison !

COCONNAS.

Et qu'avez-vous dit à cette belle reine?

LA MÔLE.

Pas un mot. J'étais en extase... J'ai tiré la lettre dont j'étais porteur, je la lui ai remise, et, avec la plus jolie main du monde, avec les doigts les plus effilés que j'aie jamais vus, toute tiède encore de la chaleur de ma poitrine, elle l'a glissée dans son corset de satin.

COCONNAS.

Oh ! oh ! comme vous dites vivement les choses, compagnon !

LA MÔLE.

Je les dis comme je les sens... Et vous, êtes-vous parvenu à vos fins?

COCONNAS.

Mordi ! tout le monde n'est pas favorisé comme vous des dieux ou des déesses... J'ai tout bonnement rencontré un Allemand... fort aimable pour un Allemand, il n'y a rien à dire ! lequel, reconnaissant en moi un bon catholique, m'a conduit près de M. de Guise, à qui j'avais affaire. (A la Hurière, qui s'est avancé). Eh bien, que fais-tu là?... tu nous écoutes?

LA HURIÈRE, la main à son bonnet.

Oui, messieurs, je vous écoute... mais pour vous servir... A quoi puis-je vous être bon, mes gentilshommes ?

COCONNAS.

Ah ! ah ! ce nom de Guise est magique, à ce qu'il paraît; car, d'insolent que tu étais, te voilà devenu obséquieux... Crois-tu que mon bras soit moins lourd que celui de M. de Guise, qui a le privilége de te rendre si poli ?

LA HURIÈRE.

Non, monsieur le comte, mais il est moins long; d'ailleurs, il faut vous dire que le grand Henri est notre idole, à nous autres Parisiens...

LA MÔLE.

Quel Henri, s'il vous plaît?

LA HURIÈRE.

Je n'en connais qu'un.

LA MÔLE.

Ah! mais, moi, j'en connais plusieurs... Et il y en a un dont je vous invite particulièrement, mon ami, à ne pas dire de mal.

LA HURIÈRE.

Lequel?

LA MÔLE.

Sa Majesté le roi Henri de Navarre!

LA HURIÈRE.

Je ne le connais pas...

(Il fait un signe à Coconnas.)

LA MÔLE.

Drôle!

(Il se lève.)

COCONNAS.

Eh bien, que faites-vous?

LA MÔLE.

Je quitte la table, n'ayant plus faim...

COCONNAS.

J'en suis vraiment fâché; je comptais attendre dans votre honorable compagnie le moment de retourner au Louvre.

LA MÔLE.

Vous retournez au Louvre?

COCONNAS.

Oui, monsieur.

LA MÔLE.

Et moi aussi.

COCONNAS.

A quelle heure?

LA MÔLE.

J'ai rendez-vous à minuit.

COCONNAS.

Et moi aussi...

LA MÔLE.

Ah çà! mais savez-vous qu'il y a une étrange liaison entre nos deux destinées? Où vous venez, je viens; où vous allez, je vais.

COCONNAS.

En ce cas, écoutez : on ne peut plus manger quand on n'a plus faim ; mais on peut encore boire quand on n'a plus soif... Buvons donc jusqu'à minuit ! et nous irons au Louvre ensemble.

LA MÔLE.

Je vous demande pardon ; mais je craindrais, en cédant à votre invitation, de ne pas porter au Louvre des idées aussi nettes que celles que l'on attend de moi... Mais avec qui cause donc notre hôte ?

(On voit La Hurière fort échauffé à parler dans la rue avec Maurevel.)

COCONNAS.

Il cause; mais, le diable m'emporte ! il cause avec le même individu...

LA MÔLE.

Comment, le même individu ?

COCONNAS.

Oui, avec lequel il causait déjà quand nous sommes arrivés... l'homme au manteau amadou. Oh ! oh ! quel feu il met à la conversation !... Eh ! dites donc, maître La Hurière, est-ce que vous faites de la politique, par hasard ?

LA HURIÈRE, avec un geste terrible.

Ah !... schelme !

COCONNAS, se levant et allant à lui.

Qu'avez-vous donc, mon ami ? seriez-vous possédé ?

LA HURIÈRE, saisissant la main de Coconnas.

Silence ! malheureux !... silence sur votre vie !

COCONNAS.

Oh ! oh !

LA HURIÈRE.

Congédiez votre ami sans perdre un instant; il faut que nous vous parlions, monsieur et moi.

MAUREVEL.

Il le faut, entendez-vous.

COCONNAS.

Mordi ! il paraît que c'est sérieux ?

MAUREVEL.

On ne peut plus sérieux.

LA MÔLE, de la maison.

Eh bien, que décidez-vous ?

COCONNAS.

Je pense que vous avez raison, et que mieux vaut que chacun de nous garde sa tête. (Il rentre.) Donc, un dernier verre de vin... A votre fortune!

LA MÔLE.

A la vôtre, monsieur!

COCONNAS.

Vous vous retirez?

LA MÔLE.

Oui, je suis fatigué; il est onze heures seulement, je n'ai rendez-vous au Louvre qu'à minuit, et je ne suis pas fâché de me jeter une heure sur mon lit... Maître La Hurière...

LA HURIÈRE.

Monsieur le comte?...

LA MÔLE.

Conduisez-moi à ma chambre, je vous prie; à minuit, vous me réveillerez... Je serai tout habillé, et, par conséquent, vite prêt.

COCONNAS.

Bien! c'est comme moi, je vais faire tous mes préparatifs. Maître La Hurière, donnez-moi du papier blanc et des ciseaux, que je découpe mon signe de reconnaissance.

LA HURIÈRE, bas.

Mais, malheureux, vous avez donc juré...? (Haut.) Grégoire, ce gentilhomme demande du papier blanc pour écrire, et des ciseaux pour tailler l'enveloppe! Venez, monsieur de la Môle, venez.

(Il monte l'escalier, éclairant la Môle.)

COCONNAS, à part.

Décidément, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

LA MÔLE, montant.

Bonsoir, monsieur de Coconnas... et bonne chance au Louvre?

SCÈNE VII

MAUREVEL, à la porte du fond; COCONNAS.

COCONNAS.

Ah çà! mais qu'ai-je donc fait?

MAUREVEL.

Ce que vous avez fait, monsieur? Vous avez failli révéler tout à l'heure un secret duquel dépend le sort du royaume... Voilà ce que vous avez fait. Par bonheur, Dieu a voulu que votre bouche fût fermée à temps par notre digne hôte... Un mot de plus, et vous êtes mort... Maintenant, nous sommes seuls, écoutez-moi.

COCONNAS.

Un instant, monsieur. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour me parler avec ce ton de commandement?

MAUREVEL.

Avez-vous, par hasard, entendu nommer le sire Louviers de Maurevel?...

COCONNAS.

Le meurtrier du capitaine de Mouy?... Oui, sans doute.

MAUREVEL.

Eh bien, c'est moi!

COCONNAS.

Oh! oh!

MAUREVEL.

Écoutez-moi donc!

COCONNAS.

Je le crois bien, mordi! que je vous écoute.

MAUREVEL.

Chut!... attendez!

(Il indique le bruit qui se fait au-dessus de sa tête. En ce moment, la chambre du premier étage s'éclaire. La Môle y entre avec La Hurière.)

COCONNAS.

Ce n'est rien, c'est mon compagnon qui s'installe.

LA HURIÈRE, en haut.

Voici votre chambre.

LA MÔLE, en haut.

A merveille!... N'oubliez pas de m'éveiller à minuit.

LA HURIÈRE.

Soyez tranquille!

MAUREVEL.

Écoutez, l'heure sonne, écoutez.

(L'heure sonne, ils comptent.)

COCONNAS.

Onze heures.

MAUREVEL.

Bien ! La Hurière referme la porte... Il descend... Venez, maître, venez !

SCÈNE VIII

MAUREVEL, COCONNAS, LA HURIÈRE.

LA HURIÈRE.

Nous voilà seuls... Asseyons-nous.

MAUREVEL.

Tout est-il bien clos?

LA HURIÈRE.

Oui, et Grégoire fait sentinelle au dehors. Es-tu là, Grégoire?

GRÉGOIRE, dans la rue.

Oui, maître.

LA HURIÈRE, à Coconnas.

Monsieur, êtes-vous bon catholique?

COCONNAS.

Mordi! depuis le jour de mon baptême, je m'en vante.

MAUREVEL.

Monsieur, êtes-vous dévoué au roi?

COCONNAS.

De corps et d'âme.

MAUREVEL.

Alors, vous allez nous suivre.

COCONNAS.

Soit; mais je vous préviens qu'à minuit j'ai affaire au Louvre.

MAUREVEL.

C'est justement là que nous allons.

COCONNAS.

J'ai rendez-vous avec M. de Guise.

MAUREVEL.

Et nous aussi.

COCONNAS.

J'ai un mot de passe particulier.

MAUREVEL.

Et nous aussi.

COCONNAS.

Un signe de reconnaissance personnel.

MAUREVEL.

Et nous aussi; et, tenez, voilà qui va vous épargner la peine de faire une croix en papier.

(Il tire de sa poche trois croix blanches, en donne une à La Hurière, l'autre à Coconnas, et garde la troisième pour lui.)

COCONNAS.

Oh! oh! ce rendez-vous, ce mot d'ordre, ce signe de ralliement... c'était donc pour tout le monde?

MAUREVEL.

Oui, monsieur, c'est-à-dire pour tous les bons catholiques.

COCONNAS.

Il y a fête au Louvre, alors?

LA HURIÈRE.

Oui, et voilà pourquoi je lustrais ma salade, j'affilais mon épée et je repassais mes couteaux. — Grégoire, viens m'aider!

COCONNAS, l'œil enflammé.

Un instant! Cette fête, c'est donc...?

MAUREVEL.

Vous avez été bien long à deviner, monsieur, et l'on voit que vous n'êtes pas fatigué comme nous des insolences de ces hérétiques.

COCONNAS.

Mais vous avez sans doute de nombreux et puissants alliés?

MAUREVEL, le conduisant à la fenêtre.

Voyez-vous cette troupe qui passe silencieusement dans l'ombre?

COCONNAS.

Oui.

MAUREVEL.

Eh bien, les hommes qui composent cette troupe ont, vous pouvez le voir, comme La Hurière, vous et moi, une croix au chapeau...

COCONNAS.

Eh bien?

MAUREVEL.

Eh bien, ces hommes, ce sont les Suisses des petits cantons, les bons amis du roi... Voyez-vous cette autre troupe?...

COCONNAS.

Ces cavaliers?

MAUREVEL.

Reconnaissez-vous leur chef?

COCONNAS.

Comment voulez-vous que je le reconnaisse?... Je suis ici depuis cinq heuresde l'après-midi.

MAUREVEL.

Eh bien, c'est celui avec qui vous avez rendez-vous à minuit au Louvre!... Voyez, il va vous y attendre.

COCONNAS.

M. de Guise?

MAUREVEL.

Lui-même!

COCONNAS.

Mais que font ces autres hommes qui vont silencieusement de porte en porte?

MAUREVEL.

Ils marquent d'une croix rouge les maisons des huguenots, et d'une croix blanche celles des catholiques... Autrefois, on laissait à Dieu le soin de distinguer les siens; aujourd'hui, nous sommes plus prévenants, et nous lui épargnons cette peine.

COCONNAS.

Mais on les tuera donc tous, alors?

MAUREVEL.

Tous!

COCONNAS.

Par ordre du roi?

MAUREVEL.

Par ordre du roi et de M. de Guise.

COCONNAS.

Et quand cela?

MAUREVEL.

Quand vous entendrez tinter le premier coup de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois.

COCONNAS, avec explosion.

Ah! cela va être drôle!

MAUREVEL.

Silence!... Maintenant, il est inutile de vous dire que, si vous avez quelque ennemi particulier, quand il ne serait pas tout à fait huguenot, il passera dans le nombre.

LA HURIÈRE, qui, pendant cette conversation, s'est armé de pied en cap.

Me voici.

MAUREVEL.

Partons, alors.

LA HURIÈRE.

Attendez !... Avant de nous mettre en campagne, assurons-nous du logis, comme on dit à la guerre... Je ne veux pas qu'on égorge ma femme et mes enfants tandis que je serai dehors... Il y a un huguenot ici.

COCONNAS.

M. de la Môle?

LA HURIÈRE.

Oui, le parpaillot... Il s'est jeté dans la gueule du loup.

COCONNAS.

Comment ! vous attaqueriez votre hôte ?

LA HURIÈRE.

C'est à son intention que j'ai repassé ma rapière.

COCONNAS.

Pendant qu'il dort ?

LA HURIÈRE.

Raison de plus.

COCONNAS.

Oh ! oh !

LA HURIÈRE.

Vous dites?

COCONNAS.

Je dis que c'est dur... M. de la Môle a soupé avec moi, et je ne sais pas si je dois...

MAUREVEL.

Oui; mais M. de la Môle est un hérétique; il est condamné, et, si nous ne le tuons pas, d'autres le tueront.

COCONNAS.

Voilà une raison; mais elle ne me paraît pas suffisante.

MAUREVEL.

Allons, allons, dépêchons, messieurs, dépêchons... Une arquebusade, un coup de marteau, un coup de rapière, un coup de chenet, un coup de tout ce que vous voudrez, mais finissons-en...

LA HURIÈRE.

Je monte à sa chambre, et dans un tour de main...

COCONNAS.

Attendez donc! je monte avec vous.

LA HURIÈRE.

Pour quoi faire?

COCONNAS.

Mordi! je suis curieux de voir comment la chose se passera.

(Il monte derrière La Hurière.)

MAUREVEL.

Et, moi, je vous attends! J'ai aussi quelque chose à faire pendant ce temps-là. (Il va à la porte de l'Amiral et la marque d'une seconde croix.) Pour celui-ci, mieux valent deux croix qu'une.

LA MÔLE, se soulevant.

Quel est ce bruit?

(Il prend un pistolet sur une table.)

LA HURIÈRE, écoutant à la porte.

Eh! je crois qu'il est réveillé.

COCONNAS.

Ça m'en a tout l'air.

LA HURIÈRE.

Il va se défendre, alors.

COCONNAS.

Il en est capable... Dites donc, maître La Hurière, s'il allait vous tuer... Ce serait drôle!

LA HURIÈRE.

Hum!... hum!...

COCONNAS.

Je crois que vous reculez.

LA HURIÈRE.

Moi? Allons donc! Reculer? Jamais!...

(Il enfonce la porte d'un coup de pied; il se trouve en face de la Môle, retranché derrière son lit avec un pistolet dans chaque main.)

COCONNAS.

Voilà qui devient intéressant.

LA MÔLE.

Ah! l'on veut m'assassiner, à ce qu'il paraît!... Et c'est toi, misérable?...

LA HURIÈRE.

Monsieur de Cocônnas, vous êtes témoin qu'il m'a insulté.

(La Hurière abaisse son arquebuse et tire; la Môle se baisse, le coup passe par-dessus sa tête.)

LA MÔLE.

A moi, monsieur de Coconnas! à moi!

COCONNAS.

Ma foi, monsieur de la Môle, tout ce que je puis dans cette affaire, c'est de ne pas me mettre contre vous... Tirez-vous donc de là comme vous pourrez.

LA MÔLE.

Ah! doubles traîtres!... puisqu'il en est ainsi...

(Il lâche un des deux pistolets; la balle touche Coconnas à l'épaule gauche.)

COCONNAS.

Mordi! j'en tiens... A nous deux donc, puisque tu le veux... Ah! je viens dans de bonnes intentions, et tu m'en récompenses en m'envoyant une balle dans l'épaule... Attends!... attends!...

(Il tire son épée.)

LA MÔLE, qui a gagné la fenêtre, et qui l'a ouverte.

A l'assassin!... à l'assassin!...

(Il saute par la fenêtre.)

LA HURIÈRE.

Mordieu! il nous échappe.

COCONNAS.

Lui? Attendez!...

(Il saute à son tour. On voit paraître la Môle courant.)

LA MÔLE, fuyant, le pistolet à la main.

A l'assassin!

COCONNAS, le poursuivant.

Au huguenot!

PLUSIEURS VOIX.

Aux huguenots!... Tue! tue!

(Plusieurs coups de feu partent.)

MAUREVEL, à La Hurière.

Vite!... voilà qui va donner l'alarme... Au Louvre!... au Louvre!...

(Gens armés qui courent. Le tocsin, arquebusades, cris; quelques blessés tombent dans la rue.)

DEUXIÈME TABLEAU

La chambre de Marguerite. — Portes au fond, à droite et à gauche; dans le pan coupé, à gauche, une fenêtre avec rideaux fermés, donnant sur un balcon; en retour, sur l'avant-scène, porte d'un cabinet.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, GILLONNE.

MARGUERITE.

Eh bien, que t'a dit madame de Nevers?

GILLONNE.

Sans doute, madame la duchesse n'a pas voulu me confier ses secrets, car elle m'a remis ce petit mot pour Votre Majesté.

MARGUERITE.

Donne! (Elle ouvre le billet et lit.) « Ma chère reine, j'avais parié, comme tu le sais, que ce petit roitelet de Navarre serait le plus heureux prince de la terre en devenant possesseur de la plus belle perle de la couronne de France... Il paraît que j'ai perdu... Maître Henriot, comme l'appelle ton frère le roi Charles IX, a promis à madame de Sauve, si elle voulait lui pardonner son infidélité forcée, de lui faire le sacrifice de sa première nuit de noces. Adieu, chère Marguerite! Ta folle, mais bien affectionnée HENRIETTE! » C'est bien!

(Pendant la lecture de la lettre, le duc d'Alençon s'est avancé doucement jusque derrière Marguerite; Gillonne a voulu prévenir sa maîtresse; mais le Prince l'a arrêtée d'un signe, et l'a congédiée.)

SCÈNE II

MARGUERITE, LE DUC D'ALENÇON, puis GILLONNE.

MARGUERITE.

Impossible!

LE DUC.

Et pourquoi cela? L'amour de Henri pour madame de Sauve n'est point un secret, je suppose?

MARGUERITE.

Ah ! c'est vous, mon frère ?

LE DUC.

Oui.

MARGUERITE.

Vous m'écoutiez ?

LE DUC.

Oui.

MARGUERITE, avec mystère.

Pour votre compte ou pour celui de notre mère ?

LE DUC.

Pour le mien.

MARGUERITE.

Vous vouliez savoir ?

LE DUC.

Si Henri était ou n'était pas mon beau-frère.

MARGUERITE.

Et où cela vous mènera-t-il ?

LE DUC.

Qui sait ! peut-être à savoir s'il sera ou ne sera pas roi de Navarre.

MARGUERITE.

Et que vous importe, à vous qui devez être roi de France ?

LE DUC.

Oui, après la mort de mon frère Charles IX ; en attendant, que voulez-vous ! je m'intéresse au sort de ce petit royaume.

MARGUERITE.

Eh bien, êtes-vous satisfait ? Vous voyez que le roi ne viendra point.

LE DUC.

Je le sais.

MARGUERITE.

Alors, puisque vous savez ce que vous vouliez savoir, retirez-vous.

LE DUC.

Bonsoir, ma sœur.

GILLONNE, rentrant.

Madame, le roi de Navarre sort de son appartement et se dirige vers le vôtre.

MARGUERITE.

Le roi de Navarre, dites-vous ?

LE DUC.

Il paraît que nous nous trompions.

MARGUERITE.

Êtes-vous sûre?

GILLONNE.

Je l'ai aperçu au bout du corridor, précédé de deux pages portant des flambeaux.

LE DUC.

Je vous fais mon compliment, ma sœur.

(Il s'avance vers la porte d'un cabinet à droite.)

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

LE DUC.

Continuer de m'instruire!

MARGUERITE.

Vous allez écouter ce qui se dira dans cette chambre?

LE DUC.

Oui.

MARGUERITE.

François, je vous le défends.

LE DUC, menaçant.

Prends garde, Marguerite! cette fois, je n'écoute plus pour mon compte.

MARGUERITE.

Et pour le compte de qui écoutez-vous?

LE DUC.

Pour celui de la reine Catherine.

MARGUERITE, consternée.

Ah!

LE DUC.

Je savais bien que vous étiez fille trop soumise pour vous opposer à la volonté de notre bonne mere.

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE III

MARGUERITE, seule.

Que se trame-t-il donc, et que va-t-il se passer?... Toute la journée, des hommes à visage sinistre ont circulé dans le

Louvre... Serait-il vrai, comme le bruit en a transpiré, qu'une proscription générale... ?

GILLONNE.

Sa Majesté le roi de Navarre !

SCÈNE IV

MARGUERITE, GILLONNE, HENRI DE NAVARRE, LE DUC D'ALENÇON, caché; DEUX PAGES.

Les deux Pages entrent, portant des candélabres d'or, avec des bougies de cire rose.

HENRI.

Eh bien, madame, ma présence m'a tout l'air de vous surprendre... Ne m'attendiez-vous donc pas?

MARGUERITE.

C'est-à-dire que je ne vous attendais plus.

HENRI.

Vous ne m'attendiez plus?

MARGUERITE.

Sans doute; ne m'avez-vous pas dit vous-même que notre union était un pacte politique, une alliance, et non un mariage?

HENRI.

Raison de plus pour que je vienne, sinon parler d'amour, du moins parler politique... Gillonne, fermez la porte et laissez-nous.

MARGUERITE.

Gillonne...

HENRI.

Vous désirez garder Gillonne, madame?... Soit; et, si même ce n'est point assez de Gillonne pour vous rassurer, je puis appeler vos autres femmes, qui, sans doute, sont dans ce cabinet.

(Il fait un pas vers le cabinet.)

MARGUERITE, s'élançant.

Non, c'est inutile, et je suis prête à vous entendre, monsieur... (Bas.) Gillonne, laisse-nous; mais demeure dans la chambre voisine, que je puisse t'appeler au besoin.

HENRI, à part, regardant le cabinet.

Il y a quelqu'un là... (Haut, à Marguerite.) La porte est bien fermée, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

HENRI.

Nous sommes bien seuls?

MARGUERITE.

Oui.

HENRI.

Alors, causons!

(Il lui indique un siége.)

MARGUERITE.

Comme il plaira à Votre Majesté.

HENRI.

Madame, quoi qu'en aient dit bien des gens, notre mariage est, je le pense, un bon mariage... Je suis bien à vous, et vous êtes bien à moi.

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas, monsieur.

HENRI.

Attendez, et vous allez me comprendre... Notre mariage est un bon mariage; nous devons, en conséquence, agir l'un vis-à-vis de l'autre en bons alliés, puisque nous nous sommes juré alliance devant Dieu... N'est-ce pas votre avis?

MARGUERITE.

Sans doute, monsieur.

HENRI.

Je sais, madame, combien votre pénétration est grande, je sais combien le terrain de la cour est semé de dangereux abîmes... Or, je suis jeune, et, quoique je n'aie jamais fait de mal à personne, j'ai bon nombre d'ennemis... Dans quel camp, madame, dois-je ranger celle qui porte mon nom, et qui m'a juré affection au pied des autels?

MARGUERITE.

Oh! monsieur, pourriez-vous penser...?

HENRI.

Je ne pense rien, madame: j'espère, et je veux m'assurer si mon espérance est fondée. Il est certain, pour vous comme pour moi, n'est-ce pas, que notre mariage n'était qu'un prétexte?... Quelques-uns ont même été plus loin, et ont dit qu'il

n'était qu'un piége. (Marguerite tressaille.) Lequel des deux?... Le roi me hait, le duc d'Alençon me hait, et la reine Catherine haïssait trop ma mère pour ne pas me haïr quelque peu moi-même...

MARGUERITE.

Oh! monsieur, que dites-vous?

HENRI.

Ce que je cacherais au plus profond de ma pensée si nous n'étions pas seuls. Ne m'avez-vous pas dit que nous étions seuls?

MARGUERITE.

Oui, monsieur, je vous l'ai dit.

HENRI.

Et voilà justement ce qui fait que je m'abandonne, madame, ce qui fait que j'ose vous dire que je ne suis dupe (il cherche à lire dans ses yeux) ni des caresses que me fait le roi Charles, ni de celles que me fait la reine mère, ni de celles que me fait le duc d'Alençon.

MARGUERITE, vivement.

Oh! sire!...

HENRI, à part.

C'est le duc d'Alençon... Très-bien!

MARGUERITE.

Monsieur!

HENRI.

Eh bien, qu'y a-t-il?

MARGUERITE.

Il y a que de pareils discours sont bien dangereux.

HENRI.

Non pas quand un mari s'adresse à sa femme, non pas quand ils sont seuls, non pas enfin quand, ne fussent-ils pas seuls, il parle assez bas pour qu'on ne puisse les entendre... Je vous disais donc bien bas que j'étais menacé de tous les côtés : menacé par le roi, menacé par la reine mère, menacé par le duc d'Alençon, menacé par tout le monde enfin... Vous savez... on sent cela instinctivement... les dangers frémissent dans l'air... ils vous effleurent en passant, et l'on frissonne... C'est cela qu'on appelle un pressentiment... Eh bien, contre toutes ces menaces qui s'apprêtent à devenir des attaques, je puis me défendre avec votre secours... car vous êtes aimée justement de toutes les personnes qui me détestent.

MARGUERITE.

Monsieur...

HENRI.

Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que tout le monde vous aime?... Ceux que je viens de nommer sont vos frères et vos parents... Aimer ses parents et ses frères, c'est agir selon le cœur de Dieu.

MARGUERITE.

Mais, enfin, où voulez-vous en venir? J'attends.

HENRI.

A ce que je vous ai déjà dit: c'est que, si vous vous faites, non pas mon amie, mais mon alliée, je puis tout braver, tandis qu'au contraire, si vous vous faites mon ennemie, madame, je vous l'avoue en toute humilité, je suis perdu.

MARGUERITE.

Moi, votre ennemie?... Jamais, monsieur!

HENRI.

Mais mon amie, jamais non plus, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Peut-être.

HENRI.

Et mon alliée?

MARGUERITE.

Oh! cela, certainement!

HENRI.

Votre main!

MARGUERITE.

La voilà... et de grand cœur...

HENRI, la baisant et la gardant entre les siennes.

Eh bien, je vous crois, madame, et vous accepte pour alliée... Ainsi donc, entendons-nous bien... On nous a mariés sans que nous nous connaissions, sans que nous nous aimions... on nous a mariés sans nous consulter, nous qu'on mariait... Nous ne nous devons donc rien comme mari et femme; vous voyez, madame, que je vais au-devant de vos vœux... Mais, si, après cette alliance forcée, nous nous allions librement, sans que personne nous y contraigne... nous nous allions alors comme deux cœurs loyaux qui se doivent confiance et protection mutuelle... Est-ce ainsi que vous l'entendez, madame?

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

HENRI.

Et c'est cette libre alliance que vous me promettez?

MARGUERITE.

Que je vous jure!

HENRI, *jetant un coup d'œil sur le cabinet.*

Eh bien, comme première preuve d'une alliance loyale et d'une confiance absolue... je vais vous raconter le plan que j'ai formé pour combattre, d'abord l'inimitié de la reine mère, puis celle du roi Charles... puis celle du duc d'Alençon.

MARGUERITE.

Monsieur, je vous en conjure...

HENRI.

Qu'avez-vous?

MARGUERITE.

Rien.

HENRI.

Je vais donc...

MARGUERITE.

Monsieur, permettez que je respire... Il fait si chaud ce soir... et cette fenêtre, qui est fermée...

HENRI.

Oh! que ne disiez-vous cela, madame!... (*A part.*) C'est bien lui, je ne me trompais pas.

(*Il va à la fenêtre et l'ouvre.*)

MARGUERITE, *le suivant.*

Silence, sire, par pitié pour vous!

HENRI.

Ne m'avez-vous pas dit que nous étions seuls?

MARGUERITE.

Eh! monsieur, qui peut répondre de cela, quand il y a deux portes à un appartement, et même quand il n'y en a qu'une.

HENRI, *bas.*

Bien, madame... Vous ne m'aimez pas, c'est vrai, mais vous me tenez parole.

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

HENRI, bas.

Je veux dire que, si vous étiez capable de me trahir, vous m'eussiez laissé continuer, puisque je me trahissais tout seul... (Haut.) Eh bien, madame, respirez-vous mieux maintenant?

MARGUERITE.

Oh ! oui, sire, beaucoup mieux !

HENRI.

En ce cas, je ne veux pas vous importuner plus longtemps; je vous devais mes respects, et quelques avances de bonne amitié... Veuillez les accepter comme je vous les offre... de tout mon cœur... Reposez-vous donc, et bonne nuit.

MARGUERITE.

Ainsi, c'est convenu?

HENRI, sur le seuil.

Oui, alliance politique franche et loyale.

MARGUERITE.

Franche et loyale!

HENRI, s'éloignant, reconduit par Marguerite.

Merci, Marguerite, merci!... vous êtes une vraie fille de France. Je pars tranquille : à défaut de votre amour, votre amitié me reste... Je compte sur vous, comme, de votre côté, vous pouvez compter sur moi... Adieu, madame!

SCÈNE V

LE DUC, MARGUERITE.

LE DUC, qui est sorti du cabinet quand Marguerite rentre.

Marguerite est neutre aujourd'hui... Marguerite sera hostile dans huit jours.

MARGUERITE.

Avez-vous donc entendu?

LE DUC.

Moi? Rien absolument... Mais qui vous dit que j'eusse besoin d'entendre?

MARGUERITE.

Mon frère, quittez un instant, je vous en supplie, ce masque sombre et froid qui empêche le regard de pénétrer jusqu'à votre pensée, et dites-moi, dites-moi ce qui va se passer cette nuit!

LE DUC.

Cette nuit?... Demandez cela à René.

MARGUERITE.

Comment, à René?

LE DUC.

Sans doute!... Il est sorcier, il vous le dira... Bonsoir, Marguerite!

(Il se dirige vers la porte.)

MARGUERITE.

Bonsoir!

LE DUC, revenant.

Ah! un conseil...

MARGUERITE.

Lequel?

LE DUC.

Avant de vous coucher, poussez un verrou à chacune de vos portes, et, si vous entendez du bruit, poussez-en deux.

(Il sort par le corridor secret.)

SCÈNE VI

MARGUERITE, puis GILLONNE.

MARGUERITE.

Quelle nuit de noces!... Henri aurait-il dit vrai, et notre mariage ne serait-il qu'un piége?... — Si j'entends du bruit, a dit ce visage sombre de d'Alençon, poussez un second verrou. — Je n'entends aucun bruit... Tout est tranquille... aucune lueur à l'horizon... aucun bruit dans l'air... Le pas de quelque écolier attardé, voilà tout.

UNE VOIX D'ÉCOLIER, chantant dans la rue.

Pourquoi doncques, quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloître enfermée?

Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein délicieux,
Ton front, ta lèvre jumelle?

En veux-tu baiser Pluton,
Là-bas, après que Caron
T'aura mise en sa nacelle ?

(La voix se perd.)

MARGUERITE.

Tout le monde aime quelqu'un ou quelque chose... Il n'y a que moi qui n'aime personne, et qui ne suis aimée de rien... Il est vrai que je suis reine! (Elle va fermer la fenêtre.) Viens, Gillonne, et aide-moi à me mettre au lit.

GILLONNE.

Madame...

MARGUERITE.

Quoi?

GILLONNE.

On entend des pas dans le corridor secret.

MARGUERITE.

Ces pas ne peuvent être que ceux de mon frère Charles... du duc d'Alençon... de ma mère, madame Catherine, ou de quelqu'une de ses femmes... Ouvrez et voyez.

GILLONNE.

Madame de Sauve!

MARGUERITE.

Madame de Sauve?

SCÈNE VII

MARGUERITE, MADAME DE SAUVE, GILLONNE.

MADAME DE SAUVE.

Hélas! oui, moi-même.

MARGUERITE.

Venez-vous chercher votre amant jusqu'ici, madame? Vous savez cependant bien qu'il n'y est plus.

MADAME DE SAUVE, un genou en terre.

Pardonnez-moi, madame... Oh! mon Dieu, je sais à quel point je suis coupable envers vous; mais l'impérieuse nécessité... la crainte, la terreur, m'ont fait profiter de ce passage qui m'était ouvert comme dame d'honneur de la reine mère.

MARGUERITE.

Relevez-vous, madame; et, comme je ne pense pas que

vous soyez venue dans l'espérance de vous justifier près de moi, dites-moi pourquoi vous êtes venue.

MADAME DE SAUVE.

Madame, écoutez-moi, au nom du ciel... et vous me pardonnerez, ou vous me mépriserez après... Madame, il y va pour lui de la vie et de la mort!

MARGUERITE.

De la vie et de la mort!

MADAME DE SAUVE.

Eh! regardez-moi : s'il s'agissait d'un danger ordinaire, serais-je si pâle, si tremblante, si éperdue?... serais-je chez vous enfin?

MARGUERITE.

De quoi s'agit-il donc?

MADAME DE SAUVE.

On égorge les huguenots, madame, et le roi de Navarre est le chef des huguenots.

MARGUERITE.

Oh! mon Dieu, voilà donc l'explication de tous ces vagues avertissements... la réalisation de tous ces pressentiments sombres... Mais lui... lui, un roi!...

MADAME DE SAUVE.

Lui, court plus de dangers qu'un autre, madame; car la reine Catherine a juré sa mort.

MARGUERITE.

Sa mort! Pourquoi?

MADAME DE SAUVE.

Les prédictions lui assurent, dit-on, le trône de France.

MARGUERITE.

Oh!...

MADAME DE SAUVE.

Tout a été fait contre le roi de Navarre, tout a été fait dans le but de l'attirer à Paris; votre mariage n'a été qu'un leurre...

MARGUERITE.

Et votre amour?...

MADAME DE SAUVE.

Qu'un moyen... Mon amour m'a été commandé par la reine mère... Hélas! elle espérait que ses ordres seraient d'accord avec mon cœur...

MARGUERITE.

Mais dans quel but vous ordonnait-elle de l'aimer?

MADAME DE SAUVE.

Pour qu'il ne fût pas votre époux, pour qu'il restât étranger au roi, et que le roi, n'ayant pas à lutter contre vos larmes, pût le faire tuer. Et cela... hors de votre appartement, la nuit même de vos noces; car, dans vos bras, sous vos yeux, on n'eût point osé.

MARGUERITE.

Ah! je comprends, je comprends ce que voulait savoir d'Alençon. — Mais où est-il, lui, le roi de Navarre?

MADAME DE SAUVE.

Je n'en sais rien... je venais vous le demander... Où est-il?... où est-il?

MARGUERITE.

Il sort d'ici à l'instant... Oh! si j'avais su!...

MADAME DE SAUVE.

Mon Dieu! qu'allons-nous faire?... Pardonnez-moi, madame; qu'allez-vous faire?

MARGUERITE.

Je vais trouver la reine Catherine... Le roi de Navarre est sous ma sauvegarde, je lui ai promis alliance; je serai fidèle à ma promesse.

MADAME DE SAUVE.

Mais, si vous ne pouvez pénétrer jusqu'à la reine mère?...

MARGUERITE.

Je me tournerai du côté de mon frère Charles.

MADAME DE SAUVE.

Allez, madame... allez!

MARGUERITE.

J'y vais.

MADAME DE SAUVE.

Attendez.

MARGUERITE.

Quoi?

MADAME DE SAUVE.

Le tocsin! le tocsin!

MARGUERITE.

Que veut dire cela?

MADAME DE SAUVE.

C'était le signal... Des cris...

MARGUERITE.

Égorgerait-on jusque dans le Louvre?

MADAME DE SAUVE.

Eh! mon Dieu, oui.

LA VOIX DE LA MÔLE, dans les corridors.

Navarre!... Navarre!... à moi!

MARGUERITE.

Ouvrez, ouvrez, Gillonne!

MADAME DE SAUVE.

Ce n'est pas sa voix!

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LA MOLE.

LA MÔLE, sans manteau, sans chapeau, son pourpoint déchiré.

Madame... on tue... on égorge mes frères... On veut m'égorger aussi... Vous êtes la reine... sauvez-moi!

(Il tombe aux genoux de la Reine.)

MARGUERITE.

Mon Dieu!... qui êtes-vous?... que demandez-vous?... Au secours!... à l'aide!

LA MÔLE.

Madame, n'appelez pas... S'ils vous entendent, je suis perdu... Les assassins montaient les degrés derrière moi... Je les entends... Les voilà!

SCÈNE IX

Les Mêmes, COCONNAS, LA HURIÈRE, troupe de Gens armés.

COCONNAS.

Ah! mordi! nous le tenons enfin.

LA MÔLE, se relevant.

Une arme... une épée... un poignard... que je me défende!

COCONNAS.

Tiens!

(Il le frappe d'un nouveau coup.)

LA MÔLE, se traînant.

Ah!

MARGUERITE.

Misérables! assassinerez-vous aussi une fille de France?

LA HURIÈRE.

Madame Marguerite!

COCONNAS.

La reine de Navarre!... Madame, excusez-nous; mais, entraînés à la poursuite d'un hérétique...

MARGUERITE.

Les églises et les châteaux royaux sont lieux d'asile... Le Louvre est château royal... Sortez, je vous l'ordonne!

LA HURIÈRE, à Coconnas.

Venez, venez! nous ne manquerons pas de besogne ailleurs.

COCONNAS.

Madame, c'est à la femme que j'obéis, et non à la reine. Ah! Provençal maudit, si je te rattrape jamais!

(Il sort lentement à reculons, menaçant toujours.)

SCÈNE X

Les Mêmes, hors COCONNAS et LA HURIÈRE.

MARGUERITE, après avoir écouté le bruit des pas qui s'éloignent.

Ils sont partis!... Où est ce malheureux?

GILLONNE.

Le voici!

MARGUERITE.

Mort?

GILLONNE.

Non, évanoui seulement.

MARGUERITE.

Mon Dieu!

GILLONNE.

Quoi?

MARGUERITE.

C'est ce jeune homme qui est venu tantôt, qui m'a remis une lettre pour le roi... C'est M. de la Môle.

Digitized by Google

LA MÔLE, rouvrant les yeux.

Et vous, vous êtes la reine... Ah ! que vous êtes belle, madame !...

MARGUERITE.

Où le porter ?... Chez toi, Gillonne, chez toi !

GILLONNE.

Où vous voudrez, madame.

MARGUERITE.

Attends... On appelle.

MADAME DE NEVERS, du dehors.

Votre Majesté !... madame, Marguerite !...

MARGUERITE.

C'est madame de Nevers, c'est Henriette... Un dernier effort, monsieur... Entrez dans ce cabinet. (Courant à la porte.) Par ici, par ici, Henriette... (Se retournant.) Y est-il ?... Oui... Bien...

(Gillonne traîne la Môle dans le cabinet.)

SCÈNE XI

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS, suivie de HALLEBARDIERS ; GILLONNE, LA MOLE, caché.

MARGUERITE.

Ah ! tu n'es pas seule ?

MADAME DE NEVERS.

Non... Mon beau-frère, M. de Guise, m'a donné douze gardes, pour me reconduire à mon hôtel... Je t'en laisse six... car, cette nuit, les plus puissants peuvent avoir besoin des gardes du duc de Guise... (Aux Gardes.) Installez-vous dans cette antichambre et obéissez à madame Marguerite comme à moi-même.

MARGUERITE.

Oh ! quelle terrible nuit !

MADAME DE NEVERS.

Je ne trouve pas, moi... Je suis bonne catholique...

MARGUERITE.

Ah ! si tu savais !... si tu savais !...

MADAME DE NEVERS, gagnant l'autre porte.

Bien ; tu me conteras tout cela plus tard... (Aux Gardes.) Venez !... (A Marguerite.) Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE XII

MARGUERITE, GILLONNE, puis MADAME DE SAUVE.

MARGUERITE.

Comment se trouve-t-il ?

GILLONNE.

Un peu mieux...

MADAME DE SAUVE, entr'ouvrant de nouveau la porte.

Madame...

MARGUERITE.

Qu'est-ce encore ?

MADAME DE SAUVE.

On vient de l'arrêter... on le conduit chez le roi...

MARGUERITE.

J'y cours !...

MADAME DE SAUVE.

Ah ! vous ne pénétrerez pas jusqu'à lui... Les ordres sont donnés.

MARGUERITE.

Soyez tranquille... je trouverai quelque moyen... Gillonne, je te recommande ce malheureux... Venez, madame, venez !...

MADAME DE SAUVE.

Ah ! que Dieu garde Votre Majesté !

TROISIÈME TABLEAU

Le cabinet des armes du Roi. — A gauche, dans le pan coupé, grande fenêtre avec large balcon praticable; par cette fenêtre, on voit l'autre rive de la Seine, la tour de Nesle. Deux portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, LA NOURRICE.

LE ROI, entrant.

Où est Henri ?

LA NOURRICE, sortant de chez elle.

Charles, mon Charles, est-ce que c'est vrai, ce qu'on dit?

LE ROI.

Et que dit-on, nourrice?

LA NOURRICE.

On dit qu'on massacre les huguenots.

LE ROI.

Eh bien, que t'importe?

LA NOURRICE.

Mais je suis de la religion, moi...

LE ROI.

Alors, cache-toi dans quelque coin, et prie le Dieu des huguenots que ma mère ne te trouve pas...

LA NOURRICE.

Charles!

LE ROI.

Assez... Qu'on appelle M. de Nancey... (Il appelle son chien.) Actéon!... viens, Actéon...

LA NOURRICE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu!...

LE ROI.

Eh bien, qu'ai-je dit?...

LA NOURRICE, obéissant.

Venez, monsieur de Nancey; le roi veut vous parler.

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE II

LE ROI, M. DE NANCEY.

LE ROI.

Où est Henri?

M. DE NANCEY.

Arrêté, sire, selon les ordres de Votre Majesté.

LE ROI.

Où l'a-t-on conduit?

M. DE NANCEY.

Dans la chambre voisine.

LE ROI.

Faites-le entrer... Ah! voilà donc l'heure arrivée... Dieu

me dira un jour face à face si elle a sonné pour ma perte ou pour mon salut.

SCÈNE III

LE ROI, HENRI, M. DE NANCEY.

M. DE NANCEY.

Entrez, monseigneur!

(Il fait passer Henri et se retire.)

HENRI, regardant autour de lui.

Il est seul!

LE ROI.

Ah! c'est vous?

HENRI.

Oui, sire!

LE ROI, s'essuyant le front.

Par la mordieu! vous êtes content de vous voir près de moi, n'est-ce pas, Henriot?

HENRI.

Sans doute, sire; car c'est toujours avec plaisir que je me retrouve près de Votre Majesté.

LE ROI.

Plus content que d'être là-bas, hein?

HENRI.

Où cela, sire?

LE ROI.

Dans la rue.

HENRI.

Sire, je ne comprends pas...

LE ROI.

Regardez, et vous comprendrez.

(Il ouvre la fenêtre, et lui montre les quais, tout embrasés de torches et de coups de feu.)

HENRI.

Mais, au nom du ciel, sire, que se passe-t-il donc, cette nuit?

LE ROI.

Cette nuit, monsieur, on me débarrasse de tous les huguenots. Voyez-vous cette fumée et cette flamme là-bas, au-dessus de l'hôtel de Bourbon? C'est la fumée et la flamme de la mai-

son de l'amiral qui brûle... Voyez-vous ce corps que de bons catholiques traînent sur une paillasse déchirée? C'est le corps du gendre de l'amiral, de votre ami Téligny.

HENRI, *cherchant son épée à son côté.*

Et désarmé!... désarmé!...

LE ROI.

Vous cherchez votre épée?... et qu'en feriez-vous, de cette épée?

HENRI.

Je n'en sais rien, sire; mais je voudrais l'avoir.

LE ROI.

Insensé!... n'as-tu pas entendu ce que j'ai dit?

HENRI.

Non.

LE ROI.

J'ai dit que je ne voulais plus de huguenots autour de moi. Comprends-tu, Henri? j'ai dit : « Je ne veux plus... » Suis-je le roi?... suis-je le maître?

HENRI.

Mais Votre Majesté...

LE ROI.

Ma Majesté tue et massacre à cette heure tout ce qui n'est pas catholique... C'est mon plaisir... Êtes-vous catholique ou huguenot?

HENRI.

Sire, rappelez-vous vos propres paroles: « Qu'importe la religion de qui me sert bien! »

LE ROI.

Ah! ah! ah! que je me rappelle mes paroles!... *Verba volant*, comme dit ma sœur Margot... Oui, oui, ils me servaient bien, les huguenots, trop bien, même : ils se glissaient partout, à toutes les places, à tous les emplois... aux finances... à la marine... à la guerre... jusqu'à ce qu'un, plus hardi encore que les autres, se glissât sur mon trône... Mais, demain, il n'y aura plus de huguenots... Vous entendez, Henri, demain, il n'y en aura plus un seul.

HENRI.

Oui, sire, j'entends.

LE ROI.

Mais comprenez-vous?

HENRI.

A merveille!

LE ROI.

Et vous ne répondez pas?

HENRI.

Si fait, sire, je réponds.

LE ROI.

Eh bien, que répondez-vous?

HENRI.

Que je ne vois pas pourquoi le roi de Navarre ferait ce que tant de pauvres gentilshommes, dont le parjure fût resté ignoré, n'ont pas voulu faire... car enfin, s'ils meurent, ces malheureux, c'est parce qu'on leur a proposé ce que l'on me propose, et qu'ils ont refusé comme je refuse.

LE ROI, lui saisissant le bras.

Ah! oui-da... tu crois que j'ai pris la peine d'offrir la messe à ceux qu'on égorge là-bas... toi?

HENRI.

Sire, ne mourrez-vous point dans la religion de vos pères?...

LE ROI.

Oui, par la mordieu! Et toi?

HENRI, tranquillement.

Et moi aussi, sire!

LE ROI.

Ah! c'est comme cela.... (Il s'élance sur son arquebuse.) Veux-tu la messe, Henriot? (Henri garde le silence.) Mort, messe ou Bastille... Choisis! Mort, messe ou Bastille... Es-tu catholique ou huguenot?

HENRI.

Je suis votre frère, sire!

LE ROI.

Mille tonnerres! cela ne peut cependant pas se passer ainsi... Il faut que je tue quelqu'un...

(Il court à la fenêtre, ajuste un homme qui se sauvait sur le quai, et tire. L'homme tombe.)

HENRI.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!

Digitized by Google

SCÈNE IV

LES MÊMES, CATHERINE, soulevant la tapisserie.

CATHERINE.

Eh bien, est-ce fait?...

LE ROI.

Non! mille diables... non!... l'entêté refuse.

CATHERINE, regardant autour d'elle et apercevant Henri appuyé à la tapisserie.

Alors, pourquoi vit-il?

LE ROI.

Il vit... il vit... parce qu'il est mon frère.

HENRI.

Madame, tout vient de vous, et non du roi Charles, je le vois maintenant... C'est vous qui avez résolu cette fatale union!... c'est vous qui avez eu l'idée de m'attirer dans un piége, moi et mes compagnons!... c'est vous qui avez pensé à faire de votre fille l'appât qui devait nous perdre tous... c'est vous qui, tout à l'heure, m'avez séparé de ma femme pour qu'elle n'eût pas l'ennui de me voir périr sous ses yeux!

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGUERITE, entrant par la porte de la Nourrice; LA NOURRICE.

MARGUERITE.

Oui; mais cela ne sera pas... On ne tuera pas le mari aux yeux de la femme, j'espère.

HENRI.

Marguerite!

LE ROI.

Margot!

CATHERINE.

Ma fille!

MARGUERITE.

Monsieur, vos dernières paroles m'accusaient et vous aviez à la fois tort et raison... Raison, car je suis, en effet, l'instrument dont on s'est servi pour vous perdre tous... tort, car j'i-

gnorais que vous marchiez à votre perte... Mais, dès que j'ai appris votre danger, je me suis souvenue de mon devoir, je suis accourue... et, grâce à la bonne nourrice de mon frère, j'ai pu pénétrer jusqu'ici... Or, m'y voici... et le devoir d'une femme est de partager la fortune de son mari... Vous exile-t-on, monsieur, je vous suis dans l'exil; vous emprisonne-t-on, je me fais captive; vous tue-t-on, je meurs...

LE ROI.

Ah ! ma pauvre Margot, tu ferais bien mieux de lui dire de se faire catholique.

MARGUERITE.

Sire, croyez-moi; pour vous-même, ne demandez pas une pareille lâcheté à un prince de votre maison... Songez-y, vous avez fait de lui mon époux.

LE ROI.

Au fait, madame, Margot a raison, et Henriot est mon beau-frère.

MARGUERITE.

Oui, votre beau-frère !... oui, vous l'avez dit, Charles !... Rendez donc le mari à la femme... Vous ne me ferez pas veuve le jour de mon mariage?... Donnez-moi sa vie... la vie de Henri, je vous la demande à genoux !...

LE ROI.

Eh bien, emmène-le...

MARGUERITE.

Merci, mon frère... merci !... (A Henri.) Venez vite, venez.

HENRI.

Mais, moi aussi, je dois remercier...

LE ROI, bas.

Plus tard, tu me remercieras... Va-t'en !... Ne sens-tu pas que le plancher tremble sous tes pas ?... Va-t'en ! (On entend des cris, on voit passer des protestants fuyants. Le Roi ferme la fenêtre et tombe sur une chaise.) Ma mère, voilà bien du sang versé... Croyez-vous que Dieu me le pardonnera ?...

CATHERINE.

Non... car ce sang aura été versé inutilement, si Henri conserve celui qu'il a dans les veines.

LE ROI.

Alors, c'était donc contre lui seul qu'était dirigée toute cette boucherie?...

CATHERINE.

Sire, vous vous croyez un grand politique, et vous n'êtes qu'un enfant.

(Elle sort.)

LA NOURRICE.

Ne l'écoute pas, Charlot! tu as bien fait.

(Elle se met à genoux d'un côté. Actéon vient, de l'autre, lécher la main du Roi.)

LE ROI.

Voilà peut-être les deux seules créatures dont je ne serai pas exécré demain.

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La chambre de Henri. — Simple tenture de cuir. Deux portes au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, seul.

Allons, allons, tout se calme; trois jours se sont passés, et je suis bien vivant... Il faut encore croire aux miracles; il est en vérité bien heureux que l'on ait eu l'aimable idée de me tuer par le fer ou par le plomb, au lieu de m'empoisonner tout bonnement, comme on a fait de ma pauvre mère, avec des gants parfumés... et comme on a voulu faire de M. de Condé, avec une pomme de senteur... Décidément, mon frère Charles IX n'est pas si méchant diable que maître René, et mieux vaut encore avoir affaire au roi de France qu'au parfumeur de la reine mère... Il faut dire aussi que Marguerite m'a fidèlement tenu parole, et qu'elle est arrivée à temps... Sans elle, je ne sais trop comment tout cela aurait fini... si toutefois c'est fini à cette heure. Je me regarde, je me tâte, je suis à peu près sûr de vivre... Mais, demain... mais, cette nuit... mais, dans une heure... pourrai-je en dire autant?...

Digitized by Google

Maintenant, quel est cet homme, déguisé en sentinelle suisse, car ce n'était point un soldat, qui m'a présenté les armes quand je suis descendu tout à l'heure, en me disant : « Salut au roi de Navarre... » Je me suis détourné, je n'ai pas eu le temps de voir... seulement, j'ai eu celui d'entendre... Ah! ah! il me semble qu'on marche dans le corridor... J'entends des pas; ils viennent de ce côté... C'est quelqu'un qui cherche, qui hésite... On frappe... Qui est là?

UNE VOIX, dehors.

Monseigneur, c'est l'ouvrier de la sellerie, qui vous apporte la selle que vous avez demandée.

HENRI.

Moi? Je n'ai pas demandé de selle, mon ami; vous vous trompez.

LA VOIX.

Non, sire, je ne me trompe pas, je vous assure.

HENRI.

Il me semble que je reconnais cette voix... Ouvrons!

SCÈNE II

HENRI, DE MOUY.

HENRI, tenant la porte.

Qui demandez-vous, et qui êtes-vous?

DE MOUY.

Un ami, sire!

HENRI.

Un ami, sous ce costume?

DE MOUY.

Je n'eusse pas pu autrement pénétrer près de Votre Majesté.

HENRI.

Mais enfin...

DE MOUY.

Me reconnaissez-vous?

HENRI.

De Mouy!... (Il fait un mouvement d'inquiétude.) Tu veux me parler absolument?

DE MOUY.

Il le faut, sire!

Digitized by Google

HENRI.

Entre alors...

(Il ferme la porte.)

DE MOUY.

Oh! ne craignez rien, sire; personne ne m'a reconnu, et nous sommes seuls.

HENRI.

Personne ne t'a reconnu!... En es-tu sûr?... Nous sommes seuls!... Peux-tu répondre de cela?

DE MOUY.

Je réponds de tout, sire.

HENRI.

Ainsi, tu vis encore, mon pauvre ami!

DE MOUY.

Oui, et ce n'est pas la faute de cet infâme Maurevel.

HENRI.

Mon ami, ne dis pas de mal des amis de la reine mère.

DE MOUY.

Vous voulez que je ne maudisse pas l'assassin de mon père?

HENRI, bas.

Est-ce que je maudis René, l'empoisonneur de ma mère, moi?

DE MOUY.

Sire, vous êtes roi, vous... et, sans doute, Dieu vous a fait plus fort et plus sage que les autres hommes... Mais, voyons, sire, soyons brefs, car le temps nous manque; soyons francs, car les circonstances nous pressent.

HENRI.

Eh bien, puisque tu le veux absolument, parle, mon brave de Mouy.

DE MOUY.

Est-il vrai que Votre Majesté ait abjuré la religion protestante?

HENRI.

C'est vrai!

DE MOUY.

Mais est-ce des lèvres?... est-ce du cœur?

HENRI.

On est toujours reconnaissant à Dieu quand il nous donne la vie, et Dieu m'a visiblement épargné dans ce cruel danger.

Digitized by Google

DE MOUY.

Sire, avouons une chose.

HENRI.

Laquelle?

DE MOUY.

C'est que votre abjuration est une affaire de calcul, et non pas de conviction... Vous avez abjuré pour que le roi vous laissât vivre, et non parce que Dieu vous avait conservé la vie.

HENRI.

Quelle que soit la cause de ma conversion, de Mouy, je n'en suis pas moins catholique.

DE MOUY.

Oui; mais le resterez-vous toujours?... à la première occasion de reprendre votre liberté d'existence et de conscience, ne la reprendrez-vous point?... Eh bien, cette occasion, elle se présente : La Rochelle est insurgée; le Roussillon et le Béarn n'attendent qu'un mot pour agir; dans la Guyenne, tout crie à la guerre; la Navarre vous attend; il ne s'agit pour vous que de gagner la Navarre... Dites-moi seulement que vous êtes un catholique forcé, sire, et je réponds de l'avenir.

HENRI.

On ne force pas un gentilhomme de ma naissance, de Mouy : ce que j'ai fait, je l'ai fait librement.

DE MOUY.

Mais, sire, songez donc qu'en agissant ainsi, vous nous abandonnez, vous nous trahissez... (Henri demeure impassible.) Oui, vous nous trahissez, car plus de cinq cents huguenots, au lieu de fuir, sont restés à Paris dans le but de vous enlever et de vous faire escorte... jusqu'à ce que nous ayons gagné quelque bonne place appartenant à nos frères; et tout est préparé, entendez-vous bien, sire, pour vous donner non-seulement la liberté, non-seulement la puissance, mais encore un trône.

HENRI, faisant effort sur lui-même.

De Mouy, je suis sauf; de Mouy, je suis catholique; de Mouy, je suis l'époux de Marguerite, le frère du roi Charles, du duc d'Anjou et du duc d'Alençon... Je suis le gendre de ma bonne mère Catherine... De Mouy, en prenant ces diverses positions, j'en ai calculé les chances, mais aussi les obligations.

DE MOUY.

A qui donc faut-il croire, sire? On me dit que votre ma-

riage avec madame Marguerite n'est point consommé; on me dit que vous avez renié par force; on me dit que la haine de madame Catherine, qui s'est déjà exercée sur votre mère, ne sera satisfaite que lorsqu'elle se sera exercée sur le fils; on me dit...

HENRI.

Mensonges, mensonges, de Mouy!... on vous a trompé impudemment... Cette chère Marguerite est bien ma femme, cette bonne Catherine est bien ma mère, et mon frère Charles IX, enfin, est bien le maître de ma vie et de mon cœur.

DE MOUY.

Ainsi donc, sire, voilà la réponse que je rapporterai à mes frères?... Je leur dirai que, tandis qu'il nous repousse, le roi Henri tend la main et donne son cœur à ceux qui nous égorgent!... Je leur dirai que le roi de Navarre est devenu le flatteur de la reine mère et l'ami de Maurevel et de René! Pour la première fois de ma vie, sire, je crains, en vérité, de n'être pas cru.

HENRI, à Gillonne, qui entre.

Ah!... Eh bien, qu'y a-t-il, ma bonne Gillonne?

GILLONNE.

Une lettre de Sa Majesté la reine de Navarre.

HENRI.

Oh! donne, donne, Gillonne... Merci! Y a-t-il réponse?

GILLONNE.

Je ne sais.

HENRI.

S'il y a réponse, je porterai cette réponse moi-même. (Gillonne sort.) Tu vois, de Mouy, voilà où nous en sommes avec cette chère Marguerite, quand nous ne pouvons pas nous voir, nous nous écrivons.

DE MOUY.

Sire, faites au moins ce sacrifice à votre ancienne popularité, de ne risquer aucune démarche publique qui puisse prouver à nos frères que vous avez abjuré. Sire, cela doit vous être facile.

HENRI, lisant.

« Ne manquez pas de venir au pèlerinage de l'aubépine; il le faut. » Tu tombes bien mal, mon pauvre de Mouy.

DE MOUY.

Comment cela ?

HENRI.

Oui, tu viens me demander une preuve d'incrédulité, juste au moment où Dieu vient de se manifester par un miracle.

DE MOUY.

Lequel ?

HENRI.

En vérité, ne sais-tu point cela? Une aubépine du cimetière des Innocents, défleurie depuis le printemps, est refleurie depuis le jour de la Saint-Barthélemy ; ce qui ne s'est pas vu de mémoire d'homme, et ce qui est une preuve, à ce qu'on dit au Louvre du moins, que le Seigneur voit avec plaisir ce qui s'est fait ce jour-là... Un pèlerinage va avoir lieu à l'aubépine ; mon frère Charles IX m'a fait demander si j'irais ; je n'ai rien répondu encore. Vous comprenez que je suis trop nouveau catholique pour manquer une pareille invitation... Je me rappelle même, maintenant, que j'avais fait demander cette selle aux écuries, vous avez raison, pour en effacer la bande de la maison de Bourbon, et n'y laisser que les trois fleur de lis de France... Quand on n'est pas roi, quand on ne veut pas l'être surtout, il sied de ne pas prendre des armoiries royales !... Adieu, de Mouy ; vous direz cela à la sellerie, n'est-ce pas? Moi, je passe chez madame Marguerite... Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE III

DE MOUY, seul.

Il regarde avec stupéfaction Henri qui s'éloigne, et broie dans ses mains son chapeau, qu'il jette à ses pieds.

Oh ! par la mort, je n'étais pas venu ici pour entendre de pareilles choses. Voilà donc l'homme dont Coligny m'avait répondu comme de lui-même !... Voilà celui auquel j'avais donné ma vie et mon honneur ! Par ma foi de gentilhomme, c'est un misérable prince, et j'ai bien envie de me faire tuer ici pour le souiller à tout jamais de mon sang.

SCÈNE IV

DE MOUY, LE DUC D'ALENÇON, entre-bâillant la porte du fond.

LE DUC.

Chut! monsieur de Mouy; car un autre que moi pourrait vous entendre.

DE MOUY.

Monsieur d'Alençon! Je suis perdu!

LE DUC.

Au contraire! Peut-être même avez-vous trouvé ici ce que vous cherchez... Croyez-moi, un sang aussi généreux que le vôtre peut être mieux employé qu'à rougir le seuil du roi de Navarre.

DE MOUY, étonné.

Monseigneur, si j'ai bien compris, Votre Altesse veut me parler?

LE DUC.

Oui, monsieur de Mouy, mais pas dans cette chambre... On pourrait nous entendre.

DE MOUY.

Où voulez-vous que j'aille, monseigneur?

LE DUC.

Chez moi... Sortez par l'autre porte; je vous rejoindrai dans le corridor.

CINQUIÈME TABLEAU

La chambre de madame de Nevers, à l'hôtel de Guise. — Riches tentures; portes à gauche, à droite et au fond.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS, puis MICA.

MADAME DE NEVERS.

Votre Majesté peut entrer en toute sécurité; ici, nous sommes libres.

MARGUERITE.

D'abord, et avant toute chose, Ma Majesté te prie d'oublier sa majesté. Tu dis donc que tu es libre, chère Henriette?

MADAME DE NEVERS.

Oh! mon Dieu, oui : ni beau-frère, ni mari, personne! libre comme l'air, comme l'oiseau, comme le nuage... Je vais, je viens, je commande... Ah! pauvre reine! vous n'êtes pas libre, vous; aussi, vous soupirez.

MARGUERITE.

Ma chère amie, permets-moi de te dire que tu es bien gaie pour n'être que libre.

MADAME DE NEVERS.

Votre Majesté oublie qu'elle m'a promis d'entamer les confidences.

MARGUERITE.

Encore Ma Majesté!... Nous nous fâcherons, Henriette; as-tu donc oublié ce qui est convenu entre nous?

MADAME DE NEVERS.

Non : votre respectueuse servante devant le monde, ta folle confidente dans le tête-à-tête; n'est-ce pas cela, madame?... n'est-ce pas cela, Marguerite?

MARGUERITE.

Oui, oui, c'est bien cela.

MADAME DE NEVERS.

Ni rivalités de maisons, ni perfidies d'amour, tout bien, tout bon, tout franc; une alliance, enfin, offensive et défensive, dans le seul but de rencontrer et de saisir au vol, si nous le rencontrons, cet éphémère que l'on nomme bonheur.

MARGUERITE.

Bien, ma duchesse, c'est cela!

MADAME DE NEVERS.

Donc, il y a du nouveau?

MARGUERITE.

Tout n'est-il pas nouveau depuis trois jours?

MADAME DE NEVERS.

Oh! je parle d'amour, moi, et non de politique... Quand nous aurons l'âge de dame Catherine, ta mère, nous en ferons, de la politique... Mais nous avons vingt ans, ma belle reine; parlons d'autre chose. Voyons, serais-tu mariée pour tout de bon?

Digitized by Google

MARGUERITE.

A-qui?

MADAME DE NEVERS.

Ah! tu me rassures, en vérité... Ce n'est donc pas cela?

MARGUERITE.

Tout au contraire, ma pauvre Henriette, je suis moins mariée que jamais.

MADAME DE NEVERS.

Mordi! comme dit quelqu'un de ma connaissance, tu es bien heureuse!

MARGUERITE.

Tu connais quelqu'un qui dit: « Mordi! »

MADAME DE NEVERS.

Oui.

MARGUERITE.

Et quel est ce quelqu'un?

MADAME DE NEVERS.

Tu m'interroges toujours, quand c'est à toi de parler; achève, et je commencerai.

MARGUERITE.

Eh bien, soit, Henriette. J'ai un scrupule.

MADAME DE NEVERS.

Un scrupule de quoi?

MARGUERITE.

De religion. Fais-tu une différence entre les huguenots et les catholiques?

MADAME DE NEVERS.

En politique?

MARGUERITE.

Oui.

MADAME DE NEVERS.

Sans doute.

MARGUERITE.

Mais en amour?

MADAME DE NEVERS.

Ma chère amie, nous autres femmes, nous sommes tellement païennes, qu'en fait de sectes, nous les admettons toutes; qu'en fait de dieux, nous en reconnaissons plusieurs.

MARGUERITE.

En un seul, n'est-ce pas?

MADAME DE NEVERS.

Oui, celui qui a un carquois, un bandeau et des ailes... Mordi! vive la dévotion!

MARGUERITE.

Tu la pousses même un peu loin.

MADAME DE NEVERS.

Comment cela?

MARGUERITE.

Tu jettes des pierres sur la tête des huguenots.

MADAME DE NEVERS.

Faisons bien, et laissons dire. Çà, la fin de votre confidence, madame?

MARGUERITE.

Un instant: c'est que, si la pierre dont parlait mon frère Charles était historique...

MADAME DE NEVERS.

Eh bien?

MARGUERITE.

Eh bien, je m'abstiendrais...

MADAME DE NEVERS.

Bon! je comprends maintenant ce qui fait ton scrupule... Il est donc huguenot?

MARGUERITE.

Qui?

MADAME DE NEVERS.

Qui? Notre gentilhomme.

MARGUERITE.

Tu as donc deviné qu'il était question d'un gentilhomme?

MADAME DE NEVERS.

Vraiment, comme c'est difficile!

MARGUERITE.

Henriette, sois bien persuadée d'une chose, c'est que ce gentilhomme ne m'est rien et ne me sera jamais rien.

MADAME DE NEVERS.

N'importe, il existe, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Oui; mais il a bien failli cesser d'exister.

MADAME DE NEVERS.

Et comment as-tu fait sa connaissance?

MARGUERITE.

Au milieu du massacre, n'ayant à Paris d'autre protecteur

que le roi de Navarre, il est venu se réfugier dans mon appartement.

MADAME DE NEVERS.

Où le roi de Navarre n'était pas, bien entendu.

MARGUERITE.

Tu le sais mieux que personne.

MADAME DE NEVERS.

Et où il est resté.

MARGUERITE.

Il était si grièvement blessé, que je n'ai pas eu le courage...

MADAME DE NEVERS.

Je comprends cela; mais sais-tu que c'est très-gênant, un huguenot blessé, surtout dans des jours comme ceux où nous nous trouvons? Et qu'en fais-tu, de ton huguenot blessé, qui ne t'est rien, et qui ne te sera jamais rien ?

MARGUERITE.

J'en fais un convalescent qui habite mon cabinet, et que je veux sauver, voilà tout.

MADAME DE NEVERS.

Il est beau, il est jeune, il est blessé, tu le caches dans ton cabinet, tu veux le sauver... Ce huguenot-là sera bien ingrat s'il n'est pas trop reconnaissant.

MARGUERITE.

Il l'est déjà, j'en ai bien peur, plus que je ne le désirerais.

MADAME DE NEVERS.

Et il t'intéresse, ce pauvre jeune homme?

MARGUERITE.

Oh! par humanité seulement.

MADAME DE NEVERS.

Ah! l'humanité, ma pauvre reine, c'est toujours cette vertu-là qui nous perd, nous autres femmes.

MARGUERITE.

Oui, et tu comprends: comme, d'un moment à l'autre, le roi, M. d'Alençon, la reine mère, mon mari même, peuvent entrer dans mon appartement...

MADAME DE NEVERS.

Tu veux me prier de te garder ton petit huguenot tant qu'il sera malade, à la condition de te le rendre quand il se portera bien?

MARGUERITE.

Rieuse!... Non, je te jure que je ne prépare pas les choses

de si loin; seulement, si tu pouvais trouver un moyen de cacher le pauvre garçon, si tu pouvais lui conserver la vie que je lui ai sauvée, je t'avoue que je t'en serais bien reconnaissante. Tu es libre à l'hôtel de Guise; tu l'as dit toi-même, tu n'as ni frère ni mari qui te contraigne; et, de plus, si je m'en souviens bien, derrière cette chambre, tu possèdes un grand cabinet pareil au mien: eh bien, prête-moi ce cabinet. Quand mon huguenot sera guéri, ce qui est l'affaire de cinq ou six jours au plus maintenant, eh bien, tu ouvriras la cage, et l'oiseau s'envolera.

MADAME DE NEVERS.

Il n'y a qu'une difficulté, chère reine: c'est que la cage est occupée.

MARGUERITE.

Comment donc! tu as sauvé aussi quelqu'un, toi?

MADAME DE NEVERS.

Justement, et voilà ce que je répondais à ton frère quand je parlais si bas, que tu n'as point entendu.

MARGUERITE.

Ah! oui, vraiment...

MADAME DE NEVERS.

Écoute, Marguerite, c'est une histoire admirable, non moins belle, non moins admirable que la tienne... Après avoir quitté le Louvre, le soir de la Saint-Barthélemy, j'étais rentrée à l'hôtel de Guise, et je regardais brûler et piller une maison, quand tout à coup j'entends crier des femmes, et jurer des hommes... Je m'avance sur le balcon, et je vois d'abord une épée... dont le feu semble éclairer la scène à elle seule... J'admire cette lame furieuse, j'aime les belles choses, moi; je cherche naturellement le bras qui la fait mouvoir, puis le corps auquel appartient ce bras... Alors, au milieu des cris, au milieu des coups, je distingue l'homme, et je vois un héros; un Ajax Télamon! Je m'enthousiasme... Je l'encourage de la voix et du geste, je tressaille à chaque coup dont il est menacé, je respire à chaque botte qu'il porte... Ç'a été, vois-tu, ma reine, une émotion d'un quart d'heure, comme jamais je n'en avais éprouvé, comme j'avais cru qu'il n'en existait pas... Aussi, j'étais là, haletante, suspendue, muette... quand tout à coup mon héros a disparu.

MARGUERITE.

Comment cela?

MADAME DE NEVERS.

Sous une pierre que lui a jetée une vieille femme... Alors, comme le fils de Crésus, j'ai retrouvé la voix; j'ai crié à l'aide, au secours; mes gardes sont venus, l'ont pris, l'ont enlevé, et enfin l'ont transporté dans ce grand cabinet que tu me demandes pour ton protégé.

MARGUERITE.

Hélas! je comprends d'autant mieux cette histoire, que c'est la mienne, à peu près.

MADAME DE NEVERS.

Avec cette différence que, servant mon roi et ma religion, je n'ai pas besoin de renvoyer M. Annibal de Coconnas.

MARGUERITE.

Il s'appelle M. Annibal de Coconnas?

MADAME DE NEVERS.

Oui; c'est un terrible nom, n'est-ce pas?... Eh bien, il est digne de son nom!

MARGUERITE.

Alors, mon protégé est refusé à l'hôtel de Guise? J'en suis fâchée, car c'est le dernier endroit où l'on viendrait chercher un huguenot.

MADAME DE NEVERS.

Pas le moins du monde. Fais-le apporter ici; il couchera dans cette chambre... Chacun aura la sienne.

MARGUERITE.

Je t'avoue que j'avais tellement compté sur toi, ma bonne Henriette, que je l'avais fait apporter d'avance.

MADAME DE NEVERS.

Et où est-il?

MARGUERITE.

En bas, dans ma litière.

MADAME DE NEVERS.

Qu'il monte!... qu'il monte!... Maître Ambroise Paré les traitera tous les deux en même temps.

MARGUERITE.

Oh! non, pas maître Ambroise Paré, le chirurgien de mon frère! Y songes-tu? Non, j'ai trouvé un autre docteur, qui a miraculeusement sauvé M. de Bussy du dernier grand coup d'épée qu'il a reçu.

MADAME DE NEVERS.

Et tu as confiance en lui?

MARGUERITE.

Une très-grande; car j'ai eu l'exemple sous les yeux; en moins de trois jours, il a rappelé mon pauvre blessé de la mort à la vie.

MADAME DE NEVERS.

Tu l'appelles?

MARGUERITE.

Son nom ne t'apprendrait rien, chère amie...

MADAME DE NEVERS.

N'importe! je puis avoir besoin de lui à mon tour; et, ne fût-ce que pour M. Annibal de Coconnas...

MARGUERITE.

Il s'appelle maître Caboche; d'ailleurs, tu le verras si tu veux; il sait que son malade va être transporté ici... Ce soir même, il doit venir... Veille, je te prie, à ce qu'il soit introduit près de M. de la Môle.

MADAME DE NEVERS.

Ah! notre huguenot s'appelle de la Môle?

MARGUERITE.

Oui, c'est un Lérac de la Môle, d'une grande famille de Provence.

MADAME DE NEVERS.

Tu verras qu'en cherchant bien, nous trouverons quelque part que ses aïeux ont régné, ce qui sera un grand bonheur.

MARGUERITE.

Pourquoi cela?

MADAME DE NEVERS.

Parce qu'il n'y aura pas de mésaillance.

MARGUERITE.

Folle!

MADAME DE NEVERS.

Alors, tu acceptes, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Sans doute.

MADAME DE NEVERS.

Eh bien, fais monter ton blessé.

MARGUERITE.

Gillonne!... (Gillonne paraît.) Ma chère Gillonne, faites monter M. de la Môle.

MADAME DE NEVERS.

Tu permets que je m'informe de la santé de mon catholique?

MARGUERITE.

Comment donc! c'est d'une bonne hôtesse.

MADAME DE NEVERS.

Mica!

MICA, paraissant.

Madame?

MADAME DE NEVERS.

Comment va le comte?

MICA.

Mais de mieux en mieux, madame.

MADAME DE NEVERS.

Qu'a-t-il fait en mon absence?

MICA.

Il a mangé une aile de faisan.

MARGUERITE.

Ah! il paraît que l'appétit revient... C'est bon signe.

MADAME DE NEVERS.

Et ensuite?

MICA.

Il s'est étendu sur les coussins, et je crois qu'il dort.

MADAME DE NEVERS.

A merveille!

GILLONNE, rouvrant la porte.

Madame!

MARGUERITE.

Ah! bien; faites entrer.

MADAME DE NEVERS.

Attends, que je me retire.

MARGUERITE.

Et pourquoi cela?

MADAME DE NEVERS.

Oh! mon Dieu, au moment de te quitter, ce pauvre jeune homme... peut-être aura-t-il quelque chose à te dire... Mica, un jeune homme va habiter cette chambre, blessé comme M. le comte de Coconnas; je te recommande d'avoir pour lui exactement les mêmes soins que tu as pour M. le comte... Votre Majesté me retrouvera dans ma chambre... Viens, Mica.

(Elle sort.)

SCÈNE II

MARGUERITE, LA MOLE, GILLONNE.

MARGUERITE.

Folle Henriette ! mais comme elle lit cependant au fond du cœur avec sa folie !... Voyons, entrez, monsieur !

LA MÔLE, entrant. Il est très-pâle.

Me voici, madame !

MARGUERITE.

La route ne vous a-t-elle point trop fatigué ?

LA MÔLE.

Non, madame, et les bons soins que vous avez eus pour moi n'ont malheureusement que trop porté leurs fruits !

MARGUERITE.

Malheureusement !... Expliquez-vous, monsieur, je ne vous comprends pas.

LA MÔLE.

Oh ! sans doute, si je n'eusse miraculeusement repris mes forces, vous n'auriez pas eu, en me voyant si près de mourir, le courage de m'exiler de votre appartement.

MARGUERITE.

Mon appartement n'était pas un assez sûr refuge pour que je vous y gardasse ; et pour vous-même...

LA MÔLE, ardemment.

Oh ! qui vous dit, madame, que je n'eusse pas mieux aimé mourir là que vivre ailleurs ?

MARGUERITE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas si près de votre convalescence que vous le croyez, puisque voilà le délire qui vous prend.

LA MÔLE.

Qui me reprend, madame, voulez-vous dire ; car, depuis que je vous ai aperçue au Louvre, hélas ! je n'ai plus eu qu'une pensée : celle d'être reçu au nombre de vos serviteurs, afin de vous voir toujours et de vous appartenir à jamais.

MARGUERITE.

Monsieur, les serviteurs de votre âge sont trop dangereux, du moins aux yeux du monde, pour une reine du mien... Je vous chercherai quelque autre condition.

Digitized by Google

LA MÔLE.

Ainsi, madame, je puis espérer que je vous reverrai? Je n'ai point à craindre, en vous quittant, de vous quitter pour toujours?...

MARGUERITE.

Espérez, monsieur de la Môle; je me garderais bien de défendre l'espoir à un pauvre blessé... L'espoir est le meilleur médecin que je connaisse... (Après un instant de silence.) A propos, vous êtes ici chez madame de Nevers, mon amie; dans la chambre voisine, dans celle-ci, est un gentilhomme blessé pendant la nuit de la Saint-Barthélemy... Si, par hasard, ce jeune homme était d'une autre croyance que la vôtre, ce qui est possible... pour tout le temps que vous demeurerez ici, oubliez que vous êtes huguenot.

LA MÔLE.

Madame, je vous promets que le souvenir de vos bontés effacera tous les autres souvenirs.

MARGUERITE.

Bien, merci! mais il se fait tard, j'ai encore quelques mots à dire à Henriette! Au revoir, monsieur de la Môle.

LA MÔLE.

Madame... madame... (Il met un genou en terre.) Votre main...

MARGUERITE.

Il y a deux sortes de personnes auxquelles il ne faut rien refuser: les enfants et les malades... Tenez, monsieur!...

(Elle lui donne sa main à baiser et sort.)

SCÈNE III

LA MOLE, seul.

Pendant la dernière scène, et pendant ce monologue, la nuit vient peu à peu.

O ma belle reine! demandez-moi mon sang, ma vie, mon âme... demandez-moi tout, hors de ne plus vous aimer; car, si vous demandiez cela, je le sens bien, de tout dévoué que j'étais, je vous deviendrais rebelle... (Il dépose son épée sur un fauteuil et s'étend sur les coussins.) Mais non, elle avait songé à tout... Ainsi, d'avance, elle s'était occupée de moi!... ainsi, tandis que je n'osais lui dire que ma vie était attachée à sa vie, elle me préparait cette faveur de la voir tous les jours!... Oh!

merci, madame, merci... Mais j'entends du bruit, une porte s'ouvre... On s'approche...

SCÈNE IV

LA MOLE, COCONNAS.

COCONNAS, appuyé sur son épée au fourreau.

Ma foi, je suis bien aise d'avoir un voisin; cela me fera compagnie dans mes heures de solitude; avec cela que madame de Nevers dit que c'est un garçon charmant... Aïe! aïe! je crois que l'épaule me fait encore plus mal que la tête, si ce n'est pourtant ma poitrine, qui me fait plus de mal que l'épaule.

LA MÔLE.

Ce doit être ce gentilhomme blessé dont m'a parlé la reine.

COCONNAS.

Monsieur...

LA MÔLE.

C'est à moi qu'il s'adresse probablement.

COCONNAS.

Monsieur, êtes-vous dans cette chambre, s'il vous plaît?

LA MÔLE.

Me voici!

COCONNAS.

Ah! ah!... Vous a-t-on prévenu que vous m'aviez pour voisin?

LA MÔLE.

Monsieur, je sais que j'ai cet honneur.

COCONNAS.

Ah! tant mieux! enchanté de faire votre connaissance.

LA MÔLE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

COCONNAS.

Vous avez donc été blessé, vous, monsieur?

LA MÔLE.

Assez grièvement... Mais l'on m'a parlé d'un accident qui vous était arrivé à vous-même.

COCONNAS.

C'est-à-dire que j'ai failli être assommé... (Cherchant autour de

lui.) Où diable trouverai-je un fauteuil? Voilà la terre qui commence à trembler.

LA MÔLE.

Monsieur, je suis sur un excellent coussin, et, si vous voulez le partager avec moi...

COCONNAS.

Avec le plus grand plaisir... (Il s'assied et jette son épée derrière les coussins.) La... bien ! je ne suis pas encore très-ferme sur mes jambes, voyez-vous, et, quand je reste longtemps debout, la tête me tourne, il me semble que la terre tremble! Maudite vieille! comprenez-vous cela?... elle me jette un pot de fleurs du troisième étage, vingt livres pesant... juste sur la tête... Heureusement que j'ai le crâne solide... J'avais bien déjà reçu une égratignure à l'épaule et une piqûre à la poitrine, mais ce n'était rien en comparaison. Et vous, monsieur, où êtes-vous blessé?

LA MÔLE.

Moi, monsieur, j'ai reçu un coup d'épée dans la poitrine et un coup de dague à travers le bras.

COCONNAS.

Et, étant si mal accommodé, vous êtes déjà debout? En vérité, il y a miracle!

LA MÔLE.

Ma foi, oui, monsieur, et c'est un hommage à rendre à mon médecin; je crois que je suis tombé sur le divin Esculape lui-même, quoique le drôle ait plutôt l'air d'un bohémien que d'un dieu... Avec quelques gouttes d'un élixir fort agréable au goût, ma foi... avec quelques frictions autour de mes blessures... tout a été comme vous voyez, ou plutôt comme vous ne voyez pas... mais comme vous verrez quand on nous apportera de la lumière.

COCONNAS.

C'est un habile coquin, à ce qu'il me semble, que votre bohémien. Et comment s'appelle-t-il, s'il vous plaît?... Il est bon de connaître un pareil homme, dans les temps où nous vivons.

LA MÔLE.

Il s'appelle maître Caboche.

COCONNAS.

Et il demeure?...

LA MÔLE.

Du côté des Innocents, je crois... Mais il m'a dit que, si j'avais jamais besoin de lui, comme il est fort connu dans le quartier des Halles, je n'avais qu'à prononcer son nom, et qu'on me montrerait sa demeure.

COCONNAS.

Maître Caboche, du côté du pilori... Très-bien... Moi, j'ai été traité par un âne bâté!

LA MÔLE.

Que vous nommez?...

COCONNAS.

Maître Ambroise Paré.

LA MÔLE.

Mais c'est le médecin du roi.

COCONNAS.

Je plains le roi... Imaginez-vous, comme je vous le disais tout à l'heure, que je ne peux pas me remettre, qu'il me semble toujours être coiffé de ce diable de pot de fleurs, si bien qu'à chaque instant, je m'évanouis.

LA MÔLE.

Eh bien, moi, monsieur, tout au contraire, je vais à merveille, et je me sens déjà assez fort pour rendre la pareille à celui qui m'a assassiné.

COCONNAS.

Et ce sera justice... Ah! monsieur, quand vous le rencontrerez, quand vous le tiendrez sous votre main, éventrez-le-moi de la belle façon; c'est ce que je promets de faire à celui qui m'a envoyé certaine balle... (Il se touche l'épaule.) Mais comment la chose vous est-elle arrivée, à vous?

LA MÔLE.

Ma foi, monsieur, j'ai joué de malheur... J'ai été abominablement trahi par un homme qu'à sa mine, j'avais jugé bon compagnon.

COCONNAS.

Voyez-vous le scélérat!... Ah! que vous m'intéressez, monsieur!... car votre histoire, c'est la mienne... Et ce traître vous a blessé?

LA MÔLE.

Vous allez voir... J'arrive à Paris le jour de la Saint Barthélemy...

COCONNAS.

Bon ! juste comme moi.

LA MÔLE.

J'avais, pour la nuit même, affaire au Louvre.

COCONNAS.

Encore comme moi...

LA MÔLE.

Je tenais donc à être logé dans les environs.

COCONNAS.

Toujours comme moi... Ah! monsieur, quelle sympathie !

LA MÔLE.

Je m'arrête donc dans une rue voisine, devant une enseigne de la plus appétissante apparence, enseigne aussi trompeuse que le bon accueil de l'hôte.

COCONNAS.

Je vois cela... Il vous a écorché vif?

LA MÔLE.

Ma foi, peu s'en est fallu... Vous allez en juger. En même temps que moi était arrivé un gentilhomme.

COCONNAS.

En même temps que vous?

LA MÔLE.

Oui.

COCONNAS.

A cette auberge?

LA MÔLE.

Oui... Un grand drôle... taillé en compas... cheveux roux, moustaches rousses, qui me montre agréablement ses dents blanches, et avec lequel je soupe sur la foi des traités.

COCONNAS, *se reculant.*

Tiens !

LA MÔLE.

Qui, en me faisant force amitiés, m'invite à me retirer dans ma chambre... Il avait ses intentions, le misérable !...

COCONNAS.

Vous croyez?... Et quelles étaient ces intentions que vous lui supposez, à ce misérable?

LA MÔLE.

Pardieu ! c'est bien simple à deviner... C'était le complice de l'hôte...

COCONNAS.

Comment le nommiez-vous, monsieur votre hôte?

LA MÔLE.

On le nommait La Hurière... Je n'oublierai jamais son nom, je vous le promets... Ce gredin d'hôte fait feu sur moi... Heureusement, j'avais mes pistolets...

COCONNAS.

Alors, vous faites feu sur votre gredin d'hôte... et, au lieu de l'atteindre, comme un maladroit que vous êtes, vous touchez son compagnon, n'est-ce pas?

LA MÔLE, se levant.

Eh! eh! que veut dire ceci?

COCONNAS.

Ceci veut dire, mon petit parpaillot, que tu es le comte Lérac de la Môle, n'est-ce pas?

LA MÔLE.

Et que vous êtes, vous, le comte Annibal de Coconnas, que je crois.

COCONNAS.

Qui voulait te sauver la vie, et que tu veux éventrer... Attends! attends!

LA MÔLE.

Mon épée... mon épée... Ah! puisque je vous rencontre...

(Il court à son épée.)

COCONNAS.

Ah! puisque je te retrouve...

(Il court à la sienne.)

LA MÔLE, son épée à la main.

Vous n'avez pas ici votre bon porte-arquebuse La Hurière, ni votre porte-poignard Maurevel.

COCONNAS, son épée à la main.

Et toi, nous allons voir si tu as toujours ces bonnes jambes que tu avais, l'autre soir, en courant du côté du Louvre... Où êtes-vous, s'il vous plaît, monsieur le comte de la Môle?

LA MÔLE.

Par ici, monsieur le comte de Coconnas... Eh bien, je vous attends!...

COCONNAS.

Ah! ah!...

(Ils ferraillent.)

SCÈNE V

LES MÊMES, CABOCHE, MICA, portant un flambeau.

MICA.

Par ici, maître, par ici... Oh! mon Dieu! madame la duchesse! madame la duchesse!...

(Elle sort en appelant.)

COCONNAS.

Tiens, pare celle-là!

LA MÔLE.

A vous, monsieur le comte!

CABOCHE.

Bon! il paraît que j'arrive à temps.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE, MADAME DE NEVERS.

MARGUERITE.

Messieurs!...

MADAME DE NEVERS.

Messieurs!...

COCONNAS.

Bon!... la duchesse.

(Il abaisse son épée.)

LA MÔLE.

Madame Marguerite!...

(Il abaisse son épée.)

COCONNAS.

C'est bien... nous nous retrouverons.

MADAME DE NEVERS, à Coconnas.

Non pas, s'il vous plaît, monsieur le comte.

MARGUERITE, à la Môle.

Monsieur de la Môle, qu'est-ce que cette violence?...

LA MÔLE.

Ne le reconnaissez-vous point, madame?... C'est le même qui, à la tête d'une bande d'assassins, m'a poursuivi jusqu'au Louvre.

MARGUERITE, à Coconnas.

Monsieur le comte, ce n'est point la première fois que nous nous voyons.

COCONNAS.

C'est vrai, madame; j'ai déjà eu l'honneur...

MARGUERITE.

Monsieur le comte, peut-être me devez-vous quelques regrets pour la façon dont vous vous êtes présenté, il y a trois jours, chez une reine.

COCONNAS.

Le fait est, madame, que, si j'eusse su entrer chez vous...

MARGUERITE.

Oui... vous eussiez remis votre épée au fourreau, comme M. de la Môle l'a déjà fait, et comme vous allez le faire...

COCONNAS.

Madame...

MADAME DE NEVERS.

Obéissez, Annibal...

COCONNAS.

J'obéis...

MARGUERITE.

Maintenant, messieurs, écoutez bien ceci... Vous, monsieur de Coconnas, vous devez la vie à madame de Nevers.

COCONNAS.

C'est vrai.

MARGUERITE.

Vous, monsieur de la Môle...

LA MÔLE.

Oh ! sans Votre Majesté, je serais mort!...

MARGUERITE.

Vous n'avez donc pas le droit de nous refuser la première demande que nous vous adresserons...

COCONNAS.

Sans doute.

LA MÔLE.

Oh! madame, ordonnez ! vous savez bien que j'attends vos ordres à genoux.

MARGUERITE.

Votre main, monsieur de Coconnas.

COCONNAS.

Hum ! hum !

MARGUERITE.

Votre main, monsieur de la Môle.

LA MÔLE, touchant la main de Marguerite.

Oh! avec bonheur, madame.

MARGUERITE, à Coconnas.

Vous me refusez, monsieur le comte?

COCONNAS.

Non, non; mais... le pot de fleurs... je... Eh! mordi! je me trouve mal, voilà.

(Il fléchit et tombe sur un genou.)

MADAME DE NEVERS.

Oui, en effet. A l'aide! au secours! Faible encore comme il l'est, il n'a pu si longtemps demeurer debout.

LA MÔLE, vivement.

Maître Caboche, ne vous reste-t-il pas de cet excellent élixir que vous m'avez fait boire et qui m'a produit un si grand bien?

CABOCHE.

J'en ai toujours sur moi.

LA MÔLE.

Alors, donnez.

CABOCHE.

Voici.

LA MÔLE, à madame de Nevers.

De grâce, madame, permettez. (Il prend Coconnas dans ses bras, et lui approche le flacon de la bouche.) Monsieur le comte, monsieur de Coconnas, revenez à vous.

COCONNAS, soupirant.

Ah!

MADAME DE NEVERS.

Il rouvre les yeux.

MARGUERITE.

Bon la Môle!

COCONNAS.

Que m'a-t-on donné?... C'est comme si l'on me faisait boire la vie... (Reconnaissant la Môle.) Et c'est vous qui me rendez ce service... Encore! (Il boit deux ou trois gouttes.) Mordi! monsieur de la Môle, si j'en reviens, sur ma parole, vous serez mon ami.

LA MÔLE.

De grand cœur.

MARGUERITE, respirant.

Ah!

MADAME DE NEVERS, à Caboche.

Eh bien, maître, que pensez-vous de nos deux blessés?

CABOCHE.

Que, dans huit jours, ils se porteront mieux qu'ils ne s'étaient jamais portés.

MADAME DE NEVERS.

Tu vois donc, chère reine, que tout ira bien!...

SIXIÈME TABLEAU

Le cimetière des Innocents.— Au premier plan, à droite, une grande aubépine en fleur; à gauche, un porche d'édifice gothique; sous la voûte, plusieurs portes d'habitation.

SCÈNE PREMIÈRE

LA HURIÈRE, MAITRE CABOCHE, FRIQUET, PEUPLE, criant Noël.

CABOCHE, s'approchant et cassant une branche.

Oui, maître La Hurière, c'est la vérité du bon Dieu: une aubépine en fleur à la fin du mois d'août, il y a miracle!

LA HURIÈRE.

C'est pour cela, sans doute, que, ce matin même, le roi Charles IX et toute la cour viennent en procession au cimetière des Innocents... Aussi, j'ai quitté l'auberge de la *Belle Étoile* pour le voir une fois encore, ce bon roi Charles, qui vient de nous débarrasser à tout jamais des huguenots.

CABOCHE.

Et vous l'avez grandement aidé dans cette rude besogne, maître La Hurière... Je vous ai vu les armes à la main.

LA HURIÈRE.

Eh bien, m'en voulez-vous de cela?... Je vous ai épargné de la besogne, voilà tout.

FRIQUET.

Dites donc, maître Caboche, est-ce que c'est vrai, ce qu'on dit?

CABOCHE.

Et que dit-on, mon enfant?

FRIQUET.

On dit que vous avez des baumes pour guérir toutes les blessures, et que, par exemple, si vous aviez voulu, vous auriez recollé la tête de l'amiral Coligny, qui se porterait, à cette heure, comme vous et moi, au lieu d'être pendu par les pieds au gibet de Montfaucon.

CABOCHE.

Veux-tu en faire l'essai sur toi-même?

FRIQUET.

Non pas, maître Caboche... non pas.

CABOCHE, le prenant par l'oreille.

Rien que l'oreille.

FRIQUET.

Non... non... Je crois de confiance... Lâchez-moi, maître Caboche... lâchez-moi!

(Il remonte vers le fond, suivi d'un groupe de peuple; La Hurière rit et applaudit en les suivant des yeux.)

SCÈNE II

LES MÊMES, COCONNAS et LA MOLE, au fond.

COCONNAS.

Le quartier des Halles... le cimetière des Innocents... ça m'a tout l'air d'être la chose que nous voyons... Elle est fort attrayante.

LA MÔLE.

Ma foi! je crois que, de mon côté, j'en vois une qui n'est pas moins extraordinaire.

COCONNAS.

Laquelle?

LA MÔLE, montrant La Hurière.

Regarde!

COCONNAS.

D'abord, ce n'est pas une chose : c'est un homme.

LA MÔLE.

Oui, mais quel homme?

COCONNAS.

Maître La Hurière! (La Môle et Coconnas lui posent la main sur l'épaule, chacun d'un côté.) Bonjour, maître!

LA HURIÈRE, regardant à droite.

Ah! M. de Coconnas... (Regardant à gauche.) Ah! M. de La Môle...

COCONNAS.

Vous n'êtes donc pas mort?

LA HURIÈRE.

Vous êtes donc vivant?

COCONNAS.

Je vous ai vu tomber cependant; j'ai entendu le bruit de la balle qui vous cassait quelque chose, je ne sais quoi... Je vous ai laissé couché dans le ruisseau, rendant le sang par le nez et par la bouche.

LA HURIÈRE.

Tout cela est vrai comme l'Évangile, monsieur de Coconnas... Mais ce bruit que vous avez entendu, c'était celui de la balle frappant sur ma salade, et sur laquelle heureusement elle s'est aplatie... Mais le coup n'en a pas été moins rude... Voyez... (Il lève son bonnet.) Il ne m'en est pas resté un cheveu.

COCONNAS.

Ah! la bonne tête!...

LA HURIÈRE.

Ah! ah! vous riez... Vous n'avez donc pas de mauvaises intentions à mon égard?

LA MÔLE.

Non.

LA HURIÈRE.

Vous me pardonnez?

COCONNAS.

Oui; seulement, nous mettons à ce pardon une petite condition.

LA HURIÈRE.

Laquelle?

COCONNAS.

C'est que vous nous indiquerez la demeure d'un médecin nommé maître Caboche, et qui doit habiter aux environs d'ici.

Digitized by Google

LA HURIÈRE.

Aux environs? Vous pourriez bien dire ici même...

COCONNAS.

Comment?...

LA HURIÈRE.

Regardez, il est là, devant sa porte.

LA MÔLE.

Oui-da, c'est lui en personne.

LA HURIÈRE.

Ainsi donc...?

LA MÔLE.

Ainsi donc, comme, en sortant d'ici, nous allons faire une visite à maître René le nécromancien, et que ton auberge est sur la route, prépare ton omelette...

COCONNAS.

Et n'y épargne pas le lard, comme la dernière fois...

LA HURIÈRE.

Soyez tranquilles, messieurs... Par ma foi! je ne croyais pas en être quitte à si bon marché.

(Il se sauve.)

SCÈNE III

LES MÊMES, CABOCHE, s'avançant; GROUPES DE GENS DU PEUPLE, au fond.

COCONNAS.

En effet!

LA MÔLE.

Le reconnais-tu?

COCONNAS.

A merveille... (S'approchant de Caboche.) Mon cher ami, permettez-moi de vous dire que vous êtes le chirurgien le plus habile que je connaisse... (Il lui présente la main; Caboche se retire.) Eh bien? (Caboche salue.) Touchez là!

CABOCHE.

Merci de l'honneur que vous voulez bien me faire, monsieur; mais il est probable que, si vous me connaissiez, vous ne me le feriez pas...

COCONNAS.

Ma foi, pour mon compte, je déclare que, quand vous seriez

le diable, je me tiens pour votre obligé; car, sans vous, je serais mort à cette heure.

CABOCHE, ôtant son bonnet.

Je ne suis pas tout à fait le diable, monsieur; mais souvent on aimerait mieux voir le diable que de me voir.

COCONNAS.

Qui êtes-vous donc?

CABOCHE.

Monsieur, je suis maître Caboche, bourreau de la prévôté de Paris.

COCONNAS, retirant sa main.

Ah! ah!

CABOCHE.

Vous voyez bien!

COCONNAS.

Non pas, je toucherai votre main, ou le diable m'emporte!... Étendez-la.

CABOCHE.

En vérité?

COCONNAS.

Toute grande!

CABOCHE.

Voilà...

COCONNAS.

Plus grande encore...

(Il lui donne une poignée de main en lui laissant une poignée de pièces d'or.)

CABOCHE, secouant la tête.

J'eusse mieux aimé votre main toute seule, car je ne manque pas d'or... Mais, de mains qui touchent la mienne, tout au contraire, j'en chôme fort... N'importe, Dieu vous bénisse, mon gentilhomme!

LA MÔLE, s'approchant et lui donnant une bourse.

Tiens, mon ami.

CABOCHE.

Merci, monsieur.

COCONNAS.

Ainsi donc, mon ami, permettez que je vous regarde...

CABOCHE.

Oh! faites, monsieur.

COCONNAS.

Ainsi donc, c'est vous qui donnez la gêne, qui rouez, qui écartelez, qui brisez les os, qui coupez les têtes? Ah! ah! je suis bien aise d'avoir fait votre connaissance.

CABOCHE.

Monsieur, ce que vous dites là n'est pas parfaitement exact, car je ne fais pas tout moi-même... Ainsi que vous avez vos laquais, vous autres seigneurs, pour faire ce que vous ne voulez pas faire, j'ai, moi, mes aides qui font la grosse besogne et qui expédient les manants... Seulement, quand, par hasard, j'ai affaire à des gentilshommes comme vous et votre compagnon, par exemple... oh! alors, c'est autre chose, et je me fais un honneur de m'acquitter moi-même de tous les détails de l'exécution... depuis le premier jusqu'au dernier, c'est-à-dire, depuis la question jusqu'au décollement.

COCONNAS, regardant son compagnon.

Eh! eh! que dis-tu de cela, la Môle? (Se retournant et riant.) Eh bien, maître, je retiens votre promesse... et, si mon tour venait de monter à la potence d'Enguerrand de Marigny ou sur l'échafaud de M. de Nemours, il n'y aurait que vous qui me toucheriez.

CABOCHE.

Je vous le promets encore.

COCONNAS.

Et, cette fois... cette fois, voici ma main en gage que j'accepte votre promesse.

CABOCHE.

Votre main sans or, votre main toute seule?

COCONNAS.

Oui, et, je vous le répète, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

(Le duc d'Alençon entre, enveloppé dans un manteau, et suit des yeux la Môle et Coconnas. Un Homme l'accompagne.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DUC D'ALENÇON, UN HOMME à sa suite, JOLYETTE.

JOLYETTE, à Caboche.

On vous demande à la maison, mon père.

CABOCHE.

J'y vais.

COCONNAS.

Pardieu ! voilà une belle enfant !

CABOCHE.

C'est ma fille.

COCONNAS.

Comment l'appelle-t-on, Caboche ?

CABOCHE.

Jolyette.

COCONNAS.

Voulez-vous permettre que je vous embrasse, ma jolie fille ?

JOLYETTE.

Demandez à mon père, monsieur.

CABOCHE.

Embrassez, mon gentilhomme, embrassez... Cela lui portera peut-être bonheur.

LA MÔLE.

Tu vas embrasser la fille du bourreau ?...

COCONNAS.

J'embrasserais la fille du diable si elle était jolie... (Il l'embrasse.) J'ai bien donné la main au père.

LA MÔLE.

Tu as plus de courage que moi.

COCONNAS.

Merci, ma belle enfant. Au revoir, maître Caboche.

CABOCHE.

Ne dites pas : « Au revoir ; » dites : « Adieu. »

JOLYETTE.

Qu'est ce beau seigneur, mon père ?

CABOCHE.

Un brave gentilhomme, ma fille, et pour lequel il te faudra prier.

(Ils rentrent.)

SCÈNE V

COCONNAS, LA MOLE, LE DUC D'ALENÇON, L'HOMME, LE PEUPLE.

LA MÔLE.

Eh bien, te voilà avec un ami aux halles de Paris.

COCONNAS.

Ma foi, il y a un vieux proverbe piémontais qui dit : « Il fait bon avoir des amis partout. »

(Ils sortent.)

LE DUC D'ALENÇON, montrant la Môle à l'Homme qui l'accompagne.

Vous voyez : manteau et toquet cerise... pourpoint blanc et or... trousses cerise, blanc et or... Peut-on avoir un costume pareil à celui-là pour ce soir?

L'HOMME.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

C'est bien... A huit heures, ce soir, quelqu'un ira le prendre chez vous, et le portera chez M. de Mouy.

L'HOMME.

Dois-je accompagner monseigneur au Louvre?

LE DUC.

Non, je n'ai pas d'autres ordres à vous donner.

(Il sort d'un côté, l'Homme de l'autre.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, LE ROI, LA REINE CATHERINE, MARGUERITE, MADAME DE SAUVE, FRIQUET, LA HURIÈRE, puis HENRI, Pages, Gardes, Peuple.

FRIQUET.

Le roi !... le roi !...

LA HURIÈRE.

Vive le roi !... (A ceux qui l'entourent.) Voyez-vous, voyez-vous le premier... celui-là qui a un pourpoint blanc brodé d'or ?... c'est le roi Charles IX, le roi des catholiques.

LE PEUPLE.

Vive le roi Charles !

LA HURIÈRE.

Celle-là, c'est la reine Catherine, celle qui a tout fait; voyez. M. Maurevel me l'a dit : il doit le savoir, le tueur du roi.

LE PEUPLE.

Vive le roi Charles !... vive la reine Catherine ! vive la messe !

LA HURIÈRE.

Voici la reine Marguerite !

LE ROI.

Eh bien, où donc est cet aubépin en fleur dont on parle tant ?

CATHERINE.

Le voilà, mon fils; venez de ce côté.

LE ROI.

Ah ! oui-da !

CATHERINE.

Mettez-vous à genoux, mon fils; et, si vous ne croyez pas à un miracle, ayez l'air d'y croire.

LE ROI.

J'y crois, par la mordieu! et la preuve, c'est qu'à cette même place, j'élèverai une chapelle à saint Barthélemy, pour faire pendant à celle que notre prédécesseur Louis a fait élever aux saint Innocents.

MADAME DE SAUVE, à Marguerite.

Madame, est-ce qu'il ne viendra point?

MARGUERITE.

Je l'ai fait prévenir,.. Maintenant, peut-être a-t-il méprisé mes avis; vous eussiez mieux fait de le lui faire parvenir vous-même.

MADAME DE SAUVE.

Oh ! moi, c'était impossible; je suis gardée à vue...

MARGUERITE.

Alors, éloignez-vous de moi...

MADAME DE SAUVE.

Oh ! oui... vous avez raison, madame... Mais vous permettez que, si de nouveaux dangers...

MARGUERITE.

Vous savez que je suis l'alliée du roi de Navarre.

CATHERINE, à genoux près du Roi.

Mon fils, que vous avais-je dit ?

LE ROI.

Vous m'aviez dit quelque chose, ma mère ?

CATHERINE.

Je vous avais dit qu'il ne viendrait pas.

LE ROI.

Qui cela ?

CATHERINE.

Henri.

LE ROI.

Ah ! tiens, c'est vrai... Où est-il donc, Henriot ?

CATHERINE.

Au prêche, sans doute.

LE ROI.

Margot !

MARGUERITE.

Mon roi m'appelle ?

LE ROI.

Oui.

MARGUERITE, à part, regardant autour d'elle.

Il ne vient pas.

LE ROI.

Pourquoi donc Henriot n'est-il pas ici?

MARGUERITE.

Sire, je l'ai quitté prêt à venir. Quelque événement l'aura retardé.

LE ROI.

Il a tort, il a tort ; les rues de Paris ne sont point encore assez refroidies pour qu'un demi-catholique s'y hasarde seul ; il eût été plus en sûreté dans notre compagnie que dans celle où il se trouve sans doute en ce moment.

MADAME DE SAUVE, à part.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

CATHERINE.

Eh bien, mon fils, direz-vous encore que Henri...?

MARGUERITE.

Sire, écoutez... Il me semble entendre...

LE ROI.

Quoi ?

PLUSIEURS VOIX.

A la messe, Henriot ! à la messe !

CATHERINE.

Le voilà !

LA HURIÈRE.

Il y est venu, le parpaillot !

LES MÊMES VOIX.

A la messe !... à la messe !

HENRI, entrant à cheval.

Messieurs, j'y ai été hier... j'en viens aujourd'hui... j'y retourne demain. Ventre-saint-gris ! il me semble que c'est bien assez comme cela.

(Il met pied à terre.)

LE ROI.

D'où venez-vous, Henri ?... et pourquoi si tard ?

HENRI.

Vous l'avez entendu, sire : de la messe... En passant devant Saint-Germain-l'Auxerrois, je suis entré, et j'ai entendu un fort beau sermon... Je croyais y trouver Votre Majesté.

LE ROI.

Vous allez voir, ma bonne mère, que c'est nous qui sommes en faute, et que Henriot va être meilleur catholique que nous.

HENRI.

Sire, cela ne m'étonnerait point, car je viens d'entendre dire en chaire que le Seigneur préfère le pécheur qui se repent au sage qui n'a jamais péché.

LE ROI.

Et tu te repens ?

HENRI.

Sire, il ne manque, j'en suis bien certain, à ma ceinture qu'un chapelet pareil à celui que notre bonne mère porte à la sienne, pour que chacun voie en moi un des plus fervents catholiques du royaume.

LE ROI.

Ma mère, donnez donc votre chapelet à Henriot... Je serais curieux de voir le roi des huguenots dire son rosaire.

CATHERINE, cherchant.

En effet... Voyons s'il poussera jusque-là la dissimulation. (Elle cherche son rosaire absent.) Mon fils, je l'ai perdu ou on me l'a volé.

HENRI, bas.

Bon voleur !... (Haut.) Madame, je me contenterai de réciter mes prières *in petto*, comme disent les Italiens. Et, comme les Italiens sont les premiers catholiques du monde, Dieu ne peut manquer de me savoir gré en voyant que je tâche de leur ressembler.

LE PEUPLE.

Vive le roi !... vive la messe !... Largesse ! largesse !

Digitized by Google

LE ROI.

Attends, bon peuple, attends! (Il cherche son escarcelle.) Ah! ah! ma mère, il paraît que mon escarcelle est allée rejoindre votre chapelet... Corbœuf! voilà un hardi conseiller, qui vole l'escarcelle du roi pour lui montrer de quelle façon sa police est faite.

HENRI.

Sire, je vous offrirais bien la mienne; mais quelque bon catholique, pensant que ce sont les nouveaux saints qui font les meilleurs miracles, se l'est appropriée à titre de relique.

LE ROI, riant.

Gascon!

HENRI.

Non, ventre-saint-gris! c'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Majesté, on m'a pris pour un vrai roi... on m'a volé!

LE PEUPLE.

Vive le roi!... Noël!... Noël!

(Le cortége se remet en marche.)

ACTE TROISIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

La chambre de la reine de Navarre.

—

SCÈNE PREMIÈRE

GILLONNE, puis DE MOUY.

GILLONNE, regardant au fond du corridor.

Un manteau cerise, un pourpoint blanc et or... un toquet surmonté d'une plume blanche... Ma foi, c'est bien cela... Par ici, monsieur de la Môle, par ici!

DE MOUY, son mouchoir sur le visage.

Par ici, dites-vous?

GILLONNE.

Oui, oui... Vous êtes attendu...

DE MOUY.

Par qui ?

GILLONNE.

Eh ! vous le savez bien... par une femme...

(On entend la voix de Coconnas.)

COCONNAS.

Eh ! la Môle ! la Môle ! où diable es-tu donc ?

DE MOUY, à Gillonne.

Vous le voyez, on me poursuit...

GILLONNE.

Entrez vite, alors...

DE MOUY.

Où ?

GILLONNE.

Dans ce cabinet !

DE MOUY.

Ma foi, à la grâce de Dieu !

(Il entre.)

GILLONNE, refermant la porte.

Il était temps !

SCÈNE II

COCONNAS, GILLONNE.

COCONNAS.

La Môle !... Mordi ! qu'as-tu donc ? Tu cours comme si tous les diables d'enfer étaient à tes trousses...

GILLONNE.

Ah ! c'est vous, monsieur de Coconnas ?

COCONNAS.

Ma foi, oui, et bien essoufflé ! Avez-vous vu la Môle ?

GILLONNE, un doigt sur sa bouche.

Chut !

COCONNAS.

Quoi ?

GILLONNE.

Il est là !

COCONNAS.

Nous sommes donc chez la reine de Navarre?

GILLONNE.

Oui.

COCONNAS.

Et moi qui ne comprenais pas! ô bélître!... C'est bien... c'est bien... Votre serviteur très-humble... Je m'en vais...

SCÈNE III

COCONNAS, LA MOLE, sur la porte; GILLONNE.

LA MÔLE.

Coconnas!

COCONNAS, stupéfait.

La Môle! Par où donc es-tu sorti?

LA MÔLE.

Par où je suis sorti!... Que veux-tu dire?

COCONNAS.

Je comprends : il y a deux portes, et tu as fait le tour.

LA MÔLE.

Il y a deux portes... où cela?

COCONNAS.

A ce cabinet.

LA MÔLE.

Que me contes-tu là?

COCONNAS.

Aurais-tu, par hasard, la prétention de me faire accroire que tu n'es pas entré ici?

LA MÔLE.

Quand cela?

COCONNAS.

Il y a cinq minutes.

LA MÔLE.

Tu es fou:..

COCONNAS.

Je suis fou!... Soyez notre juge, madame.

LA MÔLE.

Parle!

Digitized by Google

COCONNAS.

La Môle, tout à l'heure, n'est-il pas entré dans ce cabinet?

GILLONNE.

Je l'ai cru, du moins.

COCONNAS.

Dame, vous me l'avez dit.

GILLONNE.

Et je vous le répète; car, moi-même, j'ai cru... Mais peut-être me suis-je trompée, peut-être était-ce un gentilhomme vêtu de la même façon. J'avais reçu l'ordre de faire entrer un seigneur vêtu d'un manteau cerise et d'un pourpoint blanc...

LA MÔLE.

Eh bien?

GILLONNE.

Connaissez-vous quelqu'un qui ait intérêt à se glisser ici sous vos habits, monsieur de la Môle?

LA MÔLE.

Personne... à moins que... Ah! mon Dieu!

COCONNAS.

Quoi?

LA MÔLE.

A moins qu'on ne se serve de moi pour... Serait-ce une trahison?

COCONNAS.

Ce sera tout ce que tu voudras; mais je te réponds que je t'ai vu entrer ici, ou, si ce n'est toi, quelqu'un qui te ressemble diablement.

LA MÔLE.

Sur l'honneur, Coconnas?

COCONNAS.

Sur l'honneur!

LA MÔLE.

Alors, je saurai...

(Il fait un pas vers le cabinet.)

GILLONNE, s'opposant à son passage.

Monsieur de la Môle!

LA MÔLE.

Laissez-moi passer, madame, laissez-moi passer.

COCONNAS.

Eh! mordi! tu oublies que tu es chez une reine!

LA MÔLE.

Oh! peu m'importe où je suis : un homme a pris mon nom, un homme a pris mon habit; il faut que je sache quel est cet homme!

SCÈNE IV

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah! c'est vous, monsieur de la Môle! Mais qu'avez-vous donc, et pourquoi êtes-vous ainsi pâle et tremblant?

GILLONNE.

Madame, M. de la Môle allait pénétrer malgré moi dans la chambre de Votre Majesté.

LA MÔLE.

Madame, c'est que je voulais prévenir Votre Majesté qu'un étranger, un inconnu, un voleur peut-être, s'est introduit chez elle avec mon manteau et mon chapeau.

MARGUERITE.

Vous êtes fou, monsieur; car je vois votre manteau sur vos épaules, et je crois, Dieu me pardonne! que je vois aussi votre chapeau sur votre tête.

LA MÔLE, mettant le chapeau à la main.

Oh! pardon, madame, pardon! ce n'est cependant pas, Dieu m'en est témoin, le respect qui me manque.

MARGUERITE.

Non, c'est la foi.

LA MÔLE.

Que voulez-vous! quand un homme est chez Votre Majesté, quand il s'y introduit en prenant mon costume et peut-être mon nom, qui sait?...

MARGUERITE.

Mais cet homme n'est pas venu pour parler à Ma Majesté.

LA MÔLE.

Et pour qui donc est-il venu?

MARGUERITE.

Pour le roi de Navarre, mon mari, que je vous charge, vous, monsieur de la Môle, d'aller chercher chez lui, et d'amener ici... Êtes-vous rassuré?

LA MÔLE.

Ah! madame!

COCONNAS, les regardant.

Le diable m'emporte si je me contenterais d'une pareille explication, moi.

LA MÔLE, à Coconnas.

Viens, viens!... Je suis déjà bien assez coupable, Coconnas.

COCONNAS, saluant.

Madame...

MARGUERITE, arrêtant la Môle.

Lorsque le roi de Navarre sera parti, revenez près de moi, la Môle... J'ai à vous parler.

LA MÔLE.

Oh! je reviendrai.

(Les deux gentilshommes sortent.)

MARGUERITE, à Gillonne.

Maintenant, faites entrer M. de Mouy.

GILLONNE.

M. de Mouy?...

MARGUERITE.

Oui, il est là dans ma chambre... C'est lui qui avait le costume de M. de la Môle.

GILLONNE.

M. de Mouy dans la chambre de Votre Majesté... (Elle ouvre la porte. A part, en regardant de Mouy qui entre.) Avec le costume de M. de la Môle... Je n'y comprends plus rien. Venez, monsieur.

MARGUERITE.

Toi, veille au dehors. Ne laisse entrer que le roi de Navarre.

SCÈNE V

MARGUERITE, DE MOUY.

MARGUERITE.

Ainsi, monsieur de Mouy, vous refusez de m'apprendre pour quel motif vous êtes venu ce soir au Louvre?

DE MOUY.

Daignez m'excuser, madame, et n'exigez de moi aucune réponse.

MARGUERITE.

Écoutez, monsieur de Mouy, je vous ai tenu jusqu'ici pour un des plus fermes chefs du parti huguenot, pour un des plus fidèles partisans du roi mon mari : me suis-je donc trompée ?

DE MOUY.

Non, madame; car, il y a huit jours encore, j'étais tout ce que vous dites.

MARGUERITE.

Et pour quelle cause avez-vous changé depuis huit jours?

DE MOUY.

Madame, je dois me taire; et il faut que ce devoir soit bien réel pour que je n'aie pas encore répondu à Votre Majesté.

GILLONNE, accourant.

Sa Majesté le roi de Navarre, madame.

DE MOUY.

Ah ! le roi de Navarre !... Que je m'éloigne...

MARGUERITE.

C'est impossible en ce moment.

DE MOUY.

Oserai-je faire observer à Votre Majesté que, si le roi de Navarre me voit à cette heure et sous ce costume au Louvre, je suis perdu !

MARGUERITE, lui montrant le rideau de la fenêtre.

Monsieur, derrière ce rideau ! et vous y êtes aussi bien caché, et surtout aussi bien garanti que dans votre maison même, car vous y êtes sur la foi de ma parole.

(De Mouy se cache.)

SCÈNE VI

MARGUERITE, DE MOUY, caché; puis HENRI.

MARGUERITE.

Le roi de Navarre renoncer au trône! Je l'avais jugé plus ambitieux que cela. Me serais-je trompée? Voyons.

HENRI.

Me voici, madame. J'accours à votre appel.

MARGUERITE.

Cet appel ne vous a-t-il point étonné, monsieur?

HENRI.

J'avoue que je ne m'attendais pas à une si grande faveur.

MARGUERITE.

Une si grande faveur? Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'une femme fasse prier son mari de passer chez elle?

HENRI.

Entre femme et mari, non, je ne trouve rien d'étonnant à cela.

MARGUERITE.

Et entre alliés?

HENRI.

C'est vrai, entre alliés, cela se peut encore... Vous avez raison, madame... et c'est moi, ingrat que je suis, c'est moi qui ai eu tort de m'étonner...

MARGUERITE.

Bien, sire; et, maintenant que vous voilà revenu de cet étonnement, asseyons-nous et causons...

HENRI.

Causons... oui... Mais d'abord... (regardant le cabinet) nous sommes seuls?

MARGUERITE.

Absolument seuls.

HENRI, à part.

Alors, il y a quelqu'un de caché.

MARGUERITE.

Sire, vous souvient-il du jour de notre mariage?

HENRI, galamment.

Si je m'en souviens, madame! Oh! certes... oui... Ce jour-là, je vous ai dû la vie; vous voyez que je serais bien ingrat si je ne m'en souvenais point...

MARGUERITE.

Il n'y avait dans cette action rien d'étonnant, sire: c'était le résultat du pacte que nous venions de faire ensemble. Ce pacte, vous ne l'avez pas oublié non plus?...

HENRI.

Non, madame.

MARGUERITE.

Eh bien, c'est au nom de ce pacte, fait loyalement entre deux cœurs loyaux, que je viens vous demander une réponse franche et loyale.

Google

HENRI.

Je suis tout prêt, madame; interrogez. (Marguerite jette un coup d'œil vers la fenêtre). Il est derrière ce rideau!

MARGUERITE.

Est-il vrai, monsieur, que Votre Majesté consente à abjurer... comme c'est aujourd'hui le bruit public?

HENRI.

Que voulez-vous, madame! quand on a vingt-cinq ans, et qu'on est à peu près roi, il y a des choses qui valent bien une messe.

MARGUERITE.

Et la vie est une de ces choses, n'est-ce pas?

HENRI.

Eh! eh! je ne dis pas non!...

MARGUERITE.

Et êtes-vous sûr au moins d'arriver à ce résultat, sire, de sauver votre vie?

HENRI.

Mais à peu près, madame... Cependant, vous savez qu'en ce monde, on n'est sûr de rien.

MARGUERITE.

Il est vrai que Votre Majesté annonce tant de modération et professe tant de désintéressement, qu'après avoir renoncé à sa couronne, qu'après avoir renoncé à sa religion, elle renoncera probablement, on en a l'espoir du moins, à son alliance avec une fille de France.

HENRI, après un moment de silence et un regard rapide jeté sur Marguerite.

Daignez vous souvenir, madame, qu'en ce moment je n'ai point mon libre arbitre... Je ferai donc ce que m'ordonnera le roi de France... Quant à moi, si l'on me consultait le moins du monde dans cette question où il ne va pas moins que de mon honneur, de mon trône et de ma vie... plutôt que d'asseoir mon avenir sur ces droits que me donne un mariage... forcé... j'aimerais mieux m'ensevelir chasseur dans quelque château, pénitent dans quelque cloître.

MARGUERITE.

Votre Majesté n'a pas grande confiance, ce me semble, dans l'étoile qui rayonne au-dessus du front de chaque roi.

HENRI.

C'est que j'ai beau chercher la mienne, madame, je ne

puis la voir... cachée qu'elle est sans doute par l'orage qui gronde sur moi à cette heure.

MARGUERITE.

Et si le souffle d'une femme écartait l'orage et faisait cette étoile plus brillante?

HENRI.

C'est bien difficile.

MARGUERITE.

Niez-vous l'existence de cette femme?

HENRI.

Non, je nie son pouvoir.

MARGUERITE.

Vous voulez dire sa volonté?

HENRI.

J'ai dit son pouvoir, et je répète le mot; la femme n'est réellement puissante que lorsque l'amour et l'intérêt sont réunis chez elle à un degré égal... Si l'un de ces deux sentiments la préoccupe seul, elle est vulnérable... Or, cette femme qui pourrait écarter l'orage de mon front, elle sait bien que je ne puis compter sur son amour... (Marguerite se tait.) Écoutez. Au dernier tintement de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, vous avez dû songer à reconquérir votre liberté, que l'on avait mise en gage pour détruire ceux de mon parti... Moi, j'ai dû songer à sauver ma vie, c'était le plus pressé... Nous y perdrons la Navarre, je le sais bien; mais c'est peu de chose que la Navarre en comparaison de la vie que nous y gagnons.

MARGUERITE.

Ah! c'en est trop!

HENRI.

Quoi donc?

MARGUERITE.

Ah! sire, c'est mal, ce que vous faites là.

HENRI.

Que voulez-vous dire?

MARGUERITE.

Je veux dire que reconnaître ma franchise par tous ces détours, ce n'est point tenir la parole que vous m'avez donnée.

HENRI.

Madame, je vous jure...

MARGUERITE.

Ne jurez pas... ou bien, si vous jurez... faites serment alors

que vous ne portez pas un masque, et que tout ce que vous venez de dire est la vérité, et non pas un artifice ou un mensonge.

HENRI, bas, à Marguerite.

Eh! ventre-saint-gris! madame, jurez-moi alors qu'il n'y a personne derrière ce rideau.

MARGUERITE, bas.

Ah! ah! bien joué!... Oui, sire, il y a quelqu'un qui partage entièrement mon opinion, et qui, comme moi, j'en suis sûre, n'attend qu'une occasion pour jouer sa vie sur votre fortune.

HENRI.

Et ce quelqu'un, je le connais?

MARGUERITE.

Jugez-en vous-même.

(Elle fait sortir de Mouy.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, DE MOUY.

HENRI.

De Mouy!... (Bas et vivement.) Madame, croyez-vous qu'il soit possible, par un moyen quelconque, que l'on nous écoute et que l'on nous entende?

MARGUERITE.

Monsieur, cette chambre est matelassée, et un double lambris nous répond de son assourdissement.

HENRI.

Je m'en rapporte à vous... Mais, croyez-moi, parlons bas... De Mouy, mon brave de Mouy!... oh! que je suis aise de te voir!

DE MOUY.

Sire, ce n'est pas ce que vous m'avez dit à notre dernière rencontre; ma présence alors, permettez-moi de vous le dire, paraissait vous être moins agréable qu'aujourd'hui.

HENRI, haussant les épaules.

Enfant! tu n'as pas compris...

DE MOUY.

Sire, j'ai l'esprit peu subtil... et j'en demande humblement pardon à Votre Majesté; mais, dans ce qu'on me dit, je ne

sais comprendre que ce que l'on me dit, et non ce que l'on voudrait me dire.

HENRI, à Marguerite.

Madame, qui vous a déterminée à me faire trouver face à face avec M. de Mouy?

MARGUERITE.

Monsieur, j'ai deviné que M. de Mouy et vous deviez vous entendre...

HENRI.

Ah! vous avez deviné cela?

MARGUERITE.

Oui.

HENRI.

Entendez-vous, de Mouy? On devine.

MARGUERITE.

Et cependant, quand, poursuivi par ce jeune homme qui vous prenait pour son ami, vous êtes entré dans cette chambre, j'ai hésité... car, il y a huit jours, dans le corridor du Louvre, sur le seuil même de l'appartement du roi de Navarre, vous avez donné la main à M. d'Alençon.

HENRI.

Vous voyez bien, de Mouy, qu'on voit tout! Maintenant, M. d'Alençon s'est donc emparé de vous?... Répondez franchement, mon ami.

DE MOUY.

C'est votre faute, sire: pourquoi avez-vous si obstinément refusé le trône de Navarre, que je venais vous offrir?

MARGUERITE.

Vous avez refusé le trône de Navarre!... Ce refus, dont on m'a déjà parlé, était donc réel?

HENRI.

Oh! en vérité, madame, et toi, mon brave de Mouy, vous me faites rire tous deux avec vos exclamations... Quoi! un homme qui s'appelle de Mouy, c'est-à-dire sur lequel tout le monde a les yeux ouverts, les oreilles ouvertes... cet homme entre chez moi, déguisé en ouvrier de la sellerie... chez moi qu'on surveille tout le jour, et qu'on enferme tous les soirs comme un prisonnier... Il me parle de trône, de renversement, de révolte, à moi, Henri, prince toléré, pourvu que je porte le front humble; huguenot épargné à la condition que je jouerai le catholique... et l'on veut que j'accepte ces pro-

positions, quand elles me sont faites dans une chambre que je ne connais pas, dans une chambre non matelassée, dans une chambre attenante à celle de M. d'Alençon? Ventre-saint-gris! vous êtes des enfants... ou des fous!

DE MOUY.

Mais, sire, Votre Majesté ne pouvait-elle me laisser quelque espérance, sinon par ses paroles, du moins par un geste, par un signe?

HENRI.

Le duc d'Alençon ne vous attendait-il pas à la porte de chez moi?

DE MOUY.

Oui, sire.

HENRI.

Que vous a-t-il dit?

DE MOUY.

Que, puisque vous refusiez la royauté de Navarre, il l'acceptait, lui...

HENRI.

Puisqu'il savait que je la refusais, il avait donc entendu que vous me l'aviez offerte?

DE MOUY.

Sans doute, il écoutait.

HENRI.

Et il a entendu, vous l'avouez vous-même, pauvre conspirateur que vous êtes! Si j'avais dit un mot, vous étiez perdu; car, si je ne savais pas, je me doutais du moins qu'il était là... et sinon lui, quelque autre: Charles IX, la reine mère... Oh! vous ne connaissez pas les murs du Louvre, de Mouy; c'est pour eux qu'a été fait le proverbe: « Les murs ont des oreilles; » et, connaissant ces murs-là, j'eusse parlé?... Allons, allons, de Mouy, vous faites peu d'honneur au bon sens du roi de Navarre, et je m'étonne que, ne le mettant pas plus haut dans votre esprit, vous soyez venu lui offrir une couronne.

DE MOUY.

Mais, je vous le répète, sire, ne pouviez-vous, tout en refusant cette couronne, me faire un signe? Je n'aurais pas cru tout désespéré... tout perdu.

HENRI.

Eh! ventre-saint-gris! s'il écoutait, ne pouvait-il pas aussi

bien voir, et n'est-on pas perdu par un signe, comme par une parole?... (Regardant autour de lui.) Tiens, de Mouy, à cette heure, entre elle et vous, si près de vous deux, et parlant si bas, que mes paroles ne franchissent pas le cercle de nos trois chaises, je crains encore d'être entendu quand je te dis: De Mouy, répète-moi ce soir les propositions que tu étais venu me faire ce matin.

DE MOUY.

Mais, sire, maintenant, je suis engagé avec le duc d'Alençon.

MARGUERITE, frappant ses mains l'une contre l'autre.

Alors, il est trop tard.

HENRI.

Mais, au contraire, convenez donc que c'est justement en ceci que la protection de Dieu est visible... Reste engagé, de Mouy; car ce duc François, c'est notre salut à tous... Crois-tu donc que le roi de Navarre garantirait nos têtes?... Tu te trompes, malheureux... Je vous ferais tuer tous jusqu'au dernier, moi... Mais un fils de France, c'est autre chose... Aie des preuves, de Mouy; demande des garanties; mais, niais que tu es, tu te seras engagé de cœur, et une parole t'aura suffi; je vois bien cela.

DE MOUY.

Oh! sire, c'est le désespoir de votre abandon qui m'a jeté dans les bras du duc; c'est aussi la crainte d'être trahi, car il tenait notre secret.

HENRI.

Bon! tiens donc le sien à ton tour alors, cela dépend de toi... Que désire-t-il? Être roi de Navarre? Promets-lui la couronne... Que veut-il? Quitter la cour? Fournis-lui les moyens de fuir... Travaille pour lui, de Mouy, comme si tu travaillais pour moi... Dirige le bouclier pour qu'il pare tous les coups qu'on nous portera. Quand il faudra fuir, nous fuirons à deux. Quand il faudra combattre et régner, je combattrai et régnerai seul.

MARGUERITE.

Défiez-vous du duc, Henri; c'est un esprit sombre et pénétrant, sans haine comme sans amitié, toujours prêt à traiter ses amis en ennemis, et ses ennemis en amis.

HENRI.

Et il vous attend ce soir, avez-vous dit, de Mouy?

DE MOUY.

Eh bien, sire, préparez-vous donc à fuir, préparez-vous à combattre, car le moment est venu.

HENRI.

Comment cela ?

DE MOUY.

Voilà précisément ce que j'allais apprendre ce soir au duc d'Alençon.

MARGUERITE.

Parlez, de Mouy, parlez.

DE MOUY.

Vous savez que, demain, il y a chasse au vol le long de la Seine, depuis Saint-Germain jusqu'à Maisons, c'est-à-dire dans toute la longueur de la forêt... C'est de cette circonstance que nous avions résolu de profiter pour favoriser la fuite de Son Altesse royale.

HENRI.

Et Son Altesse royale s'est décidée à fuir avec vous ?...

DE MOUY.

Oui ; car les principaux d'entre nous, qui seront réunis demain dans la forêt au nom de M. d'Alençon, m'ont prévenu qu'ils ne croiront plus désormais qu'à celui qui viendra publiquement agir et combattre avec eux.

HENRI.

Eh bien, de Mouy, celui-là, ce sera moi.

MARGUERITE.

Vous ? Ah ! enfin !...

DE MOUY.

Alors, sire, soyez prêt pour demain.

HENRI, à Marguerite.

Fuirai-je seul, madame ?

MARGUERITE.

Ne suis-je pas votre alliée, sire ? ne dois-je pas partager votre bonne et votre mauvaise fortune ?

DE MOUY.

Alors, il devient inutile que j'aille chez le duc d'Alençon ?

HENRI.

Allez-y au contraire, de Mouy : ce serait éveiller ses soupçons que de n'y point aller. Que rien ne soit changé à vos projets jusqu'à demain ; et même que le nom seul du duc d'Alençon continue, jusqu'à demain, à être accrédité parmi vous

comme celui du futur chef de votre parti! (Lui tendant la main.) Merci! Vous entendez, de Mouy, vous avez toute la nuit pour faire vos préparatifs.

DE MOUY.

Alors, sire, vous ne renoncez pas à la royauté de Navarre?

HENRI.

Je ne renonce à aucune royauté, de Mouy; seulement, je me réserve de choisir la meilleure.

DE MOUY.

Soit; mais écoutez, sire: M. d'Alençon, pour que j'arrivasse sans inconvénient jusqu'à lui, m'avait envoyé, ce soir, le costume d'un gentilhomme nommé M. de la Môle; et c'est cet excès de précaution qui, après avoir failli nous perdre tous, nous a tous sauvés; car, poursuivi par un des amis de ce gentilhomme qui me prenait pour lui, j'ai été obligé de me réfugier ce soir dans cet appartement. Eh bien, il faudrait, s'il est possible, que ce jeune homme, qui, d'ailleurs, est huguenot, fût des nôtres.

(Au nom de la Môle, Marguerite a quitté sa place en rougissant et s'est allée asseoir à quelques pas, devant sa toilette.)

HENRI.

Madame, ce M. de la Môle dont parle de Mouy, n'est-ce pas le même, dites-moi, à qui vous avez sauvé la vie pendant la nuit de la Saint-Barthélemy?

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

HENRI.

Vous entendez ce que dit de Mouy, madame: il faudrait nous gagner ce jeune homme.

MARGUERITE.

Puisque tel est votre désir, monsieur, je ferai de mon mieux pour le seconder.

HENRI.

Alors, hâtez-vous, de Mouy. (De Mouy va pour sortir.) Non, pas par là. Par cette issue. Je vous conduirai. Trois coups frappés en passant à ma porte m'indiqueront que rien n'est changé; mais, au nom du ciel, ne cherchez pas à me voir. (De Mouy sort.) Quant à vous, madame, je vous recommande M. de la Môle. N'épargnez ni l'or ni les promesses pour le séduire... Je mets tous mes trésors à sa disposition...

MARGUERITE, le regardant, et à part.

De l'or, des promesses!... Pauvre la Mòle! il me donnera sa vie pour moins que cela... (Appelant.) Gillonne!

GILLONNE.

Madame?

MARGUERITE.

Dis à M. de la Môle qu'il peut entrer.

SCÈNE VIII

MARGUERITE, LA MOLE.

MARGUERITE.

Maintenant que nous sommes seuls, causons sérieusement, mon grand ami.

LA MÔLE.

Sérieusement, madame?

MARGUERITE.

Ou intimement... Voyons, cela vous va-t-il mieux? Il peut y avoir des choses sérieuses dans l'intimité, et surtout dans l'intimité d'une reine.

LA MÔLE.

Causons, alors... de ces choses sérieuses, mais à la condition que Votre Majesté ne se fâchera pas des choses folles que je vais lui dire.

MARGUERITE.

Je devine d'abord une de ces choses folles, et je vais aller au-devant d'elle. Vous êtes jaloux, mon beau gentilhomme.

LA MÔLE.

Oh! à en perdre la raison!

MARGUERITE.

Et jaloux de qui? Voyons!

LA MÔLE.

De tout le monde... Car, enfin, vous êtes si belle, que tout le monde doit vous aimer.

MARGUERITE.

Et, au premier rang de ceux qui doivent m'aimer, vous mettez M. de Mouy.

LA MÔLE.

Pour qui donc vient-il ici?

MARGUERITE.

Pour M. d'Alençon, avec lequel il conspire.

LA MÔLE.

Mais ce pourpoint blanc, mais ce manteau cerise, mais ce déguisement si parfait... que mon meilleur ami s'y est trompé lui-même?

MARGUERITE.

Ruse de mon frère, la Môle... pour que M. de Mouy pût pénétrer au Louvre sans être reconnu... et, par conséquent, sans le compromettre... et moi... moi qui ai tout su depuis... trompée comme votre ami, je l'ai pris pour vous d'abord... Il tient notre secret, la Môle; il faut donc le ménager.

LA MÔLE.

Oh! j'aime mieux le tuer, c'est plus court et plus sûr.

MARGUERITE.

Et moi, mon brave gentilhomme, j'aime mieux qu'il vive, et que vous sachiez tout; car sa vie nous est non-seulement utile, mais nécessaire. Écoutez, et pesez bien vos paroles avant de me répondre : m'aimez-vous assez, la Môle, pour vous réjouir si je devenais véritablement reine, c'est-à-dire maîtresse d'un véritable royaume?

LA MÔLE.

Hélas! madame, je vous aime assez pour désirer ce que vous désirez, ce désir dût-il faire le malheur de toute ma vie.

MARGUERITE.

Noble nature!... oui, je l'accepte, ton dévouement, et je saurai le reconnaître. (Lui tendant les mains.) Eh bien?

LA MÔLE.

Oh! maintenant, Marguerite, je commence à comprendre; oui, cette royauté réelle de Navarre qui devait remplacer une royauté fictive, vous la convoitez : le roi Henri vous y pousse. De Mouy conspire avec vous, n'est-ce pas? Mais le duc d'Alençon, que fait-il dans toute cette affaire?

MARGUERITE.

Le duc, ami, conspire pour son compte. Laissons-le s'égarer; sa vie nous répond de la nôtre... Eh bien, la Môle, j'attends votre réponse.

LA MÔLE.

La voici, madame... On prétend — et je l'ai entendu dire à l'autre extrémité de la France, où votre nom si illustre, où votre beauté si universellement reconnue et adorée, étaient

venus, comme un vague désir des choses ignorées, m'effleurer le cœur — j'ai entendu dire que vous aviez aimé... quelquefois, que vous aviez été aimée souvent, et que votre amour avait toujours porté malheur aux objets de votre amour... si bien que la Mort, jalouse, sans doute, vous les avait presque toujours enlevés... Vous soupirez, ma reine; vos yeux se voilent; c'est donc vrai... Eh bien, qu'un seul de vos regards promette de faire de moi le plus heureux et le plus aimé de vos favoris, et disposez de ma vie, de mon âme, de mon salut. Seulement, vous me jurerez que, si je meurs pour vous, comme un sombre pressentiment me l'annonce... que, si le bourreau sépare de mon corps cette tête que vous enveloppez de votre bras, doux collier d'amour sous lequel tout mon corps frissonne, vous me jurerez, n'est-ce pas? qu'avant qu'on la jette dans un froid cercueil, qu'avant qu'on l'ensevelisse dans une tombe solitaire... vous viendrez... vous, ma reine, déposer un dernier baiser sur mon front, et m'apporter, dans ce monde inconnu qu'habitera déjà mon âme, le prix de mon dévouement, la récompense de mon martyre!

MARGUERITE.

O lugubre folie!... ô fatale pensée!...

LA MÔLE.

Jurez.

MARGUERITE.

Que je jure?

LA MÔLE.

Oui...

MARGUERITE.

Eh bien, si, ce qu'à Dieu ne plaise! tes sombres pressentiments se réalisaient, mon beau gentilhomme, je te le jure, mort, ton souvenir sera toujours près de moi, comme, vivant, y eût été ton amour; et, si je ne puis te sauver dans le péril où tu te jettes pour moi seule, je le sais, je donnerai du moins à ta pauvre âme la consolation que tu demandes et que tu auras si bien méritée. La Môle, par le Dieu vivant, je te le jure!

LA MÔLE.

Eh bien, madame, à partir de ce moment, disposez, non pas de votre serviteur, non pas de votre ami, mais de votre esclave; je ne suis plus à moi, je suis à vous.

MARGUERITE.

La Môle, j'accepte, et vous trouverez en moi un dévouement

pareil à celui que vous me donnez. La Môle, venez demain avant la chasse, et vous saurez ce que vous avez à faire. Adieu, mon beau gentilhomme, adieu !

LA MÔLE.

Adieu, madame. (Marguerite lui tend la main. Pendant qu'il s'agenouille pour la baiser, elle se penche vers son front et l'effleure de ses lèvres ; puis elle s'enfuit dans sa chambre.) Marguerite!... (Se relevant.) Elle m'aime!... Oh! merci, Marguerite; car, maintenant, je ne suis plus un favori vulgaire, et je puis porter haut cette tête, à laquelle, vivante ou morte, est réservé un si doux avenir.

(Il sort.)

HUITIÈME TABLEAU

La chambre de Catherine de Médicis. — Au fond, une cheminée. Portes à droite et à gauche. A gauche, armoire secrète et fenêtre masquée par des tapisseries.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, RENÉ.

CATHERINE.

Six heures, et René ne vient pas ! (On frappe au fond.) Le voici. (Elle va ouvrir.) Pouquoi si tard, René ? qui vous retenait chez vous ?

RENÉ.

Des amants, madame, qui se sont contentés de ma parole lorsque je leur ai assuré qu'ils s'aimaient.

CATHERINE.

Maître René, pas de secrets pour moi : c'était ma fille Marguerite, c'était M. de la Môle... Qu'allaient-ils faire chez vous?

RENÉ.

Voyez cette statuette, madame.

(Il tire une figurine de cire de dessous son manteau.)

CATHERINE.

Percée au cœur, avec une couronne sur la tête, une M sur la banderole. Il est donc amoureux de la reine de Navarre, M. de la Môle, pour avoir recours à la magie?

RENÉ.

Comme un fou !

CATHERINE.

Alors, cette statuette est bonne à garder... (Elle la porte dans l'armoire secrète.) René, nous la retrouverons au jour où nous en aurons besoin. — Bien... Avez-vous fait les expériences que je vous avais indiquées ?

RENÉ.

Oui, madame, et je commence à penser, comme vous, que c'est, non pas dans le foie, comme l'ont cru les Grecs et les Romains, mais dans la figuration des lignes du cerveau, que la main toute-puissante de la Destinée a écrit les présages.

CATHERINE.

Vous avez fait cependant les expériences ?

RENÉ.

Oui, toutes deux.

CATHERINE.

Dites-m'en tous les détails.

RENÉ.

Je m'étais procuré deux poules, noires comme vous me l'aviez recommandé... sans une seule tache blanche.

CATHERINE.

C'est cela...

RENÉ.

J'ai attaché la première sur le petit autel, et je lui ai ouvert la poitrine d'un seul coup de couteau.

CATHERINE.

D'un seul, n'est-ce pas ? Eh bien ?

RENÉ.

Elle a jeté trois cris, et a expiré.

CATHERINE.

Trois cris... Trois morts... Et après ?...

RENÉ.

Le foie penchait à gauche, contre l'habitude.

CATHERINE.

Déchéance !... déchéance !... Triple mort suivie d'une déchéance... Sais-tu que c'est affreux, René ?

RENÉ.

Oui, madame, effrayant !...

CATHERINE.

Et la seconde victime, celle dont tu devais consulter le cerveau?

RENÉ.

Épouvantée des trois cris qu'avait poussés la première, quand j'ai voulu aller la prendre, elle s'est envolée... et a éteint la bougie magique qui m'éclairait.

CATHERINE.

Voyez-vous, René, voyez-vous! c'est ainsi que s'éteindra notre race... La mort la touchera de son aile, et elle disparaîtra de la terre... Trois fils, cependant... trois fils!... Qu'avez-vous fait, alors?...

RENÉ.

J'ai rallumé la bougie, j'ai ressaisi la victime, et je lui ai tranché la tête d'un seul coup.

CATHERINE.

Elle n'a pas eu le temps de crier, j'espère?

RENÉ.

Non; mais elle a poussé trois soupirs...

CATHERINE.

Vois-tu, René, à défaut de trois cris, trois soupirs... Trois! toujours trois!... Ils mourront tous trois... Toutes ces âmes, avant de partir, comptent et appellent jusqu'à trois... Et alors, alors, qu'as-tu fait?...

RENÉ.

Selon vos instructions, j'ai observé les sinuosités de la pulpe cérébrale; j'y ai distingué, en fibres sanglantes, une lettre...

CATHERINE.

Une lettre!... une seule?

RENÉ.

Oui, mais visible à ne pas s'y tromper...

CATHERINE.

Et quelle était cette lettre?

RENÉ.

Une H... Cette H était suivie de quatre lignes perpendiculaires qui semblaient le chiffre 1, répété quatre fois.

CATHERINE.

C'est cela... c'est cela!... Charles IX règne... après Charles IX, viendra Henri III; puis, après Henri III, Henri IV; c'est lui... toujours lui!

RENÉ.

Mais le duc François?

CATHERINE.

Sans doute mourra-t-il dans l'intervalle... Oh! Henri IV, Henri IV, il régnera, René... Je suis maudite dans ma postérité.

RENÉ.

Ainsi donc, il régnera, vous croyez?

CATHERINE.

Oui, si nous ne forçons pas les prédictions à mentir.

RENÉ.

Votre Majesté désire-t-elle que je fasse de nouvelles expériences?...

CATHERINE.

Dites-moi, René, n'existe-t-il pas une curieuse histoire d'un médecin de Pérouse, qui, condamné à mort par le tyran de Sienne, pour n'avoir pas voulu lui donner un livre traitant de la magie, empoisonna ce livre avant de mourir?

RENÉ.

Oui, madame; si bien que le tyran, s'étant emparé de ce livre, et l'ayant lu sans se douter du venin qu'il contenait, mourut trois jours après la victime.

CATHERINE.

Dites-moi, comment le poison put-il agir?

RENÉ.

C'est bien simple, madame: les feuilles du livre, imprégnées d'une mixture d'arsenic, tenaient l'une à l'autre... Le tyran, dans son ignorance, les poussait du doigt, et, naturellement, mouillait son doigt pour les pousser avec plus de facilité... Il porta à plusieurs reprises son doigt à sa bouche, et s'empoisonna.

CATHERINE.

Oui, c'est cela; je me souviens du fait, mais j'avais oublié les détails... René, j'avais vu chez vous et demandé un livre de chasse fort curieux et fort ancien... Me l'avez-vous apporté?

RENÉ.

Oui, madame, le voici... C'est un livre de Pietramonte, sur l'art d'élever les faucons, les tiercelets et les gerfauts.

CATHERINE.

Donnez-moi ce livre.

Digitized by Google

RENÉ.

Le voici, madame.

CATHERINE.

Merci.

RENÉ.

Votre Majesté a-t-elle d'autres ordres à me donner?

CATHERINE.

Relativement à quoi?

RENÉ.

Relativement à ce livre.

CATHERINE.

Non, aucun.

RENÉ, à part.

Elle se défie de moi...

CATHERINE.

Adieu, René...

RENÉ, sortant.

Oh! je commence à croire que j'ai eu tort de me faire un ennemi du roi de Navarre.

SCÈNE II

CATHERINE, seule.

Elle va droit à l'armoire secrète, met un masque de verre, des gants, trempe les feuillets du livre dans un vase de terre antique, puis referme l'armoire et fait sécher les feuillets au feu de la cheminée.

Je me défie de tout le monde! et même de René... Aussi, cette fois, pas de complice, et, s'il y échappe, eh bien, il y aura vraiment miracle... (On frappe à la porte.) Que me veut-on? J'ai dit que je n'y étais que pour M. le duc d'Alençon.

UNE VOIX derrière la porte.

C'est lui, madame.

CATHERINE.

Bien, bien... Je vais aller lui ouvrir moi-même.

(Elle porte le livre dans une armoire, éteint le brasier avec de l'eau, pose son masque de verre et ses gants sur une table, et va ouvrir.)

SCÈNE III

CATHERINE, LE DUC D'ALENÇON.

CATHERINE.

Ah ! c'est vous, mon fils ?

LE DUC.

Pardon, madame, je vous dérange.

CATHERINE.

Non, je venais de brûler quelques vieux parchemins, et cette odeur que vous sentez est celle du genièvre que j'ai brûlé pour faire passer la première.

LE DUC.

Vous m'avez fait demander, ma mère ?

CATHERINE.

Oui, mon fils... Vous savez que Henri est plus ami que jamais du roi Charles ?

LE DUC.

Non, je ne le savais pas ; mais je me doutais qu'il devait en être ainsi... Cependant, ma mère, comme mon beau-frère Henriot est un homme prudent, cela ne l'a pas rassuré.

CATHERINE.

De sorte... ?

LE DUC.

De sorte que je crois qu'il prépare toutes choses pour sa fuite.

CATHERINE.

Vous le croyez, et, moi, j'en suis sûre.

LE DUC.

Eh bien, ma mère, que pensez-vous qu'il faille résoudre ?

CATHERINE.

Je crois qu'il faut le laisser partir.

LE DUC.

Mais alors il nous échappe, ma mère.

CATHERINE.

Il part, mais ne nous échappe pas.

LE DUC.

Je ne vous comprends pas, madame.

CATHERINE.

Écoutez bien, François : un médecin fort habile m'a prédit

hier que le roi de Navarre était sur le point d'être atteint d'une de ces maladies qui ne pardonnent pas et auxquelles la science ne connaît pas de remède... Or, vous comprenez, mon fils, que, s'il doit effectivement mourir d'un mal si cruel... mieux vaut qu'il meure loin de nous que sous nos yeux, à la cour.

LE DUC.

En effet, cela nous causerait trop de peine... Mais êtes-vous sûre, madame, qu'il soit menacé de cette maladie... et que le médecin qui le condamne... ?

CATHERINE.

C'est le même qui avait prédit la mort de sa mère... Pourquoi, ne s'étant pas trompé pour la mère, se tromperait-il pour le fils?

LE DUC.

Oui, vous avez raison... Mais, s'il partait se portant bien, par exemple... croyez-vous qu'en route cette maladie l'atteindrait aussi sûrement?

CATHERINE.

Non... Aussi partira-t-il malade, selon toute probabilité... Mais assez sur ce pénible sujet, mon fils, et parlons d'autre chose... Henri ne vous a-t-il pas demandé hier un livre de vénerie?... Vous m'avez dit cela du moins pour me prouver à quel point il tient à faire sa cour au roi Charles, qui n'apprécie en ce monde que les grands chasseurs devant Dieu.

LE DUC.

Oui, madame, je vous ai dit cela.

CATHERINE.

Et lui avez-vous porté ce livre?

LE DUC.

Pas encore.

CATHERINE.

Bien!... J'ai trouvé chez René, le parfumeur, un des livres de chasse les plus curieux qui existent; il n'y en a que trois exemplaires au monde... Ce livre, je l'ai depuis ce matin... Comprenez-vous, François?

LE DUC.

Oui, je comprends.

CATHERINE, prenant le livre.

C'est un travail sur l'art d'élever et de dresser les faucons, les tiercelets et les gerfauts... fait par un fort savant homme...

pour le seigneur Castruccio Castracani, tyran de Lucques... Le voici.

LE DUC, *regardant le livre avec une certaine terreur.*

Et que dois-je en faire, madame?

CATHERINE.

Mais le porter chez votre frère Henriot, qui vous l'a demandé... lui ou quelque autre pareil, pour s'instruire dans la science de la volerie; comme il chasse au vol aujourd'hui avec le roi, il ne manquera pas d'en lire quelques pages... Le tout est de le remettre à lui-même.

LE DUC.

Oh! je n'oserai point, madame!

CATHERINE.

Pourquoi cela?... C'est un livre comme un autre, excepté qu'il est demeuré si longtemps enfermé, que les pages sont collées les unes aux autres... N'essayez donc pas de le lire, vous, François, car on ne peut parvenir à le lire qu'en mouillant son doigt, et en poussant les pages feuille à feuille; ce qui prend beaucoup de temps et donne beaucoup de peine.

LE DUC.

Si bien qu'il n'y a qu'un homme qui a le grand désir de s'instruire qui puisse perdre ce temps et prendre cette peine.

CATHERINE.

Justement, mon fils, et vous comprenez à merveille.

(On entend une fanfare de chasse.)

LE DUC, *regardant par la fenêtre.*

Eh! madame, voilà justement Henriot dans la cour; je vais profiter de son absence pour porter le livre chez lui... A son retour, il le trouvera.

CATHERINE.

J'aimerais mieux que vous le donnassiez à lui-même, François... Ce serait plus sûr...

LE DUC.

Je vous ai dit que je n'oserais point, madame...

CATHERINE.

Allez donc; mais posez-le au moins dans un endroit bien apparent.

LE DUC.

Ouvert?... Y a-t-il inconvénient à ce qu'il soit ouvert?

CATHERINE.

Non.

LE DUC.

Donnez alors, madame.

CATHERINE.

Oh! prenez hardiment... Il n'y a point de danger, puisque j'y touche... D'ailleurs, vous avez des gants.

LE DUC.

Bien, madame.

CATHERINE.

Hâtez-vous... Henri n'est plus dans la cour, et, d'un moment à l'autre, il peut remonter.

LE DUC.

J'y vais, madame.

UN PAGE, entrant.

Monseigneur le roi de Navarre demande, avant de partir pour la chasse, la faveur de présenter son hommage à Votre Majesté.

CATHERINE, au Duc.

Eh bien, vous le voyez, c'est Dieu qui vous l'envoie... (Au Page.) Dites à mon fils Henri que je n'y suis pas... Mais qu'il entre et qu'il attende; son beau frère, le duc d'Alençon, lui fera compagnie.

LE DUC, hésitant.

Madame...

CATHERINE.

Comparez le gain à l'enjeu, et prenez courage... Allons.

LE DUC.

Mais pourquoi ne le lui donnez-vous pas vous-même, madame?

CATHERINE.

Insensé!... croyez-vous qu'il ait oublié les gants parfumés de sa mère?

LE DUC.

C'est vrai.

(Catherine sort.)

SCÈNE IV

LE DUC D'ALENÇON, puis HENRI.

LE DUC.

Allons, François, du courage!... Oui, elle l'a dit, elle qui sait ce que c'est : l'enjeu, ce n'est qu'un peu d'audace... et le gain, c'est une couronne!

HENRI.

Ah! c'est vous, mon cher frère... Je suis toujours heureux de vous rencontrer, vous le savez.

LE DUC.

J'étais venu pour saluer la reine avant mon départ pour la chasse.

HENRI.

Ventre-saint-gris! c'est de la sympathie... Et moi aussi, vous voyez.

LE DUC.

Mon frère, dans votre désir de faire votre cour au roi, qui, avant toute chasse, aime la chasse au vol, vous m'avez demandé un livre qui traite de cette matière.

HENRI.

Oui, et vous avez même eu la bonté de me dire que, dans votre bibliothèque...

LE DUC.

Était enfermé un ouvrage précieux... Cet ouvrage, le voici.

HENRI.

Ventre-saint-gris! cela tombe à merveille; j'aurai encore le temps de faire mon éducation avant de partir pour la chasse. Mille grâces, mon très-cher frère... et si, à mon tour, je puis vous être agréable...

LE DUC.

Soyez tranquille, je m'adresserai à vous... Mais notre bonne mère tarde bien, et il faut que je descende aux écuries, voir un cheval neuf que je dois monter aujourd'hui... Adieu, Henri!

HENRI.

Nous nous retrouverons à la chasse.

LE DUC.

Certainement!

HENRI.

Eh bien, au revoir, alors.

LE DUC.

Au revoir!

(Il sort.)

SCÈNE V

HENRI, seul.

Ah! par ma foi, je joue de bonheur, et j'attendais ce livre avec grande impatience. Moi, pauvre paysan béarnais, habitué à chasser l'ours dans nos montagnes, j'ignore l'art de la volerie, fort pratiqué par les gentilshommes de la eour... En dix minutes, j'apprends comment on lanee son faucon, je me mets à la poursuite du mien, je m'éloigne dans les règles... Je gagne le pavillon de François Ier, et, de là, la route d'Étampes... et, vive Dieu! une fois à Étampes, une fois en rase campagne, une fois à la tête de cinquante cavaliers seulement, je brave tous les Maurevel du monde... Et tout cela, je le devrai à l'*Art d'élever les faucons, les tiercelets et les gerfauts*... Ils ont oublié les aigles... Eh bien, je leur montrerai comment les aigles s'élèvent, moi... Mais personne ne vient... Est-ce que la reine mère n'aurait pas beaucoup de plaisir à me voir?... J'ai fait aete de présence : si je partais?... Ma foi, je pars.

SCÈNE VI

HENRI, LE ROI, en costume de chasse, et suivi de son chien Actéon.

LE ROI.

Ah! c'est toi, Henriot?... Pas encore prêt?

HENRI.

Sire, je demande mille pardons à Votre Majesté, mais je ne voulais pas partir sans présenter mes respects à notre bonne mère.

LE ROI.

Tu as raison, Henriot; elle t'aime tant!

HENRI.

Mais vous n'attendrez pas pour cela, sire; je demande dix minutes à Votre Majesté... et, dans dix minutes...

LE ROI.

Va!... (Voyant le livre.) Mais qu'emportes-tu donc là?... Est-ce que, pour avoir épousé une savante, tu deviendrais savant, par hasard?... Un livre... un livre sous le bras d'Henriot... Miracle!... Noël!... Hosanna!... Henriot monte sa bibliothèque... Par Gog et Magog, c'est curieux!

HENRI.

Ma foi, oui, c'est curieux... Mais, quand Votre Majesté saura que c'est par dévouement pour elle que je me suis fait savant, j'espère qu'elle ne doutera plus des sentiments qu'on nie toujours que je lui porte.

LE ROI.

Comment cela?... C'est pour moi que tu te fais savant?

HENRI.

Pour vous seul, sire.

LE ROI.

Explique-toi... Tu sais que j'aime tes explications... Elles sont, d'ordinaire, honnêtes et franches.

HENRI.

Sire, Votre Majesté se rappelle qu'elle m'a reproché mon ignorance à l'endroit de l'art de la volerie?

LE ROI.

Oui, et j'ai dit que cette ignorance était indigne d'un gentilhomme.

HENRI.

Eh bien, sire, je me suis procuré, à force de recherches, un livre fort curieux, dans lequel je vais étudier cet art, afin d'être digne d'accompagner le roi chaque fois qu'il me fera l'honneur de m'inviter à chasser avec lui.

LE ROI.

Et je te ferai cet honneur souvent, Henriot; car, par la mordieu! ta compagnie est une de celles qui me plaisent le mieux... Et quel est ce livre?

HENRI.

Sire, c'est un traité sur l'art d'élever les faucons, les tiercelets et les gerfauts, dédié au seigneur Castruccio Castracani, tyran de Lucques.

LE ROI.

Mordieu ! par Pietramonte?

HENRI.

Ma foi ! oui... Votre Majesté connaît ce livre?

LE ROI.

Il y a dix ans que je le cherche, et que je le cherche en vain... Il n'en existe que trois exemplaires au monde... Donne-moi ce livre, Henriot.

HENRI.

Oh ! sire, avec le plus grand plaisir.

LE ROI.

Et où diable l'as-tu trouvé?

HENRI.

Ventre-saint-gris ! dans votre famille même... Et l'on a raison de dire que parfois on cherche bien loin ce qui est bien près... C'est votre frère d'Alençon qui vient de me le donner.

LE ROI.

Mon frère d'Alençon?... Vois-tu le sournois !... Va t'habiller, Henriot, va t'habiller... Pour aujourd'hui encore, je te passe ton ignorance.

HENRI.

Où Votre Majesté m'ordonne-t-elle de la rejoindre?

LE ROI.

Dans la cour du Louvre, où je descends après avoir dit un mot à ma mère... Va...

HENRI.

Sire, aux ordres de Votre Majesté.

(Il sort.)

SCÈNE VII

LE ROI, puis LE DUC D'ALENÇON.

LE ROI.

D'Alençon avait ce livre, et jamais il ne m'en a parlé... Cela ne m'étonne plus qu'il soit si bon fauconnier... et qu'il sache toute chose concernant la nourriture et l'éducation des oiseaux. (Il s'assied et ouvre le livre.) Cependant il n'en a pas fait grand usage, ce me semble... Les feuilles sont collées les unes aux autres... (Il essaye de les ouvrir.) Eh bien !... (Il mouille son

doigt et force la feuille à tourner.) C'est bien cela... (Lisant.) « Pour rendre les faucons braves et vaillants, il faut les nourrir, dès qu'ils commencent à prendre leurs plumes, avec le cœur des animaux braves et vaillants... »

LE DUC, entre-bâillant la porte.

Il est encore là... Il lit.

LE ROI, mouillant son doigt.

« Braves et vaillants... tels que taureaux, sangliers et loups. »

LE DUC, à part.

Miséricorde!... ce n'est pas lui... c'est mon frère. (Il fait un mouvement pour arrêter le Roi.) Eh bien, qu'allais-je faire?... C'est toujours le même enjeu; seulement, au lieu de la couronne de Navarre, il s'agit de la couronne de France... Lis, mon frère Charles, lis !

LE ROI, lisant.

« ...Puis, lorsqu'ils commencent à avoir de l'aile, il s'agit d'introduire dans la cage qui les renferme des oiseaux vivants, et de veiller à ce qu'ils ne leur mangent que la cervelle... dont ils sont très-friands... Il faut alors, parmi les petits oiseaux, choisir les plus courageux encore, tels que pinsons, chardonnerets, moineaux francs, et non tourterelles, rossignols et fauvettes... » Maudites feuilles, va... Ah ! c'est vous, d'Alençon ?

LE DUC.

Oui, monseigneur.

LE ROI.

Quoi! vous avez de pareils trésors dans votre bibliothèque, et voûs ne le dites pas?

LE DUC.

Mais, moi-même, je demanderai à Votre Majesté comment ce livre se trouve entre ses mains?

LE ROI.

C'est la chose la plus simple... J'ai rencontré Henri ici; Henri emportait ce livre chez lui... J'ai eu honte de laisser une pareille perle devant un sanglier comme lui; je le lui ai pris des mains, et je le lisais quand vous êtes arrivé. Mais vous venez pour quelque chose?

LE DUC.

Oui, sire... seulement, je suis en mauvaise place ici pour vous dire ce qui m'amène...

LE ROI.

Bon! quelque bruit nouveau, quelque accusation matinale contre le pauvre Henriot?

LE DUC.

Justement.

LE ROI.

C'est la dixième depuis un mois... Mais n'importe, rentrons chez moi, et vous me conterez cela... Ah!...

LE DUC.

Qu'avez-vous, sire?...

LE ROI.

Je ne sais; une sueur froide... Mes jambes fléchissent... De l'air!... j'étouffe...

(Il s'approche de la croisée.)

LE DUC.

Le temps est à l'orage, et sans doute...

LE ROI.

Que dites-vous, d'Alençon? Le ciel est comme une nappe d'azur... Oh! qu'est-ce donc?... qu'est-ce donc?...

(Il laisse tomber le livre, le chien le ramasse.)

LE DUC.

Votre Majesté!...

LE ROI.

Cela va mieux, ce n'est rien... Venez, d'Alençon, venez!

LE DUC, à part, le suivant.

Il a goûté dix fois le poison, il est mort.

NEUVIÈME TABLEAU

La forêt de Saint-Germain; d'un côté, une clairière ombragée par un grand chêne; de l'autre, le pavillon de François Ier.

SCÈNE PREMIÈRE

COCONNAS, LA MOLE.

LA MÔLE.

Il me semble que la chasse s'était singulièrement rappro-

chée de nous tout à l'heure... J'ai entendu jusqu'aux cris des veneurs encourageant les faucons.

COCONNAS.

Et maintenant, on n'entend plus rien; il faut qu'ils se soient éloignés... Je t'avais bien dit que c'était un mauvais endroit pour l'observation; on n'est pas vu, c'est vrai... mais on ne voit pas.

LA MÔLE.

Que diable! mon cher Annibal, il fallait bien mettre quelque part nos deux chevaux, plus les deux chevaux de main, plus ces deux mules si chargées de bagages, que je ne sais comment elles feront pour nous suivre... Or, je ne connais que ces vieux hêtres et ces vieux chênes séculaires qui puissent se charger convenablement de cette besogne... J'oserai donc dire que, loin de blâmer comme toi M. de Mouy, je reconnais dans tous les préparatifs de cette entreprise le sens d'un véritable conspirateur.

COCONNAS.

Bon! le mot t'est échappé enfin... Nous conspirons donc... Ah! je t'y prends.

LA MÔLE.

Le mot ne m'est point échappé, Coconnas, je l'ai dit à dessein... Oui, nous conspirons... si toutefois c'est conspirer que d'aider dans leur fuite une reine et un roi...

COCONNAS.

Qui conspirent!... Cela s'appelle, dans tous les pays du monde, être complices d'une conspiration, et être complices d'une conspiration, c'est conspirer... Tu ne sortiras pas du dilemne, mon pauvre la Môle, tout rhéteur que tu es.

LA MÔLE.

Coconnas, je te l'ai dit, et je te le répète, je ne te force pas le moins du monde à me seconder dans cette aventure, où m'entraîne un sentiment particulier que tu ne partages point, que tu ne peux partager.

COCONNAS.

Eh! mordi! qui donc prétend que tu me forces? D'abord, je ne sache point un homme qui puisse forcer Coconnas à faire ce qu'il ne veut pas faire... Mais crois-tu que je te laisserai aller sans te suivre, surtout quand je vois que tu vas au diable?

LA MÔLE.

Annibal, Annibal, je crois que je vois là-bas sa blanche haquenée... Oh ! c'est étrange, comme, rien que de penser qu'elle vient, le cœur me bat.

COCONNAS.

Eh bien, il ne me bat pas du tout, à moi... c'est drôle.

LA MÔLE.

Ce n'était pas elle... je me trompais... Qu'est-il donc arrivé ?... Il me semble que c'était pour quatre heures.

COCONNAS.

Il est arrivé qu'il n'est point quatre heures, voilà tout... et que nous avons encore le temps de faire un somme, à ce qu'il paraît... Faisons donc un somme.

LA MÔLE.

Annibal, je te le répète... Annibal, je t'en supplie, ne demeure pas un instant de plus ici... Tu es le serviteur de madame de Nevers, comme je suis celui de la reine... Or, madame de Nevers ne vient pas avec nous.

COCONNAS.

Eh ! justement, voilà la différence qu'il y a entre nous deux, la Môle, et qui fait que je suis meilleur ou plus mauvais que toi... les moralistes décideront... j'aime mieux mon ami que ma maîtresse, tandis que, toi, tu aimes mieux ta maîtresse que ton ami.

LA MÔLE.

Oh! moi, Coconnas, ce n'est pas de l'amour que j'ai pour madame Marguerite; c'est du délire, de la folie, de la religion... J'aimerais mieux mourir pour elle que vivre sans elle... Je pense à elle incessamment; j'y pense le jour, j'y pense la nuit, j'y pense quand je veille, j'y pense quand je dors.

COCONNAS.

Eh bien, moi, quand je dors, je ne pense à rien; aussi, pour ne penser à rien, je vais dormir. Bonjour, la Môle! quand il sera l'heure d'agir, tu m'éveilleras... (Il se couche; mais, au moment de poser la tête à terre, il s'arrête.) Oh ! oh !

LA MÔLE.

Qu'y a-t-il donc ?

COCONNAS.

Cette fois, je ne me trompe pas, j'entends quelque chose...

LA MÔLE.

C'est singulier; moi, j'ai beau écouter, je n'entends rien.

COCONNAS.

Tu n'entends rien?

LA MÔLE.

Non.

COCONNAS.

Eh bien, regarde ce daim.

LA MÔLE.

Où?...

COCONNAS.

Là-bas...

LA MÔLE.

Il mange.

COCONNAS.

Il écoute.

LA MÔLE.

Je crois que tu as raison, car le voilà qui s'enfuit.

COCONNAS.

Donc, puisqu'il s'enfuit, c'est qu'il entend ce que tu n'entends pas.

LA MÔLE.

En effet, le galop d'un cheval... Alerte!... alerte!... (Marguerite passe au fond du théâtre, au galop, sur un cheval blanc, en faisant un signe.) La reine!... la reine!...

COCONNAS.

Que veut dire cela?... Elle passe en faisant un signe, et voilà tout.

LA MÔLE.

Ce signe veut dire : « Je suis à vous tout à l'heure! »

COCONNAS.

Ce signe veut dire : « Partez ! il est temps. »

LA MÔLE.

Ce geste signifie : « Attendez-moi. »

COCONNAS.

Ce geste signifie : « Sauvez-vous ! »

LA MÔLE.

Eh bien, agissons chacun selon notre conviction. Pars... Je resterai.

COCONNAS.

Niais!

(Il se rassied.)

LA MÔLE.

M. de Mouy!... De Mouy fuyant!...

COCONNAS.

Tu vois bien qu'on se sauve, puisque M. de Mouy est en fuite!

DE MOUY, passant au galop.

Eh! vite! eh! vite!... tout est perdu!... En route! en route! ceux qui sont venus ici pour M. d'Alençon, en route!

LA MÔLE.

Et la reine... la reine?

(De Mouy disparaît sans répondre.)

COCONNAS, courant à son cheval.

Mon ami, je répéterai ce qu'a dit M. de Mouy, car M. de Mouy est un homme qui parle bien... Corne de bœuf! comme dit le roi Charles, quand on conspire mal, il faut se bien sauver... Mon cheval!... (Un Palefrenier amène le cheval.) En selle, la Môle, en selle!

LA MÔLE.

Eh bien, voyons, à cheval, puisque tu le veux; mais c'est pour la chercher, du moins?

COCONNAS, à cheval.

C'est bien heureux!

UN LIEUTENANT.

Halte-là! messieurs...

(On aperçoit à travers les arbres une vingtaine de Chevau-légers.)

COCONNAS.

Que t'avais-je dit?

LA MÔLE.

Ah!

COCONNAS.

Rien n'est encore perdu... Écoute et imite-moi... (Aux Chevau-légers.) Un instant, un instant, messieurs! qu'y a-t-il?

LE LIEUTENANT.

Il y a qu'il faut vous rendre.

COCONNAS, mettant pied à terre.

Messieurs, nous nous rendons. (Les Chevau-légers entourent Coconnas et la Môle.) Mais, d'abord, pourquoi faut-il que nous nous rendions?

LE LIEUTENANT.

Vous le demanderez au roi de Navarre.

Digitized by Google

COCONNAS.

Quel crime avons-nous commis?

LE LIEUTENANT.

M. d'Alençon vous le dira... Messieurs, le roi!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI, LE DUC D'ALENÇON, SUITE.

LE ROI.

Allons, allons, j'ai hâte de rentrer au Louvre... Vous dites que tous nos parpaillots sont dans ce pavillon?

LE DUC.

Oui, sire.

LE ROI.

Sus! sus! qu'on nous les tire du terrier... C'est aujourd'hui saint Blaise, cousin de saint Barthélemy.

LE DUC.

Ouvrez les portes!

(On ouvre les portes, et une vingtaine de Huguenots sortent.)

LE ROI.

Très-bien... Je vois des huguenots à foison, je ne dis pas le contraire; mais je ne vois ni Henri ni Marguerite... Vous me les avez cependant promis, d'Alençon.

LE DUC.

Alors, sire, c'est qu'ils se sont enfuis.

MADAME DE NEVERS.

Enfuis?... Non pas, sire; car les voici qui viennent!...

LE ROI.

Et qui viennent comme deux amoureux!... Ici, Henriot... ici...

SCÈNE III

LES MÊMES, HENRI, MARGUERITE.

HENRI.

Votre Majesté m'appelle?

LE ROI.

Oui.

HENRI.

Me voici à vos ordres, sire !

LE ROI, à Marguerite.

Et vous?

MARGUERITE.

Et moi aussi, mon frère.

LE ROI.

D'où venez-vous, monsieur?

HENRI.

Mais de la chasse, sire !

LE ROI.

La chasse était au bord de la rivière, et non dans la forêt... et M. d'Alençon vous a vus piquer tous deux vers la forêt...

HENRI.

Mon faucon s'est emporté sur un faisan, et, comme je suis un mauvais chasseur... au vol, voyant que je ne le pouvais rappeler, j'ai pris le parti de le suivre. (A part.) Ah ! tu nous as vus!... attends!...

LE ROI.

Et où est le faisan ?

HENRI.

Le voici, sire... Un coq magnifique.

LE ROI.

Et, ce faisan pris, pourquoi ne nous avez-vous pas rejoints?...

HENRI.

Parce qu'au moment de vous rejoindre, sire, nous avons vu Votre Majesté remontant de ce côté... Alors, nous nous sommes mis à galoper sur vos traces; car, étant de la chasse de Votre Majesté, nous n'avons pas voulu la perdre.

LE ROI, montrant les Huguenots.

Et tous ces gentilshommes, en étaient-ils aussi, de ma chasse?

HENRI.

Quels gentilshommes?

LE ROI.

Eh ! vos huguenots, pardieu!... Dans tous les cas, si quelqu'un les a invités, ce n'est pas moi.

HENRI.

Non, sire; mais c'est peut-être M. d'Alençon.

LE DUC.

Moi?

HENRI.

Sans doute; n'y avait-il pas quelque chose entre M. de Mouy et vous... comme une promesse de votre part d'accepter le trône de Navarre, auquel j'avais renoncé, moi?...

LE ROI.

D'accepter le trône de Navarre?... Vous acceptiez le trône de Navarre, d'Alençon?

LE DUC.

Sire!...

HENRI.

Demandez à tous ces messieurs... Pourquoi étiez-vous ici, messieurs?... J'en appelle à votre honneur... Était-ce pour M. le duc d'Alençon?

UN HUGUENOT.

Ce n'était pas pour vous, puisque vous avez refusé ce trône, que vous proposait M. de Mouy.

HENRI.

Vous entendez, sire!

LE ROI.

Çà, est-ce la vérité, messieurs?

TOUS.

Oui, sire, c'est la vérité.

LE ROI.

Vous étiez donc ici pour M. le duc d'Alençon?

LE HUGUENOT.

Oui, sire; M. d'Alençon devait fuir, et nous devions lui faire escorte.

LE DUC.

Ils mentent!... ils mentent!

LE ROI.

Ah! je voudrais bien cependant, une fois dans ma vie, savoir à quoi m'en tenir.

HENRI.

De Mouy est-il parmi les prisonniers? Sire, appelez M. de Mouy; il vous dira que cette fuite était arrêtée avec M. d'Alençon; qu'hier, il est venu m'offrir de la partager.

LE ROI.

Où est M. de Mouy?... M. de Mouy est-il parmi les prisonniers?

DE NANCEY.

Non, sire; il s'est sauvé, à ce qu'il paraît...

LE ROI, apercevant la Môle et Coconnas.

Mais voici deux autres prisonniers... Interrogeons-les... Venez ici, messieurs. (Coconnas et la Môle s'approchent; la Môle s'incline, Coconnas salue gracieusement). A qui êtes-vous, messieurs ?

COCONNAS.

A nous-mêmes, sire.

LE ROI.

Vous n'appartenez à personne?

COCONNAS.

Non, sire.

LE ROI.

Que faisiez-vous quand on vous a arrêtés?

COCONNAS.

Nous devisions de faits de guerre et d'amour.

LE ROI.

A cheval, armés jusqu'aux dents, prêts à fuir?

COCONNAS.

Pardon, sire, Votre Majesté est mal renseignée: nous étions couchés sous l'ombre d'un hêtre... *sub tegmine fagi*, comme dit mon ami de la Môle.

LE ROI.

Qu'avez-vous vu?...

COCONNAS.

Nous avons vu des gens qui fuyaient.

LE ROI.

Qu'avez-vous entendu ?

COCONNAS.

Nous avons entendu M. de Mouy qui criait: « Tout est perdu!... En route, ceux qui sont à M. d'Alençon... en route ! »

LE ROI.

Il criait cela?...

COCONNAS.

Sire, Votre Majesté ne suppose pas qu'un gentilhomme puisse mentir.

LE ROI.

Et, malgré cet avertissement, vous n'avez pas fui?...

COCONNAS.

Nous n'avions aucune raison de fuir, sire: nous n'étions pas à M. d'Alençon.

Digitized by Google

LE DUC.

Ils n'ont pas fui parce que leurs chevaux étaient loin.

COCONNAS.

J'en demande pardon à Votre Altesse, monseigneur... Nous tenions nos chevaux par la bride... et même, j'étais déjà à cheval quand ces messieurs ont paru; et alors, j'ai mis pied à terre... N'est-ce pas, messieurs, que nous pouvions fuir, et que nous n'avons pas voulu?

LE LIEUTENANT.

C'est vrai!

MADAME DE NEVERS.

Cher Annibal, va... que je t'aime!

LE DUC.

Mais ces chevaux de main, mais ces mules, mais les coffres dont elles sont chargées?

COCONNAS.

Cela ne nous regarde point, monseigneur... Est-ce que nous sommes des valets d'écurie?... Faites chercher le palefrenier qui les gardait, et il répondra.

LE DUC, furieux.

Le palefrenier a disparu.

COCONNAS.

Alors, c'est qu'il aura pris peur... Que voulez-vous, monseigneur! on ne peut pas demander à un manant d'avoir le calme d'un gentilhomme.

LE ROI.

Bien, bien!... nous verrons tout cela. Henri, votre parole de ne pas fuir?

HENRI.

Je vous la donne, sire.

LE ROI.

Retournez à Paris, et prenez les arrêts dans votre chambre... Vos épées, messieurs. (Coconnas et la Môle donnent leurs épées.) Maintenant, partons!

(Il chancelle.)

MARGUERITE.

Qu'avez-vous, mon frère?... qu'éprouvez-vous? Voilà déjà deux fois, depuis le commencement de la chasse...

LE ROI.

Oh! j'éprouve... j'éprouve ce que dut éprouver Porcie quand

elle eut avalé des charbons ardents... Mon cheval ! mon cheval !

HENRI, à Marguerite.

Qu'y a-t-il encore de nouveau ?

MARGUERITE.

Je l'ignore... mais rien de bon, certes.

LE ROI.

Mes jambes vacillent... je n'y vois plus... Miséricorde! je brûle... je brûle... A moi, messieurs, à moi!

HENRI.

Le roi se trouve mal, messieurs... Un brancard, une litière pour reporter le roi à Paris.

MARGUERITE.

Eh bien, mon frère ?

LE ROI.

Cela va un peu mieux... A Paris, messieurs, à Paris !

(La suite du Roi s'éloigne à travers la forêt.)

MARGUERITE, à la Môle en partant.

Mê déidé !

COCONNAS.

Que t'a-t-elle dit ?

LA MÔLE.

Deux mots grecs, qui signifient : *Ne crains rien.*

COCONNAS.

Tant pis, la Môle, tant pis!... cela veut dire qu'il ne fait pas bon ici pour nous... Toutes les fois que ce mot-là m'a été adressé en manière d'encouragement, j'ai reçu, à l'instant même, ou une balle quelque part, ou un coup d'épée dans le corps, ou un pot de fleurs sur la tête... Ne crains rien, soit en grec, soit en latin, soit en français, a toujours signifié pour moi : « Gare là-dessous ! »

LE LIEUTENANT.

En route, messieurs !

COCONNAS.

Et où nous mène-t-on, s'il vous plaît ?

LE LIEUTENANT.

A Vincennes, je crois.

COCONNAS.

J'aimerais mieux aller ailleurs ; mais on ne va pas toujours où l'on veut... Viens, la Môle.

ACTE QUATRIÈME

DIXIÈME TABLEAU

Le cabinet des armes du Roi, au Louvre.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, DE NANCEY.

Le Roi entre soutenu par son Capitaine des gardes, et va s'asseoir sur des coussins.

LE ROI.

Qu'on prévienne maître Ambroise Paré que je me suis trouvé indisposé à la chasse, et que je le mande à l'instant même au Louvre... Puis que l'on dise à Henri que je veux lui parler... Allez !...

(On sort. Il retombe sur les coussins.)

SCÈNE II

LE ROI, HENRI.

HENRI.

Sire, vous m'avez fait demander ?

CHARLES, faisant signe de la tête et lui tendant la main.

Oui.

HENRI, refusant sa main.

Sire, vous oubliez que je ne suis plus votre frère... que je suis votre prisonnier.

LE ROI.

C'est vrai... Mais je me souviens aussi qu'en approchant de la litière, vous m'avez promis, quand nous serions seuls, de me répondre franchement.

HENRI.

Je suis prêt à tenir cette promesse... Interrogez-moi, sire.

Digitized by Google

LE ROI, versant de l'eau froide dans sa main, et posant sa main sur son front.

Qu'y a-t-il de vrai dans l'accusation du duc d'Alençon?... Dites...

HENRI.

Tout, s'il m'a accusé de vouloir fuir seulement.

LE ROI.

Vous avouez que vous vouliez fuir?

HENRI.

Le plus loin qu'il m'eût été possible.

LE ROI.

Et pourquoi fuir?... êtes-vous mécontent de moi, Henri?

HENRI.

Non, sire... et Dieu, qui lit dans mon cœur, voit, au contraire, quelle profonde affection je porte à mon frère et à mon roi... Aussi n'est-ce ni mon frère ni mon roi que je fuyais.

LE ROI.

Et qui donc fuyiez-vous?

HENRI.

Je fuyais ceux qui me détestent... Votre Majesté me permet-elle de lui parler ici à cœur ouvert?

LE ROI.

Parle! qui te déteste ici?

HENRI.

Ceux qui me détestent ici, c'est M. d'Alençon et la reine mère.

LE ROI.

Et tu crois que cette haine...?

HENRI.

Est une haine mortelle; oui, je le crois.

LE ROI.

Les preuves!

HENRI.

Que Votre Majesté se rappelle la Saint-Barthélemy, à laquelle je n'ai échappé que par un miracle.

LE ROI.

Oui, oui, Henriot, tu dis vrai... Et crois-tu que ceux qui t'en veulent ne se sont point lassés en voyant que je ne t'en voulais pas, moi?

Digitized by Google

HENRI.

Sire, je m'étonne tous les soirs de me trouver encore vivant.

LE ROI, avec mélancolie.

C'est parce qu'ils savent que je t'aime au fond, Henri, qu'ils veulent te tuer... Mais, sois tranquille, ils seront punis de leur mauvais vouloir... Je veille sur toi, Henri, et malheur à ceux qui renouvelleraient de pareilles tentatives!... Henri, tu es libre.

HENRI.

Libre de quitter Paris, sire?

LE ROI.

Non pas... Tu sais bien qu'il m'est impossible de me passer de toi... Tiens, Henri, je te le répète, j'ai de l'affection pour toi; quoi qu'ils aient pu dire et faire, et quoi que j'aie fait et dit moi-même, je veux que tu restes, car je désire avoir quelqu'un qui m'aime... et, Dieu me pardonne, je crois qu'il n'y a au monde que toi et Actéon... (Il cherche). Où diable est donc Actéon?... Donne-moi un verre d'eau, Henri... Je brûle!

HENRI.

Eh bien, sire, si Votre Majesté me garde près d'elle, je la prie de m'accorder une grâce.

(Il lui donne un verre d'eau.)

LE ROI, prenant le verre.

Laquelle?... Va!... j'écoute.

(Il boit.)

HENRI.

C'est de me garder près d'elle, non point à titre d'ami, mais à titre de prisonnier.

LE ROI, après avoir vidé son verre.

Comment, de prisonnier?

HENRI, lui reprenant le verre.

Sans doute! Votre Majesté ne voit-elle pas que c'est son amitié qui me perd?

LE ROI.

Et tu aimes mieux ma haine?...

HENRI.

Une haine apparente... oui, sire, car cette haine me sauvera... Tant qu'on me croira dans la disgrâce de Votre Majesté, on aura moins de hâte de me voir mort.

LE ROI.

Henri, je ne sais pas ce que tu désires... Henriot, je ne sais pas quel est ton but; mais, si tes désirs ne s'accomplissent point, si tu manques le but que tu te proposes, je serai bien étonné.

HENRI.

Je puis donc compter sur la sévérité du roi?

LE ROI.

Oui.

HENRI.

Eh bien, en ce cas, sire, recommandez-moi à votre capitaine des gardes comme un homme à qui votre colère ne donne pas huit jours à vivre... C'est le moyen que je vous aime longtemps.

LE ROI.

Monsieur de Nancey!... (Le Capitaine des gardes entre.) Monsieur de Nancey, je remets le plus grand coupable du royaume entre vos mains... Vous m'en répondez sur votre tête... (Bas.) Est-ce cela, Henriot?...

HENRI, bas.

Merci, sire!

(Il s'incline humblement et sort.)

SCÈNE III

LE ROI, seul.

Il a raison, cent fois raison. Mais que diable est donc devenu mon chien!... Actéon!... Actéon!... Ah! le voici sous cette table... Holà! Actéon... holà!... viens ici... viens!... Ah çà! mais qu'a-il donc?... (Il va au chien.) Mort... roide, froid... et couché sur un manteau à moi... Pauvre bête! il aura voulu mourir sur cet objet qui lui rappelait un ami... Mort!... mais mort de quoi?... Ce matin, il se portait à merveille... Il m'a suivi chez ma mère, et est revenu ici, rapportant mon livre... Voyons donc cela... (Il s'agenouille devant le chien.) L'œil vitreux... la langue rouge... Oh! voilà une étrange maladie... Qu'a-t-il donc encore dans la gueule?... Du papier... Près de ce papier, l'enflure est plus violente... la peau est rongée comme par du vitriol... (Il déploie le morceau de papier.) Qu'est-ce que cela? Un fragment de mon livre de chasse... Le livre était-

il donc empoisonné, par hasard?... Mille démons! et moi qui ai touché chaque page de mon doigt... et qui, à chaque page, ai porté mon doigt à ma bouche pour le mouiller... Ces vertiges, ces douleurs, ces vomissements... Je suis mort!... Monsieur de Nancey!... monsieur de Nancey!...

SCÈNE IV

LE ROI, DE NANCEY.

LE ROI.

Que l'on coure à l'instant même au pont Saint-Michel!... Qu'on amène maître René le Florentin, entendez-vous!... De gré ou de force, qu'on l'amène... Il faut que, dans dix minutes, il soit ici.

DE NANCEY.

Sire, cela tombe à merveille, il vient d'entrer chez la reine mère.

LE ROI.

Que l'on guette sa sortie, et qu'on le conduise ici. (M. de Nancey sort.) Oh! quand je devrais faire donner la torture à tout le monde, je saurai d'où vient ce livre.

DE NANCEY.

Voici maître René, sire; je l'ai rencontré dans le corridor.

LE ROI.

Faites entrer...

SCÈNE V

LE ROI, RENÉ.

LE ROI.

Entrez! entrez! Fermez la porte sur nous, monsieur de Nancey.

RENÉ, tremblant.

Votre Majesté m'a fait demander?...

LE ROI.

Oui. Vous êtes habile chimiste, n'est-ce pas?

RENÉ.

Sire!...

LE ROI.

Et vous en savez plus sur certaines matières que les plus habiles médecins.

RENÉ.

Votre Majesté exagère...

LE ROI.

Non, ma mère me l'a dit... D'ailleurs, j'ai confiance en vous, et j'ai mieux aimé vous consulter, vous, qu'un autre... Tenez, regardez le cadavre de ce chien, et dites-moi de quoi il est mort.

RENÉ, examinant la gueule de l'animal.

Voilà de bien tristes symptômes, sire.

LE ROI.

Oui, ce chien est mort empoisonné, n'est-ce pas?

RENÉ.

Je le crains.

LE ROI.

Et pourriez-vous acquérir la certitude qu'il a été empoisonné?

RENÉ.

Je n'ai pas besoin de l'acquérir, je l'ai... Voyez ces rougeurs, sire; voyez ces pustules... Je dirais presque quel poison lui a été donné...

LE ROI.

Quel poison?

RENÉ.

Un poison minéral, selon toute probabilité.

LE ROI.

Oh!... Et qu'éprouverait un homme qui aurait, par mégarde, avalé de ce même poison?

RENÉ.

Une grande lourdeur de tête, des brûlures intérieures, des douleurs d'entrailles, des vomissements.

LE ROI.

C'est bien cela... Et aurait-il soif?

RENÉ.

Une soif inextinguible.

LE ROI.

C'est bien cela!... c'est bien cela!...

(Il se verse un verre d'eau et boit.)

Digitized by Google

RENÉ.

Mais à quel propos toutes ces questions, sire ?...

LE ROI.

Peu vous importe... Répondez-moi, voilà tout. Et quel est le contre-poison ?...

RENÉ.

Il faudrait d'abord être sûr...

LE ROI.

Vous avez dit que c'était un poison minéral...

RENÉ.

Oui; mais il y a plusieurs poisons minéraux... Votre Majesté a-t-elle quelque idée de la façon dont ce chien a été empoisonné ?

LE ROI.

Il a mangé une feuille d'un livre.

RENÉ.

D'un livre ?

LE ROI.

Oui.

RENÉ.

Et Votre Majesté a-t-elle ce livre ?

LE ROI.

Le voici !

(Il montre le livre à René.)

RENÉ, reculant.

Mon Dieu !

LE ROI.

Ah ! tenez, celle-ci !

(Il montre une feuille déchirée par la moitié.)

RENÉ.

Permettez que j'en déchire une autre, sire.

LE ROI.

La même... la même, ce sera mieux.

(Il déchire ce qui reste de la feuille et le donne à René.)

RENÉ approche la feuille de la bougie et la brûle.

Il a été empoisonné avec une mixture d'arsenic.

LE ROI.

A quoi reconnaissez-vous cela ?

RENÉ.

A l'odeur de cette feuille.

Digitized by Google

LE ROI.

Vous en êtes sûr?

RENÉ.

Comme si j'avais moi-même préparé cette mixture.

LE ROI.

Et le contre-poison?... (René secoue la tête.) Comment! vous n'en connaissez pas?

RENÉ.

Sire, c'est un poison terrible.

LE ROI.

Il ne tue pas tout de suite, cependant?

RENÉ.

Non; mais il tue sûrement; peu importe le temps que l'on met à mourir.

LE ROI.

Pourvu qu'on meure, n'est-ce pas?... C'est même quelquefois un calcul, je le sais... Maintenant, vous connaissez ce livre?

RENÉ.

Moi?

LE ROI.

Vous le connaissez... Tout à l'heure, en le voyant, vous avez reculé d'effroi.

RENÉ.

Sire, je vous jure...

LE ROI.

René, écoutez bien ceci... Vous avez empoisonné la reine de Navarre avec des gants; vous avez empoisonné le prince de Porcian avec la fumée d'une lampe; vous avez tenté d'empoisonner M. de Condé avec une pomme de senteur... René, je vous ferai enlever la chair lambeau par lambeau, avec une tenaille rougie, si vous ne me dites pas à qui appartient ce livre.

RENÉ.

Et, si je dis la vérité, sire, qui me garantit que je ne serai pas encore puni plus cruellement que si je me tais?

LE ROI.

Moi!

RENÉ.

M'en donnez-vous votre parole royale?

LE ROI.

Foi de gentilhomme, vous aurez la vie sauve.

RENÉ.

Sire, ce livre m'appartient.

LE ROI.

A vous?

RENÉ.

Oui, à moi!

LE ROI.

Et comment est-il sorti de vos mains?

RENÉ.

C'est la reine mère qui l'a pris chez moi.

LE ROI.

Et, quand elle l'a pris, était-il empoisonné?

RENÉ.

Non.

LE ROI.

Mais dans quel but l'a-t-elle pris? Vous devez le savoir

RENÉ.

Dans le but de le faire porter au roi de Navarre, qui avait demandé au duc d'Alençon un livre de ce genre pour étudier la chasse au vol.

LE ROI.

Oh! c'est cela, je comprends tout... Je tiens tout, maintenant... Ce livre était entre les mains de Henri; il y a une destinée, et je la subis.

(Charles tousse, pousse deux ou trois cris de douleur et tombe sur les coussins.)

RENÉ.

Qu'avez-vous, sire?

LE ROI.

Rien! seulement, donnez-moi à boire, René; je brûle!

RENÉ.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! que se passe-t-il donc?

LE ROI.

Maintenant, prenez cette plume, et écrivez sur ce livre...

RENÉ.

Que faut-il que j'écrive?

LE ROI.

Ce que je vais vous dicter... « Ce manuel de chasse a été

donné par moi à la reine mère Catherine de Médicis. *Signé:* René. »

RENÉ.

Vous m'avez promis la vie sauve.

LE ROI.

Et je tiendrai parole; mais...

(Il pose le doigt sur ses lèvres.)

RENÉ.

Oh! sire, par ce qu'il y a de plus sacré...

LE ROI.

Maintenant, il n'y a pas de contre-poison, vous l'avez dit; mais enfin... vous ne laisseriez cependant pas mourir votre père ou votre frère s'il était empoisonné comme l'a été ce chien... sans lui donner quelque chose... Que lui donneriez-vous? (René s'incline sans répondre. — Avec désespoir.) Rien!.

DE NANCEY, ouvrant la porte.

Sire, la reine mère!

LE ROI.

Il ne faut pas qu'elle vous voie ici... Par ce corridor... allez!... (Il montre à René une sortie que celui-ci s'empresse de prendre.) Ah! la reine mère... Je suis curieux de savoir ce qu'elle vient me dire... Cachons ce livre.

(Il cache le livre.)

SCÈNE VI

LE ROI, CATHERINE.

CATHERINE.

J'ai appris, mon fils, qu'à votre retour de la chasse, vous vous étiez trouvé indisposé...

LE ROI.

On vous a mal renseignée, madame... C'est dès ce matin que ce mal m'a pris.

CATHERINE.

Et je crois que j'apporte à Votre Majesté le remède qui doit guérir son corps et son esprit.

LE ROI, bas.

Mille diables! trouverait-elle que je ne meurs pas assez vite?... (Haut.) Et où est ce remède, madame? J'avoue qu'en ce moment surtout j'en ai grand besoin.

Digitized by Google

CATHERINE.

Il est dans le mal même.

LE ROI.

Et où est le mal?

CATHERINE.

Écoutez, mon fils. Avez-vous entendu dire parfois qu'il est des ennemis secrets dont la haine ou l'ambition assassine à distance?

LE ROI.

Par le fer... ou par le poison, madame?

CATHERINE.

Non; par des moyens bien autrement sûrs, bien autrement terribles.

LE ROI.

Expliquez-vous.

CATHERINE.

Avez-vous foi aux pratiques de la cabale et de la magie?

LE ROI, riant.

Beaucoup.

CATHERINE.

Eh bien, de là viennent vos souffrances... Un ennemi de Votre Majesté, qui n'eût point osé vous attaquer en face, a conspiré dans l'ombre... Devinez-vous de qui je parle?

LE ROI.

Ma foi! non, madame.

CATHERINE.

Cherchez bien, et rappelez-vous certains projets d'évasion qui devaient assurer l'impunité au meurtrier.

LE ROI.

Au meurtrier, dites-vous?... On a donc essayé de me tuer, ma mère?

CATHERINE.

Oui, mon fils... Vous en doutez, peut-être; mais, moi, j'en ai acquis la certitude.

LE ROI.

Je ne doute jamais de ce que vous me dites, madame... Et comment a-t-on essayé de me tuer?... Voyons!

CATHERINE, tirant de dessous son manteau une petite figure de cire.

Tenez!

LE ROI.

Qu'est-ce que cette petite statuette, madame?

Digitized by Google

CATHERINE.

Voyez ce qu'elle a sur la tête.

LE ROI.

Une couronne royale !

CATHERINE.

Sur les épaules...

LE ROI.

Un manteau royal !

CATHERINE.

Et au cœur...

LE ROI.

Une aiguille !

CATHERINE.

Eh bien, sire, vous reconnaissez-vous ?

LE ROI.

Moi ?...

CATHERINE.

Oui ; vous avez votre manteau et votre couronne.

LE ROI.

Eh bien ?

CATHERINE.

Eh bien, sire, cette figure a été trouvée, pendant la chasse, au logis...

LE ROI.

Du roi de Navarre ?

CATHERINE.

Non, mais de M. de la Môle, son instrument.

LE ROI.

Ah ! cette figure était au logis de M. de la Môle ?

CATHERINE.

Voyez quelle lettre est écrite sur l'étiquette que porte cette aiguille...

LE ROI.

Une M...

CATHERINE.

C'est-à-dire *mort*... Sire, c'est la formule magique ; l'invocateur écrit ainsi son vœu sur la plaie même qu'il creuse...

LE ROI.

Ainsi, à votre avis, c'est M. de la Môle qui en veut à mes jours ?

CATHERINE.

Oui, comme le poignard en veut au cœur ; mais, derrière le poignard, il y a le bras qui le pousse.

LE ROI.

Eh bien, oui, voilà la cause, je le reconnais, ma mère... Mais, maintenant, que faire? Dites... Je suis fort ignorant en magie, moi...

CATHERINE.

La mort de l'envoûteur rompt le charme : que le coupable meure, et le charme cessera.

LE ROI.

Vous êtes sûre de ce que vous avancez, madame?

CATHERINE.

J'en suis certaine!

LE ROI.

Alors, maintenant que je sais qui punir, tout ira bien.

CATHERINE.

Oui, pourvu que vous punissiez.

LE ROI.

Voyez donc comme cela tombe, madame ! M. de la Môle est déjà arrêté.

CATHERINE.

J'ai dit que M. de la Môle était l'instrument... l'instrument seulement, vous comprenez bien ?

LE ROI.

Eh bien, nous commencerons par M. de la Môle, ma mère... Toutes ces crises dont je suis atteint peuvent faire naître autour de nous de dangereux soupçons... Peut-être les méchants diraient-ils que je suis empoisonné...

CATHERINE.

Oh!

LE ROI.

On l'a bien dit de mon frère François II ; il est donc urgent, comme vous dites, que la lumière se fasse, et qu'à l'éclat que jettera cette lumière, la vérité se découvre.

CATHERINE.

Ainsi M. de la Môle... ?

LE ROI.

Me va admirablement comme coupable, madame... Commençons donc par lui d'abord... et si, comme vous le dites, le roi de Navarre est son complice, il parlera.

CATHERINE, bas.

Oui, et, s'il ne parle pas, on le fera parler. (Haut.) Sire, vous permettez donc que l'instruction commence ?

LE ROI.

Comment donc ! je le désire, madame, et le plus tôt sera le mieux.

CATHERINE.

Mon fils, vous vous souviendrez, j'espère, que c'est moi...

LE ROI.

Je n'oublie jamais rien, madame, soyez tranquille.

MARGUERITE, soulevant la portière, à demi-voix.

Charles !... Charles !

LE ROI, mettant un doigt sur sa bouche.

Chut !... Adieu, madame.

CATHERINE.

Au revoir, mon fils... Alors, vous me donnez tous pouvoirs pour poursuivre cette affaire ?...

LE ROI.

Je vous les donne, madame, et de grand cœur.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

LE ROI, MARGUERITE.

MARGUERITE, se précipitant vers le Roi.

Ah ! sire, vous savez bien qu'elle ment, n'est-ce pas ?

LE ROI.

Qui, elle ?

MARGUERITE.

Écoutez, Charles : c'est terrible d'accuser sa mère, mais je me suis doutée qu'elle venait près de vous pour les poursuivre encore... et je l'ai suivie... Oh ! sur ma vie, sur la vôtre, sur notre âme à tous deux, je vous dis qu'elle ment.

LE ROI.

Les poursuivre ?... Qui poursuit-elle ?

MARGUERITE.

Henri... votre Henriot d'abord, qui vous aime et qui vous est dévoué plus que personne au monde.

LE ROI.

Tu le crois, Margot ?

MARGUERITE.

Oh! sire, j'en suis sûre.

LE ROI.

Eh bien, moi aussi.

MARGUERITE.

Alors, si vous en êtes sûr, mon frère, pourquoi l'avez-vous fait arrêter et conduire à Vincennes?...

LE ROI.

Parce qu'il me l'a demandé lui-même.

MARGUERITE.

Il vous l'a demandé ?

LE ROI.

Oui, il a de singulières idées, Henri, et l'une de ces idées-là, c'est qu'il est plus en sûreté dans ma disgrâce que dans ma faveur.

MARGUERITE.

Oh! je comprends... Et il est en sûreté, alors?

LE ROI.

Oui.

MARGUERITE.

Merci, mon frère; voilà pour Henri... Mais...

LE ROI.

Mais quoi?

MARGUERITE.

Mais il y a une autre personne à laquelle j'ai tort de m'intéresser peut-être... mais à laquelle je m'intéresse, enfin.

LE ROI.

Et quelle est cette personne?

MARGUERITE.

Sire, épargnez-moi... A peine si j'oserais la nommer à mon frère... et je n'ose la nommer à mon roi....

LE ROI.

M. de la Môle, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Sire, il n'est point coupable, je vous le jure.

LE ROI.

N'as-tu donc pas entendu ce qu'a dit notre bonne mère, pauvre Margot?

MARGUERITE.

Oh! je vous ai déjà supplié de ne pas la croire, mon frère; je vous ai déjà affirmé qu'elle mentait.

LE ROI.

Mais tu ne sais peut-être pas qu'on a trouvé une figure de cire chez M. de la Môle?

MARGUERITE.

Si fait, mon frère, je le sais.

LE ROI.

Que cette figure est percée au cœur par une aiguille, et que l'aiguille qui la blesse ainsi porte une petite bannière avec une M.

MARGUERITE.

Je le sais encore.

LE ROI.

Que cette figure a un manteau royal sur les épaules et une couronne royale sur la tête.

MARGUERITE.

Je sais tout cela.

LE ROI.

Eh bien, qu'avez-vous à dire?

MARGUERITE.

J'ai à dire que cette petite figure est la représentation d'une femme, et non celle d'un homme.

LE ROI.

Et cette aiguille qui lui perce le cœur?...

MARGUERITE.

C'était le charme pour se faire aimer de cette femme, et non un maléfice pour faire mourir un homme.

LE ROI.

Mais cette lettre M?

MARGUERITE.

Elle ne veut pas dire *mort*, comme l'a dit la reine mère; elle veut dire... Oh! mon frère, pardonnez-moi... (Elle tombe à genoux.) Elle veut dire *Marguerite.*

LE ROI.

Silence, ma sœur!... car, de même que vous avez entendu, vous, on pourrait vous entendre à votre tour.

MARGUERITE, relevant la tête.

Oh! que m'importe!... et que le monde entier n'est-il là pour m'écouter!... devant le monde entier, je déclarerais qu'il est infâme d'abuser de l'amour d'un gentilhomme pour souiller sa réputation d'un soupçon d'assassinat.

LE ROI.

Margot!... si je te disais que je sais aussi bien que toi ce qui est et ce qui n'est pas?...

MARGUERITE.

Mon frère!...

LE ROI.

Si je te disais que M. de la Mòle est innocent?

MARGUERITE.

Vous le savez?...

LE ROI.

Si je te disais que je connais le vrai coupable?

MARGUERITE.

Grand Dieu!... le vrai coupable!... Mais il y a donc eu un crime commis?

LE ROI.

Volontaire ou involontaire... oui, il y a eu un crime commis.

MARGUERITE.

Sur vous?...

LE ROI.

Sur moi.

MARGUERITE.

Oh! non, cela n'est pas.

LE ROI.

Regarde-moi, Marguerite.

MARGUERITE.

Pourquoi si pâle, mon frère?

LE ROI.

Parce que je n'ai pas huit jours à vivre.

MARGUERITE.

Vous, mon frère?... toi, mon Charles?... (Le serrant dans ses bras.) Ah!

LE ROI.

Marguerite, je suis empoisonné.

MARGUERITE.

Oh!... Et vous connaissez le coupable?

LE ROI.

Je le connais.

MARGUERITE.

Ce n'est ni Henri, ni M. de la Môle, vous l'avez dit... Serait-ce...? Oh! mon Dieu! ma voix s'arrête dans ma gorge...

ma langue se refuse à prononcer ces noms... Serait-ce M. d'Alençon?...

LE ROI.

Peut-être...

MARGUERITE.

Ou bien... ou bien serait-ce...? (Baissant la tête.) Serait-ce notre mère?... Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... c'est impossible.

LE ROI.

Impossible!... Il est fâcheux que René ne soit pas ici; il te raconterait mon histoire.

MARGUERITE.

Lui, René?...

LE ROI.

Oui... Il te dirait, par exemple, qu'une femme, à laquelle il n'ose rien refuser, a été lui demander un livre de chasse enfoui dans sa bibliothèque; qu'un poison subtil a été versé sur chaque page de ce livre; que ce poison, destiné à quelqu'un, je ne sais à qui, est tombé, par un caprice du hasard ou par un châtiment du ciel, sur une autre personne que celle à qui il était destiné... Mais, en l'absence de René, tiens, ma sœur, voilà ce livre... et tu peux voir écrit, de la main du Florentin, sur la première page de ce livre, qui contient dans ses feuilles la mort de vingt personnes, tu peux voir que ce livre a été donné par lui à notre mère.

MARGUERITE.

Oh! à ton tour, silence, Charles!... silence!

LE ROI.

Tu vois donc bien, maintenant, qu'il faut que l'on croie que je meurs par magie.

MARGUERITE.

Mais c'est inique!... mais c'est affreux!... Grâce! grâce! mon frère; vous savez bien qu'il est innocent.

LE ROI.

Oui, je le sais; mais il faut qu'on le croie coupable; laisse donc mourir ton amant, pour sauver l'honneur de la maison de France... Je meurs bien pour la même cause, moi... et sans me plaindre, tu le vois.

MARGUERITE.

Ah! mon frère!... Mais enfin, si vous vous trompiez, si vous ne mouriez pas...

LE ROI.

Je croyais t'avoir dit que le poison avait été préparé par ma mère... Allons, donne-moi ton bras, Marguerite... Je voudrais regagner ma chambre.

LA NOURRICE, entrant vivement.

Qu'as-tu donc, mon Charlot? Tu es pâle, à peine si tu te soutiens... Oh! mon Dieu! mon Dieu! madame, qu'est-il arrivé?

LE ROI.

Il est arrivé que j'ai eu chaud et puis froid... Tu comprends que cela m'a fait mal... Tu garderas ma porte, afin que personne n'entre; entends-tu, nourrice, personne!

LA NOURRICE.

Mais, si maître Ambroise Paré vient?... Vous l'avez fait demander, m'a-t-on dit.

LE ROI.

Tu lui diras que je vais mieux... et que je n'ai pas besoin de médecin. A propos, ce pauvre Actéon est mort; il faudra le faire enterrer dans quelque coin du Louvre... C'était un de mes meilleurs amis... Je lui ferai élever un tombeau... si j'en ai le temps... Adieu, ma sœur.

(Il sort avec la Nourrice.)

MARGUERITE.

Maintenant, la Môle, à toi, toute à toi!

(Elle sort.)

ONZIÈME TABLEAU

Un cachot dans le donjon de Vincennes. — Au fond, une large porte dans laquelle est pris un guichet; portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

COCONNAS, seul et frappant le mur.

Dis donc, geôlier mon ami, ton poêle est tellement chaud, qu'on étouffe ici... Que diable! si M. d'Alençon a demandé qu'on nous serve tout rôtis, mettez-nous à la broche, et que

cela finisse; mais, s'il n'a point exigé cela, ouvre, mordi! ou je brise la porte.

SCÈNE II

COCONNAS, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER.

Silence!

COCONNAS.

Comment! tu ne veux pas que je crie quand je brûle?... Allons donc! est-ce que je suis un saint Laurent, moi?

LE GEÔLIER.

Le gouverneur me suit!

COCONNAS.

Le gouverneur?... Et que vient-il faire?

LE GEÔLIER.

Vous visiter.

COCONNAS.

C'est beaucoup d'honneur qu'il m'accorde. Soyez le bienvenu, monsieur le gouverneur.

SCÈNE III

COCONNAS, LE GOUVERNEUR, LE GEÔLIER, GARDES, au fond.

LE GOUVERNEUR, entrant, bas, au Geôlier.

Amenez ici l'autre prisonnier. (A Coconnas.) Avez-vous de l'argent, monsieur?

COCONNAS.

Moi?

LE GOUVERNEUR.

Oui, vous.

COCONNAS.

J'ai trois écus.

LE GOUVERNEUR.

Des bijoux?

COCONNAS.

J'ai une bague.

LE GOUVERNEUR.

Voulez-vous permettre que je vous fouille?

COCONNAS.

Que vous me fouilliez?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

COCONNAS.

Est-ce donc là une proposition à faire à un gentilhomme?... Mordi! monsieur, il est bien heureux pour vous que nous soyons en prison tous deux.

LE GOUVERNEUR.

Monsieur, je suis au service du roi...

COCONNAS.

Dites donc, monsieur le gouverneur, mais les honnêtes gens qui dévalisent sur le pont Saint-Michel, eux aussi sont donc au service du roi?... Je ne savais point cela, et je leur en fais mes excuses; je les avais pris jusqu'à présent pour des voleurs.

LE GOUVERNEUR, après avoir fouillé Coconnas.

Monsieur, je vous salue.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA MOLE, qui est entré par la porte latérale.

LE GOUVERNEUR.

A votre tour, monsieur de la Môle.

LA MÔLE.

Monsieur, il est inutile que vous me fouilliez; je vais vous remettre tout ce que j'ai sur moi.

LE GOUVERNEUR.

Qu'avez-vous?

LA MÔLE.

Quatre-vingts écus environ dans cette bourse.

LE GOUVERNEUR.

Donnez... Est-ce tout?

LA MÔLE.

Puis ces bijoux, cette bague...

LE GOUVERNEUR.

Bien. N'avez-vous rien de plus?...

LA MÔLE.

Non, monsieur, sur ma parole.

LE GOUVERNEUR.

Et ce cordon que vous portez à votre cou?

LA MÔLE.

Il soutient un médaillon, monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Remettez-le-moi.

LA MÔLE.

Un médaillon sans valeur aucune, je vous le jure.

LE GOUVERNEUR.

N'importe!

LA MÔLE.

Comment! vous exigez?

LE GOUVERNEUR.

J'ai ordre de ne vous laisser que vos vêtements, et un médaillon n'est point un vêtement.

LA MÔLE.

C'est bien, monsieur, vous allez avoir ce que vous demandez.

(Il détache le médaillon, le porte à ses lèvres, le fait sortir du cercle, le laisse tomber, le brise avec le talon de sa botte, et donne le cercle d'or au Gouverneur.)

LE GOUVERNEUR.

Monsieur!

COCONNAS.

Bravo, la Môle!

LE GOUVERNEUR.

Monsieur, je me plaindrai au roi... (Au Guichetier.) Reconduisez le prisonnier dans son cachot... (Aux Gardes.) Et vous, suivez-moi.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE V

COCONNAS, LA MOLE, LE GEÔLIER.

COCONNAS, passant du côté de la porte latérale de manière à se trouver sur le chemin du Geôlier.

Un instant, l'ami! tu sais nos conventions?

LA MÔLE, au Geôlier.

Tu te rappelles ce que tu m'as promis?

COCONNAS.

Un entretien avec mon ami la Môle.

LA MÔLE.

Une entrevue avec le comte.

LE GEÔLIER.

C'est vrai.

COCONNAS.

Eh bien, puisque nous voilà réunis, laisse-nous un peu causer ensemble.

LE GEÔLIER.

Faites, monsieur; seulement, autant pour vous que pour moi, ne parlez pas politique.

COCONNAS.

Mordi! sois tranquille, nous avons bien autre chose à nous dire.

LE GEÔLIER.

Pendant ce temps, je vais faire le guet, pour que vous ne soyez pas surpris, ni moi non plus.

COCONNAS.

Va, brave homme!... (Il fouille à sa poche.) La première fois que tu rencontreras le gouverneur, tu lui demanderas mes trois écus.

SCÈNE VI

LA MOLE, COCONNAS.

LA MÔLE.

Lorsque je suis arrivé, il était en train de te fouiller, ce me semble?

COCONNAS.

Oh! mon Dieu, oui.

LA MÔLE.

Et il t'a tout pris?

COCONNAS.

Tout! Mon tout n'était pas grand'chose...

LA MÔLE.

Maintenant, comprends-tu ce qui nous arrive?

COCONNAS.

Parfaitement.

LA MÔLE.

Nous avons été trahis.

Digitized by Google

COCONNAS.

Par cet affreux duc d'Alençon.

LA MÔLE.

Et crois-tu que notre affaire soit grave?

COCONNAS.

J'en ai peur!

LA MÔLE.

T'ont-ils interrogé?

COCONNAS.

Oui; et toi?

LA MÔLE.

Moi aussi; mais, chose étrange, à peine m'ont-ils parlé de la fuite du roi de Navarre et de madame Marguerite?

COCONNAS.

Justement; et voilà ce qui m'a fort étonné : tout l'interrogatoire a roulé sur cette méchante figure de cire... Ils veulent que ce soit le portrait du roi.

LA MÔLE.

Et tu n'as pas dit que ce fût celui de madame Marguerite?

COCONNAS.

Non.

LA MÔLE.

Qu'as-tu dit?

COCONNAS.

Rien; je leur ai ri au nez.

LA MÔLE.

Cher Annibal!

COCONNAS.

Écoute, il paraît que nous avons, dans notre prison même maintenant, un protecteur invisible.

LA MÔLE.

J'allais te le dire.

COCONNAS.

Tu t'en es donc aperçu?

LA MÔLE.

Oui; mais toi?

COCONNAS.

Écoute : ce matin, j'entends gratter à ma porte, et je vois un billet passer par-dessous.

LA MÔLE.

Ce matin, une pierre tombe dans mon cachot, et je trouve une lettre attachée à cette pierre.

COCONNAS.

Le billet était de madame de Nevers, et contenait cette seule ligne : « Sois tranquille, cher Annibal, je t'aime. »

LA MÔLE.

Cette lettre était de madame Marguerite, et elle renfermait ces quelques mots : « Bon courage, je veille. »

COCONNAS.

Et sais-tu qui a pu nous faire parvenir ces billets?

LA MÔLE.

Non.

COCONNAS.

Mordi! j'ai pourtant grande envie de le savoir.

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE GEOLIER.

LE GEÔLIER.

Voulez-vous que je vous le dise?

LA MÔLE et COCONNAS, *s'écartant.*

Ah!...

LE GEÔLIER.

C'est moi.

LA MÔLE.

Comment, c'est vous?...

LE GEÔLIER.

Oui.

COCONNAS.

Qui nous avez remis à chacun ce billet?

LE GEÔLIER.

Oui.

COCONNAS.

A moi, de la part...?

LE GEÔLIER.

De madame la duchesse de Nevers.

LA MÔLE.

Et à moi?...

LE GEÔLIER.

De la part de madame Marguerite.

COCONNAS.

Et que signifie...?

LE GEÔLIER.

Cela signifie que l'on ne peut rien refuser à deux grandes princesses.

LA MÔLE.

Vous les avez donc vues?

LE GEÔLIER.

Sans doute.

COCONNAS.

Quand cela?

LE GEÔLIER.

Hier.

LA MÔLE.

Comment?

LE GEÔLIER.

Nous sortons tous les huit jours.

COCONNAS.

Dieu! je voudrais pouvoir en dire autant.

LE GEÔLIER.

Hier était mon jour de sortie...

LA MÔLE.

Allez! allez!

LE GEÔLIER.

Une femme voilée m'attendait à la porte... Elle me fit signe de la suivre... J'hésitais; elle me montra une bourse...

COCONNAS.

C'est juste, le fer suit l'aimant, et l'homme suit l'or... Va...

LE GEÔLIER.

Je la suivis... Elle me conduisit à l'hôtel de Guise...

LA MÔLE.

A l'hôtel de Guise?...

COCONNAS.

Sans doute, à l'hôtel de Guise!... Là, nos deux princesses attendaient, n'est-ce pas?

LE GEÔLIER.

Oui... et même dans les larmes...

LA MÔLE.

Chère reine!

COCONNAS,

Et, comme tu es très-sensible, tu n'as pas su résister à leurs prières, n'est-ce pas, brave homme?

LE GEÔLIER.

Ah! monsieur, comme vous me connaissez!

LA MÔLE.

Eh bien, qu'y a-t-il eu de décidé?

LE GEÔLIER.

Il a été décidé que, cette nuit, tout serait préparé pour votre fuite.

COCONNAS.

Bien...

LE GEÔLIER.

Grâce à moi, les deux princesses s'introduiront dans votre prison...

LA MÔLE.

Ici?... Elles ont consenti...?

COCONNAS.

Et je leur en sais gré... Mordi!... Il y a des circonstances où il ne s'agit point d'être fier... Après?... Car ce n'est pas le tout qu'elles viennent de dehors ici... L'important, c'est que nous allions d'ici dehors...

LE GEÔLIER.

Après... comme c'est moi qui ai les clefs, je vous conduis à la chapelle par des corridors déserts... Cette chapelle a une porte qui donne sur le parc, à cette porte attendront trois chevaux...

LA MÔLE.

Comment, trois?... L'une des deux nous suit-elle donc?...

LE GEÔLIER.

Non; mais, moi, je vous suis...

COCONNAS.

A merveille, mon brave homme!... Viens... viens... je ne demande pas mieux que de te voir à cinquante lieues de Vincennes... et moi aussi... Et les chevaux seront bons, je l'espère?...

LE GEÔLIER.

Les meilleurs des écuries de madame de Nevers.

COCONNAS.

Je les connais... Bravo !

LE GEÔLIER.

D'autres relais sont échelonnés sur la route... En douze heures, vous gagnez la Lorraine...

COCONNAS.

Ah! c'est en Lorraine que nous allons?

LE GEÔLIER.

Avez-vous quelque chose contre la Lorraine ?

COCONNAS.

Non pas! c'est un charmant pays, à ce que j'ai entendu dire, du moins... sans compter que sa frontière est la plus voisine de la frontière de France, ce qui n'est point à dédaigner...

LA MÔLE.

Oh! c'est un plan magnifique!...

COCONNAS.

Une évasion qui nous fera le plus grand honneur... Cette brave Henriette, je suis sûr que c'est elle qui a trouvé cela.

LA MÔLE.

Chère reine !...

LE GEÔLIER.

Et maintenant, messieurs, n'oubliez rien de ce que je viens de vous dire.

(Il sort.)

COCONNAS, se frappant le front.

Sois tranquille, c'est là. (A la Môle). La chose a dû leur coûter bon... Mais, ma foi, elles sont riches et ne feront jamais un meilleur emploi de leur argent.

LA MÔLE.

Oh! mon ami, mon ami, nous allons donc les revoir!

COCONNAS.

Oui... Puis, avec elles, les champs, la campagne, les bois... Je ne me suis jamais senti des goûts si champêtres... Oh! la bonne chose que la peur... mais la peur en plein air, lorsqu'on a une épée au flanc, lorsqu'on crie hourra au coursier que l'on aiguillonne, et qui, à chaque hourra, bondit et vole.

LE GEÔLIER.

Eh! vite... eh! vite, monsieur de la Môle... On s'achemine vers votre cachot... Rentrez, rentrez !

Digitized by Google

COCONNAS.

Encore quelque diablerie de la reine Catherine ou de M. d'Alençon. En tout cas, à ce soir.

LA MÔLE.

A ce soir, ami !

SCÈNE VIII

COCONNAS, seul.

Mordi ! quelle peste d'existence ! toujours des extrêmes, jamais de terre ferme... On barbote dans cent pieds d'eau... ou l'on plane au-dessus des nuages... Voyons, où en sommes-nous? vient-on ici?... Non, il paraît que ce n'est pas à moi que l'on a affaire... Mais, comme nous avons commis le même crime, c'est-à-dire que nous sommes innocents tous les deux, il est probable que ce qui arrive à l'un doit arriver à l'autre... Oh ! qu'est-ce que cela ? Il me semble que j'ai entendu quelque chose, comme un gémissement... (On entend un cri sourd.) Sans doute la plainte du vent qui pleure dans les corridors de ce vieux château; sans doute... Non... non... c'est bien une voix humaine... (Autre cri.) Et cette voix... mon Dieu !... cette voix... (S'élançant contre la porte de communication.) Il m'a semblé que c'était celle de la Môle... (Moment de silence pendant lequel une nouvelle plainte se fait entendre.) Mais l'on égorge donc quelqu'un ici?... Oh ! et pas d'armes... pas d'armes!... (La porte du fond s'ouvre à deux battants.) Enfin, je vais donc savoir ce qui se passe.

SCÈNE IX

COCONNAS, UN JUGE, UN GREFFIER, puis CABOCHE, suivi de ses VALETS.

LE JUGE.

Accusé Marc-Annibal de Coconnas, il va vous être donné lecture de l'arrêt rendu contre vous.

COCONNAS.

Ah ! je respire.

LE GREFFIER.

Accusé, à genoux !

COCONNAS.

A genoux?

DEUX VALETS, passant derrière lui et le forçant de tomber à genoux.

Oui, à genoux.

LE GREFFIER.

« Arrêt rendu par la cour séant à Vincennes, contre Marc-Annibal de Coconnas, atteint et convaincu d'empoisonnement, de sortilége et de magie contre la personne du roi, du crime de conspiration contre la sûreté de l'État... En conséquence de quoi sera ledit Marc-Annibal de Coconnas conduit de sa prison en la place Saint-Jean en Grève pour y être décapité, ses biens seront confisqués, ses bois de haute futaie coupés à la hauteur de six pieds, ses châteaux ruinés, et en l'aire un poteau planté avec une plaque de cuivre qui constatera le crime et le châtiment. »

COCONNAS.

Quant à ma tête, je crois bien qu'on la tranchera, car elle est en France, et fort aventurée, même; mais, quant à mes bois de haute futaie et quant à mes châteaux, je défie toutes les scies et toutes les pioches du royaume très-chrétien de mordre dedans.

LE JUGE.

Silence!... Continuez, greffier.

LE GREFFIER.

« De plus, sera ledit Coconnas... »

COCONNAS.

Comment! il me sera fait encore quelque chose après que j'aurai eu la tête tranchée en Grève ?... Oh! oh! ceci me paraît bien sévère.

LE JUGE.

Non, monsieur, mais auparavant.

LE GREFFIER.

« Et, de plus, sera ledit Coconnas, avant l'exécution du jugement, appliqué à la question extraordinaire. »

COCONNAS.

La torture!... et pour quoi faire?

LE GREFFIER.

« Afin de le forcer d'avouer ses complices, complots et machinations dans le détail. »

COCONNAS.

Mordi! voilà ce que j'appelle une infamie!... bien plus qu'une infamie: voilà ce que j'appelle une lâcheté...

LE JUGE, aux Valets de Caboche.

Faites !

COCONNAS.

Faites quoi ?

LE JUGE.

Faites selon la teneur de l'arrêt.

(On s'empare de Coconnas, on l'étend sur la chaise de question, on le garrotte.)

COCONNAS.

Misérables ! torturez-moi, brisez-moi, mettez-moi en lambeaux... Ah ! vous croyez que c'est avec des morceaux de bois et des morceaux de fer que l'on fait parler un gentilhomme de mon nom ?... Allez, allez, je vous en défie.

LE JUGE.

Préparez-vous à écrire, greffier.

COCONNAS.

Oui, prépare-toi ; si tu écris ce que je vais vous dire à tous, infâmes bourreaux !... tu auras de la besogne,.. Écris... écris.

LE JUGE.

Voulez-vous faire des révélations ?

COCONNAS.

Allez au diable !

LE JUGE.

Allons, maître, ajustez les bottines à monsieur.

(Caboche s'approche, lent et impassible ; Coconnas le regarde venir comme s'il regardait un spectre.)

COCONNAS.

Oh ! c'est vous ?

LE JUGE, à Caboche.

Commencez ! (Caboche attache des planches aux jambes de Coconnas et prépare des coins. — A Coconnas.) Voulez-vous parler ?

COCONNAS.

Non !

LE JUGE.

Premier coin de l'ordinaire !

(Caboche lève son maillet, frappe sur le coin, qui glisse entre les planches. Le

visage de Coconnas n'exprime que l'étonnement, et pas la moindre douleur.)

LE JUGE.

Le coin est-il entré jusqu'au bout, maître?

CABOCHE.

Jusqu'au bout, monsieur...

LE JUGE.

Voilà un chrétien bien dur...

CABOCHE, se baissant comme pour regarder.

Mais criez donc, malheureux!...

COCONNAS, à part.

Ah! je comprends... Digne Caboche, va!... Oui, oui, sois tranquille, je vais crier, puisque tu le commandes; et, si tu n'es pas content, tu seras difficile.

LE JUGE.

Quelle était votre intention en vous cachant dans la forêt?

COCONNAS, railleur.

De nous asseoir à l'ombre.

LE JUGE.

Deuxième coin!...

(Caboche enfonce le coin.)

COCONNAS.

Ah! ah!... Hou! hou!... Prenez garde! vous me brisez les os!... (A Caboche.) Est-ce bien comme cela?

CABOCHE.

Oui, pas mal.

LE JUGE.

Ah! celui-ci fait son effet... Que faisiez-vous dans la forêt?

COCONNAS.

Eh! mordi! je viens de vous le dire, je prenais le frais.

CABOCHE, bas.

Avouez!

COCONNAS, de même.

Quoi?

CABOCHE, de même.

Ce que vous voudrez; mais avouez quelque chose.

(Il lève le maillet.)

COCONNAS.

Non, non, c'est inutile... Que désirez-vous savoir, monsieur le juge?

Digitized by Google

LE JUGE.

Ce que vous veniez faire dans la forêt.

COCONNAS.

Je venais pour assister à la fuite de M. le duc d'Alençon... Ah ! tu nous a dénoncés, face blême?... Attends... attends!

LE JUGE.

Laissons là M. le duc d'Alençon et revenons au roi de Navarre. Que savez-vous de la fuite du roi de Navarre?

COCONNAS.

Mais je sais que M. d'Alençon avait des rendez-vous avec M. de Mouy; que M. d'Alençon avait réuni les huguenots pour fuir avec eux; que M. d'Alençon...

LE JUGE.

Assez... Nous ne faisons pas le procès du duc d'Alençon, nous faisons celui du roi de Navarre... Que savez-vous du roi de Navarre?

COCONNAS.

Ah! du roi de Navarre, c'est autre chose, je ne sais rien.

LE JUGE.

Que savez-vous de la figure de cire trouvée chez M. de la Môle?

COCONNAS.

Je n'en sais rien.

LE JUGE.

Que savez-vous de la reine Marguerite?

COCONNAS.

Je n'en sais rien.

(A chaque réponse, Caboche a enfoncé un coin.)

LE JUGE.

Eh bien, maître?

CABOCHE.

Je suis au bout, monsieur, et je crois que l'accusé n'en pourrait supporter davantage.

LE JUGE, dictant.

« Et ayant, l'accusé, malgré la question ordinaire et extraordinaire à lui donnée en notre présence, refusé de répondre, avons clos le présent procès-verbal... » Et maintenant, maître, l'accusé vous appartient... Il n'a plus affaire qu'à vous et à Dieu.

(Il se retire.)

SCÈNE X

CABOCHE, COCONNAS.

CABOCHE, après avoir regardé sortir tout le monde.

Eh bien, mon gentilhomme, comment allons-nous?

COCONNAS.

Ah! mon ami, mon brave Caboche, je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire pour moi.

CABOCHE.

Et vous aurez raison, monsieur; car, si l'on savait ce que je viens de faire pour vous, c'est moi qui prendrais votre place... et l'on ne me ménagerait point, moi, comme je vous ai ménagé.

COCONNAS.

De sorte que tes coins...?

CABOCHE.

Sont du fer en apparence, et du cuir en réalité.

COCONNAS.

Comme c'est ingénieux! Mais comment as-tu pu avoir l'idée...?

CABOCHE, dénouant l'appareil.

Voilà... J'ai su que vous étiez arrêté, J'ai su qu'on vous faisait votre procès, j'ai su que la reine Catherine voulait votre mort, j'ai su enfin qu'on vous donnerait la question, et j'ai pris mes précautions en conséquence.

COCONNAS.

Au risque de ce qui pouvait t'arriver?

CABOCHE.

Monsieur, vous êtes le seul gentilhomme qui m'ait donné la main, et l'on a une mémoire et un cœur... tout bourreau que l'on est, et peut-être même parce que l'on est bourreau... Vous verrez, demain, comme je ferai ma besogne.

COCONNAS.

Demain?

CABOCHE.

Sans doute, demain.

COCONNAS.

Quelle besogne?

CABOCHE.

Comment ! vous avez oublié...?

COCONNAS.

Ah ! c'est vrai ! c'est demain, que diable !

CABOCHE, à Coconnas prêt à se lever.

Que faites-vous?... Prenez garde! mes gens sont là, il faut qu'ils croient que vous avez les jambes brisées; à chaque mouvement que vous ferez, poussez donc un cri.

COCONNAS, aux Valets.

Eh ! prenez garde ! touchez-moi comme si j'étais de verre... Aïe!... mordi ! aïe ! prenez donc garde! Oh ! la la... (A Caboche.) Caboche, mon ami...

(Il lui donne une poignée de main.)

LE GUICHETIER, une lanterne à la main.

Déposez le prisonnier contre cette muraille.

COCONNAS.

Bon! c'est notre guichetier... N'aurais-je pas la consolation d'être réuni à mon compagnon?

LE GUICHETIER.

On l'apporte.

COCONNAS.

Bien, déposez le là-bas... en face de moi...

(On apporte la Môle, qu'on dépose en face de Coconnas.)

CABOCHE.

Bon courage, mon gentilhomme!... A demain.

COCONNAS, bas.

Demain ? J'espère bien être hors de tes griffes, demain !

CABOCHE.

Au revoir.

COCONNAS.

Adieu !... adieu !... Peste! il est charmant, lui... au revoir!... La, c'est bien... Allez-vous-en tous, refermez la porte... deux tours plutôt qu'un... (Au Guichetier). Maintenant, l'ami, as-tu entendu parler de nos princesses ?

LE GUICHETIER.

Elles sont là, dans le cachot à côté.

COCONNAS, se levant.

Et tu les fais attendre, malheureux?... Vite, vite! Songe donc que plus tôt elles seront ici, plus tôt nous serons dehors!... Ouvre, ouvre, l'ami.

(Le Guichetier ouvre la porte.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARGUERITE, MADAME DE NEVERS.

MADAME DE NEVERS.

Cher Annibal!

MARGUERITE.

La Môle, mon ami!

LA MÔLE, avec un cri.

Ah! mon Dieu!

MARGUERITE.

Qu'y a-t-il donc?

COCONNAS.

Allons, allons, pas un instant à perdre, la Môle; les chevaux sont là...

MARGUERITE, avec terreur.

Oh! du sang!...

COCONNAS.

Du sang!... Que t'ont-ils fait?...

LA MÔLE.

N'y avait-il pas dans l'arrêt que nous subirions la torture?

COCONNAS.

N'a-t-on pas fait pour toi ce que l'on a fait pour moi?

LA MÔLE.

Je ne sais ce que l'on a fait pour toi; mais je sais, moi, que j'ai les jambes brisées.

MARGUERITE.

Bonté du ciel!

LE GEÔLIER.

Allons, allons, messieurs, ne perdons pas de temps, la pluie tombe, le vent siffle, les chevaux s'impatientent... Ils pourraient être vus par une ronde de nuit.

MARGUERITE.

Que faire? Mon Dieu! mon Dieu! inspirez nous!

COCONNAS.

Allons, ami, du courage! Je suis fort, je t'emporterai, je te placerai sur ton cheval, je te tiendrai devant moi, si tu ne peux te soutenir sur la selle... Mais partons, partons... Tu entends bien ce que nous dit ce brave homme: il s'agit de la vie.

LA MÔLE.

C'est vrai, il s'agit de la vie... Essayons... (Après un effort et un cri.) Ah! impossible!... impossible!

MARGUERITE.

Henriette!... Henriette!... que faire?... que devenir?... Oh! mon Dieu! être riche, être reine, être puissante, et souffrir, souffrir ainsi!

LA MÔLE.

Du courage, ma reine. Toi, Annibal, toi que les douleurs ont épargné, toi qui es jeune, toi qui es aimé, toi qui peux vivre... fuis, fuis, mon ami! fuis, et laisse-moi cette suprême consolation de te savoir en liberté.

LE GEÔLIER.

L'heure passe... l'heure passe... Hâtez-vous!

LA MÔLE.

Fuis, Annibal, fuis! ne donne pas à nos ennemis ce joyeux spectacle de la mort de deux innocents... Fuis, je t'en conjure.

MADAME DE NEVERS.

Viens, Annibal, viens.

COCONNAS.

D'abord, madame, donnez à cet homme ce que vous lui avez promis.

(Il montre le Geôlier.)

MADAME DE NEVERS, tirant une bourse.

Voilà!

Digitized by Google

COCONNAS.

Et maintenant, bon la Môle, tu me fais injure en pensant un instant que je puisse t'abandonner. N'ai-je pas juré de vivre et de mourir avec toi? Mais tu souffres tant, que je te pardonne.

MADAME DE NEVERS.

Que dis-tu, Annibal?

COCONNAS.

Je dis, madame, qu'ils lui ont brisé les jambes, qu'il ne peut plus monter maintenant sur l'échafaud, si un ami ne le porte... et que je le porterai, moi.

MADAME DE NEVERS.

Mon Annibal, une autre femme prierait, supplierait; mais, moi, moi, je te comprends et je suis fière de toi... Annibal, devant Dieu, je t'aimerai toujours avant toute chose... et plus que toute chose, je te le promets, je te le jure!

COCONNAS.

C'est bravement parler, madame... Merci!

LE GEÔLIER.

On vient, on vient!...

LA MÔLE.

Avant de me quitter, ma reine, une dernière grâce... Donnez-moi un souvenir quelconque de vous... que je puisse baiser en montant à l'échafaud.

MARGUERITE.

Oh! oui... tiens!... (Elle détache de son cou un reliquaire et le lui donne.) Tiens, voici une relique sainte que je porte depuis mon enfance... je ne l'ai jamais quittée... prends-la... prends-la...

LE GEÔLIER.

On ouvre la porte... Fuyez, madame... fuyez!

COCONNAS, prenant la main de Marguerite, et la mettant dans celle de la Môle.

Adieu ici, au revoir là-haut.

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS, avec des sanglots.

Adieu!... adieu!...

(Les deux femmes fuient par la porte de communication; les deux hommes les accompagnent des yeux, les bras tendus vers elles. La porte du fond s'ouvre; on voit entrer un Prêtre et des Gardes.)

DOUZIÈME TABLEAU

La maison du Bourreau.

—

SCÈNE PREMIÈRE

JOLYETTE, puis CABOCHE.

Jolyette a les coudes appuyés sur la table; elle pleure.

CABOCHE, entrant.

C'est la première fois, lorsque j'entre, qu'elle ne vient pas me sauter au cou... Elle a cependant entendu ouvrir la porte, elle a cependant reconnu mon pas... Jolyette!...

JOLYETTE, tressaillant.

Hein?

CABOCHE.

Que fais-tu là?

JOLYETTE.

Rien, mon père!

CABOCHE.

Tu pleures?

JOLYETTE.

Hélas!

CABOCHE.

Viens, mon enfant.

JOLYETTE.

Mon père... (Allant à lui.) Est-ce que c'est vrai que ce beau gentilhomme qui, un jour, est venu vous voir pour vous remercier, qui vous a donné la main, qui m'a embrassée... est-ce que c'est vrai qu'il est mort?

CABOCHE.

Qui t'a dit cela?

JOLYETTE.

On me l'a dit.

CABOCHE.

Je t'avais défendu de sortir aujourd'hui... Tu m'as donc désobéi?

JOLYETTE.

Non, mon père... J'ai entendu proclamer l'arrêt, et j'ai reconnu le nom.

CABOCHE.

Oui, c'est vrai!

JOLYETTE.

Il est mort! pauvre jeune homme!

CABOCHE.

Mais, à cette heure, il me bénit au ciel; car je lui ai épargné la souffrance... Hier, quand tu me demandais ce que c'était que ces coins de cuir, je ne te l'ai pas dit... C'était pour lui!

JOLYETTE.

Et son compagnon?

CABOCHE.

Oh! c'est autre chose; son compagnon ne m'avait pas donné la main, lui... Allons, Jolyette, ne parlons plus de cela.

JOLYETTE.

A quoi cela nous servira-t-il, de n'en plus parler? Nous y penserons toujours.

CABOCHE.

Mets la table... Après le souper, il faut que je sorte.

JOLYETTE.

Où allez-vous, mon père?

CABOCHE.

Au Louvre... Le plus jeune des deux m'a chargé d'une commission pour une grande dame... Je lui ai promis de la faire, je la ferai...

JOLYETTE.

Mon Dieu!... mon Dieu!...

(On frappe.)

Google

CABOCHE.

On frappe... Silence !

JOLYETTE.

Qui peut venir chez nous... où personne ne vient?

CABOCHE, regardant par un guichet.

Deux femmes... (Il ouvre.) Entrez !

SCÈNE II

Les Mêmes, MARGUERITE, MADAME DE NEVERS, toutes deux voilées.

MARGUERITE, levant son voile.

Me reconnaissez-vous, maître?

CABOCHE.

Oui, madame; c'est vous qui m'avez fait venir au Louvre, pour un gentilhomme blessé.

MARGUERITE.

C'est moi... Eh bien, ce gentilhomme, je lui avais fait une promesse, et je viens l'accomplir.

CABOCHE.

J'allais aller au Louvre vous la rappeler.

MARGUERITE.

Vous voyez qu'il n'est pas besoin de cela, maître, et que j'ai de la mémoire.

CABOCHE.

Venez !

MARGUERITE.

Un instant... Vous ne les avez pas quittés, n'est-ce pas?

CABOCHE.

Non, de Vincennes jusqu'à la Grève.

MARGUERITE.

Qu'ont-ils fait?... qu'ont-ils dit?... C'est affreux, je le sais bien; mais, mon amie et moi, nous avons besoin de savoir cela.

MADAME DE NEVERS, sous son voile.

Oui, dites... dites...

JOLYETTE.

Pauvres femmes!... elles les aimaient!

CABOCHE.

D'abord, là-bas, comme M. de la Môle ne pouvait pas marcher, son ami l'a pris dans ses bras comme il eût fait d'un enfant; quand le peuple les a vus... tous deux si jeunes... tous deux si beaux... frères par la douleur... le fort portant le faible... le faible consolant le fort... alors, ce n'a plus été, tout le long de la route, que plaintes, que gémissements pour ces malheureux, et qu'imprécations contre ceux qui les faisaient mourir.

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS.

Mon Dieu!... mon Dieu!

CABOCHE.

M. de Coconnas m'a dit: « N'avez-vous pas quelque cordial, maître?... Mon ami va s'évanouir de douleur, et je ne voudrais pas que l'on crût que c'est de crainte... » Alors, je lui ai donné un flacon d'élixir; l'autre en a bu quelques gouttes, et il est revenu à lui... Puis il a baisé avec ferveur un reliquaire pendu à son cou et a dit: « Mon Dieu, Père tout-puissant, je crois en vous... et j'espère que nous retrouverons au ciel ceux que nous avons aimés sur la terre. »

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS.

Oh! oui... oh! oui.

CABOCHE.

En arrivant sur la place de Grève, en apercevant l'échafaud, le plus jeune dit à l'autre: « Ami, je voudrais bien mourir le premier... — C'est bien, c'est bien, lui dis-je, j'ai entendu. — Et d'un seul coup, n'est-ce pas? ajouta M. de Coconnas. Si vous avez à vous reprendre, reprenez-vous sur moi. »

MADAME DE NEVERS.

Brave Annibal!

CABOCHE.

Nous nous arrêtâmes... Ah! madame, ce n'étaient que pleurs et sanglots autour de nous. « Tu m'as promis de me porter, dit M. de la Môle. — Oui, oui, sois tranquille! lui répondit M. de Coconnas. » Et il le prit dans ses bras, comme il avait déjà fait, et il monta sur l'échafaud sans l'aide de personne, ou plutôt sans vouloir que personne le touchât... Seulement,

celui qu'on portait disait à l'autre : « Regarde bien, Annibal, regarde bien autour de nous... Je suis sûr que nous allons les revoir... » En effet, quand il fut déposé sur l'estrade, il étendit la main vers la petite tourelle qui se trouve à l'angle de la place et montra deux femmes vêtues de noir... qui se tenaient enlacées et pleuraient. (Les deux femmes se tiennent enlacées et pleurent.) Alors, son ami lui dit : « Embrasse-moi; la Môle, et meurs bien... Cela ne te sera pas difficile, ami, tu es si brave!... — Ah! dit M. de la Môle, il n'y aura pas de mérite à moi à bien mourir; je souffre tant en ce moment!... » Le plus âgé me fit un signe... Je compris... et... Oh! madame, au nom de la Vierge Marie, puisque vous avez tout vu, ayez pitié de moi!

MARGUERITE.

Non, non, pas un mot de plus... Vous avez raison... Où sont-ils?

CABOCHE.

Là, couchés l'un près de l'autre... les mains l'une dans l'autre.

MARGUERITE.

Nous voulons les voir, maître; car nous avons fait aux vivants une promesse que nous devons tenir aux morts.

CABOCHE, tirant un grand rideau.

Venez!...

(On voit les deux amis couchés l'un près de l'autre avec l'effroyable symétrie de la mort. Ils sont couverts d'un manteau qui ne laisse voir que leurs têtes. Les deux femmes s'approchent religieusement, s'agenouillent et les baisent au front.)

MARGUERITE.

La Môle!... cher la Môle!...

MADAME DE NEVERS.

Annibal!... Annibal!... si beau, si fier, si brave! Hélas!... hélas!... je t'appelle et tu ne me réponds plus.

JOLYETTE, à genoux.

Mon Dieu, mon Dieu, donnez la force à ceux qui souffrent!... ayez pitié de ceux qui pleurent!

MARGUERITE.

Maintenant...

MADAME DE NEVERS, arrachant de son cou un collier en rubis.
Vous ferez prier pour leurs âmes... Adieu, maître, adieu... Viens, Marguerite... viens !...

(Caboche ferme le rideau. Les deux femmes font un effort et disparaissent.)

SCÈNE III

JOLYETTE, CABOCHE.

JOLYETTE.
Mon père, je vous demande le plus petit rubis de ce collier.

CABOCHE.
Pourquoi faire, mon enfant?...

JOLYETTE.
Pour payer ma dot au couvent des Filles-du-Calvaire, où je vous demande à genoux la permission d'entrer demain.

ACTE CINQUIÈME

ÉPILOGUE

La chambre à coucher du Roi, au château de Vincennes. Dans un des angles, un cabinet dont on voit l'intérieur; au fond, large fenêtre avec balcon.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, LA NOURRICE, puis CATHERINE, MAUREVEL, DE NANCEY, COURTISANS.

Le Roi prie, la Nourrice est près de la porte.

LE ROI.
Mon Dieu, Seigneur, pardonnez-moi!... mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi!

(Il prie.)

CATHERINE, entrant dans le cabinet et tenant Maurevel par la-main.

Tenez-vous ici, sire de Maurevel; le roi va de plus mal en plus mal... et, s'il venait à mourir, peut-être aurais-je à l'instant même besoin de vous.

MAUREVEL.

Votre Majesté sait que je suis à ses ordres avec tout le régiment d'arquebusiers dont elle m'a fait le capitaine.

CATHERINE.

Et vos gens, où sont-ils?

MAUREVEL.

Dans la cour du château.

CATHERINE.

Et le roi ne Navarre est bien gardé, n'est-ce pas?

MAUREVEL.

Il est dans le donjon, avec deux hommes dans sa chambre, et six autres à la porte.

CATHERINE.

Oh! qu'il n'aille pas nouer des intelligences au dehors, monsieur de Maurevel, qu'il n'aille pas fuir... Vous me répondez de lui?

MAUREVEL.

Ne craignez rien, madame.

LE ROI, priant.

O mon Dieu, mon Dieu, Seigneur, si votre volonté est que je meure, rappelez-moi à vous tout de suite, mon Dieu... Oh! à moi... à moi... Appelez du secours... Ce sang qui coule... Ambroise Paré!... Mazille!... à l'aide!

LA NOURRICE.

Secours au roi!... secours au roi!... Au secours! au secours! le roi se meurt.

DE NANCEY, COURTISANS.

Le roi!... le roi!

LA NOURRICE.

Appelez maître Ambroise Paré... Maître Ambroise!... Ah! mon Charles!

LE ROI.

Ce sang... ce sang... (Apercevant Catherine.) Pardon, madame, mais je voudrais cependant bien mourir en paix.

CATHERINE.

Mourir, mon fils! pour une crise de ce vilain mal? voudriez-vous donc désespérer ainsi?

LE ROI.

Je vous dis, madame, que je sens mon âme qui s'en va; je vous dis, madame, que c'est la mort qui arrive... Eh! je sais ce que je sens, et je sais ce que je dis.

CATHERINE.

Sire, votre imagination est votre plus grave maladie; depuis le supplice si mérité de ces deux sorciers, de ces deux assassins, qu'on appelait la Môle et Coconnas, vos souffrances physiques doivent avoir diminué... Le mal moral persévère seul, et, si je pouvais causer avec vous dix minutes seulement, je vous prouverais...

LE ROI.

Vous croyez?... Bien... Sortez, messieurs; et toi, nourrice, veille à la porte: la reine Catherine de Médicis veut causer avec son fils bien-aimé Charles IX. Seulement, madame, une troisième personne doit assister à cet entretien.

CATHERINE.

Et quelle est cette personne que vous désirez voir?

LE ROI.

Mon frère, madame; faites-le appeler.

CATHERINE.

Nourrice, par ordre du roi, dites à M. de Nancey d'aller querir le duc d'Alençon.

LE ROI.

Non, pas le duc d'Alençon; j'ai dit mon frère, madame.

CATHERINE.

Et de quel frère voulez-vous donc parler?

LE ROI.

Je veux parler de Henri, et non du duc d'Anjou ni du duc d'Alençon... Henri de Navarre seul est mon frère... Henri de Navarre seul saura mes dernières volontés.

CATHERINE.

Henri de Navarre!... Et moi, croyez-vous, Charles, si vous êtes aussi près de la tombe que vous le dites, croyez-vous que je céderai à personne, surtout à un étranger, le droit de vous assister à votre heure suprême... ce droit qui est mon droit de reine, mon droit de mère?

LE ROI.

Vous n'êtes pas plus ma mère, madame, que le duc d'Alençon n'est mon frère.

CATHERINE.

Depuis quand celle qui donne le jour n'est-elle plus la mère de celui qui l'a reçu?

LE ROI.

Du moment, madame, que cette mére dénaturée ôte ce qu'elle a donné.

CATHERINE.

Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas.

LE ROI.

Vous allez me comprendre... (Il prend sous son traversin une petite clef d'argent.) Prenez cette clef, madame, et ouvrez ce coffre; il contient quelques papiers qui parleront pour moi.

CATHERINE, ouvre le coffre et recule.

Oh!

LE ROI.

Eh bien, qu'y a-t-il donc en ce coffre qui vous effraye?... Dites, madame, dites.

CATHERINE.

Rien.

LE ROI.

En ce cas, plongez-y la main, et prenez-y un livre... Il doit y avoir un livre, n'est-ce pas?

CATHERINE.

Oui.

LE ROI.

Un livre de chasse?

CATHERINE.

Oui.

LE ROI.

Prenez-le, et apportez-le-moi, madame.

CATHERINE, prenant le livre.

Fatalité!

LE ROI.

Bien!... Écoutez maintenant... Ce livre... j'étais insensé... j'aimais la chasse par-dessus toute chose... ce livre de chasse, je l'ai trop lu... Comprenez-vous?

CATHERINE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

LE ROI.

C'était une faiblesse; brûlez-le, madame... Il ne faut pas qu'on sache les faiblesses des rois... (Catherine porte le livre à la cheminée.) Et maintenant, madame, appelez mon frère.

CATHERINE.

Oh! maudit soit-il!...

(Elle se dirige vers le cabinet.)

LE ROI.

Vous entendez, mon frère Henri de Navarre... mon frère, à qui je veux parler à l'instant même, au sujet de la régence du royaume.

CATHERINE, dans le cabinet, à Maurevel.

Monsieur de Maurevel, combien de temps faut-il à un cavalier bien monté pour sortir de Vincennes?

MAUREVEL.

Cinq minutes, madame.

CATHERINE.

Avez-vous des chevaux prêts?

MAUREVEL.

Oui.

CATHERINE.

Courez au donjon, ouvrez les portes, conduisez le roi de

Navarre à l'esplanade, qu'il monte à cheval, que dans cinq minutes il soit libre et hors du château.

MAUREVEL.

Madame !

CATHERINE.

Je vais délivrer mon fils François, et je reviens ici... Dans cinq minutes, ni plus ni moins... vous m'entendez ?

(Elle sort.)

SCÈNE II

LE ROI, LA NOURRICE.

LA NOURRICE, apportant une boisson.

Eh bien, mon Charles, comment vas-tu ?

LE ROI.

Mieux, mieux, nourrice... C'est mieux aller que de s'approcher de la mort, quand on souffre comme je le fais en ce moment... Toujours cette sueur de sang !... toujours !...

LA NOURRICE.

Ah ! c'est le sang des huguenots, pauvre Charles...

LE ROI.

Crois-tu ?... C'est possible... Mais ma mère... mon frère... M. de Guise... en ont bien répandu autant que moi.

LA NOURRICE.

Oui ; mais c'est toi, mon enfant, c'est toi, le roi, qui les as autorisés à le répandre... Ah ! je le disais bien, je le disais bien...

LE ROI.

Assez, nourrice... Prie... prie... Il n'y a déjà autour de moi que trop de voix qui maudissent. Mais Henriot ne vient pas... Je n'ai pas le temps d'attendre, moi... Henri !... Henri !...

Digitized by Google

SCÈNE III

LES MÊMES, CATHERINE, rentrant ; puis HENRI.

CATHERINE.

Sire, le roi de Navarre ne viendra pas.

LE ROI.

Pourquoi cela, madame?

CATHERINE.

Parce que ce bon Henriot, ce frère bien-aimé, ce fidèle ami, se trouvait mal à l'aise sous le même toit que Votre Majesté; parce qu'il a préféré à votre protection ses complots, ses révoltes en Navarre ; parce qu'il vient de s'enfuir de Vincennes, et qu'à cette heure il rejoint ses bons alliés les huguenots.

LE ROI.

Henri en fuite, lui qui m'avait demandé à rester ici?... Henri un traître? Henri m'abandonnant?... Oh! ce dernier coup m'achève... Henriot!... Henriot, sois maudit!... Henriot!... Henriot!...

HENRI, qui est entré pendant les derniers mots.

Vous m'appelez, mon frère?

CATHERINE.

Le Béarnais!

LE ROI.

Henri!... Ah! voyez-vous, madame!...

(Épuisé par cet effort, le Roi retombe sur son fauteuil et perd connaissance.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI.

CATHERINE, saisissant le bras de Henri.

Que venez-vous faire ici?

HENRI.

Quand vous me reteniez prisonnier, je cherchais à fuir, madame ; mais, aujourd'hui que vous m'offrez la liberté par l'entremise de Maurevel, j'ai compris qu'il fallait rester à Vincennes ; j'ai donc laissé M. de Maurevel m'ouvrir la porte... Mais je reviens, et je reste ici.

CATHERINE.

Et vous venez parler au roi ?

HENRI.

Je viens voir mon frère, qui est malade, que l'on dit mourant.

CATHERINE, avec ironie.

Fidèle ami ! tendre parent !... Vous n'avez pas d'autre dessein ?

HENRI.

Pour être roi, n'a-t-on pas un cœur, n'a-t-on pas des larmes devant une souffrance comme celle-ci ?...

(Il montre le Roi.)

CATHERINE.

Écoutez, monsieur, nous n'avons pas de temps à donner à vos sensibleries ; plus de finesses !... jouons notre jeu en roi et en reine !... Si vous avez de l'ambition, si vous la laissez voir au roi, s'il vous fait une offre...

HENRI.

Quelle offre voulez-vous qu'il me fasse, madame ?

CATHERINE.

Je ne sais ; mais, s'il vous en fait une... et que vous l'acceptiez...

HENRI.

Eh bien ?

CATHERINE.

Réfléchissez !

HENRI.

Depuis que je joue avec vous ce jeu royal, madame, j'ai eu le temps de réfléchir.

(Le Roi s'est ranimé peu à peu ; il écoute et observe.)

CATHERINE.

Eh bien, à cette porte par où vous êtes entré, par où vous devez sortir, vous trouverez la liberté, la vie, si vous n'avez pas cédé à l'ambition.

HENRI.

Et si je suis ambitieux?

CATHERINE.

C'est moi qui serai à cette porte.

(Elle tourmente de la main et tire un poignard.)

LE ROI, saisissant le poignet de Catherine.

Passe ici, Henriot!

HENRI, se jetant sur la main du Roi.

Mon roi!

CATHERINE, avec rage.

Oh!

LE ROI.

Vous, madame, laissez-nous.

CATHERINE.

Mais ce que vous allez dire au roi de Navarre, il faut toujours que je le sache.

LE ROI.

En effet, vous le saurez; je vous ferai appeler, madame... mais quand il en sera temps... Veuillez donc attendre mes ordres.

CATHERINE, sortant.

Si Maurevel n'a pas l'habitude d'élargir les prisonniers, au moins, rendons-lui justice... il les tue.

SCÈNE V

LE ROI, HENRI.

Le Roi congédie la Nourrice d'un geste.

LE ROI.

Vous m'aimez donc, vous, Henri?

Digitized by Google

HENRI.

De tout mon cœur, sire.

LE ROI.

Oh ! Henri, comme je souffrais de ne pas vous voir... Je vous ai bien tourmenté dans ma vie, mon pauvre ami.

HENRI.

Sire, je ne me souviens plus que de l'amour que j'ai toujours porté à mon roi.

LE ROI.

Merci, Henriot; car tu as tant souffert sous mon règne... sous mon règne, où ta mère est morte...

HENRI.

Ne parlons plus du passé, sire.

LE ROI.

C'est que le présent est à peine à moi, et que l'avenir ne m'appartient plus. Je meurs, vois-tu, Henri !... Je meurs.

HENRI.

Ne dites pas cela, mon frère; plein de jeunesse, plein de force encore... roi puissant du plus beau royaume de la terre... vous mourir ?... Oh ! non pas, vous vivrez.

LE ROI.

Henri, l'on t'a dit peut-être que je rendais par tous les pores le sang des huguenots tués à la Saint-Barthélemy ! Eh bien, ce n'est pas du sang... c'est du poison qui s'échappe de mes veines.

HENRI.

Du poison ?... Oh ! sire dites-moi quels sont les meurtriers.

LE ROI.

Silence, Henri ! si ma mort doit être vengée, c'est par Dieu seul !... Ne parlons plus de moi... Je suis mort, te dis-je.

(Il va au fauteuil.)

HENRI.

Sire, on vous sauvera.

LE ROI.

Impossible... Et pourquoi vivrais-je ?... Pour subir tous ces

traîtres, tous ces assassins qui m'environnent, pour assister à l'agonie de la France, pour voir tomber pièce à pièce ma couronne autrefois si belle?... Non, j'aime mieux mourir tout entier, mourir roi.

HENRI.

Chassez les meurtriers! écrasez les traîtres!... La couronne glisse de votre front, dites-vous? Relevez la tête.

LE ROI.

Tout est fini.

HENRI.

Cette noblesse corrompue, avilie, vendue aux intrigues italiennes, balayez-la... Tendez la main à vos vrais amis, qui, massacrés par leur roi, versaient encore plus de larmes que de sang. Rendez ses droits au parlement, ses franchises au peuple; le jour où vous aurez des magistrats au lieu de courtisans, des concitoyens au lieu d'esclaves, un peuple heureux au lieu de sujets affamés... ce jour-là, vous demanderez à vivre, sire; les rois sont assez forts quand ils sont aimés.

LE ROI.

C'est toi qui dis cela, Henri!

HENRI.

C'est moi qui le ferais, sire, si j'étais le maître.

LE ROI.

Tu le seras.

HENRI.

Mon roi!

LE ROI.

Il faut bien que je te fasse fort, pour résister à ces ennemis implacables que je te laisse... à M. d'Alençon, à ma mère... Tu acceptes, n'est-ce pas?

(Bruit d'armes dans l'antichambre.)

HENRI, à lui-même.

Oh! quel est ce bruit?

LE ROI.

Tu crains? tu hésites?

HENRI.

Non, sire, je ne crains pas; non, sire, je n'hésite plus... J'accepte.

LE ROI.

C'est bien... Nourrice, appelle ma mère... Qu'on fasse venir M. d'Alençon.

LA NOURRICE.

Ils sont là qui attendent.

LE ROI.

Qu'ils entrent.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CATHERINE, LE DUC D'ALENÇON.

CATHERINE.

Nous voici; que nous voulez-vous, sire?

LE ROI.

Madame, je veux vous dire que j'ai choisi un régent qui puisse prendre en dépôt la couronne et qui la garde sous sa main et non sur sa tête. Ce régent, saluez-le, mon frère!... ce régent, c'est le roi de Navarre... Tenez, monsieur le régent, voici le parchemin qui, jusqu'au retour du roi de Pologne, vous donne le commandement des armées, la clef du trésor, le droit et le pouvoir royal. (Catherine fait un mouvement.) Ah! vous ne répondez pas? vous n'obéissez pas?

CATHERINE.

Non, je ne réponds pas; non, je n'obéis pas; car jamais ma race ne pliera la tête sous une race étrangère... Jamais un Bourbon ne régnera en France, tant qu'il y restera un Valois.

LE ROI.

Madame, il ne faut pas longtemps pour donner un ordre, il ne faut pas longtemps pour punir des meurtriers et des empoisonneurs.

CATHERINE.

Eh bien, donnez-le donc cet ordre, si vous l'osez... En

attendant, moi, je vais donner les miens... Venez, mon fi

(Elle sort, entraînant d'Alençon.)

LE ROI.

Nancey !... Nancey !... à moi !... je l'ordonne... je le veux Nancey, arrêtez ma mère... mon frère... Ce sont eux qui Ah !...

(Il tombe évanoui, étouffé par une gorgée de sang ; on le porte sur son li

HENRI, à M. de Nancey, qui entre.

Gardez la porte, monsieur, et ne laissez entrer person

DE NANCEY.

Mais au nom de qui me donnez-vous cet ordre, sire ?

HENRI, lui montrant le parchemin.

En mon nom... Je suis régent de France. (De Nancey s'incli et sort.) Voici l'instant suprême... Faut-il vivre ?... faut régner ?...

(Une tapisserie se soulève de l'autre côté du lit du Roi.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, RENÉ.

RENÉ.

Il faut vivre, sire !

HENRI.

René !

RENÉ.

Oui, cette prédiction qui disait que vous seriez le roi France n'était pas fausse ; mais l'heure n'est pas venue.

HENRI.

Comment le sais-tu ?... puis-je te croire ?

RENÉ.

Écoutez...

HENRI.

J'écoute !

RENÉ.

Baissez-vous ! (Henri hésite.) Vous doutez de moi ?

HENRI.

A ma place, ne douterais-tu pas ? Dis !

RENÉ.

Eh bien, apprenez un secret.

HENRI.

Lequel ?

RENÉ.

Un secret que je sais seul, et que je vous révèle si vous me jurez, sur ce mourant, de me pardonner la mort de votre mère.

HENRI.

Toute religion ordonne le pardon ; René, sur ce mourant, je jure de vous pardonner.

RENÉ.

Eh bien, sire, le roi de Pologne arrive.

HENRI.

Oh ! malheur à moi !

RENÉ.

Un messager est arrivé ce matin de Varsovie ; il ne précédait le roi Henri d'Anjou que de quelques heures.

HENRI.

Oh ! si j'avais seulement huit jours.

RENÉ.

Oui ; mais vous n'avez pas huit heures. Avez-vous entendu le bruit des armes que l'on préparait ?

HENRI.

Certes !

RENÉ.

Eh bien, ces armes, on les préparait à votre intention... Ils viendront vous tuer jusqu'ici, jusque dans la chambre du roi.

HENRI.

Le roi n'est pas mort encore.

RENÉ.

Non ; mais, dans cinq minutes, il le sera.

HENRI.

Que faire, alors?

RENÉ.

Fuir, escorté de quatre hommes sûrs.

HENRI.

Y a-t-il quatre hommes sûrs pour moi en France?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DE MOUY, paraissant derrière René.

DE MOUY.

Oui, sire, s'ils sont commandés par moi.

HENRI.

De Mouy!... Qui t'a introduit ici?

DE MOUY.

René.

RENÉ.

Avez-vous confiance en moi, maintenant, sire?

HENRI.

Oui.

RENÉ.

Eh bien, suivez-moi par ce passage secret, et je vous conduirai jusqu'à la poterne... Venez! venez!

HENRI, embrassant Charles au front.

Adieu, mon frère!... Meurs en paix, pauvre abandonné!... Au nom de nos frères, je te pardonne... Je n'oublierai pas que ta dernière volonté fut de me faire roi... Venez, messieurs.

LE ROI, rouvrant les yeux.

Nourrice!... nourrice!...

(Henri sort après avoir pris l'épée au chevet du lit du Roi; René et de Mouy le suivent.)

SCÈNE IX

LE ROI, LA NOURRICE.

LE ROI.

Nourrice!... nourrice!...

LA NOURRICE.

Eh bien, qu'y a-t-il, mon Charlot?

LE ROI.

Nourrice! il faut qu'il se soit passé quelque chose pendant que je dormais... Je vois Dieu qui m'appelle... Mon Dieu! mon Dieu! recevez-moi dans votre miséricorde... Mon Dieu! oubliez que j'étais roi... car je viens à vous sans sceptre et sans couronne... Mon Dieu! oubliez les crimes du roi pour ne vous souvenir que des souffrances de l'homme... Mon Dieu, mon Dieu!... me voilà... Ah!...

(Il meurt.)

LA NOURRICE.

Au secours!... au secours!... le roi est mort!

SCÈNE X

LES MÊMES, CATHERINE, LE DUC D'ALENÇON, DE NANCEY, COURTISANS, CAPITAINES, puis DE MOUY.

CATHERINE.

Mort!... Entrez tous... Où est Henri?... qu'est-il devenu?... (Courant au balcon.) Il fuit!... il fuit!... Tenez... là-bas... dans la nuit... avec son manteau brun, avec une plume blanche... Feu, monsieur de Maurevel!... feu, sur le panache blanc!... (Coups de feu.) Ah!... il tombe!... il est tombé!... il est mort!... Qu'on l'apporte! qu'on l'apporte!...

LE DUC.

Il est mort!... Donc, je suis roi.

DE NANCEY.

Madame, la cour est pleine de gardes, de courtisans et de capitaines.

CATHERINE.

Faites ainsi que j'ai dit, monsieur... Proclamez le duc d'Anjou !

LE DUC.

Arrêtez, monsieur !... mon frère d'Anjou est en Pologne, et ne peut être proclamé roi ; ma mère se trompe...

CATHERINE.

Votre frère d'Anjou frappe aux portes de Vincennes en ce moment peut-être... (On entend les trompettes.) Prenez garde, mon fils ! un mot de plus, et vous êtes un rebelle. (On apporte un cadavre enveloppé d'un manteau brun, le visage couvert d'un chapeau orné d'une plume blanche.) Ah !... le voilà !... le voilà !... Eh bien, où sont maintenant les prédictions des astrologues qui t'assuraient le royaume de France, Béarnais damné ?... Monsieur de Nancey, annoncez la mort du roi et proclamez son successeur.

DE NANCEY, sur le balcon.

Le roi Charles IX est mort... Le roi Charles IX est mort... Le roi Charles IX est mort... Vive le roi Henri III !...

TOUS.

Vive le roi Henri III !...

DE MOUY, se soulevant et écartamt son manteau.

Vive le roi Henri IV !...

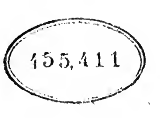
(Il retombe mort.)

CATHERINE.

Oh !... c'est la prophétie de la mort !... Il régnera ! il régnera !...

FIN DU TOME SIXIÈME



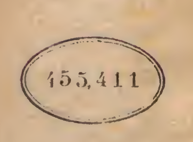


MAG2007631

TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY, TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.


455,411

Digitized by Google

Digitized by Google

